JOURNAL LITTERAIRE DE LAUSANNE.

OUVRAGE PÉRIODIQUE.

Il emprunte d'ailleurs ce qui fait son éclat.

MOIS DE JUILLET.

N°. 7.

TOME VIII.

A LAUSANNE,

De l'Imprimerie d'HENRI VINCENT.

1797.

JOURNAL LITTERAIRE DE LAUSANNE.

L'HEUREUSE INFIDÉLITÉ.

Suite de l'Anecdote de l'émigration Française.

Les chagrins que la bonne religieuse avoit éprouvé à la deſtruction de ſon couvent, ſon paſſage ſubit d'un état paiſible à une vie agitée, ſon âge, & peut être quelque vice dans ſa conſtitution, avoient préparé de loin cette criſe; il ne tenoit plus qu'à une légère émotion de la decider. Aux premières atteintes du mal, la crainte qu'elle eut d'y ſuccomber le rendit incurable. Ce n'étoit pas qu'elle regretta cette vie, ni qu'elle redouta l'autre : mais laiſſer Emilie ſeule, au milieu d'un monde pervers, lui cauſoit de plus juſtes terreurs que le compte qu'elle avoit à rendre. Elle n'enviſageoit dans ſa fin que le bonheur de la moitié de ſon être; & le ſort qui menaçoit l'autre, la faiſoit frémir. Elle rempliſſoit ſes derniers devoirs

avec plus de ferveur que de réſignation, conjurant l'Etre Suprême de ne l'appeller a lui, que lorſque ſa chere Emilie ſeroit affermie dans la bonne voie. Mais ſon heure étoit venue ! Quelques inſtants de calme, dûs à l'epuiſement de ſes forces, la diſpoſerent enfin à faire ſon ſacrifice. Elle recommanda l'objet de ſes regrets, au couple hoſpitalier dont elle recevoit les généreux ſecours; & raſſurée par des promeſſes plus touchantes que des ſerments, elle bénit ſes bienfaiteurs & rendit le dernier ſoupir.

Emilie, dont les facultés s'étoient ſoutenues, tant qu'elle n'avoit eu qu'à combattre les craintes, ou à ſoulager les maux de ſa tante, ne pût tenir contre une ſcene de ſentiment. On l'emporta ſans connoiſſance, du pied de ce lit de douleur, ſur lequel elle avoit étouffé ſes ſanglots. Elle fut portée dans ſa chambre, où revenue à elle, elle comprit toute l'étendue de ſon malheur. Ses larmes coulerent en abondance. Ses hôtes, qui l'avoient accompagné, y melerent les leurs. Mr. Schmidt s'étonnoit d'en répandre. Toujours bon ſans foibleſſe, il avoit ignoré ce qu'un exces de ſenſibilité a de doux & de poignant. Il étoit reſervé à Emilie de le lui faire connoître & d'en éprouver les bons effets.

„ C'eſt à préſent, chere enfant, que je „ vous plains," lui diſoit ce brave homme. „ Voilà ce qui s'appelle une perte ! mais „ des larmes ne la réparent pas; & quoique „ j'en verſe, comme un extravaguant, je „ dois vous parler raiſon. Croyez-moi, ne „ ſongez plus qu'aux amis qui vous reſtent; „ je les connois; je ſais leurs droits; mais „ juſqu'à-ce qu'ils les reclament, la defunte „ nous a légués les ſiens. Conſentez donc „ à être notre fille. Vous ſerez mere un jour, „ & vous ſaurez de nous, comme on chérit „ ſes enfans. J'en dis autant"; ajoutoit la femme; „ & je penſe tout comme lui."

Emilie, ſans pouvoir parler, ſe jetta dans leurs bras; & ce fut encore un de ces momens qu'on ne peut décrire.

De lugubres devoirs rappellèrent bientôt ces hôtes reſpectables; Emilie fut livrée à ſa douleur; aucun autre ſentiment n'y fit diverſion, tant que les triſtes reſtes de ſa tante furent expoſés ſi près d'elle. Ce n'étoit pas, à le bien prendre, une amie qu'elle regrettoit; mais c'étoit une bonne, chérie, qui avoit pris de tendres ſoins de ſon enfance; qu'elle avoit aimé par beſoin & par habitude. Qui de nous n'a connu la force de ces ſortes d'attachemens? & combien ne

ſommes-nous pas encore emus à la vue & aux ſouvenirs qui nous les rappellent ?

Emilie donc, fut d'abord toute entiere à ſa perte; elle la deplora uniquement; mais bientot une amertume affreuſe vint ſe mêler à ſes larmes. Dans un moment où elles ſembloient tarir, le nom de Julien retentit au fond de ſon cœur. L'attention qu'elle y donne, lui fait entendre encore ceux d'*homicide* & de *parjure :* elle fremit ! La vie de ſa tante, les ſentimens qu'elle avoit voués à ſon epoux, ont été ſacrifiés à ſon amour! Quel horrible trait de lumière ! Elle n'a plus un ſouvenir qui ne lui reproche un crime ; & les ſanglots qui auparavant la ſoulageoient, ne ſont plus que les convulſions du déſeſpoir. Les bontés de ſa tante, le mérite de ſon époux, la ſageſſe même de ſon amant, loin de lui procurer une idée conſolante, agravent ſon ſupplice ; & l'aimable Emilie, dont l'eſprit & le cœur étoient des ſources ſi épuiſables d'intelligence & de ſentiment, anean ti des facultés qui l'accuſent, pour ſe livrer à une morne ſtupidité.

Ses hotes, etonnés d'une ſi profonde douleur, n'avoient pour la diſtraire, que des ſoins purement phyſiques; s'appercevant qu'ils la fatiguoient, ils ſe renfermèrent dans les bornes d'une ſurveillance tendre & diſcrette,

à laquelle d'ailleurs, ils ſe virent reſtreints par des événemens d'un intérêt général.

Avant le changement de ſcene qu'ils alloient produire, un incident particulier commença à ſortir Emilie de ſon état de ſtupeur. On vint lui annoncer qu'un étranger demandoit à la voir. Cette viſite lui cauſa quelqu'émotion; mais elle ne put s'y refuſer, & l'inconnu ſe préſenta.

Son extérieur étoit ſimple & modeſte.

„ N'eſt-ce pas, dit-il, à madame la marquiſe de Montalais à qui j'ai l'honneur „ de parler?"

A ce nom, Emilie ſentit renouveller toutes ſes douleurs, & le trouble qu'il lui cauſa l'empêcha de répondre.

L'homme, prenant ſon ſilence pour un aveu, ſortit deux rouleaux de ſa poche.

— „ Voilà, dit il, deux cents Louis, que „ j'ai à lui remettre de la part de madame „ la comteſſe de Laurencin."

Le ſouvenir de ſa mere rendit un peu de courage à la triſte Emilie; elle s'informa de l'état de l'unique perſonne dont elle pût s'occuper ſans remords; elle eut à cet égard, toute la ſatisfaction que pouvoient donner les circonſtances. Sa mere n'étoit perſécutée que pour ſati faire aux contributions énormes dont ſes biens étoient impoſés; & le

meſſager ajouta, ſans être interrogé, que Mr. de Montalais avait été acquitté, ſur le bruit repandu par ſes amis, que ſon fils n'exiſtoit plus.

Emilie, troublée de nouveau, ne chercha cependant point à approfondir une nouvelle que le ton léger du porteur annonçoit plus que douteuſe; elle s'en interdit même juſqu'à la ſuppoſition; & pour paroître ſure du contraire, elle en vint à des queſtions indifferentes.

„ Vous n'en êtes pas, ſans doute, à votre première émigration? dit-elle à l'envoyé.

— „ Ce n'eſt point, Madame, à titre d'émi„ gré que je voyage; je ſuis membre du „ tiers, bon patriote; & je retourne avec „ joie dans mes foyers."

— „ Il faut que des intérêts bien puiſ„ ſants vous y attachent."

— „ Très puiſſants! je fais valoir une for„ tune acquiſe à la ſueur de mon front."

Emilie, choquée d'entendre qu'un vil intérêt étoit l'unique baſe du prétendu patriotiſme de cet homme, craignit pour la ſûreté de ſon ſecret, que ſa mere ne pouvoit aſſez bien payer: elle la blâmoit intérieurement de l'avoir hazardé; & pour connoître juſqu'a quel point elle pouvoit porter la confiance:

— „ Je penſe, dit-elle à cet homme, que „ des ſoins auſſi naturels vous ont tenus à „ l'abri des orages, & que vous avez pris „ peu de part au nouveau gouvernement."

— „ Je ne ſuis pas ſi coupable ! dit il avec „ dignité ; j'ai brigué une place dans l'ad- „ miniſtration de mon departement ; j'ai eu „ le bonheur de l'obtenir & de l'exercer „ ſous le règne de la terreur.

— „ Quel étoit votre but, dit Emilie en „ frémiſſant ?

— „ D'entendre les dénonciations.

— „ Dieu ! où vous a conduit cette cu- „ rioſité fatale ?"

— „ A connoître les malheureux ; j'en ai „ pris la liſte, & j'ai donné ma démiſſion."

— „ Ah ! dit Emilie, j'entrevois le reſte ; „ de grace, Monſieur, continuez ; mettez „ le comble à mon eſpoir."

— „ J'ai cherché tous les amis dont j'avois „ inſcrit les noms ; j'ai eu le bonheur d'en „ ſervir un grand nombre ; de gagner leur „ confiance, & de venir de leur part, con- „ ſoler les abſents." (*)

(*) Pour l'honneur de l'humanité, ce héros n'eſt pas romaneſque. J'oſe croire qu'il en eſt pluſieurs ; mais j'affirme que j'en connois un. Il m'en coute de ne pas m'eux le deſigner.

— „ Ange du ciel ! „ dit Emilie en saisis-
sant les mains de son nouveau bienfaiteur
& les arrosant de larmes, „ votre modes-
„ tie me dit tout. Je vois l'emploi sublime
„ de cette fortune qui vous rappelle à vos
„ foyers. Homme rare ! que le ciel vous
„ conserve, & qu'il récompense vos vertus !"

Ce respectable ami des infortunés reçut les bénédictions de sa sensible admiratrice, comme un nouveau garant du bien qu'il pouvoit faire; il la plaignit de son dernier malheur; reçut quelques mots d'écrits pour sa mere, & la quitta pour continuer sa mission.

„ Qu'il doit être heureux ! disoit Emilie;
„ le simple enoncé de ses actions me fait
„ eprouver je ne sais quel charme.... Que
„ seroit-ce donc de l'imiter...! ah, que n'en
„ ai-je les moyens !.... Ce bonheur qui n'est
„ plus en moi, je le gouterois dans les au-
„ tres !.... Mais, avec cet or, puis-je le pro-
„ curer? il peut tout au plus acquitter ma
„ dette.... Oui, mais en l'acquittant, je rends
„ un bienfaiteur à d'autres malheureux;...
„ allons, ne tardons pas, & jouissons au
„ moins du bien que put accelerer mon
„ exactitude."

Elle courut chez son hôte, & lui présenta les deux rouleaux, tels qu'elle les avoit

reçu : cet homme généreux refuſoit de les prendre. Emilie inſiſtoit :

— » Eh bien, dit-il, partageons le diffé-
» rend ; j'en prendrai la moitié ; nous la
» ferons valoir. C'eſt avec un pareil fonds
» que j'ai doté mes filles ; & ma cadette,
» ajouta-t il, en ſerrant la main d'Emilie,
» ne doit pas être la plus mal partagee."

Quoiqu'il annonça l'emploi de la ſomme, la recevoir fut un prétexte, pour exiger d'Emilie qu'elle reprit ſa montre. Elle ne put réſiſter à l'aſcendant des bienfaits ; & ces deux exemples touchants, produits à ſes yeux à la meme heure, firent couler dans ſon cœur un baume vivifiant.

Elle commença à donner quelqu'attention à ce qui ſe paſſoit autour d'elle ; & ce ne fut plus avec la même indifférence qu'elle enviſageoit la ſituation critique où ſe trouvoit le pays. L'ennemi étoit ſur la frontière. Une diviſion de l'armée des coaliſés, dont les forces étoient inférieures, devoit tenter de s'oppoſer au paſſage. On attendoit l'iſſue du combat. La ville de C.... étoit ſans defenſe. Le Prince, les émigrées & les riches propriétaires s'en étoient éloignés. Mr. Schmidt, ne craignant rien pour lui, & ſe flattant qu'on reſpecteroit ſa pupille, s'étoit réjoui de la ſecurité où le chagrin la laiſſoit ; mais à cette

époque, s'appercevant qu'elle étoit émue, il n'épargna rien pour la raſſurer; & il parvint, ſans beaucoup de peine, à lui faire attendre l'événement avec l'apparence du courage; mais ce courage tenoit encore de la ſombre apathie qui la dominoit.

L'événement fut tel qu'on l'avoit appréhendé. On apprit un matin, que la bataille étoit perdue; & le ſoir, les Français entrèrent dans la ville. Comme elle n'avoit fait aucune réſiſtance, le général donna les ordres les plus ſévères, pour faire reſpecter les habitans & les propriétés, ſans diſtinctions. Mais, cette précaution ne pouvant raſſurer entièrement contre l'indiſcipline & l'amour du pillage, Mr. Schmidt eut ſoin, dans le premier moment, de tenir ſa maiſon fermée & de n'en laiſſer ſortir perſonne.

Il ne pût cependant, en refuſer l'entrée à celui des vainqueurs à qui le ſort y avoit aſſigné un logement. C'étoit un nouveau requiſitionnaire; jeune adoleſcent, dont l'aſpect n'avoit rien de farouche. A ſa vue, Mr. Schmidt, raſſuré pour Emilie, fut chez elle & lui fit abandonner la réſolution qu'elle avoit priſe de ne pas ſe montrer; lui faiſant obſerver qu'elle paſſeroit aiſément pour ſa fille; au lieu que ſa retraite infailliblement découverte, ne manqueroit pas de la faire ſuſpecter.

Emilie ſe rendit à ces raiſons ; & à l'heure du ſouper elle fut ſe mettre à table. Le jeune homme fit peu d'attention à elle ; ſon principal ſoin fut de ſatisfaire un brillant appétit. Quand il eut à peu-près atteint ce but, Mr. Schmidt le fit jaſer. Le guerrier de nouvelle date, enthouſiaſmé de ſon métier, ne parla que de combats. Tout ſon ſyſtême politique ſe réduiſoit à être brave à la guerre, & ſans ſoucis pendant la paix ; mais, dans le récit qu'il fit de la derniere bataille, un incident affecta vivement ſes auditeurs.

Il rapporta, que parmi les priſonniers faits ſur les Autrichiens, il s'étoit trouvé, par hazard, un émigré, qui avoit long-tems balancé la victoire ; que le reconnoiſſant à l'uniforme d'un corps d'émigrés qui s'étoit déja ſignalé, les vainqueurs irrités avoient voulu le fuſiller ſur le champ ; mais que le général s'y étoit oppoſé, diſant, qu'il falloit, pour l'exemple, d'autres témoins que de braves ſoldats ; & que l'exécution ſe feroit le lendemain ſur la place publique de C.... à la garde montante.

La compagnie, juſtement émue du ſort de ce malheureux, ne ceſſa de le déplorer. Emilie, plus affectée encore, & voulant découvrir ſi cet arrêt ne laiſſoit plus d'eſpoir, demanda dans quel lieu on avoit détenu le priſonnier.

Le jeune homme répondit, que le général, craignant qu'on accélérât ſon ſupplice, l'avoit fait marcher à ſes côtés, pendant la route ; qu'il l'avoit conduit lui même dans une maiſon neuve, qui n'étoit pas encore habitee; qu'il en avoit pris la clef, en laiſſant a la porte une ſure garde.

Emilie demanda encore, dans quel quartier étoit cette maiſon ?

— „ C'eſt, dit le ſoldat, dans la première „ rue détournée, à droite, en entrant dans „ la ville. On ne trouve, avant d'y arriver, „ qu'une égliſe & un cimetière, vis-à-vis deſ- „ quels eſt le mur d'un jardin. S'il y avoit „ eu des lits dans cette maiſon, on nous y „ auroit caſés bon nombre; mais un plan- „ cher, quatre murs & un peu de paille, „ ſont excellents pour qui n'a plus qu'une „ nuit à vivre. "

Tant de précautions, & un traitement ſi dur, ne laiſſoient rien à eſpérer. Le jeune guerrier, comptant d ja pour peu la vie d'un homme, & trouvant que le dr it de la guerre légitimoit tout, s'e nuya d la longueur d s lamentations; & fatigué d'une journée tres-pénible, il fut ſe mettre au lit.

Emilie prétexta le beſoin d ſ en pour ſe retirer, mais, a rivee d ns ſa chambre, il lui fut impoſſible d'y ſon_er au repos. Ce mal-

heureux émigré étoit toujours devant ſes yeux. Elle auroit voulu ſavoir ſon nom; mais le ſoldat l'avoit oublié. Son eſprit travailloit ſur tous les moyens que l'infortuné pourroit mettre en œuvre, pour échapper au péril. A la fin, l'idée lui vint de le ſeconder.

„ La belle occaſion, diſoit-elle, d'expo-
„ ſer une vie qui me pèſe, ou d'en adoucir
„ le poids! J'enviois, il y a deux jours, ce
„ patriote généreux qui prodigue la ſienne;
„ c'eſt le cas, ou jamais, de l'imiter; mais
„ comment m'y prendre!"

En raiſonnant ainſi, elle ſe promenoit avec agitation : le beſoin d'air & d'eſpace la fait ſortir de ſa chambre; ſa lumière donnant dans le corridor, elle y fait quelques tours: en paſſant devant une porte, elle entend le ſoldat qui ronfle;.... elle s'arrête. Une idée lui ſurvient, & la ſaiſiſſant, ſans y réfléchir, elle lève doucement le loquet, apperçoit les habits du jeune homme (qui etoit à peu-près de ſa taille) s'en empare complettement, & les emporte dans ſa chambre, qu'elle referme auſſi-tôt.

Là Emilie, ſans ſe permettre aucune froide combinaiſon, endoſſe l'uniforme; enfonce le chapeau ſur ſa tête; met ſa montre dans ſon gouſſet; cinquante Louis dans ſa poche; & trouvant une clef de la maiſon, (qui lui

avoit été confiée pendant la maladie de ſa tante, pour avoir du ſecours à toute heure) elle deſcend tout doucement, & la voilà dans la rue.

C'eſt alors que le cœur lui bat. Elle n'avoit conçu d'autre idée que de ſéduire la garde; mais, plus elle avance, & plus ce moyen, quoique le plus ſimple, lui paroit difficile & périlleux. Elle chemine cependant ſans obſtacle, & gagne la rue détournée dans laquelle l'infortuné gémiſſoit. A la vue de ſa priſon, que la foible clarté de la lune lui fait découvrir, ſon courage chancelle. Elle eſt obligée de s'aſſeoir ſur les marches de l'égliſe. La ſolitude & le ſilence régnoient heureuſement autour d'elle. Elle ſe raſſure, ſe lève; & après avoir fait quelques pas, elle apperçoit la ſentinelle qui gardoit la fatale porte; elle en eſt apperçue à ſon tour:

„ Qui va là, lui crie-t-on?

— „ Ami, dit Emilie avec un geſte qui demandoit du myſtère." La garde s'arrête. Emilie s'avance, & ſa montre brillante à la main:

— „ Vois, dit-elle, l'heure qu'il eſt."

— „ C'eſt pour toi, celle de dormir."

— „ Pourquoi dormir, ſi l'on peut veil-
„ ler pour bien faire?

— „ Ce

— „ Ce n'eſt pas en dormant, petit vau-
„ rien, que tu as acquis ce bijou!"

— „ Il m'appartient très-légitimement;
„ mais il eſt à toi ſi tu veux."

— „ Et comment?"

— „ En facilitant l'évaſion de ce priſon-
„ nier que tu gardes."

— „ Ah, petit ſeducteur! quoi, ſi jeune....
„ je te pardonnerois ſi c'etoit ta maîtreſſe....
„ mais, un ennemi de la nation...! bien en
„ a pris au général, d'avoir ſû mettre à ce
„ poſte un homme incorruptible! ne crains-
„ tu pas que j'aille te dénoncer?

— „ Je ne crains rien, dit triſtement Emilie;
„ ton refus eſt plus cruel pour moi que la mort."

En diſant ces mots, elle ſortoit ſa bourſe; mais elle apperçut venir de l'autre bout de la rue, un homme couvert d un manteau; elle ſe retira pour le laiſſer paſſer, & fut ſe cacher derriere une des colonnes qui ſoutenoient le portique du monument religieux.

L'homme au manteau ne paſſoit point. Emilie languiſſoit d'impatience. Elle fondoit encore quelqu'eſpoir ſur les cinquante Louis; mais pourroit-elle aborder?.... Si l'inconnu qu'elle avoit vû, étoit un nouveau ſurveillant... ſi c'étoit un juge... un bourreau.... elle ne pourroit ſe montrer que pour être une ſeconde victime. Il lui avoit ſemblé en-

tendre ouvrir la porte... le moindre bruit la faiſoit treſſaillir... enfin, elle entend marcher; elle avance un peu la tête ; reconnoît ſon homme, & le voit accompagné d'un autre, revêtu comme lui, d'un manteau. Le premier ſemble la chercher. Elle tremble, embraſſe la colonne; mais ſon ombre la décelle. Il l'approche, & tenant ſon mouchoir à la hauteur de ſon chapeau pour ſe cacher le viſage, il lui dit:

— „ Jeune homme, je ſais vos intentions; „ je les ai prévenues; mais vous êtes digne „ de partager ma jouiſſance. Voilà le priſonnier; mettez-le en ſûreté le reſte de „ cette nuit, & qu'au point du jour il s'éloigne de la ville."

En diſant ces mots, il retourne à ſon protegé, lui dit quelques mots tout bas; & celui-ci, en le voyant partir, dit aſſez haut pour etre entendu:

„ Homme génereux, que n es-tu le ſou„ tien d'une meilleure cauſe!" S'approchant enſuite d'Emilie, il lui dit:

— „ Vous qui marchez ſur ſes traces '....

Elle l'interrompit, lui faiſant ſigne de ſe taire; c'étoit tout ce qu'elle pouvoit dans ce moment. La ſurpriſe, le plaiſir, l'avoient tellement émue, que pour guider le priſonnier, elle eut beſoin du ſoutien de ſon bras.

Elle n'eut pas la peine de lui indiquer ſa marche. Il l'entraîna comme par une impulſion naturelle, juſqu'à la maiſon de Mr. Schmidt. Là il s'arrête, il ſoupire, & veut paſſer outre.

„ C'eſt ici, dit Emilie en prenant ſa clef.

— „ Oh ciel ! dit l'emigré ; eſt-il poſſible !"

Emilie, qui dans le trajet avoit repris ſes ſens, fut frappée du ſon de cette voix. Un ſouvenir la trouble ; mais, preſſée d'arriver, ſes jambes dévancent ſes penſées. Elle eſt au troiſieme étage, & ſon compagnon, qui héſite à chaque marche, la fait mourir d'impatience. Il arrive enfin.

„ Où me conduiſez vous, dit-il d'une voix „ tremblante ?

— „ Ici, dit-elle, en ouvrant ſa porte.

— „ Oh, Dieu ..! elle n'y eſt donc plus"...?

La lumière éclaire leurs traits ; ils jettent un cri de joie & de ſurpriſe. C'eſt Julien pour qui Emilie expoſoit ſa vie ; & c'eſt aux genoux d'Emilie que Julien ſent le prix de la ſienne.

„Quel bonheur!s'écrièrent-ils en même tems."

Emilie, trouvant un ſiège auprès d'elle, s'y jetta comme éperdue ; & ſe reprochant deja la joie qu'elle ne pouvoit contraindre : .... „ Ah, que n'ai je ſauvé vos jours aux dépends des miens" ! lui dit-elle.

A cette exclamation, Julien revient de ſon extaſe.... & n'oſant plus embraſſer ſes genoux....

» Eſt-il poſſible, lui dit il, qu'un regret » vienne empoiſonner ce doux moment ! » Le bien que vous faiſiez à un inconnu, » n'a-t-il plus de charme pour vous, quand » c'eſt l'ami qui le reçoit " ?

— » Ingrat ! quand je voudrois l'avoir » acheté de ma vie, que demandez-vous » de plus? Nous eſt-il permis de le goûter » enſemble " ?

» Oui, mon Emilie; nous devons en jouir. » C'eſt le ciel qui nous réunit; il n'a pû » préſider à l'obſtacle qui nous ſéparoit; il » permettra la rupture d'un engagement » forcé. "

» Ah, ceſſez des diſcours qui nous avi- » liſſent ! Plus foible que vous, & plus cou- » pable peut-être, je reſpecte encore mes » liens.... Mais, que dis-je...! A quelle » heure, & dans quel état, fuis-je ici à vous » écouter...! mon ami...! oui, le ciel qui » nous réunit dans ce moment, me permet » ce doux nom; mais il veut que je vous » le donne ſans remords. "

Elle s'arrache de ſes bras ; allume un flambeau, & conduit ſon priſonnier à la chambre qu'avoit occupée la mere Ste. Agnès.

„ Mais, votre tante".... lui dit-il, en hé-
„ ſitant d'entrer.

— „ Elle n'eſt plus ! répondit elle, en
„ verſant quelques larmes; helas ! c'eſt nous
„ qui l'avons tuée"!

Julien, pétrifié à ces mots, ne peut en demander davantage. Il franchit le ſeuil de cette porte, comme un être vivant, condamné à s'enfermer dans un tombeau.

Emilie reprend les habits de ſon ſexe; remet doucement ceux qu'elle a quitté dans la chambre du ſoldat, fait lever ſa ſervante & l'envoie prier de ſa part Mr. Schmidt de vouloir bien venir chez elle, pour une affaire de la plus grande conſéquence.

Ayant repris un peu de calme, & encouragée de l'attente de ſon protecteur, elle crut pouvoir dire encore quelques mots ſans témoins, au malheureux dont elle alloit pour jamais ſe ſéparer. Le danger qu'il venoit de courir, & dont il n'étoit pas tout-à-fait quitte, étoit pour lui un droit bien légitime à l'intérêt qu'elle éprouvoit, & aux ſecours qu'elle pouvoit lui rendre. Elle le rappella donc, & ſans lui laiſſer le tems d'entamer des propos qu'elle ne vouloit plus écouter, après l'avoir prévenu que Mr. Schmidt alloit venir, elle lui demanda par

quel hazard il s'étoit trouvé dans l'armée Autrichienne ?

„ En partant d'ici, lui dit-il, & dans un „ état que vous n'ignorez pas, j'eus beſoin „ de quelques jours de repos. Je les paſſai „ au village où m'attendoit Linière. La, „ nous apprîmes que l'armée de Condé „ s'étoit éloignée, & que les troupes de „ l'Empereur s'avançoient pour défendre „ cette frontière. Nous vous laiſſions expo- „ ſée, & nous ne délibérâmes pas. Nous „ joignîmes cette diviſion, où nous fûmes „ reçus en qualité de volontaires. Mon ami, „ plus prudent que moi, ſans être moins „ courageux, a échappé au danger que j'ai „ couru; vous ſavez le reſte."

— „ Je ne ſais point quel eſt l'heureux „ mortel à qui vous devez votre délivrance."

— „ C'eſt au général Français."

— „ Oh ciel! c'eſt donc lui qui m'a parlé"?

— „ Lui-même; il m'avoit placé dans „ cette maiſon iſolée, pour avoir la facilité „ de m'en tirer. Il étoit ſur de la garde; & „ pour qu'elle ne fut pas compromiſe, nous „ avons fait une longue treſſe de la paille „ ſur laquelle j'étois couché, & nous l'avons „ attachée à une fenêtre, qui ſera cenſée „ iſſue par laquelle je me ſuis évadé."

„ Oh, Providence! quelles ſont tes voies"!

„ Combien, au récit de la ſentinelle, „ nous avons admiré, l'un & l'autre, ce „ jeune ſoldat qui s'expoſoit ſi généreuſe- „ ment pour me ſauver! Le général, n'ayant „ pû le reconnoître, & ne voulant pas ſe „ découvrir à lui, m'a recommandé, en par- „ tant, de lui faire ſavoir ſon nom. Il ap- „ prendra qu'il eſt auſſi des héroïnes, & que „ parmi les ſiens, il eſt peu d'hommes comme „ lui."

„ Hélas! dit Emilie, aſſurez le ſuccès de „ la démarche, au lieu de la louer. Le jour „ va paroître; comment ſortirez-vous d'ici"?

— „ Il ne me faut qu'un habit bourgeois, „ que votre hôte me procurera; & j'ai un „ paſſeport de mon libérateur".

— „ Sous un autre nom que le vôtre"?

— „ Pardonnez-moi; c'eſt le mien que „ j'ai repris. De puiſſants motifs m'avoient „ forcé de le cacher; mais aujourd'hui, l'hon- „ neur m'interdit toute feinte; c'eſt ſous mon „ nom, que priſonnier du loyal P...., je „ tiendrai mes engagemens"?

— „ Et quels ſont ces engagemens"?

— „ De poſer les armes juſqu'à un „ echange".

— „ Et votre nom, ne puis-je le ſavoir"?

— „ Voilà mon paſſeport".

Emilie prend le papier, s'approche de la lumiere & lit.....

„ Nous P...., général de l'armée Fran-
„ çaiſe, faiſons ſavoir à tous ceux qu'il ap-
„ partiendra, que le citoyen Eugène de
„ Mon....". Le papier tombe; Emilie eſt dans les bras du priſonnier, ſuffoquée par la joie, & preſque mourante.

„ Grand Dieu ! s'écrie-t-il, que veut dire
„ cet abandon?.... il me ravit & me dé-
„ ſole !... Chére Emilie ! ſeroit-ce un nom
„ qui me rendroit digne de vous?... Ah
„ parlez, je vous en conjure; & que dans
„ vos bras, je ſois encore Julien".

— „ Non...; non...; ſoyez Eugène de
„ Montalais" !

— „ Eh bien, s'il faut que je le ſois,
„ êtes-vous à moi"?

— „ Je n'ai pas ceſſé depuis cinq ans".

— „ Que dites-vous" ?

— „ Que je ſuis"....

— „ Eh bien"...?

— „ Hortenſe de Laurencin".

Eugène, ſaiſi, tremblant, s'appuie contre l'embraſure de la fenêtre, ſans pouvoir ſe ſéparer de ſa moitié chérie; il croit faire un ſonge; il embraſſe avec tranſport l'ombre qu'il craint de voir échapper. Des ſons inarticulés, le feu errant de ſes regards, tout

en lui peint le délire. Hortenſe le partage; & c'eſt dans ce moment que ſe préſente Mr. Schmidt.

Il doute lui-même s'il veille; mais, tandis que l'étonnement le rend immobile, ſa préſence, qui en impoſe au deſordre du ſentiment, fait ſuccéder à la crainte de l'illuſion la certitude la plus raviſſante.

Emilie tourne la tête de ſon côté; lui tends un de ſes bras qu'elle dégage....

„ Venez, dit-elle, mon ami; venez par-
„ tager la joie la plus pure. J'ai retrouvé
„ mon époux"!

Mr. Schmidt, encore étourdi du ſpectacle, s'approche, enviſage l'étranger & s'etonne de nouveau.

„ Aſſurément, dit-il, quelqu'un de nous
„ ſe trompe; mais je ne vois ſous cet habit
„ que Mde. la comteſſe d'Ormeuil".

Nos jeunes gens ſe regardèrent en ſouriant: malgré l'yvreſſe de leur bonheur, ils s'apperçurent qu'ils en avoient beaucoup à dire pour juſtifier leur conduite. La raiſon, au même inſtant, reprit ſur eux tout ſon empire; ils firent aſſeoir le bon Schmidt, & prenant place à ſes côtés, ils lui racontèrent les circonſtances qui avoient amenées leur première & leur dernière rencontre. Mr. Schmidt, auſſi religieux que bon humain,

les félicita en béniſſant l'Etre Suprême. Après quelques momens, donnés encore à tout ce que la réunion des plus doux ſentimens a de delicieux, on s'occupa du départ. Les deux époux, ne voulant plus ſe ſéparer, le retardèrent de quelques heures. On jugea avec raiſon, qu'Eugène en voiture avec ſa femme, ſeroit moins expoſé à être reconnu. Mais, pour cela, il falloit que leurs noms fuſſent réunis dans le paſſeport. Tandis que Mr. Schmidt alla s'occuper du coſtume qui devoit déguiſer Eugène, celui-ci écrivit au général. Il lui faiſoit part du bonheur qu'il lui devoit; & Hortenſe, ne pouvant reconnoître un bienfait, qui chez les grandes ames porte lui-même ſa récompenſe, crut s'exprimer envers le bienfaiteur, en le chargeant de remettre au garde qui l'avoit ſecondé, la montre qu'elle lui avoit offerte vainement pour le ſéduire.

Mr. Schmidt ſe chargea lui-même de la commiſſion. Il y avoit peu de momens qu'il étoit ſorti, lorſqu'on entendit ſon nom répété dans la rue, par une populace en tumulte....

„ C'eſt ici, crioit-on; voilà ſa maiſon".

Le ſang d'Hortenſe ſe glaça dans ſes veines; elle quitta les arrangemens qui l'occupoient; & n'etant ſoutenue que par la force

qui naît de l'effroi, elle fait cacher Eugène & ouvre la fenêtre avec précipitation Elle voit au milieu d'une foule de peuple & de ſoldats, un homme ſimplement vêtu, cruellement moleſté. On l'accuſe d'avoir fait évader le priſonnier. Il nie le fait, & réclame Mr. Schmidt. On crie de la maiſon, qu'il eſt ſorti; & l'on refuſe d'ouvrir la porte. Au milieu de ces clameurs, arrive un ſoldat équipé en factionnaire, & tenant à la main une longue treſſe de paille. Il fait ſigne qu'on ſe taiſe.

„ Je ſuis ſeul coupable, dit il; le priſon-
„ nier a trompé ma vigilance; voilà le moyen
„ dont il s'eſt ſervi pour m'échapper d'un
„ côté, tandis que je veillois de l'autre; &
„ vous comprenez qu'il n'a eu beſoin de
„ perſonne".

Un murmure s'éleve.

„ Que faiſoit donc ce drôle autour de la maiſon"? demandoit-on au garde.

— „ Il venoit d'arriver, dit-il, lorſqu'on
„ a ouvert la porte; & quelle que fut ſon
„ intention, vous n'avez, dans le fait, rien
„ à lui reprocher".

— „ C'eſt un émigré, crie-t-on.

— „ Attendez au moins ſon répondant".

Dans ce moment, Mr. Schmidt paroît; on ſe range pour lui faire place. Le mal-

heureux ſe jette dans ſes bras. Hortenſe ne pouvoit voir ſon viſage, la ſcene étant ſous ſa fenêtre, d'où la vue plongeoit extrêmement ; mais elle entend Mr. Schmidt qui dit.....

» Oui, je le connois, Meſſieurs; c'eſt un » brave Germain; il a travaillé chez moi. » Si vous traitez ainſi des citoyens qui vous » accueillent, vos conquêtes pourroient avoir » des bornes".

Le tumulte parut s'appaiſer ; la foule ſe diſperſe; & Mr. Schmidt, tenant ſous le bras ſon protégé, entre dans la maiſon.

Hortenſe & Eugène, revenus de leur crainte, l'attendoient impatiemment. Quelle fut leur ſurpriſe de le voir paroître avec Linière. C'étoit lui qu'on avoit ſurpris autour de la priſon de ſon ami. Il avoit appris ſon ſort, & il venoit le partager s'il n'avoit pû l'en garantir.

Cette réunion fut encore des plus touchantes. Les heureux époux dirigèrent ſur ce tendre ami, toute l'expreſſion des ſentimens qui les pénétroient ; & ce fut avec l'empreſſement moderé d'une amitié délicate & généreuſe qu'ils l'inſtruiſirent du lien qui avoit précédé ſa connoiſſance.

Linière qui n'avoit pu ſe flatter de l'eſpoir de plaire, n'eut dans cette nouvelle,

que la confirmation de ſon malheur. Il la reçut en homme accoutumé aux ſacrifices. Il chercha des dédommagemens dans le ſentiment qu'on lui offroit, & ſut prouver qu'il en étoit digne.

Mr. Schmidt rapportoit, avec les vœux du général, un paſſeport en bonne forme. En revenant, il avoit arrêté une voiture. Il fut convenu que Liniere y prendroit place avec ſes amis, juſqu'au premier endroit qui faciliteroit ſa réunion aux coaliſés ; & que les deux époux iroient droit à Vienne, où ſous la protection de l'archiduc C.... (qu'Eugène avoit acquis, comme on a vû) ils attendroient l'iſſue des événemens.

Tous les préparatifs étant faits, & la voiture arrivée, les trois amis prirent congé de leurs reſpectables hôtes. Ce ne fut pas ſans verſer des larmes, qu'Hortenſe ſe ſépara du généreux Schmidt; il lui ſembloit qu'elle quittoit ſon pere ; & les adieux de ce bon homme furent vraiment paternels ; mais, pour prouver, à ſa maniere, juſques à quel point ſa fille d'adoption devoit compter ſur lui.....

„ Fuſſiez-vous, lui dit-il, auſſi fortunée „ que vous méritez de l'être, ma maiſon, „ ma bourſe & mon cœur vous ſeront tou„ jours ouverts".

Par une EMIGRÉE.

Continuation du Memoire ſur l'économie animale, inſéré dans les Numéros de Fevrier, Mars & Mai de cette année.

Préparations éloignées & prochaines des remèdes & des végétaux pour le traitement des Epizooties.

AVANT que d'entrer en matiere, je dirai d'abord, que pour le traitement des maladies, tant des hommes que des bêtes, il ne ſuffit point de ſavoir, qu'une telle plante ou un tel remède compoſé, eſt propre contre une telle maladie ; mais il faut encore ſavoir la juſte compoſition & préparation de chaque ingrédien de ce remède, ainſi que la manière de l'adminiſtrer ; d'autant que le defaut de ces attentions peut tous les jours priver de ſes bons effets un remède d'ailleurs très efficace.

Il n'eſt malheureuſement que trop connu, que dans la plupart des campagnes, les médecins inſtruits pour les maladies du bétail, y ſont auſſi rares que ceux pour les hommes ; par-tout on ne voit que des empiriques, des ignorans ; en un mot, pour l'ordinaire de vrais charlatans, ſous le nom de *Meige*, & qui, ſouvent ne rougiſſent point de s'ap-

peller & de ſe croire médecins : ces gens-là ſont un vrai fléau dans la ſociété. Car ſuppoſons ici pour le moment, qu'il ne ſoit queſtion que d'un ſimple *Meige* ou médecin de betail, qui eſt dans tant d'endroits la principale richeſſe du payſan, ce ſera toujours un grand inconvénient, de n'avoir perſonne dans les villages de la campagne en état de préparer un remède dont on peut ſi ſouvent avoir beſoin, ou de n'avoir qu'un ignorant, qui avec toute ſa vanité, & la bonne opinion qu'en a le vulgaire, ne ſauroit guérir ou ſoulager votre bétail que par pur hazard, & preſque toujours avec le riſque de faire plus de mal que de bien.

J'ai donc cru qu'il ſeroit très-utile d'ajouter encore ici quelques remarques, auxquelles on fait ordinairement trop peu d'attention, ſur la récolte des plantes deſtinées à l'uſage de la médecine, ſoit pour l'homme, ſoit pour les beſtiaux. Et d'abord, 1°. il eſt bon pour les cueillir, d'attendre que le ſoleil ait diſſipé la roſée des plantes qu'on veut ramaſſer. 2°. Les plantes qui croiſſent ſpontanément, c'eſt-à-dire dans leur terrein naturel, ſont ordinairement plus efficaces que les cultivées. 3°. Le choix de la ſaiſon n'eſt point indifférent pour la récolte des plantes, & même pour leurs différentes parties ; cha-

cune d'elles ayant ſon tems propre; mais c'eſt une folie & une vraie ſuperſtition, trop commune parmi les ignorans, d'avoir égard pour les ramaſſer, à certains jours, à certaines lunaiſons ou aſpects des planetes. Pour avoir les plantes & leurs différentes parties, au plus haut degré de force & de vertu, il convient donc de les cueillir avec les attentions & de la maniere ſuivante. 4°. Le tems le plus propre à cueillir les fleurs avec leurs calices, eſt le moment de leur épanouiſſement: 5°. les feuilles doivent être ramaſſées dès que les boutons des fleurs commencent à ſe montrer : 6°. Les plantes aromatiques n'acquierent leur efficacité qu'après la chûte de la fleur, & lors de la parfaite maturité de la ſemence.

Les roſes de Provins, par exemple, épanouies, ſont un purgatif, tandis qu'avant leur épanouiſſement, elles ne ſont que ſtiptiques, c'eſt à-dire aſtringentes. 7°. Quant aux racines, le tems le plus propre pour retirer celles qui ſont vivaces, eſt quelques mois, ou quelques ſemaines après la maturité de leurs graines; pour les biſannuelles, c'eſt après le developpement des feuilles. Il eſt vrai que pluſieurs conſeillent de les arracher au printems; mais la raiſon du contraire eſt, que la plupart ayant beaucoup ſouffert

ſouffert durant l'hyver, leurs vertus en doivent être fort diminuées. On a la preuve de ceci dans la racine d'*Angelique*, tirée de terre au printems, qui ne peut être gardée plus d'une année; car autrement elle perd beaucoup à la deſſication, & les vers s'y mettent bientôt; tandis qu'etant ramaſſée en automne, elle peut ſe garder trois ou quatre ans ſans altération. Il y a quelques perſonnes qui rejettent toute racine rongée des vers; cependant l'on ſait que les parties de pluſieurs plantes & racines ne ſont purgatives qu'à raiſon de la réſine qui abonde dans leur tiſſu : or il eſt connu que les vers ne rongent que les parties ligneuſes, ſans toucher aux réſineuſes; d'où il s'enſuit, que les racines réſineuſes piquées des vers, n'ont rien perdu de leur qualité. Cette remarque eſt importante.

La partie odorante des labiées eſt renfermée en bonne partie dans le calice des fleurs; de ſorte, par exemple, qu'en ſéparant les pétales du romarin pour les faire ſecher, on n'en obtiendra qu'une huile eſſentielle : l'eſprit recteur ou aromatique qui leur reſtera, ſera en petite quantité, & ſe diſſipera très-promptement. Il eſt donc eſſentiel, dans toutes les plantes aromatiques, de cueillir les calices avec les pétales; & l'on ne

doit pas ignorer que les vieilles écorces perdent leurs vertus. L'odeur des plantes *liliacées* réſide dans leurs pétales ſans calices; mais elle eſt trop volatile pour la conſerver dans la deſſication des fleurs; ſi l'on veut en tirer les parties actives, il faut les cueillir dans le moment de la fécondation, (c'eſt-à-dire dès que les ſommités des étamines commencent à s'ouvrir); & l'on ne peut fixer leurs parties aromatiques, qu'en les enchaînant dans des huiles eſſentielles.

Pour ramaſſer les graines ou ſemences des plantes, il faut attendre leur parfaite maturité : on en fera de même pour avoir de bons fruits ; mais quand on veut tirer un acide de ces derniers, on doit les choiſir avant leur maturité.

Une choſe digne de remarque, qui, toute certaine qu'elle eſt, ſera cependant étonnante pour pluſieurs, eſt que très ſouvent une même plante a des vertus bien différentes, & même oppoſées, ſelon ſes différens ages, d'enfance, d'adoleſcence, de maturité ou de vieilleſſe. Ainſi les jeunes feuilles de *Mauves* & de *Guimauves* ſont d'excellens émolliens & mucillagineuſes; mais dans la vieilleſſe elles deviennent aſtringentes, & donnent un acide remarquable par ſa ſtipticité. Cette remarque eſt tres-importante, tant pour

les chirurgiens & médecins, que pour beaucoup d'autres, qui tous les jours veulent ſe mêler de médecine ſans connoiſſance ; puiſque croyant donner un émollient, pour appaiſer une douleur, on donnera quelquefois un aſtringent qui l'augmentera.

On obſerve la même choſe dans les tiges & dans toutes les parties de pluſieurs plantes. Les tiges d'*Apocin*, par exemple, qu'on mange fraîches en Amérique, ſont agréables & nourriſſantes ; mais en vieilliſſant, elles deviennent un vrai poiſon. Il ſuffit de remarquer les différentes qualités du raiſin mûr ou non mûr, ainſi que de beaucoup d'autres plantes.

On ſait encore que pluſieurs plantes & racines qui, étant fraîches, ſont corroſives & comme un poiſon, telles que les racines d'*Arum* ou pied de veau, les feuilles du thé, dont on fait une ſi grande conſommation, ſur-tout en Angleterre, & perdent leurs mauvaiſes qualités par la deſſication & en vieilliſſant.

Pour deſſécher les plantes comme il faut, & ſans les expoſer à la corruption, l'opération doit ſe faire le plus promptement poſſible, ſoit au ſoleil ou à l'ombre, dans un air libre & ſec, afin d'en évaporer la partie aqueuſe, qui autrement y produiroit

une fermentation dangereuſe, & plus ou moins nuiſible à ſes vertus & propriétés.

Les plantes graſſes, inodores & aqueuſes ou fort humides, doivent etre deſſéchées avec le plus de celérité; mais les aromatiques doivent être deſſéchees plus lentement à l ombre, vû qu'en les deſſéchant trop promptement au ſoleil, ou dans une étuve, leur vèrtu diminue beaucoup. Les plantes aromatiques, bien deſſechees à l'ombre, peuvent ſe garder près de trois ans, dans des boîtes ou papiers, ſans perdre leurs propriétés.

Le *Caille-lait* à fleurs jaunes, doit être exactement deſſeché en douze heures, parce qu il abonde en miel qui fermente & devient acide, quand la deſſication n'eſt pas prompte; & c'eſt par cette acidité qu'il a la vertu de cailler le lait. Les fleurs de *Sureau* ſont à peu-près dans le même cas; il faut les cueillir dès qu'elles commencent à ſe bien ouvrir, & les deſſecher promptement à l'ombre, étendus ſur du papier. Si on veut les avoir belles, on doit toujours les ramaſſer avant qu'elles commencent à tomber, ce qui eſt une preuve de fermentation.

Il eſt à propos de ne point ſe ſervir en médecine, des racines qu'on a tenues plan-

tées dans une cave, où elles acquierent ordinairement une mauvaiſe qualité.

Les racines dures, petites & peu aqueuſes, doivent être dépouillees de leurs filamens, enſuite eſſuyées avec un linge rude, pour en enlever la terre, ſans les laver, ou du moins très-legérement, puis on les enfile pour les ſecher, ſuſpendues dans un lieu bien aëré. Quant aux groſſes racines charnues, on les coupe par tranches minces.

Il ſe trouve quelques racines, telles que celles de *l'aunée*, *Enula Campana*, qui ne peuvent bien ſe deſſécher, ni à l'air, ni au ſoleil ; de ſorte que ſi on a un beſoin preſſant de les mettre en poudre, on eſt obligé de les expoſer à l'entrée d'un four, pour les ſécher tout-à-coup : mais hors de ce cas, le ſoleil ſuffit. Il eſt encore très-important de ſavoir que la plupart des racines, apres la deſſication, attirent puiſſamment l'humidité de l'air, ſe ramolliſſent, ſe moiſiſſent & ſe gatent au bout d'un certain tems à leur ſurface; il faut donc les tenir exactement renfermées dans un lieu ſec, à l'abri de l'air, ſur-tout celles qui ſont pulvériſées.

Les *Bulbes* ou oignons, pour être exactement deſſechées, doivent être eſſuillées & expoſées à la chaleur du *Bain-Marie*.

Les fruits veulent être deſſechés promp-

tement, d'abord au feu, juſqu'à un certain point, enſuite au ſoleil. On aura ſoin de donner à ceux que l'on ſoupçonnera contenir des œufs d'inſectes, une chaleur de quarante degrés, qui les fait tous périr; on les renferme enſuite dans un lieu ſec, où ils ſe conſervent aſſez long-tems.

Il eſt encore à remarquer qu'il y a des plantes qui ne peuvent être deſſéchées, parce que leur vertu réſide dans leur humidité. Telles ſont l'*oſeille*, le *pourpier*, la *jouburbe*, les *ſédums*, les *cucurbitacées*, le *cochlearia*, & preſque toutes les cruciformes, qui par la deſſication perdroient leurs parties volatiles.

On deſſéche cependant la *Coloquinte*, ce qui exige beaucoup de ſoin; on la dépouille de ſon écorce, afin que l'air pénètre le parenchyme, & prévienne la fermentation qui conduit a la putrefaction.

Une autre obſervation importante, quoique ſouvent fort négligée, eſt qu'on ne doit point expoſer aux injures de l'air les plantes deſſéchées; car la viciſſitude de cet élément cauſe, ſelon *Beker*, la deſtruction des corps.

Et j'ai remarqué, ce que chacun peut faire comme moi, que dans un tems humide les plantes redeviennent humides, & ces altérations leur font perdre tous leurs principes

actifs. Les aromatiques ſont celles qui exigent le plus d'attention; on doit les enfermer ſoigneuſement dans des boîtes vernies au dehors, pour empêcher l'air de les pénétrer. On peut encore les conſerver dans des vaiſſeaux de verre ou de terre verniſſée. Avant que d'enfermer les plantes ſéches pour les conſerver, il convient de les remuer & de les ſecouer ſur un tamis de crin, afin d'en ſéparer le ſable, la terre, les œufs d'inſectes, ou même les petits inſectes vivans, dont elles ſont ordinairement remplies; vû qu'ils mangent & altèrent ou detruiſent les plantes juſqu'à leur mort; les œufs qui éclo-ſent bientôt, renouvellent le mal: les fréquentes occaſions que j'ai eu de voir à regret cèt accident, dans mes herbiers & autres, m'engagent à donner cet avis important aux collecteurs de plantes.

Mais il eſt encore bon de ſavoir qu'il eſt des plantes ſéches qu'on ne peut garder avec leurs propriétés, que très-peu de tems, quelque ſoin qu'on y donne. Il y en a qui durent quelques années, les autres doivent être renouvellées chaque année, & les unes ne durent que quelques mois.

Les fleurs de *violettes* doivent être néceſſairement tenues fermées dans un vaiſſeau de verre bien clos; après un mois il ne leur

reſte plus qu'une odeur d'herbe; & leur partie odorante, qui s'evapore dans peu, eſt la ſeule qui donne la couleur. Pour conſerver la vertu de la *violette*, il faut donc la réduire en ſyrop. Les fleurs de *Bourrache* & de *Bugloſe* deſſéchées, & ſans doute bien d'autres, n'ont plus de vertu. Les fleurs de *Mauve* & de *Bouillon blanc* doivent être gardées dans des vaiſſeaux de verre, vu qu'elles contiennent une matière mucillagineuſe, qui comme l'*hydromel*, attire l'humidité; leur vertu, de même que celle du *Melilot* & de la *Camomile*, ne ſe conſerve pas plus d'une année.

Les plantes aromatiques bien deſſéchées & bien conditionnées, telles que le *thym*, la *marjolaine*, *l'hyſſope*, le *romarin*, la *ſarriette Satureia* &c conſervent fort long tems leur odeur & vertu; mais la matricaire & quelques autres, après une année, ſont ſans force. Les écorces & les bois conſervent plus longtems leurs vertus. Certaines racines, comme celles de *Gingembre*, d'*Angelique*, de *Souchet*, du *Calamus aromaticus* &c. reſtent cinq à ſix ans en vigueur Celles dont la ſubſtance eſt compacte & reſineuſe, comme dans le *Jalap*, le *Turbith* &c. durent plus long-tems que les ligneuſes & les fibreuſes.

En général, on ne doit pas oublier qu'il

eſt très à propos de renouveller, le plus ſouvent qu'il eſt poſſible, toutes les productions végétales deſſechées, parce qu'elle s'affoibliſſent continuellement par l'évaporation; l'humidité y introduit la putréfaction; pluſieurs inſectes les attaquent, & nuiſent à leur efficacité : ce qui merite une ſerieuſe attention.

Toutes les obſervations que je viens de faire ſont confirmées en partie par ma propre expérience. La méthode de récolter, de deſſécher & conſerver les plantes pour l'uſage de la médecine, eſt d'autant plus importante, que très-ſouvent tout l'effet qu'on attend de leur emploi, dépend des ſuſdites conditions. Si toutes ces manipulations des plantes n'étoient confiées qu'à des pharmaciens inſtruits, je n'en aurois pas fait mention; mais ſachant que grand nombre de perſonnes ignorantes, ou trop peu inſtruites, ſe mêlent tous les jours de ces choſes, & très-ordinairement à leur propre déſavantage, de meme qu'a celui du public, j'ai cru bien faire, M., d'expoſer dans votre intéreſſant Journal, ces remarques, qui ne doivent point être regardees comme inutiles. Et plût à Dieu que tous les pharmaciens & apoticaires même, priſſent toujours ces précautions, à l'égard des plantes, des raci-

nes ou autres drogues qu'ils ſe procurent? Car en général, on peut le dire, il arrive très-ſouvent que les malades ſe trouvent trompés ſur la qualité des drogues & des remèdes évaporés, qui ayant été récoltés ſans ſoins, très-mal conſervés, rongés des vers, corrompus & à demi pourris, ou vieillis dans des fonds de boutiques, n'ont plus de vertu, ſi ce n'eſt bien ſouvent celle de faire du mal, ou tout au moins, aucun bien.

La ſuite au No. prochain.

Continuation du manuſcrit original de Mr. DE GRAFFENRIED, *ſur la fondation de* NEWBERN *en Amérique.*

Je partis de Londres à la fin du mois de May de cette année 1710, & me rendis à Newcaſtle, où je devois trouver mes Suiſſes qui s'étoient embarqués en Hollande, ſous la direction de deux de mes aſſociés, & ſur un vaiſſeau de la nouvelle Angleterre, étant convenu pour ce tranſport, avec un marchand de Boſton; nous partîmes & mîmes à la voile au commencement de Juin.

Je ne ſaurais aſſez exprimer l'état triſte & déplorable dans lequel je trouvai, à mon arrivée, les reſtes de cette malheureuſe Co-

lonie, preſque tous ceux qui la compoſoient étoient malades & dans l'etat d'une extrême miſere, & ceux qui ſe portoient bien étoient au déſeſpoir; je vis alors dans quel labyrinthe & dans quels dangers je m'étois jetté: ma petite colonie Bernoiſe fut extrêmement étonnée & conſternée de ce ſpectacle; juſques alors elle n'avoit manqué de rien; le voiage avoit été heureux dès le commencement juſques à ſon arrivée dans la Caroline; la ſaiſon avoit été belle & le tems favorable; les coloniſtes avoient été bien fournis de toutes ſortes de proviſions, bien équipés, & bien placés ſur le vaiſſeau; en arrivant, ils ne trouvent que maladies, que miſere & que déſeſpoir.

Ces malheurs avoient leur ſource dans la mauvaiſe co iduite & l'infidélité des inſpecteurs ſupérieurs & inférieurs, & particuliere-m nt dans l'avidité, la méchanceté & les mauvais deſſeins du colonel Cary; il ſe prévalut de la mort du Gouverneur pour faire toutes ſortes de mauvaiſes pratiques dans le gouvernement, contre la juſtice & les ordres des Seigneurs propriétaires, dans l'intention, à ce que j'ai ſu depuis, de piller ce qu'il pourroit & d'aller s'établir enſuite dans l'iſle de Madagaſcar, au milieu des pirates.

Lorſque le nouveau Gouverneur, Mr.

Hyde, proche parent de la reine Anne, les trois directeurs ci-deſſus mentionnés & moi, voulûmes produire nos patentes & nos ordres devant le conſeil & au colonel Cary, il s'en moqua, & nous renvoia ſans vouloir nous écouter, enſorte que les promeſſes des Seigneurs propriétaires, ſur leſquelles étoit fondée mon entrepriſe, ſe réduiſirent à rien. Bientôt après, le colonel Cary ſe mit en rebellion ouverte ; il ramaſſa autour de lui les mutins, les bandits & les voleurs, & les engagea dans ſon parti, par des promeſſes & par des liqueurs fortes qu'il leur diſtribua, enſorte que Mr. Hyde n'oſa pas l'attaquer, & qu'il ne put pas ſe mettre en poſſeſſion de ſon gouvernement ; il n'avoit pas encore reçu ſa patente, mais les ordres avoient été donnés au colonel Tent, gouverneur de Sud-Caroline, de le faire reconnaître, & il en avoit écrit au conſeil de Nord-Caroline. Par une ſuite de notre malheur, le colonel Tent mourut ſubitement, ce qui augmenta encore le deſordre. Cet interregne & la rebellion de Cary, jetterent la colonie dans une ſituation pénible & miſérable : chacun ne penſa plus qu'a ſoi, & il en réſulta la plus grande diſette de vivres. Devois je hazarder ma vie & ma fortune pour arracher ces gens à la miſere & à la

mort? En honnête homme, j'eus bientôt pris mon parti; par bonheur ma reputation avoit été assez bien établie en Amérique, & mon dessein étoit généralement connu; j'envoiai d'abord en Pensilvanie pour avoir une provision de farine; par précaution, j'avois déja depuis Londres, donné des ordres sur cet objet; j'envoiai de même en Virginie & dans la province de Caroline, pour me procurer les autres provisions nécessaires; mais toutes ces mesures prirent tant de tems, que les nouveaux venus de la colonie furent obligés de vendre tous leurs effets pour se procurer des vivres; cependant je procédai à l'arpentage des terres, pour en distribuer à chaque famille, afin que sans perdre plus de tems, ils se missent au travail pour défricher le terrain & construire les maisons; bientôt on nous amena des provisions en graines, sel, beurre, porc salé & plusieurs sortes de légumes. Nous eumes plus de peine à nous procurer du bétail; nos gens ne vouloient pas aller le chercher ou l'on auroit pu le trouver, & moi je ne pouvois pas l'amener devant leurs portes: cependant on trouva des expédiens, & on s'accommoda si bien, qu'au bout de dix-huit mois nos colonistes se trouverent plus avancés dans leurs établissemens que les Anglois ne l'etoient de-

puis pluſieurs années dans les leurs : par exemple, il n'y avoit dans toute la Province qu'un mauvais moulin à eau ; les riches ſe ſervoient de moulins à bras, & les pauvres étoient obligés de piler le grain dans des mortiers de bois de chêne, ou dans des troncs d'arbres creuſés ; & pour paſſer la farine, au lieu de tamis, ils emploiaient des paniers, ce qui faiſoit perdre beaucoup de tems ; nos coloniſtes, pour ſuppléer à cet inconvénient, chercherent d'abord des ruiſſeaux & y conſtruiſirent des pilons & des battoirs. Je commençai auſſi à conſtruire un moulin à eau. Mais helas ! lorſque nous eſpérions jouir de nos travaux, après avoir ſurmonté tant de traverſes & d'obſtacles, lorſque notre établiſſement avoit les plus belles apparences du ſuccès, nous fumes cruellement arrêtés, contrariés & dérangés, par la trahiſon des Indiens, & par la jalouſie des rebelles du colonel Cary, ce qui commença pour nous une nouvelle infortune.

Je crois devoir revenir ſur quelques détails & circonſtances de mon arrivée en Amérique. Auſſi-tôt que nous fumes arrivés à Sommerſtown, village aux frontieres de Virginie & de Caroline, un aſſez grand nombre d'habitans de Nord-Caroline vint me ſaluer & m'offrir le gouvernement, d'an,

pour m'y engager, que pendant l'interrègne & dans l'abſence du Gouverneur, le Landgrave occupoit toujours la premiere place & tenoit le preſidial ; je répondis en les remerciant, que quoique je fuſſe revêtu de cette qualité, je ne voulois pas m'en prévaloir dans ce moment; que Mr. Hyde, proche parent de la Reine, avoit été élu Gouverneur par les Lords propriétaires, approuvé & confirmé par ſa Majeſté, que je l'en avois félicité moi-même à Londres, qu'il étoit actuellement en Virginie;& que quoiqu'il n'eut pas encore reçu ſa patente, il ne me convenoit pas de m'ingérer dans une affaire de cette nature ; que Mr. le Gouverneur Tent, aiant déja notifié la nomination de Mr. Hyde au conſeil de Nord-Caroline, eux ne devoient faire aucune difficulté de le reconnoître & de le recevoir : comme ils étoient fâchés d'avoir un ſi grand Toris pour Gouverneur, ils ne furent pas contens de ma réponſe ; après avoir fait collation enſemble, ils prirent congé de moi.

Peu de jours après, j'entrai avec ma colonie plus avant dans la province de Nord-Caroline : je m'arrêtai dans le comté d'Albemarle, ſur la riviere de Chouan, auprès de l'habitation du colonel Pollok, membre du Conſeil, & dont j'ai déja parlé : tout de

ſuite on tint conſeil, & on me preſſa d'y aſſiſter, ce dont j'aurois bien ſouhaité de me diſpenſer : dans la ſeance, on me fit un plan de l'état des affaires de la Province ; je n'eus pas beaucoup de peine à deviner qu'il y règnoit un eſprit de parti, dans lequel on vouloit m'engager, tant à cauſe de mon caractere, que pour la quantité de monde que j'avois à ma diſpoſition, avec lequel je pouvois faire pencher la balance du côté où je me jetterois. Après avoir beaucoup agité la queſtion ſur les partis de Mr. Hyde & du colonel Cary, il fut décidé que j'écrirois une lettre très-forte à ce dernier, pour lui repréſenter ſon devoir & le menacer de ſoutenir Mr. Hyde de toutes mes forces. Cette lettre eut ſon effet, & les choſes en vinrent à un accomodement, qui fut ſigné de part & d'autre, & dans lequel il étoit convenu, que le colonel Cary reconnoîtroit Mr. Hyde préſident du Conſeil, en attendant des ordres plus précis des Lords propriétaires ; après cela je pourſuivis mon voiage vers la nouvelle ville de Newbern, où je voulois m'établir ; les Palatins m'avoient deja écrit pour me preſſer de venir, afin de leur procurer les vivres dont ils avoient beſoin, & dont ils manquoient abſolument. Sur quoi je ramaſſai toutes les proviſions que je pus trouver ;

trouver, mais elles ne furent pas ſuffiſantes pour une auſſi grande quantite de monde: ſur ces entrefaites, Mr. le Gouverneur Hyde, que l'on avoit inſtruit de l'etat des choſes, ſe rendit dans la Caroline avec toute ſa famille; il s'etablit auprès du colonel Pollock, dans la plantation d'un gentilhomme Anglois, nommé Duckenfield. Lorſque le colonel Cary vit que les choſes tournoient auſſi fort contre lui, il trouva le moien, par ſon adreſſe, de ſe procurer l'accomodement qu'il avoit fait & ſigné, & il en dechira ſon nom & ſa ſignature, & il recommença ſon train de rebellion: bientôt il ſe trouva en gueire ouverte avec Mr. Hyde; dans l'intention de m'attirer de ſon côté, il vint a Newbern ſous prétexte de me faire une viſite; nous dînâmes enſemble, & après le repas, nous entamames l'objet important qui l'avoit amené; je lui repreſentai que c'etoit lui qui, en vertu des ordres des Lords proprietaires, & de mes patentes, devoit me pourvoir ſur les revenus de la Province, de toutes les choſes neceſſ ires; je lui fis des reproches d'y avoir manqué, & je lui fis ſentir l'énormité de ſes procédés criminels: pour m'appaiſer il promit, en preſen e de quatre témoins, qu'il me livreroit, dans le terme de trois ſemaines, & à compte de ce qui

m'étoit ordonné, pour cinq cents livres ſterlings de bétail, de graines & d'autres proviſions; & qu'à l'égard du Gouverneur, il laiſſeroit les choſes comme elles étoient. En nous ſéparant, je lui témoignai que je comptois fort peu ſur ſes promeſſes.

La vraie intention de Cary dans ce voyage avoit été de détourner les planteurs de ma colonie de prendre parti pour Mr. Hyde; en quoi il réuſſit fort bien, en les menaçant qu'ils ſeroient détruits par les ſauvages, s'ils ne reſtoient pas neutres, enſorte que pas un d'eux ne voulut plus ſortir de ſon quartier.

Peu de tems après, Mr. le Gouverneur Hyde m'envoia un paquet de patentes, dans leſquelles il y en avoit une qui m'établiſſoit colonel & commandant du comté de Bath, laiſſant en blanc les noms des officiers ſubalternes, pour les remplir à ma volonté; il y joignit d'inſtantes prières pour l'aſſiſter de tout mon pouvoir contre les rebelles. Connoiſſant le ſentiment de neutralité de mes coloniſtes, je répondis qu'ils ne vouloient prendre aucun parti, & qu'ils reſteroient neutres; ce qui deplut extrêmement à Mr. le Gouverneur. Bientôt après, je reçus des ordres plus précis, avec injonction de me rendre inceſſamment à l'aſſemblée générale, ce que je ne pus refuſer, à cauſe de mes

titres & caractere : il y avoit deux journées de chemin à faire ; je pris toutes les précautions pour ce voiage, la route étant très-peu assurée, y aiant des rivieres à passer & des forêts dangereuses a traverser. Arrivé heureusement chez Mr. le Gouverneur, on tint conseil avant que de paroître au Parlement ou assemblée générale ; & l'on mit en question quelles mesures il y avoit à prendre contre Cary & ses adhérens. On commença d'abord par or lonner une compagnie des gens les plus affidés pour nous servir de gardes ; ensuite on chercha tous les moiens d'attirer dans notre parti tous les habitans de la Province. Par malheur il arriva dans ce moment de Londres un nommé Reichard Roach, personnage mutin & turbulent : il étoit facteur d'un des Seigneurs propriétaires, & de la secte des Trembleurs : il devoit venir dans le pays pour negocier ; il fut d'abord gagné par les rebelles ; & comme il étoit pourvu d'une très grande quantité de poudre, de plomb & d'armes à feu, il fortifia beaucoup leur parti ; il anima encore les rebelles, en répandant des calomnies contre le Gouverneur, & en disant qu'il avoit des ordres des Lords proprietaires qui n'étoient pas en faveur d'Edward Hyde ; il me causa aussi une très grande perte, en ar ê-

tant une lettre de change de deux cents liv. ſterl., qu'il diſoit avoir ordre de proteſter, quoique ſon maître, de qui j'avois la lettre de change, en eut très-bien reçu la valeur.

Les chefs des rebelles, le colonel C ıy, Richard Roach, & Emanuel Law, qui s'etoit érigé en colonel, quoiqu'il fut quaker, vinrent une nuit, avec un brigantin monté de 60 à 80 hommes & de quelques canons, pour nous aſſiéger dans la maiſon du colonel Pollock, chez qui ſe tenoit le conſeil, parce qu'il étoit un des principaux de la Province, par ſes richeſſes & par ſon crédit. Vers le matin, les rebelles tirerent deux coups de canon contre la maiſon, dont ils effleurerent le toit, ce qui répandit l'allarme parmi nous : notre compagnie des gardes prit les armes, & nous tirâmes auſſi deux coups de canons ſur le brigantin, mais ſans lui faire beaucoup de mal : tout de ſuite les rebelles mirent l'elite de leurs gens dans deux barques, dans l'intention de venir nous attaquer, croiant que nous étions ſans force pour nous défendre. Aiant obſervé leur manœuvre, nous fimes deſcendre notre troupe derriere une haie juſqu'au bord de la riviere, qui en cet endroit avoit environ deux milles de largeur; les rebelles voiant parmi les

foldats mon valet, qui avoit une livrée jaune, crurent que toute la colonie etoit avec moi; ils en furent épouvantés. Nous fimes tirer encore deux coups de canon sur le brigantin, dont le mat fut touché. Les barques n'oserent pas aborder, & s'en retournerent; nous les poursuivîmes en mettant notre monde sur une grosse chaloupe, mais nous ne pumes les attraper : dans leur terreur, ils profiterent d'un endroit commode pour debarquer, & s'enfuirent dans les bois : nos soldats s'emparerent du brigantin, avec ce qui étoit resté de l'équipage & des provisions, & l'amenerent à l'endroit où nous étions restés. Cet échec arrivé aux rebelles, repandit la division parmi eux & fortifia notre parti. Après avoir tenu conseil, nous trouvâmes qu'il étoit convenable de publier une amnistie générale, en exceptant les chefs, que nous fimes proclamer. Ensuite nous convoquâmes un Parlement, où les affaires de ces troubles furent arrangés. On mit en prison les plus mutins, on pardonna à ceux qui reconnurent le nouveau gouvernement. Tout fut tranquilisé, & chacun retourna chez soi. Dans toute affaire je fus obligé, bien malgré moi, de tenir la présidence, à cause de la délicatesse des circonstances. Mon travail eut pour objet de faire reconnoître général

lement Mr. Edouard Hyde pour Gouverneur; a quoi j'eus le bonheur de réuſſir.

La ſuite au No. prochain.

L'HERMITE DE FRIBOURG. *Nouvelle accompagnée d'une notice ſur Clotilde, ancien poëte François du quinzieme ſiecle. Article envoyé au Redacteur du Journal littéraire de Lauſanne, par l'auteur de Marcomeris ou le beau Troubadour.* (1)

MARGUERITE *Clotilde Eléonore de Vallon & Chalys*, nâquit au château de Vallon, dans le bas Vivarais, l'an 5, 6 ou 7 du quinzieme ſiecle; mariee a Mr Berenger de Surville, elle devint veuve peu d'annees après ſon mariage. On ignore l'époque préciſe de ſa mort; mais elle vécut ſous les règnes de Charles VI, Charles VII & Charles VIII; & il eſt vraiſemblable qu'elle mourut ſous celui de Louis XII. Les talens de cette femme

---

(1) La modeſtie de Mr. M. & ſa delicateſſe, exigeant de nous que la notice ſerve de paſſeport a la Nouvelle, à cauſe des ſecours que Clotilde lui a fourni, nous commençons cet article par la notice. (*Note du Rédacteur.*)

etonnante ſe développerent avec eclat avant l'epoque où la raiſon ſe développe chez l'enfance : elle écrivoit, diſons mieux, elle enfantoit des vers étincellans de poëſie, dès l'âge de onze à douze ans, & méditoit à dix-ſept l'exécution de deux poëmes ſublimes. Le premier eſt une épopée en quinze chants, intitulée la *Phelipéide*, dont Philippe Auguſte eſt le héros; la guerre déclarée au meurtrier du jeune Artus, légitime héritier du trône d'Angleterre, le ſujet; & la victoire mémorable de Bovines le dénouement.

Le ſecond des poëmes de Clotilde, intitulé *la nature & l'univers*, eſt philoſophique & didactique, en vers Alexandrins. L'energie de Lucrece, la naïveté d'Héſiode & le coloris de Virgile caractériſent à la fois, malgré quelques traces de barbarie, les ſept chants dont il eſt compoſé. L'Auteur s'eleve dans le quatrieme, (qui fut écrit le premier pour ſervir d'éclairciſſement aux machines de ſon poëme épique *la Phélipéide*) il s'éleve, dis-je, aux plus audacieuſes conceptions de l'aſtronomie moderne, & décrit avec des couleurs ſi brillantes ſa magnifique hypotheſe ſur le ſyſtême de la création, que je ne puis réſiſter au deſir d'en citer quelques tirades. (*)

(*) L'eſpace qui nous reſte ne nous permet

Sans avoir ſous les yeux les nombreux ouvrages de Clotilde, je ne crains pas d'aſſurer, ſur le témoignage d'un homme de lettres, qui a parcouru ſes manuſcrits avec la ſeverité des lumieres de l'erudition & des talents, qu'il n'eſt aucun genre de poëſie que cette femme étonnante n'aye traité ſans jamais lui paroître étrangere, point de rithmes antiques dont elle n ait tranſporté l'agrément dans ſes vers, autant que ſa langue en étoit ſuſceptible; quand je dis ſa langue, je n'entends parler que de l'idiôme qu'elle ſeule a créé; car elle a conſigné dans ſes memoires éloquens (avec une liſte de près de cinq cents mots, qu'elle a inventés ou ra,eunis, ou formes de racines Italiennes, Eſpagnoles, ſur-tout latines) le tableau raiſonne des changemens qu'elle faiſoit aux anciennes locut ons, pour ſe créer, ſuivant *ſes termes*, une langue poëtique.

Malgré ſes innombrables productions, Clotilde eut le ſort d'Oſſian, dont, juſqu'au voyage de Mr. Macpherſon dans l'Ecoſſe Septentrionale, toute l'Europe ignoroit l'exiſ-

---

pas de donner ici cette citation en entier, & ſa connexité nous permettant encore moins de l'extraire, nous la renvoions à un des Numéros prochains. (*Le Redacteur*)

tence. Mais, ce qui ne ſurprend pas dans les montagnes de l'Ecoſſe, avant la découverte de l'imprimerie, pourroit ſurprendre, je l'avoue, depuis cette decouverte, & dans les riches campagnes du Languedoc. Cependant le coq de la fable, trouvant une perle d'or ſur un fumier, me ſemble aſſez expliquer l'étonnante obſcurité de ces chefs-d'œuvres. Il ne ſuffiſoit pas de les connoître, il falloit en ſentir le prix; mais ſi les parens à qui les manuſcrits de la muſe du Rhône étoient échus en héritage, ont méconnu trop long-tems ces tréſors, il n'en a pas été de même de pluſieurs hommes de lettres diſtingués, tels que Deſmahis, Bernis, Voltaire, qui par l'uſage ingénieux qu'ils ont fait des morceaux qu'ils en ont découverts, laiſſent un témoignage honorable de l'eſtime dont ce rare génie a pénétré le leur.

C'eſt aux éditeurs naturels à rapprocher leurs imitations toujours heureuſes, à démontrer, pour l'interêt de l'art, une foule de larcins en tout genre faits à Clotilde, mais auquel le bon gout ne peut qu'applaudir. Telle eſt, par exemple, la piece charmante des *vous* & des *tu* du plus illuſtre de ſes imitateurs, dont l'original ſe trouve dans une bergerie héroïque de Clotilde, intitulée le *Chaſtel d'amour* : à l'exemple du patriarche

de Ferney, prenant Clotilde pour modele, j'ai tranſporté ſur les bords de la *Sarine* une partie de la fiction charmante de ſon *Chaſtel d'amour*, & imité ou rajeunis dans la plupart des couplets de la nouvelle ci-jointe, les ſtances & triolets dont cette bergerie eſt ſemée.

Mais en s'appropriant les idées, le rythme, & juſqu'à la plupart des termes employés par Clotilde, il n'en faut pas moins renoncer à rendre ſa phyſionomie dans un langage plus épuré : ſa naïveté précieuſe & ſouvent très-piquante, échappera toujours au ſtyle ſoigné. Du reſte, il arrive fréquemment au ſien de ne pas exiger d'un rajeuniſſeur la plus légere correction, même grammaticale, témoin l'un de ſes triolets, tiré également du *Chaſtel d'amour*, que j'ai cru pouvoir enchaſſer très-heureuſement dans l'Hermite de Fribourg, ſans aucun changement : le voici :

Les flours eſc'oſent ſous ſes pas,
Parfum de roſe eſt ſur ſa bouſche,
Tout s'embellit de ſes appas ;
Les flours eſcloſent ſous ſes pas,
Eſt-il de graces qu'il n'aiſt pas
Ou qu'il ne preſte à ce qu'il touſche ?
Les flours eſcloſent ſous ſes pas ;
Parfum de roſe eſt ſur ſa bouche.

Veut-on quelque exemple de la même pureté de langage dans ſes grands vers, je le trouve dans le ſeptieme chant de la *Phélippeide*; *Ligdamis* raconte ſommairement l'hiſtoire des premiers Atlantides; il a parlé d'un peuple de géans qu'avoit vomi *Thulé* dans ces climats; il décrit les divers bouleverſemens qui ont fait diſparoître aux yeux du monde épouvanté l'iſle fortunée de Platon ſans la détruire; il raconte la découverte qu'en fit Hannon, le chef des Tyriens; découverte rendue inutile par le décret barbare d'un ſénat jaloux de ſa gloire: enfin il dépeint les mœurs de ce monde antediluvien:

Du reſte des mortels, déſormais oubliée,
Et par des nœuds ſacrés, à ſes foyers liée,
Ceſte race d'humains veyoit couler ſes jours
A l'ombre du repos & ſous l'œil des amours,
De leurs ans conſumés à s'entr'aimer, à plaire,
L'innocence filoit la traſme ſéculaire;
Et juſqu'en leur hyver froid ſans *débilité*,
Sobreſſe entretenant leur *prime* agilité,
Par des fruicts ſans apprêts, leur faim *toſt* aſſouvie,
Oncques n'oſa touſcher à rien *qu'auroiſt* eu vie;
Là n'approſchoit le fer des paiſibles troupeaulx,
Ni des muets poiſſons les perfides appeaulx;
Ni des chantres ailés la ſagette empennée:
La nature en tout tems, de ces dons couronnée

Y cernoiſt, dans les bras d'ugne éternelle paix,
Tous les êtres d'accord, jouir de ſes bienfaits.

De pareils morceaux ſont très-fréquents dans l'un & l'autre poëme de Clotilde : il paroît qu'elle châtioit plus ou moins ſon ſtyle poëtique, à raiſon de la nobleſſe & de l'importance, ou de l'enjouement & de la délicateſſe, ou de la petiteſſe & de la ſimplicité de ſes ſujets. Le peu que j'ai vu de ſes ouvrages ſuffit pour être convaincu qu'elle avoit un ſtyle pour chaque genre, l'on pourroit dire pour chacune de ſes compoſitions; que ſes plus frivoles eſſais ſont rarement inferieurs à la perfection relative de ſes chefs-d'œuvres, & qu'il n'eſt pas juſqu'à ſes Rondeaux, Lays, Epigrammes, qui ne portent l'empreinte d'une abondance toujours règlée par la juſteſſe de l'eſprit, enflammée par la ſenſibilité du cœur, épurée par la fineſſe & la ſûreté du goût, & preſqu'inſéparablement enrichie des tréſors de l'imagination & des plus brillantes couleurs de la Poëſie, témoin ce rondeau qui ſe préſente à ma mémoire.

Tout ce qu'à Roſe ont voulu refuſer
Des Dieux jaloux du chef-d'œuvre des graces
C'eſt de l'eſprit, c'eſt le don d'amuſer
Cœurs ſi conſtans à voler ſur ſes traces;

Car la plus belle a beſoin d'en uſer.
Sa bouſche ardente appelle le baiſer
Son doux regard molliroit juſqu'ez Thraces;
Ah ! s'on veyoit, encor pour embraiſer
Tout ce qu'a Roſe.
Or, tant d'appas que laiſſons jalouſer
Serfs ne rendroient d'Ovides ni d Horaces;
Et ſi Royau, (1) veult dit-on l'epouſer
Donc il s'eſtime entre mortelles races,
Le fleuve d'or, prompt à fert'liſer
Tout ce qu'Arroſe!

Des citations iſolées, & qu on ne peut extraire dans les plus eſtimables productions de Clotilde, ne fauroient paroître avec avantage; mais pour apprécier ſon talent poëtique, il ſuffira de donner un exemple de ſa hardieſſe à lutter contre les modèles antiques qu'elle a ſouvent imité. Je choiſis ſa peinture d'un orage dans le premier chant de la Nature & de l Univers, parce qu'un critique fameux de ce ſiecle a developpé, dans ſes obſervations, la beauté du morceau des

(1) Gui de Royau, bel eſprit, auteur de la nouvelle du *Fleuve d'or*, avoit le projet d'epouſer R ſe de Montandre, belle comme Venus, & bête comme l'Adonis de Praxil e. Le fleuve d'o avoit la vertu de f co der toutes ſortes de rivages

Georgiques, qui viſiblement en eſt l'original. Clotilde a ſupprimé tout ce qui tenoit à la mythologie Grecque, & nommé des montagnes Françoiſes au lieu du Rodoppe & de l'Atlas.

. . . . . Et plus ſouvent encore
Parmi cieulx que Phébus brusle autant qu'il deſcore,
D'immenſes amas d'eaux s'enflent : toſt les veyons
En creſpe de vapeurs devorer ſes rayons ;
Et l'abyſme, entretemps, vague à vague en tourmente,
S'eſmouvoir, ſe gonfler, ſe combattre eſcumante ;
Lors de cris fragoreux, tous monts de reſonner
D'ugne ſubite horreur tous bois de friſſonner,
Sy que mers en courroux, roſchers, ſombres ramures,
Tryolent, s'entr'eſpondant, leurs ſiniſtres murmures.
Sous ung air eſpaiſſi, méphitique & ſoufreux,
Des Typhons dechaînés, le ſifflement affreux ;
En bruict ſourd & loingtain ſe prolonge, & la poudre,
S'elève en tourbillons, juſqu'ez flancs ou la foudre
Fermente miſſant : tout-à coup appaiſé,
Le vent ceſſe : l'Ether fond ſoudain embraiſé ;
Se diſſoult en torrents, & de rapides ondes,
Raſant coſteaulx vineux, noyant plaines fecondes
En orge les ravins & groſſit de ſes flotz
Fleuves dont vont croiſſant lits profonds & goulots
A fons precipites . . . l'eſcair ſuit le tonnerre ;
Ja d'eſchos en eſchos, le fracas ſur la terre

A rétenti : la mort plane au ſein de la nuict ;
L'animal eſperdu, loin des antres s'enfuict ;
Et le remords vengeur, qui de l'enfer s'eslance,
Gronde au cœur des mortels, ou redouble en ſilence,
Le deuil de l'univers conſterné . . . vain effroi
L'Eternel qui pugnit en Pere, non en Roi,
Des foudres en eſclat qu'ont déchiré les nues,
Frappe à traicts flamboyants, ou les Alpes cheſnues,
Ou Pyrènes altiers, ou ciſmes du Mont d'or :
Puis eſcharpant les cieux d'un arc *ſepticolor*,
Dans l'oubli des forfaicts, ſy que nous des tempeſtes,
Faict luire ung doulx ſoleil ſur nos coupables teſtes.

Je penſe que ceux de mes lecteurs qui pourroient ignorer juſqu'à l'exiſtence de Clotilde, en voyant la richeſſe de ces rimes, la grandeur de ſes idées, ne me feront pas l'honneur d'imaginer que j'aie eu l'étrange déſintéreſſement de faire de pareils vers pour le compte d'un ancien Poëte ; j'ai tâché ſeulement, avec autant de diſcrétion que de prudence, de modifier ce que l'orthographe ancienne, ou l'incorrection des copiſtes ſembloit avoir de pénible & de rebutant. Perſonne au ſurplus, n'aura l'injuſtice d'exiger d'une contemporaine de Villon, ni l'exactitude élégante de Deſpreaux, ni l'harmonie enchantereſſe de Racine ; c'eſt déja beau-

coup que certains écrits de Malherbe, né cinquante ans & plus, après la mort de Clotilde, ne puiſſent être comparés aux ſiens qu'avec un deſavantage ſenſible : il ſera facile de s'en convaincre lorſque l'impreſſion totale des œuvres de cette dame aura mis les vrais littérateurs à portée d'en juger ſans enthouſiaſme & ſans temérité.

La longueur de cet article nous force à renvoyer a un autre numéro *l'Hermite de Fribourg.*

Lettre adreſſee au Rédacteur du Journal Littéraire de Lauſanne.

Berlin ce 23 May 1797.

M

J'ai l'honneur de vous adreſſer un ouvrage nouveau de Mr. de Dampmartin, intitulé, *Fragmens morceaux & littéraires à l'uſage de la jeuneſſe ;* & j'y joins le jugement qu'en a porté un litterateur connu, dans une lettre particuliere, qui m'a été communiquee avec permiſſion de la publier ; peut être la trouverez vous digne d'occuper une place dans votre Journal, auquel j'en offre la fraicheur & l'etrenne.

J ai l'honneur d'être avec reſpect,

V. t. & o. S.

METTRA

Lett e

*Lettre de M. de Beaunoir à M. le Baron de M***.*

Vous voulez, Monſieur le Baron, avoir mon ſentiment ſur les *Fragmens Moraux & Littéraires* de M. de Dampmartin, ouvrage qui vient de paroître à Berlin : vous l'envoyer étoit déja un jugement; mais vous en exigez un détaillé, motivé, & qui cependant n'outrepaſſe pas la longueur d'une lettre. Je vais eſſayer de remplir vos intentions avec d'autant plus de plaiſir, que vous me forcez par-là à une nouvelle lecture, moins rapide, & par conſéquent plus agréable.

La forme que M. de D***. a donnée à ſon ouvrage eſt très-bien expliquée par ſon premier chapitre, qui traite *de la nature des Eſſais.* C'eſt l'apologie entiere de ſon livre & la réponſe à toutes les objections qu'on pourroit lui faire. Je compare cet ouvrage, non à un parterre ſymétriquement arrangé, mais à une ſerre précieuſe, dans laquelle un amateur réunit pêle-mêle la plante, la fleur & l'arbuſte, pour les placer enſuite à volonté, ſoit dans ſes boſquets, ſoit dans ſon potager, ſoit dans ſes plattes-bandes.

Monſieur de Dampmartin, dans ſon chapitre ſur le ſtyle, donne des préceptes très-ſages; mais je ne regarde pas le ſien comme

la partie brillante de ſon ouvrage. En général, je trouve à ſon ſtyle un air gené, qui me fait trop appercevoir le travail de l'Auteur. Il eſt pur, mais il n'eſt pas toujours naturel. Je reconnois trop ſouvent l'homme qui a plus étudié les grands écrivains de Rome que ceux du ſiecle de Louis XIV.

Je ne vous parlerai pas des articles *Religion*, *Déiſme*, *Moralités*; ces ſujets ne ſouffrent pas la miniature : mais vous ferez enchanté de celui de l'*Ambitieux*. Aucun trait n'eſt oublié, n'eſt manqué ; le tableau eſt parfait; vous ferez également content de celui du *Suicide*; mais les deux fragmens ſur l'amour & l'amitié vous feront regretter qu'un homme qui ſent auſſi vivement, dont l'ame paroît ſi tendre, n'ait tracé que des fragmens ſur deux paſſions qu'il eſt digne de peindre à grands traits. Si l'on a un reproche à faire à M. Dampmartin ſur la forme trop maigre de ſon ouvrage, c'eſt lorſque l'on tombe ſur de pareils articles.

Celui ſur les femmes, un peu plus étendu, offre des idees neuves & heureuſes, même après l'ouvrage de M. Thomas ſur le ſexe enchanteur, que tout le monde croit connoître, & qui ſera toujours l'enigme de la nature, au moral comme il en eſt le chef-d'œuvre au phyſique

O la charmante idylle que celle de *Chérie* ! comme cette chienne m'intereſſe, m'attache, comme je l'aime ! mais auſſi comme j'en veux à ſon maître de l'avoir abandonnee ! Malheur à celui qui ne donnera pas une larme à *Cherie !*

Vous lirez avec intérêt l'article *Pauvreté*; mais je vous prie, je vous en conjure, paſſez celui de J. J. Rouſſeau ; il reſſerreroit trop votre ame, il vous priveroit d'un bonheur : celui d'aimer, d'eſtimer le philoſophe Genevois. Ne ſera t on donc jamais aſſez juſte pour pardonner au génie les foibleſſes de l'humanité ? Que m'importe de ſavoir que Rouſſeau étoit ombrageux, farouche, miſantrope, que Voltaire etoit dur, orgueilleux, intéreſſé; quand je lis Héloïſe, Emile, la Henriade, Alzire & Mérope : le génie n'a point de traits.

Que j'aime cette immortelle Souveraine, qui permet à une artiſte célèbre de la peindre. Le portrait eſt fait, la reſſemblance eſt frappante, & la Souveraine eſt mécontente : Homme ordinaire, tu attribues le mécontentement à l'amour-propre humilié ?.. tu te trompes : ſais-tu la penſée de l'héroïne ? la voici : *ce ſont les traits de Catherine & non ceux de Semiramis.*

Paſſez vite à l'article *Société :* vous le relirez deux fois, trois fois, & toujours avec plaiſir. Vous ſerez infiniment content de celui des *hommes de lettres en France, à l'époque de la révolution.* Tous les jugemens que porte Mr. de Dampmartin ſont vrais. J'aime à voir un Auteur rendre juſtice à ſes rivaux, reſpecter le talent. Il s'honore de l'hommage pur qu'il lui rend. L'envie n'eſt faite que pour la médiocrité.

Les articles *Spectacles* & *Poëſie* vous feront également plaiſir. Vous y trouverez à côté des raiſonnemens les plus juſtes, des idées auſſi neuves qu'heureuſes.

Ne liſez pas les épitres diverſes, mais arrêtez-vous ſur les déſaſtres de la guerre civile. Ce tableau eſt attachant.

Celui de *l'Indifférence* eſt de la plus grande force, de la vérité la plus exacte, & n'eſt pas moins intéreſſant. Vous y reconnoîtrez la touche d'un peintre ſenſible & philoſophe. Quelle triſte vérité dans ce ſeul trait.

Le méchant ne devient un monſtre impitoyable que lorſque la lâcheté porte dans ſon ſein l'hypocriſie.

Avec quel intérêt vous lirez l'Epiſode de *Fadamont ;* c'eſt tout à la fois un Poëme, un Roman, une comédie entiere. Il n'y manque que les formes & l'étendue. C'eſt alors que

vous regretterez avec moi que l'Auteur, avec autant de ſenſibilité qu'il en annonce, avec une philoſophie auſſi pure, ne nous donne pas un ouvrage plus fait ; & cet ouvrage ſemble tracé dans ſon article *ſans Titre*. Voilà la plume douce, ſage & ſûre, digne de tracer nos malheurs, nos fautes & nos devoirs.

Vous m'avez demandé mon ſentiment ſur l'ouvrage de M. Dampmartin ; je vous l'envoie ſans prétendre forcer votre jugement. Souvenez-vous ſeulement de cette maxime :

Ubi plura nitent in Carmine,
Non ego paucis offendar maculis.

Précepte trop oublié par ces critiques envieux ou moroſes, ſemblables aux enfans, qui ne pouvant s'élever à la hauteur d'un homme, le tirent par ſes habits, au riſque de les déchirer, pour le rabaiſſer juſqu'à eux.

LITTERATURE FRANÇOISE.

MAGASIN ENCYCLOPÉDIQUE, *ou Journal des Sciences, des lettres & des Arts, rédigé par A. L. Millin. Troiſieme année.*

UTILITÉ, intérêt, vraie érudition, goût ſûr, critique éclairée, ſtyle agréable ; tels ſont les principaux caracteres de ce Journal, qui ſub-

ſiſte depuis deux ans, malgré la difficulté des circonſtances, & qui eſt une collection précieuſe de diſſertations faites par les maîtres de l'art, ſur toutes les parties de la littérature & des ſciences.

Le prix de ce Journal eſt fixé à 9 livres pour trois mois, 18 pour ſix mois, & 36 pour l'année.

On peut s'abonner pour le *Magaſin Encyclopedique* à Lauſanne, au bureau du Journal littéraire.

LE MÉMORIAL, *ou Recueil hiſtorique, politique & litéraire, feuille de tous les jours, par MM. de la Harpe de Vauxcelle & Fontanes.*

NOUVELLES politiques intérieures & extérieures, pieces officielles, variétés intéreſſantes, diſcuſſions, ſéances du Corps Légiſlatif, rendues avec l'exactitude & l'étendue qu'exige leur importance; texte littéral des decrets, lorſque leur réunion pourra fournir la matiere d'un ſupplément, qui ſera délivré gratis; enfin d'un ſupplément qui contiendra les cours de changes, les conſervations des hypotheques, les ſpectacles, les annonces, avis divers, Poëſies légeres, &c. tels ſont les objets principaux annoncés dans le proſpectus qu'on nous envoye de ce Journal.

Le nom de la Harpe ſeroit ſeul un préjugé en ſa faveur; & les honnêtes gens, les amis de l'ordre ſocial, de la religion & des mœurs, qui en ſont les uniques baſes, doivent ſe féliciter en voyant annoncer un Journal rédigé par le courageux défenſeur de la religion & des mœurs. Quant à nous, c'eſt avec empreſſement que nous ſaiſiſſons l'occaſion de rendre ici à Mr. de la Harpe l'hommage que lui méritent ſes derniers écrits, bien faits pour ajouter à ſa gloire littéraire une gloire plus noble, plus durable, en faiſant briller le flambeau de cette céleſte vérité que ſon ſiecle n'eut oſé eſpérer de lui.

NECROLOGIE.

Nous avons perdu, le 14 Juin, le fameux Tiſſot; & l'Europe entiere mêlera ſes regrets aux nôtres. Mais dans ces premiers inſtans de douleur, il eſt impoſſible de ſatisfaire le juſte intérêt du Public ſur la vie de ce médecin celèbre, qui honoroit autant ſa patrie par ſes vertus perſonnelles, qu'il contribua, par ſes lumières, au progrès de l'art qu'il a profeſſé ſi utilement pour l'humanite. On nous aſſure que, ſuivant le vœu de ſes concitoyens, on a l'intention de lui élever un

Mauſolée, dont l'inſcription la plus naturelle ſeroit ſans doute :

Ci gît l'auteur de l'Avis au Peuple.

Sa pompe funèbre, à laquelle tous les corps de Magiſtrature, conduits par leur chef, Mr. le Bourguemaître, ont aſſiſté, ainſi que la cour Baillivale & l'Académie, eſt la meilleure réfutation de l'aſſertion ſi légérement avancée par pluſieurs voyageurs, que la conſidération dont ce grand homme jouiſſoit dans ſa patrie, n'égaloit point celle qu'il avoit obtenue dans l'étranger.

QUATRAIN.

La Nature ſouvent, dans ſa chaîne éternelle,
Et de biens & de maux, envers nous eſt cruelle ;
Le murmure par fois de nos cœurs échappoit,
Elle donna Tiſſot ; le murmure ſe tait.

S. CONSTANT.

CHARADE.

Des fleurs de mon premier formez votre parure
Jeunes beautés, ceſſez de chercher mon ſecond
Sur un front étranger pour orner votre front.
L'art de plaire eſt un don que vou fit la nature
Par lui, ſoyez mon tout ; règnez ſans impoſture

Le mot de l'énigme du N°. précédent eſt *Paix*

L'Hermite du Saint Gothard.

Près d'un torrent, qui de la cîme neigeuse du Saint Gothard se précipite avec fracas sur des monceaux de roches brisées ; dans un lieu où l'on n'apperçut jamais l'empreinte du pas de l'homme, et que la nature semble avoir deſtiné à devenir l'azile du remords ou la retraite de quelque pieux cénobite, le flanc entr'ouvert de la montagne laiſſe appercevoir une eſpèce de cellule ombragée par le citiſe des Alpes, la mélaiſe & le noir ſapin.

C'est dans ce lieu déſert & ſauvage que le hazard guida, vers la fin du treizième siècle, les pas d'un malheureux étranger. Né ſur les bords du Danube, il fuyoit les hommes qu'il croyoit avoir le droit de haïr ; cet azile lui parût digne du déſeſpoir qui l'avoit éloigné de sa patrie, il vouloit se pénetrer à l'aise de ſes douleurs, se livrer sans partage à des ſouvenirs faits pour déchirer son ame : et cette ame agitée par les paſſions devoit y trouver le repos qu'elle croyoit avoir perdu ſans retour. Quels regrets peuvent réſister à une méditation habituelle, quels ſouvenirs ne ſont point adoucis par

la prière, et que pourroit encore demander aux hommes celui qui se perd dans la contemplation de l'univers? *Pierre l'hermite*, (c'est le nom sous lequel l'étranger étoit connu dans le pays) voyoit les orages se former, rouler sous ses pieds; un horison immense se déployoit à ses regards éblouis; son œil suivoit au loin le cours des fleuves dont la source voisine de son antre, servoit à le désaltérer après un repas frugal; et des abîmes le séparoient de toute société. Seul désormais avec la nature, il se crût rapproché de son auteur; & la contemplant de cette nouvelle région dans toute sa majesté, le souvenir des misérables intérêts qui divisèrent de tout tems les hommes, s'effaça par degré de sa pensee, comme celui de ses maux s'adoucit au fond de son cœur.

Vêtu d'une grosse robe de bure, un bâton blanc à la main et la besace sur le dos, l'habitant solitaire de la caverne du Saint Gothard alloit de tems en tems faire ses provisions au bourg d'Altorff, & sa quête dans la vallee. Sa figure étoit vénérable, sa vie austère, sa demeure inaccessible: il n'en falloit pas davantage pour le faire envisager comme un saint. Les enfans & le femmes surtout, portoient jusqu'a l'entousiasme leur vénération pour le pieux solitaire; & ce sentiment étoit

la juſte récompenſe de ſes bienfaits. Il donnoit aux femmes de ſi touchantes conſolations dans leurs peines ! il captivoit les enfans par tant de careſſes & de bonté ! Loin que ſon auſtérité eut jamais rien de repouſſant, ſa dévotion étoit celle des ames tendres; il perſuadoit moins qu'il n'entraînoit ſes auditeurs. *Pierre l'hermite* inſpiroit tout à la fois l'affection & la confiance, le reſpect & la piété; on voyoit qu'il avoit beaucoup aimé, et beaucoup ſouffert; auſſi toutes les portes lui étoient ouvertes, & la famille dont il daignoit recevoir l'hoſpitalité s'eſtimoit heureuſe d'obtenir la préference.

Déjà plus de dix années ſe ſont écoulées depuis que le ſaint homme habite cette grotte ſolitaire, lorſque revenant un jour d'Altorff, la fatigue d'une longue marche l'oblige à ſe repoſer. Aſſis ſur quelques débris que les eaux ont entraînés, il contemple avec extaſe le vaſte horiſon qui s'offre à ſes regards; tout à coup les aboyemens de ſon chien fixent ſon attention au bord du ſentier ; c'eſt là que cherchant l'objet des inquiétudes du fidèle *Kaſer*, (1) il

(1) *Kaiſer* eſt le nom de Cæſar prononcé en Allemand. C'eſt auſſi l'un des titres que l'on donne à l'empereur comme au ſucceſſeur des Céſars de Rome.

ne tarda pas à le découvrir tout près du torrent qui roule en mugiſſant au pied du rocher. Un beau jeune homme, les cheveux épars, à demi vêtu, eſt à genou devant une de ces croix qui, ſ lon l'uſage de l'habitant religieux des Alpes, marque la place où périt quelque voyageur écraſé par une *avalanche*, ou noyé par la crue ſubite des eaux d'un torrent. Ce jeune homme eſt en prières, & cependant ſon attitude ainſi que ſes traits, expriment le plus violent deſeſpoir. " Ah! sans „ doute c'eſt un malheureux qui, près de „ terminer ſon exiſtence, conjure le ciel de „ lui pardonner cette action. Il faut le ſauver".

Pierre l'hermite n'héſite point; il s'attache aux branches, aux racines, aux blocs de rochers qui comblent l'eſpace à franchir pour arriver juſqu'à l'objet de ſa compaſſion; rien n'eſt impoſſible à la charité, il y parvient: il en étoit tems.

A l'inſtant même où l'inconnu, entraîné par ſon deſeſpoir, va ſe précipiter dans le gouffre, il eſt ſaiſi par les cheveux, & ſon libérateur s'écrie d'une voix émue, „ arrête!.. malheureux, arrête'.

Alors l'inconnu fixant ſur le ſaint homme un œil égaré, laiſſe échapper quelques mots ſans ſuite; mais qui tous expriment la plus farouche douleur.

» C'en etoit fait.... & j'échappo s à mon » ſort ſans ton funeſte ſecours. J'echappois » à la vengeance... quels tourmens bourellent » maintenant ce cœur déchiré ! ah ! l enfer » eſt là..... Oui, barbare, en me ſauvant » tu m'as replongé dans l'enfer ".

— Mon fils, dit le ſolitaire, avec l'accent de la compaſſion la plus tendre, je crois entrevoir que c'eſt le remords qui trouble votre ame; mais s'il eſt des crimes que les hommes ne peuvent jamais pardonner, ſouvenez-vous qu'il n'en eſt aucun d'irrémiſſible pour le Ciel. —

» Aucun, dites-vous? Il en eſt que le Ciel » pourſuit juſques à la mort du coupable..... » le Ciel a t il pardonné à Caïn "?

— Gardons-nous, mon fils, de donner des bornes à ſa clémence. Je vous répéte au nom d'un Dieu mort pour les pécheurs qu'il n'eſt aucun forfait qu'un ſincère répentir fécondé de ſa grace, ne puiſſe expier. Si vous conſentez à me ſuivre au fond d'une grotte que j habite dans le ſein de ces rochers, j'eſpère adoucir vos remords, & les changer en répentance. Mais le chemin eſt rude, & nous ſommes encore éloignes de ma demeure, il faut raſſembler toutes vos forces..... —

» Partons à l'inſtant, dit le jeune homme,

» me voilà prêt à vous ſuivre..... ne dites-
» vous pas que votre habitation eſt cachée,
» inexpugnable.... ? "

— Oui, mon fils, c'eſt une forteresſe à l'abri de toute surpriſe de la part des hommes, & vous y trouverez j'eſpère les ſecours du Ciel.

En parlant ainſi, le vieillard ſuivoit les bords du torrent, pour regagner l'entrée du ſentier qu'il falloit gravir juſqu'a ſa cellule, il y parvint, & s'engageant avec l'inconnu dans ſes détours ſinueux, ils marchèrent en ſilence pendant plus d'une heure. Alors forcé à s'arrêter pour reprendre haleine, *Pierre l'hermite* propoſa à ſon compagnon de s'aſſeoir. La lune qui venoit de ſe lever, éclairoit de ſes rayons ces payſages *Alpeſtres* dont l'habitant des montagnes ne peut s'éloigner ſans mourir; l'œil du vieillard s'y repoſoit avec complaiſance; une douce melancolie étoit peinte dans ſes regards, et ſes meditations le rapprochoient de l'Auteur ſuprême de la nature Mais le jeune homme étoit bien différemment affecte des mêmes objets.

Le bruit lointain du torrent, le frémiſſement des feuilles agitées par le vent du ſoir, le cri lugubre de l'orffraye, ou le bond de quelque lèvre craintif ſortant du buiſſon où il s'eſt caché, ſuffiſent pour imprimer la ter-

reur ſur des traits qui ſemblent devoir être le cachet de l'héroïſme ; & ſi la Lune diſparoît un inſtant ſous les nuages, le plus ſombre délire s'empare auſſitôt de l'infortune.

„ O mon père, s'écrie-t-il, vous qui m'a-
„ vez ſauvé, delivrez-moi maintenant....,
„ fuyons ce fantôme terrible..... priez le
„ ciel de nous rendre sa clarte ! Helas, je
„ crains le jour, & je ne puis ſupporter les
„ ténèbres..... le ciel & la terre ſont changés
„ pour moi ".

Un profond ſoupir de l'hermite eſt ſon unique réponſe, mais la manière dont il ſerre la main de l'infortuné, l'aſſure qu'il lui reſte encore un ami, & cette muette conſolation va juſqu'à ſon cœur. En même tems, voyant l'aſtre de la nuit ſe dégager du nuage qui l'offuſque :„ Allons, mon fils, lui dit il,
„ ſuivez-moi, il eſt tems de reprendre no-
„ tre route ".

Tous deux alors graviſſent ſilencieuſement la montagne, & parviennent au bout d'une heure de marche à l'azile où tendent leurs pas.

„ Voici ma demeure, mon fils, dit l'hermite, ſoyez y *le bien venu.* En échange des ſecours que mes infirmités me rendront bientôt néceſſaires, je vous offre les conſolations d'un vieillard qui, n'ayant pu vivre auſſi longtems ſans connoître l'infortune, ſait s'at-

tendrir ſur le ſort d'autrui. Oubliez ici les traverſes de votre jeuneſſe, expiez en, s'il ſe peut, toutes les erreurs ; & priez le ciel avec moi ".

Le ſaint homme alors s'agenouille, et l'inconnu ſuit cet exemple pieux. Le premier prononce la prière la plus touchante, il implore la clémence divine pour tous les pécheurs répentans; & plaçant ſon hôte ſous la protection céleste, il demande pour lui le repos dont il a beſoin.

„ O mon père, s'écrie le jeune homme attendri, en baiſant avec reſpect la main de l'hermite, ſi vous connoiſſiez mieux l'objet de votre bienfaiſante hoſpitalité vous le repousseriez peut-être avec horreur; vous ne l'inviteriez pas du moins à repoſer près de vous.... mais la vertu ſait compatir au malheur, & la charité ne peut soupçonner le crime ".

—— Votre ſecret eſt à vous, mon fils, & je ne chercherai point à vous l'arracher: ſi jamais vous le dépoſez dans mon ſein, quel qu'il puiſſe être, rien ne pourra me contraindre a repouſſer celui que j'ai eu le bonheur de ſauver. Plus vous me paroîtrez coupable, plus je vous trouverai malheureux..... Helas! tout annonce que vous étiez

né pour ne jamais l'être. Mais il eſt une choſe que je dois exiger de vous. —

» Ah! je m'engage à tout ce qu'il vous » plaira de dicter, je promets tout.... qu'exi- » gez vous?"

— Une obéiſſance paſſive, mon fils, toute ſociété la ſuppoſe d'une part; & puiſque mon âge & les circonſtances ne me deſtinent pas à obéir, il faut bien que ce ſoit moi qui commande. —

» J'en fais le ſerment, mon père, j'obéi- » rai. Malheureux! c'eſt la ſoif, c'eſt l'im- » patience de commander qui m'a perdu » ſans retour".

Pierre l'hermite voulant eſſayer ſa nouvelle autorité, exige alors que ſon hôte avale une liqueur ſomnifere & bienfaiſante; il eſt obéï: & bientôt il a la ſatisfaction de voir un profond ſommeil s'emparer de lui. Il prend ce moment pour l'examiner à la foible lueur d'une lampe, & tout en lui paroît contraſter avec le crime. L'inconnu eſt de la plus haute ſtature, il eſt dans la fleur de l'âge; une chevelure blonde qui retombe en boucles ſur ſes épaules, relève l'éclat de ſon teint; le deſſin de ſes traits ſerviroit de modèle aux peintres; toute ſa perſonne eſt majeſtueuſe; le remords l'agite ſans le dégrader, & ſon délire même a de la nobleſſe.

Pendant cet examen un ſonge pénible travaille l'ame du malheureux étranger, et l'hermite recueille ces mots qui s'echappent de ſa bouche avec effort.

„ C'eſt mon héritage..... il faut me le rendre.....! Meurs donc.....! Dieu...! le ſang, „ le ſang....! arrêtez....! quoi, ç'en eſt fait ?.... „ Ah! malheureux que je ſuis "!

A ès ces mots, accompagnés d'agitations convu ſ s, il retombe dans un profond ſ m e l, & le ſaint homme eſſuye doucement la ſu ur qui ba'gne ſon front. „ Tel eſt donc, ſe d t il en ſoupirant, tel eſt le repos dont jouiſſ nt les criminels ! ô mon Dieu, prends pitie de celui-ci... l é quoi, ſi jeune, & ſi coupable ? helas, juſqu'à l'excès de ſes remor ls, tout me prouve qu'il étoit né pour la vertu ".

Le lendemain l'hôte de *Pierre l'hermite* paroît plus calme ; mais auſſi inconſolable que la vei le, il parle peu, ne mange que pour obeïr, & ſemble ſe concentrer dans une morne doule ir. Loin de provoquer les conv rſat'o ns ou les confidences, le vieillard s en tient à q lques mots conſolans qui tendent à lui perſuader que la clémence divine eſt ſans bornes ; & que le ciel veilloit ſur lui, lorſqu'il avoit daigné lui ménager un ſecours dans ſon deſeſpoir. Vers le ſoir

le vieillard s'appercevant de l'abſence de ſon chien, craint qu'il ne s'écarte dans la montagne, il fait quelques pas pour le rappeller, & les échos voiſins retentiſſent du nom de *Kaiſer* : mais à peine ce nom frappe-t-il l'oreille de l'inconnu que, tombant le viſage contre terre, il s'écrie qu'il eſt perdu. Surpris de ce nouveau trait de délire, l'hermite cherche vainement à déviner quelle en peut être la cauſe, il voudroit raſſurer l'inſenſé, il hazarde du moins quelques queſtions ſur l'objet de ſon effroi.

» Ah ! répond en frémiſſant le jeune hom-
» me, vous me ſauvâtes hier d'un gouffre, me
» ſauverez-vous aujourd'hui de l'échafaud "?

— L'échafaud, bondieu ! & qui peut vous en préſenter l'image ? Tout eſt ſi calme dans ces déſerts ! —

» Ah ! mon pere entendez-vous ? voyez-
» vous, cette troupe qui s'avance " ?

— Raſſurez vous, mon fils, aucun autre que vous & moi, ne pénétra jamais en ces lieux : nous y ſommes ſeuls. —

» Seuls ? Et n'avez-vous pas entendu ces cris.... ? n'avez-vous pas entendu ce nom, auquel ſe rallient les ſatellites qui me pourſuivent " ?

— Je n'ai rien entendu, mon fils. —

» Seroit-il poſſible ? Ne ſeroit-ce que l'il-

luſion d une conſcience coupable ? J'ai crû.... N'a-t on pas prononcé diſtinctement, et plus d'une fois, le nom de *Ceſar* " ?

— Oui, ſans doute, car j'ai rappellé mon chien. Mais pourquoi ce nom vous trouble-t-il à ce point ? Qu'a d'effrayant pour vous le nom de *Céſar ?* —

» Ah ! mon père, s'écrie l'inconnu, en tombant à genoux devant le ſaint homme, vous voyez le malheureux duc de Suabe ".

— Grand Dieu, l'aſſaſſin d'Albert.... ! un régicide ! —

» Ah ! ce nom affreux a glacé votre pitié, mon père ; déja vous regrettez de m'avoir ſauvé, vous allez me repouſſer..... C'en eſt fait, je dois ſubir mon ſort ".

— Infortuné ! s'écria *Pierre l'hermite*, en arrêtant le prince prêt à s'élancer dans l'abîme où l'on entend gronder le torrent, je déteſte votre crime, il eſt vrai, mais vous repouſſer de mes bras après vous avoir ſauvé, oh ! jamais, jamais ! cet aſyle eſt l'unique au monde où l'aſſaſſin de l'empereur puiſſe repoſer ſa tete avec quelque ſûreté, un ange tutelaire a daigné vous y conduire, & vous oſez douter de la clemence du ciel ! profitez du tems que cette clémence vous laiſſe, mon fils, expiez ici le crime qui vous ſépare à jamais du monde ; & puiſque ce monde

eſt fini pour vous ainſi que pour moi, puiſque la Providence a voulu lier nos deſtinées, ne ſongeons plus à les ſéparer. Mais après l'aveu terrible que vous venez de me faire, ne me laiſſez pas ignorer plus longtems les circonſtances qui peuvent atténuer ce forfait épouvantable, & qu'il eſt impoſſible de concevoir dès qu'on vous connoit. —

„ Mon père, dit en gémiſſant le duc de Suabe, il eſt trop vrai que je n'étois pas né pour le crime, cependant je n'ai rien à dire pour m'excuſer. Un déni de juſtice odieux (1) avoit excité mon courroux, de

(1) L'empereur Albert, oncle & tuteur du jeune duc de Suabe, refuſoit à ſon pupille de le mettre en poſſeſſion de ſes états, ſous divers prétextes frivoles. Ce monarque marchoit contre la Suiſſe a la tête d'une armée deſtinée à la réduire lorſque Jean de Suabe profitant d'un inſtant ou il étoit ſeul avec l'empereur, & deux Seigneurs dévoués à ſes interêts, lui demanda d'un ton menaçant la reſtitution de ſon patrimoine; Albert qui ne croyoit pas poſſible qu'il paſſat de la menace aux voyes de fait lui répondit par un refus auſſi poſitif qu'altier, & perit à l'inſtant ſous les coups redoublés de ceux qui l'environnoient. Cet evenement ſe paſſa a Kœnisfelden, l'an 1308, le 1 May. Jean de Suabe vecut errant depuis ce

méchans conſeillers l'attiſèrent, des refus altiers le portèrent au comble à l'inſtant fatal : j étois hors de moi..... & je ne ſortis de cette yvreſſe funeſte que pour me voir ſouillé d'un forfait dont la ſeule idée m'eut auparavant fait frémir. O ciel, qui lis dans mon cœur, tu ſais s'il a médité le crime ! Et vous, mon père, vous le témoin des remords qui me déchirent ſans ceſſe, jugez de ce que je dus éprouver en me voyant couvert de ce ſang.. Oh ! c'eſt alors que mon ſupplice commença pour ne plus finir ".

Ici, l'infortuné Jean de Suabe ſuccombant à ce ſouvenir effroyable, demeura la face contre terre au pied de ſon hôte, & des angoiſſes convulſives exprimèrent l'horreur dont il étoit pénétré.

— Levez-vous, mon fils, dit le ſaint homme.

— „ Non, mon père, il ne m'eſt plus permis de voir le jour ".

— Je vous le répéte, la clémence du ciel eſt ſans bornes, & ce n'eſt pas à vous d en douter. —

„ Un meurtrier, un régicide pourroit y croire ! Ah ! mon père, vous oubliez donc que ce que les mortel ont de p us ſa'nt n'a

---

jour là, & mourût ign e dans une priſon ou le pape l'avoit condamne.

pu m'arrêter. Homme, je n'ai pas frémi de répandre le ſang de mon ſemblable : prince, admis à la familiarité d'Albert, j'ai lachement abuſé de ſa confiance, mon poignard a percé le cœur qui ne me ſoupçonnoit pas : ſouverain, j'ai méconnu les droits des ſouverains en violant ce caractère ſacré que le ciel lui-même voulût imprimer à leurs perſonnes pour les garantir d'une foule d'attentats trop faciles ſans ce frein, & qui peuvent plonger dans le trouble des nations entières. J'ai mérité le titre exécrable de régicide, & pourquoi, grand Dieu ! dans quel but? Dans l'impatience de commander à ces mêmes hommes dont je ſerai déſormais l'horreur, & que je me ſuis condamné à fuir ſans retour. O mon père, ſeroit il poſſible qu'un crime ſi noir, en me fermant à jamais le chemin de mes états, ne m'eut point à jamais fermé le chemin du ciel? eſt-il vrai que le mot de clémence puiſſe encore rétentir à mon oreille "?

Oui, mon fils, dit *Pierre l'hermite*, n'en doutez pas; & béni ſoit le Dieu clément qui daigne me choiſir pour vous l'annoncer ! Je ne prétends point vous reconcilier avec vous même en palliant votre crime; il eſt horrible à mes yeux, & je le déteſte autant que vous, mais je dois vous engager a l'expier

par la pénitence. Je le dois d'autant plus, hélas ! que dans un inſtant de délire, j'ai manqué vous l'épargner..... Cette confidence inattendue vous confond, mon fils, je le conçois, mais il n'eſt que trop vrai que cette main s'arma jadis pour une vengeance terrible; & que, ſans une faveur particulière du ciel, j'euſſe été moi-même l'aſſaſſin d'Albert. —

„ Ciel ! s'écria le duc de Suabe, & c'eſt moi.... qui devois être le coupable ! pourquoi donc ai-je été reſervé à cet horrible deſtin " ?

— Adorons les décrets de la Providence, mon fils, & ne nous permettons jamais de l'interpeller. Souvent il lui plait de voiler ſa marche à nos yeux, car *ſes voyes ne ſont point nos voyes*, mais ici, elle nous permet d'admirer cette profonde ſageſſe qui dirige tous les évènemens pour le mieux. C'eſt vous qui vous êtes ſouillé de ce crime dont une vengeance coupable m'avoit inſpiré le projet ; & d'abord, il n'en fut jamais de mieux puni. Où ſont-elles ces grandeurs dont la ſoif égara votre ame ? où eſt-il ce pouvoir dont vous auriez abuſé ſans doute, & que vous reclamiez comme un droit ? O qu'elle eſt vraie cette divine ſentence, *le m' a t ſ it une œuvre qui le trompe.* Inſenſé, tu vou o's commander

commander aux autres, & tu n'as pu te commander a toi-même ! te voila maintenant errant & proscrit ; te voilà déchu des privilèges de ta naissance ; et qui sait combien de crimes la Providence t'a sauvé par la ? Qui sait de combien de malheurs elle preserve tes peuples en eloignant d'eux le fleau qui les menaçoit ? admire, adore donc avec moi ces immuables decrets dont je t'ai vû prêt à murmurer ; et soumets toi à la destinée qui t'épargna mille crimes en te laissant libre d'en commettre un seul. Le sort d'Albert, poursuivi peut-être par la vengeance celeste depuis l'instant ou son rival Adolphe périt aux champs de Worms, nous offre-t-il moins de sujet de l'admirer ? Il succombe à l'instant où son ambition comble la mesure en depouillant un pupille, à l'instant où il va porter au sein d'une nation paisible le fléau d'une guerre injuste ! Ah ! mon fils, et nous n'admirerions pas cette Providence adorable qui dirige tout ici bas ! soumettons nous, et gemissons l'un et l'autre, vous sur le crime commis, moi sur le crime projetté. Hélas ! j'en tremis encore, un jour plus tard j'aurois été, et cette main que le ciel destinoit à vous sauver..... et ce n'est pas l'ambition qui l'a arrêtée.

„ Mon pere, et quels étoient vos gr efs

contre ce monarque odieux ? je brûle de les connoître ; je voudrois pouvoir abhorrer Albert ".

— Vous raconter l'hiſtoire de mes malheurs, dit *Pierre l'hermite*, c'eſt rouvrir une playe à peine cicatriſée : le tems, le ſilence et ſa priere n'ont pû m'inſpirer encore qu'une imparfaite réſignation ; mais en écoutant le recit de mes infortunes vous pourrez oublier un inſtant les vôtres, et je conſens à vous apprendre quels ſont les événemens qui m'ont conduis en ces lieux.

Alors le vieillard engage le prince à le ſuivre à deux cent pas de ſa grotte, ſous l'ombrage de quelques citiſes fleuris, d'où l'on voit le ſoleil darder ſes derniers rayons ; où la ſource du Teſſin ſe fait entendre bouillonnant parmi des rochers ; où les parfums ſuaves de mille plantes balzamiques qu'on recueille ſur les Alpes, s'élevent de toutes parts. C'est là qu'assis près du vénérable Hermite, le Duc de Suabe contemple quelques inſtans une nature tout à la fois ſauvage, riante et majeſtueuſe ; telle enfin qu'elle ſortit des mains de ſon Créateur. Mais le crime et la vertu ne peuvent la voir ſous le même aſpect. Le ſaint homme attendri lève un œil reconnoiſſant vers le ciel ; puis revenant bientôt a ſon hôte, il voit ſes regards ſombres

fixés vers la terre, et lui préſentant une main amie, „ Oui, mon fils, lui dit il, je fus malheureux autant que coupable, et ſans avoir, ainſi que vous, l'horreur du crime, j'en ai preſque connu le remords ".

A ces mots le prince ſerre affectueuſement la main de ſon hôte vénérable; un gémiſſement profond s'echappe de ſes lèvres décolorées, & *Pierre l'hermite*, pour le diſtraire de ſes ſombres méditations, commence le recit de ſes malheurs en ces termes.

„ Herman eſt mon nom : je nâquis dans un château ſur la rive du Danube; & ma mère qui mourut en me donnant le jour, me laiſſa ſous la protection de ſon parent le ſage Walther, abbé d'un monaſtère voiſin. Mon père, l'un des principaux officiers d'Odoacre, roi de Bohême, confirma les diſpoſitions d'une épouſe dont il pleura longtems la perte; & déſormais uniquement occupé du ſoin d'avancer ſa fortune, il ſe repoſa de celui de mon éducation ſur un homme auſſi révéré pour ſes vertus, qu'il étoit diſtingué par ſes lumières. Avec une pente naturelle à m'inſtruire, & Walther pour maître, je dûs faire d'aſſez rapi les progrès dans la ſolitude du cloître; & je me trouvai ſavant longtems avant d'être ſage. L'expérience & les leçons de mon guide, euſſent

ſuppléé ſans doute à tout ce qui me manquoit à cet égard, mais j'eus le malheur de le perdre à vingt cinq ans ; il fallût quitter la retraite dans laquelle j'avois vêcu juſqu'alors ; & pour combler les dangers qui m'attendoient dans le monde, une ſorte de réputation m'y avoit dévancé : je devois payer bien cher ce premier ſuccès.

Je ne m'arretai à la cour d'Odoacre que pour recevoir les conſeils & la bénédiction de mon père, dont les ſoins m'avoient ménagé ailleurs une place au deſſus de tout ce qu'il m'étoit permis d'eſpérer. Dans ſa jeuneſſe il avoit contracté une liaiſon intime avec le comte Rodolphe de Habsbourg ; & ce grand prince, qui venoit d'être élevé à l'Empire, n'avoit oublié ni ſa fortune paſſée, ni ſes amis. Rodolphe avoit daigné s'occuper de moi ; on lui avoit vanté mes lumières & mon caractere ; il crût devoir me placer auprès de ſes fils.

Honoré de cette preuve de la confiance du plus grand homme de l'Allemagne, j'en étois touché plutôt qu'énorgueilli, & brûlois de la juſtifier par mon zele ; mais lorſque je fus préſenté à votre ayeul, je ne trouvai aucune expreſſion pour rendre le ſentiment dont mon ame étoit penétrée ; & mon ſilence ſeul parla pour moi. L'aſpect de Rodolphe

étoit majeſtueux à tel point que l'affabilité qui lui étoit naturelle raſſuroit à peine ; ſon abord inſpira toujours un reſpect timide ; mais le premier mot de ce héros appelloit la confiance ; bientôt on paſſoit à l'enthouſiaſme, & l'on finiſſoit par l'adorer. A l'inſtant où je lui fus préſenté, toute ſa famille l'entouroit, & lui auroit ſeule compoſé une cour brillante. L'impératrice ſembloit être née ſur le trône des Céſars ; ſes traits avoient cet o beauté noble qui ſurvit à l'éclat de la jeuneſſe, & ſes vertus lui euſſent ſuffi pour lui gagner les cœurs ſans l'attrait de la beauté. Deux princes dans la fleur de l'âge, ſept jeunes princeſſes charmantes, compoſoient alors cette auguſte famil e, & chacun d'eux ſembloit fait pour en être l'orgueil & l'eſpoir. Albert & Ro lolphe parurent applaudir l'un & l'autre au choix de leur père, en m'accueillant avec une ſorte de recherche ; mais la froideur d'Albert perçoit à trave.s ces démonſtra-tions étu l es, & dès cet inſtant mon cœur fut ferme pour lui, tandis qu il s'ouvrit au premier reg rd du jeune Rodolphe. A l'égard d s pri ceſſes, elles étoient toutes ſi pa faites que l'œil ébloui d'un ſujet ne ſavoit où s'arrê r de préférence : cependant l'attrayante douceur d'Agnès fixa mes regards ;

& la plus jeune d'entr'elles, la délicate Euphèmia, ne me frappa point alors.

La charge qui m'attachoit à la perſonne des princes etoit celle d'écuyer; toutefois l'intention de l'empereur, en me rapprochant des ſes fils, étoit de leur donner une teinture des ſciences que j'avois acquiſes: j'y réuſſis aſſez promptement à l'égard de Rodolphe, mais je manquai entièrement mon but près d'Albert. Ce prince altier n'eſtimoit qu'une ſcience, celle de régner, & ne croyoit pas pouvoir l'apprendre de moi. Du dégout des leçons, il avoit paſſé à l'averſion pour le maître, et m'en donnoit à moi-même de ſi cruels que, depuis un an, j'avois renoncé à tout projet de l'inſtruire, lorſque l'impératrice me demanda de vouloir diriger les études d'Euphèmia.

Le génie de cette princeſſe, la plus jeune de toute la famille impériale, me parût un véritable prodige; l'élévation de ſon caractère égaloit ſon aptitude pour les ſciences; la ſenſibilité de ſon ame étoit répandue ſur ſes traits enchanteurs; il eſt impoſſible enfin qu'une créature mortelle ſoit plus aimable, plus parfaite qu'Euphemia. C'étoit tout à la fois une princeſſe, un ange, un enfant.... & moi qui oſois me croire ſage, je ne fus bientot qu'un inſenſé. J'admirai d'abord, je

finis par adorer cet objet dont un ſort fatal m'avoit rapproché ; mais j'en atteſte le ciel, mon fils, jamais rien en moi ne décéla volontairement cette paſſion téméraire ; & ſi je me trahis aux yeux d'Euphèmia, ce fût par l'excès de ma douleur, lorſque je fus témoin de la ſienne à la mort de l'impératrice. Toute la cour, & même la famille de Rodolphe, paroiſſoit conſolée de ce triſte événement : il avoit fait demander Agnès de Bourgogne ; on préparoit déjà les fêtes de leur mariage, & la ſeule Euphèmia pleuroit encore : elle me ſçut gré de partager ſes regrets. » Herman, me dit-elle, vous êtes le ſeul qui n'ayez point oublié les vertus & les bontés de ma mère, elle vit encore dans votre cœur.... ! De tels regrets ne vous mèneront pas à la fortune ; mais je le ſais, l'amour des lettres & l'eſtime d'Euphèmia ont dequoi dédommager une ame telle que la vôtre, & je vous jure ici une amitié dont la mort ſeule peut rompre les nœuds ".

L'angelique créature avoit prononcé ce peu de mots avec tout le calme de l'innocence, mais avec la plus touchante ſenſibilité : en me jurant une amitié éternelle, il étoit évident qu'elle n'avoit aucune notion de l'amour ; cependant je me crus le plus heureux des mortels, & je l'étois en effet, car

je poſſédois tout ce qu'il m'étoit permis de ſouhaiter. Enivré de cette délicieuſe certitude, j'oublıois le monde entier aux genoux d Euphemia, et j'oſois coller mes lévres ſur ſa belle main qu'elle me tendoit pour gage de ſes promeſſes, lorſqu'Albert parût. Son aſpect glaça tout-à-coup mon ſang; nous demeurâmes l'un & l'autre comme pétrifiés; Euphemia ſeule demeurant dans la ſecurité parfaite de l'innocence, conſerva la liberté de ſon eſprit dans ce malheureux inſtant.

Le geſte, le regard d'Albert, le ſeul mot qui s'échappa de ſes lèvres tremblantes, tout fut menace & fureur.

— Teméraire....! —

Il n'en dit pas davantage: hélas, c'étoit à moi de parler. S'il n'eut été queſtion que de me juſtifier près d'Albert, rien n'eut pû me faire deſcendre à plaider ma cauſe devant un homme que je connoiſſois pour mon ennemi; mais la gloire d'Euphemia étoit compromiſe; il ne m'étoit pas permis de me taire, & je racontai la ſcène avec vérité, ne diſſimulant que les ſentimens ſecrets de mon cœur, ſur leſquels l'amitié ſeule auroit eu des droits, ſi j'euſſe été aſſez heureux pour conſerver le ſa e Walther. Albert refuſa de m'en croire ſi je ne liois des le lendemain mon ſort à quelque autre objet; & ce tiran

diſpoſant ainſi malgré moi de ma main, je donnai la préférence à la jeune Ida, orpheline ſans fortune, qui de toutes les demoiſelles d'Euphèmia étoit celle que cette princeſſe chériſſoit le plus. A ce prix, Albert promit le ſilence, & je ſauvai la gloire d'Euphèmia, mais en la payant de mes jours il m'en auroit moins coûté.

Jignore l'impreſſion que cette ſcène fit ſur la princeſſe, mais j'eus lieu de croire qu'elle lui avoit ouvert les yeux ſur mes ſentimens, par la réſerve qu'elle me montra depuis. Peu de tems après la demande que le jeune duc de Saxe faiſoit de ſa main, me livrant à de nouvelles perpléxités, j'engageai Ida à lui demander ce que je devois en croire.

„ Aſſurez Herman, lui répondit-elle, que c'eſt ma ſœur Agnès qui doit régner ſur la Saxe, & que ſon amie a renoncé pour jamais au monde. Euphèmia, avec l'amour des ſciences qu'elle a puiſé dans ſes entretiens, ſera plus heureuſe au fond d'un cloître que ſur un trône, puiſqu'une religieuſe n'eſt point obligée à oublier ſes amis ".

Peu de tems après Euphèmia prit congé de la cour, & ſe retira dans le couvent de Tull. Alors je crus voir finir pour moi la ſcène du monde, & je fus me renfermer avec

mon épouſe dans le château où j'étois né. C'eſt là que l'amour paternel me donna bientôt une nouvelle exiſtence : Ida mourût avant la fin de l'année en donnant le jour à une fille, que je nommai Euphèmia, & que j'élevai de la même manière que je l'avois été moi-même par l'abbé Walther. Je paſſerai rapidement ſur les quinze années de bonheur qui s'écoulèrent dans ce doux emploi du tems.

Le règne glorieux de Rodolphe avoit pris fin ; Adolphe de Naſſau ſon ſucceſſeur, avoit fait place au ſuperbe Albert ; et de ſi grands évènemens n'avoient point troublé la tranquilité dont je jouïſſoit dans mon azile. Ma fille étoit ſenſible, charmante ; elle faiſoit ma gloire et mon bonheur, lorſqu'elle me fut enlevée par un des favoris d'Albert. Le farouche Gesler, devenu depuis l'horreur des braves habitans d'Uri, venoit d'unir ſon ſort à celui d'une héritiére ; il s'occupoit à parcourir les vaſtes domaines de ſon épouſe, et ce ſoin le conduiſit dans le voiſinage du château que j'habitois. Gesler vit ma fille.... Malheureux ! après dix ans je ne trouve aucun terme pour vous raconter ma honte & mon déſeſpoir. Mon Euphemia me fut enlevée, et ſa deſtinée fut horrible.... je ne la retrouvai qu'à l'inſtant où ſon dernier

ſoupir alloit s'exhaler. Je la perdis; et malgré les pieuses remontrances qu'elle me fit avant de quitter la vie, je jurai de ne lui ſurvivre que pour la venger. C'eſt au pied du trône impérial que je courus implorer vengeance et juſtice; je croyois y trouver un juge impaſſible, j'y rencontrai un irréconciliable ennemi, un protecteur de Gesler. Pour ſouſtraire ce monſtre à la fureur d'un pere irrité, l'empereur l'envoya véxer des peuples paiſibles; il partit pour la Suiſſe, et les murs inexpugnables de Kuſnacht le dérobèrent à mes coups. Cependant je m'obſtinois à demander juſtice au ſuperbe Albert, et toute eſpèce de ſatisfation me fut refuſée. Alors, je l'avoue, j'en frémis encore, je me crus tout permis contre un tiran; et ç'en eut été fait dès ce tems là s'il eut été auſſi facile de l'aborder dans ſa cour qu'à Königsfelden. Pendant que ce coupable projet, rouloit dans ma tête, et que la vengeance embraſoit mon cœur, la princeſſe Euphèmia arriva à Vienne. Je ne l'avois pas vue depuis ſon entrée au couvent, je pouvois maintenant la voir ſans contrainte: elle apprit mes malheurs, et voulut elle-même m'en parler. Le tems et l'abſence en changeant l'empire d'Euphèmia ſur l'ame d'Herman n'avoient pu le lui faire perdre; ce cœur

ulcéré par le déſeſpoir s'ouvrit devant elle; je vis couler les larmes de ma céleſte amie ſur ſes bleſſures, et bientôt je ſentis ſa douce influence. Euphèmia ſeule pouvoit me calmer. Après s'être montrée ſenſible à mes peines, cet ange conſolateur parvint à détruire mes affreux projets. Comme chrétien, elle me força à condamner la vengeance; comme citoyen, elle me fit voir dans toute son étendue l'horreur de ce forfait juſtement abhorré des hommes ſous le nom de régicide; comme philoſophe, elle m'apprit à ſupporter le malheur.

„ Comte Herman, me dit elle, je l'avoue; ſi jamais la vengeance étoit permiſe ce ſeroit à vous, mais votre religion l'a proſcrite comme un crime. O Dieu de bonté; c'eſt dans ta clémence infinie que tu as interdit la vengeance à l'homme dont le cœur une fois bleſſé ne connoît plus la meſure de la juſtice. Je n'excuſerai point Albert, il vous devoit cette juſtice comme ſouverain; mais Albert eſt homme, il ſe refuſe de faire tomber à vos pieds la tête de ſon ami. Vous entendez, Herman, de ſon ami..... & pour le punir de cette foibleſſe excuſable, vous enfonceriez le poignard dans ſon ſein! & vous méditez un regicide! Quoi, ce forfait odieux qui peut exciter des guerres ſanglantes, qui peut

plonger dans le trouble des nations entières ; ce forfait enfin, que le ciel qui nous donne des rois dans sa colère ou dans son amour, a reprouvé de tout tems comme un attentat contre sa justice suprême, ne fait point d'horreur au disciple du sage Walther. Homme insensé, s'il te faut du sang, franchis les montagnes sauvages de l'Helvétie, ouvre toi des chemins jusqu'au coupable Gesler, & sacrifie cette odieuse victime à l'ombre d'Euphèmia dont le dernier soupir fut un pardon généreux. Mais le sang de Gesler ranimera-t-il cette tendre fleur, qui, pour jamais a disparu de la terre? ah ! ce sacrifice, s'il étoit possible qu'il parvint jusqu'à ta fille, seroit pour elle un tourment. Abhorrez-en jusqu'à la pensée, mon ami ; laissez le méchant à lui-même, il sera puni, & sa vengeance n'appartient qu'au ciel ".

— Ange tutélaire ! m'écriai-je, ô sage Euphemia, j'abjure à vos pieds, je déteste désormais mes affreux projets ; mais je le sens, je dois fuir les lieux dont l'aspect pourroit les faire revivre au fond de mon cœur ulcéré, & je vais fuir les lieux où j'ai reçu la naissance. Priez le ciel de ne point abandonner un infortuné, qui va flotter entre la pénitence & le desespoir. Je vais pleurer ma fille, ou la suivre · je vais expier mes erreurs, ou

les combler, en disposant d'une vie qui désormais ne peut plus être qu'un fardeau pour moi.

En parlant ainsi, mon fils, je m'éloignai d'Euphèmia qui fit de vains efforts pour m'arrêter. J'errai assez longtems dans les forêts du Danube; enfin sans projet, mais toujours guidé par la haine, je me trouvai après quelques jours de marche, près des murs de Kusnacht. La fatigue me procura un sommeil profond, & j'eus pendant ce sommeil une vision qui détermina mon sort. Je crus voir ma fille, ma chère Euphèmia, une auréole couronnoit sa tête, un nuage azuré formoit une draperie légère autour de son corps, elle me montroit de la main la cime du Saint Gothard. „ C'est là, disoit-elle, c'est là, ô mon père, que t'attend la paix; c'est vers ces rochers inaccessibles que je dois guider tes pas. Abjure à jamais la vengeance; une autre main que la tienne en sera chargee. Albert, ni Gesler ne demeureront impunis; mais toi, le monde t'abandonne, & le ciel t'appelle; ne resiste pas à sa voix ".

Je me réveille en sursaut à ces paroles célestes; je crois voir encore dans les airs la vapeur azurée qui renfermoit mon Euphèmia; & déterminé par cette vision je m'éloigne en diligence des lieux où Gesler respire; je por-

te mes pas vers le bourg d'Altorf. C'eſt de là, qu'après avoir revêtu le coſtume d'Hermite je m'achemine vers le Saint Gothard, en me dirigeant ſur le point que la main d'Euphèmia m'avoit déſigné. Ce ne fut qu'avec des efforts indicibles que je parvins à cette cellule que la nature ſembloit m'avoir préparée; j'y portai le trouble, & j'y trouve le repos. Depuis dix ans je me rapproche de Dieu par la contemplation des merveilles de l'univers; & tel eſt le pouvoir de la ſolitude qu'elle a détruit juſqu'à l'amertume de mes ſouvenirs. Albert & Gesler ont ſuccombé..... le ciel les reçoive l'un & l'autre dans ſa clémence ! Toute haîne eſt maintenant bien loin de mon cœur ".

Tel fut le recit de *Pierre l'hermite* : le duc de Suabe qui l'avoit attentivement écoute, s'écria en verſant un torrent de larmes.

— Sans doute, mon père, le prix de la vertu ſur la terre eſt la paix du cœur, mais il n'en peut être pour le crime. Vos mains ont reſpecté le ſang d'un monarque injuſte, elles ont épargné un vil ſcélérat, auteur de vos maux; & les miennes ſe ſont plongées dans celui d'Albert. S il eſt poſſible qu'un tel crime puiſſe s'expier, c'eſt aux pieds du père commun des fidèles que je puis eſpé-

rer de trouver une pénitence salutaire; vous quitter, sera le premier des sacrifices.... adieu mon père, priez pour le malheureux duc de Suabe..., & quel que soit le sort que lui reserve le ciel, le souvenir des instans qu'il a passé près de vous, le suivra au dela du tombeau.

Jean de Suabe en parlant ainsi, embrasse affectueusement *Pierre l'hermite*: l'espoir de la clémence celeste est au fond du cœur du coupable qui dévoue le reste de ses jours à la pénitence; & depuis qu'il a retrouve des larmes, l'infortuné eprouve quelque adoucissement à ses maux: le pere d'Euphèmia veut être son guide jusqu'au pied de la montagne; c'est là que l'un & l'autre se disent un tendre adieu. Ils se séparent, ils ne se reverront plus; *Pierre l'hermite* doit bientôt rejoindre Euphemia, & sa mémoire sera longtems en honneur chez les habitans paisibles de la vallée: Jean de Suabe, soumis à la penitence la plus rigoureuse, doit périr dans une prison qui lui servira tout a-la fois d'azile & de chatiment: la posterite joindra le titre de régicide à son nom; & si la clemence celeste fait grace à son crime, l'histoire ne le transmettra pas sans horreur aux siecles futurs.

Continuation du manuſcrit original de Mr. DE GRAFFENRIED, *ſur la fondation de* NEWBERN *en Amérique.*

MAIS ce calme ne dura pas longtems, les auteurs des troubles ſe raſſemblerent, & Robert Roach s'établit & ſe fortifia dans une isle, avec beaucoup de munitions de guerre & de bouche, & tâcha d'y raſſembler les rebelles diſperſés : Mr. Hyde y alla en perſonne avec des troupes pour les deloger, mais ils étoient ſi bien retranches qu'il ne put y parvenir & qu'il fut oblige de les laiſſer & de ſe retirer.

Comme la rebellion alloit en augmentant on prit le parti d'aller demander appui & ſecours dans les provinces du voiſinage ; & il fut conclu que je ſ·rois député avec deux membres du conſeil aupres de Mr. Alexandre Spotſwood gouverneur de Virginie, pour le p er de nous ſecourir. On l i ecrivit pour lui communiquer notre intent on, & il eut l'honnete de nous marquer t jou r & de nous deſign r u n endroit ſur l s f ontieres de la Virginie pour nous recevoir.

Je partis donc pour ce rendez-vous; je m'embarquai dans le même brigantin que nous avions pris aux rebelles, la route étant plus sûre par eau que par terre, & auſſi dans l'intention de rapporter quelques proviſions. Lorſque nous eumes fait un peu de chemin, il s'éleva un ſi violent orage que nous fumes obligés de rebrouſſer, & de prendre un de ces canots tout d'une pièce dont on ſe ſert dans ce pays là; & lorſque le vent fut appaiſé nous remontâmes la rivière. Par ce contretems, nous ne pûmes arriver pour le rendez-vous au jour fixé, mais Mr. le gouverneur de Virginie avoit laiſſé des ordres pour qu'on lui fit ſavoir à Williemsbourg, lieu de ſa réſidence, le moment où nous ſerions arrivés. Je reçus d'abord une lettre de compliment de ce Seigneur, & dès le lendemain il arriva avec ſon ſecretaire & deux autres perſonnes. L'affaire ſe trouva plus difficile à traiter que je ne l'avois cru. Je produiſis d'abord mes lettres de créance; enſuite je propoſai l'objet de ma commiſſion: on me fit de très-fortes oppoſitions; on me dit que les Virginiens n'étoient nullement diſpoſés à combattre leurs frères des autres provinces, qu'ils ſe regardoient tous comme également ſujets de la Reine de la Grande-Bretagne; que d'ailleurs, M. Hyde n'avoit pas

encore reçu ſa patente, & que nous devions chercher d'autres expédiens. Comme j'avois été recommandé par la Reine à Mr. Spotswood, & pour la première fois qu'il me voyoit il auroit bien voulu me rendre quelque ſervice, & ne pas me renvoyer ſans m'accorder quelque choſe, il m'invita à lui faire quelqu'autre demande : voyant que je n'avois rien à attendre des Virginiens qui étoient eux-mêmes dans des ſentimens de liberté & de démocratie, je demandai ſi on ne pouvoit pas m'accorder quelque ſecours des troupes reglées; & comme Mr. le gouverneur étoit auſſi vice-amiral des côtes de Virginie, s'il ne pouvoit pas avoir la bonté d'envoyer ſur nos côtes un vaiſſeau de guerre bien équipé, ne doutant pas qu la ſeule vue du pavillon & de la livree de la couronne ne fit un très-bon effet, ce qui me fut très-gra ieuſement accorde. Avant mon départ Mr. le gouverneur me fit toutes ſortes de careſſes, m'invitant chez lui & me faiſant des offres de tout ce qui ſeroit en ſon pouvoir. Je partis tres content de ma négociation. En arrivant j'en rendis compte au gouvernement, & tout ce que j'avois fait fut approuvé du conſeil & du peuple, ce qui augmenta beaucoup mon credit. Peu de tems après le vaiſſeau arriva avec un nombreux equi-

pa_e. Le capitaine remit au conſeil la lettre de Mr. le gouverneur Spotswood: nous le priames de faire ſes propoſitions devant l'aſſemblée générale & devant tout le peuple, & d'annoncer particulièrement que ſi les mécontens & les mutins ne vouloient pas ſe ranger à leur devoir, il avoit ordre de les traiter avec la dernière rigueur; ce qui fit un ſi bon effet que perſonne n'oſa plus remuer, & que les auteurs des troubles s'enfuirent. Dans le même tems nous recûmes l'avis que Mr. Hyde étoit confirmé dans ſa place de gouverneur & que ſes patentes avoient été remiſes à une perſonne affidée qui devoit les apporter inceſſamment. Toutes ces circonſtances rétablirent le calme & laiſſèrent les mal-intentionnés dans la confuſion. Le colonel Cary fut auſſi dans ce tems là arrêté en Virginie & envoyé à Londres, où on lui fit ſon procès: il n'evita la mort que par la protection de deux lords qui prirent ſa défenſe, & dirigeant les choſes de manière qu'il devoit être renvoyé dans la Caroline pour y être jugé, & où il a bien trouvé le moyen de ne pas revenir.

Après que tout fut calme je repris le chemin de Newberne, pour voir ce que faiſoient mes pauvres coloniſtes, mais je ne pus pas y demeurer long-tems; Mr. le gouver-

neur ayant reçu ſes patentes, il convoqua une aſſemblée générale pour les préſenter : je devois m'y trouver neceſſairement ; d'ailleurs j'étois bien aiſe de profiter de cette occaſion pour ſolliciter des ſecours que je n'avois pu obtenir du colonel Cary. Je trouvai en effet Mr. Hyde plein de bonne volonté ; malheureuſement il étoit lui-même ſi à l'étroit, qu'à peine il pouvait fournir à ce qui lui étoit néceſſaire : je fus donc obligé de m'adreſſer au parlement & à la province pour qu'il me fut accordé ce qui devoit m'être fourni pour le compte des Lords propriétaires, & qui étoit la baſe de mon entrepriſe. Je repreſentai que je me trouvois dans le plus grand embarras avec tout mon peuple ; que ne pouvant exiſter ſans ſubſiſtance, je demandois que la province voulut m'aſſiſter ſous les mêmes conditions que j'avois avec les Lords propriétaires, c'eſt-à-dire de me pourvoir de vivres & de choſes néceſſaires ſous deux ou trois ans de crédit, après leſquels je les rembourſerois de tout ce qu'ils m'auroient avancé. Je ne fus pas plus heureux avec ceux-ci : ſous prétexte que les ſeigneurs les avoient épuiſés, je fus accueilli & obligé de retourner chez moi ſans avoir rien obtenu. Cependant je fis encore des efforts & je parvins à ſurmonter

la colonie comme je l'avois déja fait ci-devant.

Les troubles précédens avoient laiſſés les ſauvages diſpoſés à la guerre contre nous, & ils furent la cauſe de l'invaſion qu'ils firent. Quelques uns des mutins qui s'étaient retires parmi eux leur avoient perſuadé que Mr. le gouverneur Hyde étoit leur plus grand ennemi. Ils les indiſpoſèrent de même contre moi à force de calomnies & d'inſtigations, leur perſuadant quej'étois venu pour les chaſſer de leurs terres & les obliger de ſe retirer dans les montagnes, ce dont cependant je parvins à les diſſuader, & à les faire revenir par les manières douces & honnetes que j'eus avec eux & en leur payant les terres où je m'étois placé au commencement, & qui étoit l'endroit où j'avois fait la fondation de la petite ville de Newberne, quoique je l'euſſe déja payé au double à l'arpenteur général Lairſon, qui m'avoit vendu ces terres comme étant libres. De plus j'avois fait paix & alliance avec le Roi & les ſauvages de la contrée, enſorte qu'ils furent contents de moi, mais ils furent diſpoſes à la guerre par le peu d égards & d'attentio n des habitans de la Car line, par les mauvais traitemens qu'ils f iſoient eprouver à ces peuples, en les trompant dans le commerce, en

les empêchant de chaſſer près des plantations, en prenant leurs chaſſes, leurs armes & leurs munitions ; & même il y eut un Indien de tué, ce qui acheva de les allarmer & de les porter à la vengeance, non ſans quelque juſtice.

Ces pauvres Indiens inſultés & maltraités de tant de manières par les habitans de la Caroline, plus méchans, plus inhumains, plus barbares que les ſauvages même, penſerent enfin à leur ſûreté & à la vengeance ; ils prirent leurs meſures dans le plus profond ſecret : le malheur voulut que me croiant dans une paix profonde avec eux, je voulus me promener en remontant la rivière ; c'étoit préciſément dans ce moment qu'ils avoient fixé un rendez vous général pour délibérer ſur la guerre, & cependant j'étois dans une grande ſécurité par ce qui m'étoit arrivé quinze jours auparavant ; je m'étois égaré dans un bois en venant d'arpenter des terres, & je fus ſurpris par la nuit : en ſuivant un ſentier je tombai préciſément parmi les Indiens qui avoient quitté l'endroit nommé Chattoucha où eſt préſentement Newberne. On peut comprendre quel auroit été mon embarras ſi ces Indiens n'avoient pas été contens de moi : j'eus d'abord quelques apréhenſions, mais ils me reçurent tres-bien.

J'avois parcouru les bois toute la journée; je n'avois pas voulu boire beaucoup d'eau & j'étois fort altéré; les ſauvages, par une très-grande honnêteté, envoyèrent auprès d'une femme malade pour laquelle on avoit acheté du cidre; le Roi me fit préſent d'un quartier de venaiſon; ils firent des feux de joie, chanterent & danſerent toute la nuit pendant que je reſtai avec mon domeſtique dans ma petite tente que j'avois fait tendre pour repoſer: je ne dormis point du tout. Le matin le Roi m'envoya deux Indiens pour m'accompagner & m'eſcorter juſques chez moi. Lorſque je fus arrivé, après leur avoir donné à manger, je leur fis un petit préſent, & j'envoyai au Roi, en reconnoiſſance de ſon cidre, deux bouteilles de rhum qui furent très bien reçues, à ce que j'ai appris. Ce Roi, dans la ſuite, contribua beaucoup, avec l'aſſiſtance divine, à mon élargiſſement lorſque je fus priſonnier & condamné à mort par les ſauvages. De quelle manière je fus pris priſonnier, comment je fus condamné à mort par les ſauvages & miraculeuſement délivré, ce que j'ai obſervé pendant mon empriſonnement & comment je revins chez moi à Newberne, ſe trouve dans une lettre & relation écrites & envoyées à Mr. le gouverneur Hyde, auxquelles je joindrai quelques remarques.

La ſuite au No. prochain.

Continuation du memoire ſur l'économie animale inſere dans les numéros de Février, Mars, May, Juillet de cette année.

De la préparation des remedes & végétaux pour le traitement des Epiſooties.

Des décoctions et infusions.

Il ſe préſente ici quelques autres remarques non moins importantes à faire, ſur les décoctions, les infuſions & macérations des plantes, de l'obſervation deſquelles dépend auſſi en grande partie le bon effet qu'on en attend. Rien n'eſt à négliger dans la préparation des remèdes, vû qu'une petite circonſtance manquée, peut quelquefois tout gâter.

Les liqueurs ou liquides dans leſquels on fait les décoctions, & infuſions, s'appellent véhicules ou menſtrues.

La décoction ſe fait avec ébullition plus ou moins longue, ſuivant la nature des drogues qui y entrent. Au reſte, les trois préparations ci-deſſus ne ſont que des infuſions à differens de rés de chaleur. Mais ce qu'il importe le plus de ſavoir, eſt que toutes les

plantes ne doivent point être ſoumiſes indifféremment à la décoction. Dans les plantes aromatiques, c'eſt cette opération, qui conſtitue leur efficacité. L'analyſe fait voir l'erreur où l'on tombe en faiſant bouillir ces plantes à l'air libre, de même que toutes celles qui n'agiſſent que par leurs parties volatiles, comme le *Cochlearia*, le *Becabunga*, les *Cr'haliques*, les *Labiées*; car il eſt certain que l'ebullition dépouille toutes ces plantes de leurs vertus. Cependant l'*abſinthe* ſouffre une aſſez longue décoction, & conſerve ſon odeur, ſans trop perdre ſa vertu: mais toute plante dont les parties ſont ſubtiles & volatiles, ne doit être miſe en décoction que dans des vaiſſeaux bien fermés, & le plus ſouvent dans des vaiſſeaux ſéparés; on mêle enſuite, tandis qu'elles ſont encore chaudes, les décoctions qu'on veut employer; mais on attend que la liqueur ſoit refroidie pour la paſſer ou couler.

Les plantes inodores & dont l'efficacité réſide dans leurs parties extractives, peuvent être ſoumiſes à l'ébullition, excepté celles dont le tiſſu eſt lâche & léger, comme les fleurs de *Mauve*, de *Guimauve*, de *Coquelicot*, &c.

En général, il ſeroit difficile de déterminer exactement la quantité de véhicule, ſoit

de liquide qu'on emploie dans les décoctions; cela dépend de la dureté & même de la quantité des corps,

La Germandrée & Livette, par exemple, demandent ſeulement un peu plus d'eau qu'on ne veût qu'il en reſte; ſi on en met davantage, on émouſſe l'activité des ſels; & ſi on en met trop peu, on ne retire pas ce qu'il y a de plus efficace.

En général, on doit éviter de faire bouillir trop long-tems les ſubſtances médicinales qu'on veut employer; car les principes que fourniſſent les végétaux infuſés, ou ſoumis à une décoction légère, ſont bien différens de ceux qu'on en obtient par une forte ébullition, laquelle décompoſe les huiles & les ſels, en les faiſant fortement agir & réagir les uns ſur les autres; d'où réſulte un remède ſouvent oppoſé à celui qu'on attendoit; c'eſt-à-dire nuiſible, ou très-foible & inéficace.

Quelques plantes ſont laxatives après une légère ébullition, deviennent aſtreingentes en bouillant trop longtems; leur ſubſtance terreſtre ſe diſſout en quelque ſorte par la décoction. Le *Séné* & ſes follicules fourniſſent par infuſion, ou par une légère ébullition, tous leurs principes extractifs & purgatifs, tandis que par une forte ébullition, il en réſulte un mucillage fort épais, dégoutant,

qui embarraſſe & détru t la vertu purgative de ces ſortes de décoctions, au point de les rendre preſque ſans effet. Une infuſion à froid du ſéné, durant la nuit, eſt même préférable, & beaucoup moins degoutante ou *nauſéeuſe.*

Toute la famille des *Capillaires* doit être infuſée dans des vaiſſeaux bien fermés, & on ne doit les faire bouillir que pendant quelques minutes. On ne doit jamais faire bouillir les *fleurs* ou *pétales*; leur tiſſu eſt trop delicat, leur odeur & leurs parties actives trop ſubtiles, perdroient ainſi leur principale vertu.

Dans toutes décoctions où il entre des plantes aromatiques & des plantes inodores, on doit faire bouillir ces dernières, & faire infuſer ſéparément les premières, à une chaleur très-modérée, ou tiède, car l'ébullition enleveroit leurs parties volatiles qui ſont les plus efficaces. Si l'on veut en même tems ſe procurer les parties fines d'une plante, il f. ut en faire la décoction dans des vaiſſeaux bien fermés, ou les diſtiler, pour mêler enſuite leurs parties aromatiques à la dite décoction. Quand on veut éviter dans les infuſions que le liquide ſe charge trop fortement, on ne doit jamais l'employer bien chaud; on ne doit y mettre qu'une petite quantité de fleurs & les y laiſſer infuſer peu de tems.

Il faut ménager le degré de chaleur & la quantité du véhicule, ſelon que le parenchyme, ſoit la ſubſtance interne, ſe penètre plus ou moins facilement. Il eſt des fleurs ſur leſquelles il ſuffit de faire paſſer l'eau bouillante.

La denſité des corps (c'eſt-à-dire leur dureté) indique le rang qu'ils doivent tenir dans la décoction; les plus durs ou compacts y doivent être expoſés les premiers & plus long-tems que les autres; en un mot, dans l'ordre ſuivant. 1°. Les bois; 2°. les racines, ſeches & ligneuſes; 3°. les écorces; 4°. les racines fraiches auxquelles on a ôté les parties ligneuſes, & que l'on coupe par morceaux; 5°. les fruits coupés & mondés des noyaux, graines ou écorces qu'ils contiennent; 6°. les herbes inodores, ſuivant leur dégré de conſiſtance, & hâchées groſſièrement. En général, il eſt à propos de broyer & de faire macérer les corps ſecs, avant de les ſoumettre à la décoction : quant aux fleurs, on ne les y met qu'apres l'avoir retirée du feu. Au reſte, le moyen de diminuer la trop grande activité des ſubſtances acres & piquantes eſt de prolonger l'ebullition.

De toutes ces obſervations, il s'enſuit, qu'on doit rejetter comme dangereuſe, toute formule compoſée, qui preſcrit de faire bou-

lir tous les corps mêlés enſemble. Les végétaux les plus ſubtils étant les premiers diſſous, le menſtrue, ou liquide, ſe trouve chargé, & devient incapable d'attaquer les racines & autres corps compacts; d'où il arrive qu'on n'obtient que la moitié du remède.

Cependant, il faut obſerver que ce qui fait la baſe du médicament, doit toujours dominer; mais ſi cette baſe eſt de nature pulpeuſe, glutineuſe, viſqueuſe, on doit craindre qu'elle ne rende le véhicule impuiſſant ſur les autres corps. Si on veut une décoction purgative, & joindre au ſéné, (qui ſera la baſe) des racines, comme la ſquine & le gayac, le *ſéné* étant d'un tiſſu plus mou, on peut le mêler avec les autres, afin que le menſtrue en ſoit ſuffiſamment chargé.

Les *gommes réſines* doivent être réduites en poudre; il ne faut les delayer dans les decoctions que quand ces dernieres ſont preſque refroidies, à défaut de quoi la partie réſineuſe ſe ramollit, ſe grumèle & ne ſe trouve plus également diſtribuée dans le médicament; ce qui devient un obſtacle à ſon efficacite.

Telles ſont, M. les obſervations que j'eſpère pouvoir trouver place dans votre Journal. Si elles ſont un peu longues, on

aura égard à leur utilité ; il eſt vrai qu'elles ſe trouvent déja répandues dans divers bons ouvrages, mais qui ne ſont point entre les mains du commun de vos lecteurs ; outre qu'elles s'y trouvent ſouvent noyées parmi beaucoup d'autres diſcuſſions encore plus longues. Mon ſeul but a été l'utilité publique ; ſi je puis l'atteindre, tant mieux.

Je ſuis votre tres-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

CLÉMENT VICAIRE.

LITTERATURE ALLEMANDE.

Uber genf und der Genfer ſee, won Chriſt Aug. Fiſcher mit einer gemalten anſicht von Genf. Berlin 1796 ; ou *ſur Geneve & ſon lac par* Chret. Auguſte Fiſcher, avec une vue de Genève.

IL eſt difficile de réunir plus de variété qu'on n'en trouve dans cette production, politique, ſtatiſtique, littérature, arts, faits hiſtoriques, deſcriptions. Tous ces objets ſont traités tour-à-tour d'une manière qui décele chez l'Auteur un eſprit obſervateur, une critique éclairée, de la ſenſibilité & un talent deſcriptif très rare.

Hiſtoriſch ſtatisliſchen Gemalde des Ruſſiſchen Reichs am ende des 18*ten Jahrhunder* V. H. Sthorch ; ou *tableau hiſtorique & ſtatiſtique de la* Ruſſie, à la fin du 18me ſiècle

CET ouvrage joint à l'intérêt des matières le mérite d'un très-bon ſtyle. On en promet une traduction françoiſe qui ſe fait à Petersbourg ſous les yeux de l'Auteur: & qui paroîtra à la foire d'automne de cette annee.

Helden des alten Rom und des neue Francreich 1796; *ou les héros de l'ancienne Rome & de la France moderne.*

LA manie de ſinger les Grecs & les Romains pouvoit fournir à l'Auteur anonyme de cette production un cannevas intéreſſant. Mais c'eſt de très-bonne foi qu'il ſe propoſe de préſenter à ſes lecteurs, dans ſon premier volume, Coriolan & Dumourier, rapprochement précédé d'une introduction dans laquelle l'Auteur deſirant laver ſes heros du reproche de dureté, de vengeance, d'orgueil, leur prête des vues & des plans qu'il ſeroit aſſez difficile de prouver qu'ils ont eu. En general

général très reſervé dans les jugemens, & trop modeſte pour aſpirer à égaler Plutarque, il laiſſe au lecteur le ſoin de trouver les reſſemblances; trois autres volumes ſuivront ce premier, dans leſquels paroîtront Pompée & Lafayette, Antoine & Mirabeau, Caton & Sieyes. Nous reviendrons ſur cet ouvrage quand il ſera complet.

Heſperus oder 45 hundſpoſtage eine biographie von Jean Paul; Berlin 1795.

Heſperus ou 45 jours de poſte au chien; biographie de Jean Paul.

UNE imagination déſordonnée, toute l'originalité du génie, beaucoup d'eſprit, de fineſſe dans la ſatyre, des idées ſublimes, des ſcenes, des deſcriptions d'une ſenſibilité délicieuſe, d'autres de très-mauvais goût; un ſtyle ſouvent noble, plein de chaleur, & quelquefois bas juſqu'à la trivialité; tel nous a paru le premier volume de cet ouvrage, qu'on ne peut juger ni analyſer, dit avec raiſon l'Auteur, ſans le lire tout entier; entrepriſe pour laquelle il faut une doſe de patience & de tems que n'ont pas tous les amateurs, mais dont il paroît que l'on recueille le fruit par le ſuccès qu'a eu cette

production en Allemagne, où l'Auteur tient un rang entre les écrivains les plus distingués.

ANTI-CRITIQUE.

C'est sous cette dénomination que nous classerons une lettre qui nous a été adressée à l'occasion de l'analyse de *Cyrus & Milto*, insérée dans notre N°. de Février de cette année. Cette lettre, qui a pour épigraphe ces deux vers de Moliere,

Nous approfondirons, ainsi que la physique,
Grammaire, histoire, vers, morale & politique.
(MOLIERE, *femmes savantes.*)

renferme une discussion assez pesante sur l'elan qu'ont pris les femmes depuis peu, relativement aux sciences, aux arts & à la littérature. Nous regrettons de ne pouvoir nous rendre au desir que témoigne l'Auteur, de la voir paroître dans notre Journal. Mais quand nous ne nous serions pas fait une loi de n'en insérer aucune de celles qui nous parviennent sous le voile de l'anonyme, les bornes de ce Journal ne nous permettroient pas d'admettre un article presqu'aussi long qu'un chapitre de Cyrus. Heureusement il

eſt tant d'autres journaux que nous ne perdons point l'eſpoir de la retrouver ailleurs dans toute ſon étendue. En attendant, nous remercierons l'Auteur qui nous avertit, 1°. que Mr. d'Uſſieres conclura, de la juſtice que nous avons rendue à ſon eſprit & à ſon érudition, qu'*il eſt impoſſible que ſon ouvrage ſoit ennuyeux pour ceux qui ſeront en état de le comprendre; & qu'il eſt homme à s'embarraſſer aſſez peu du jugement des autres.* (Diſpoſition qui, nous l'avouons, doit infiniment contribuer à ſon bonheur, & le conduire agréablement à la célébrité.) 2°. Qu'un abbé, trois étoiles avec des points; *parfait ariſtocrate*, a trouvé l'ouvrage parfait; & ſoutient que l'analyſe de *Cyrus & Milto*, qui ſe trouve dans l'hiſtorien, eſt la ſeule critique bien faite & bien raiſonnée de ce roman politique; ajoutant que, lors qu'une femme veut analyſer une production de ce genre, elle paſſe ſa compétence. (Monſieur l'abbé nous fait ſi bien ſentir notre incompétence, pour juger d'un pareil ouvrage, que nous nous répentons même de l'avoir lû.)

3°. Monſieur l'abbé nous obſerve, qu'au lieu de *cinq chapitres employés*, ainſi que nous l'avons dit dans notre analyſe, *à rechercher entre les formes connues de Souverainetés, quelles ſont les baſes les plus parfaites, il n'y en a que*

trois. (C'eſt aſſurement tant mieux à tous égards.)

4°. *Qu'on ne trouve rien d'immoral ni d'irréligieux dans les épîtres.* (Les idées attachées à ces mots ont tellement varié depuis que, s'occupant ſans ceſſe des droits de l'homme, on ſemble avoir perdu de vue & ſes devoirs, & le ſort futur qui l'attend après cette vie, que Mr. l'abbé peut conſerver ſon opinion ſur ce point, ſans que nous ſoyons obligés de changer la nôtre.)

5°. Nous remercions Mr. l'abbé de nous apprendre *qu'un voile n'eſt pas une décoration.* (N'aſpirant qu'à épurer notre diction, nous n'aurons pas recours, ainſi que lui, aux hardieſſes d'un Corneille.... hardieſſes que le génie ſeul peut juſtifier; & qui, ſans ce paſſeport, ne ſont que de veritables incorrections. Car, comme dit Moliere.

Quand ſur une perſonne on prétend ſe regler,
C'eſt par les beaux côtés qu'il faut lui reſſembler;
Et ce n'eſt point du tout la prendre pour modele,
Monſieur, que de touſſer & de cracher comme elle.

MOLIERE, *Femmes Savantes.*

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Sur Monſieur Tiſſot.

Nous étions loin de craindre, lorſque nous annonçâmes, au mois de Fevrier paſſé, la *Vie de Mr. Zimmermann*, par Mr. Tiſſot, qu'il ſeroit lui-même bientôt après, l'objet d'une notice biographique; car, aſſez bien remis en apparence, de quelques ſecouſſes qu'avoit éprouvé ſa ſanté, tout paroiſſoit confirmer l'eſpoir qu'on avoit de lui voir fournir une carriere auſſi longue qu'elle étoit utile, lorſqu'une inflammation du poumon, ſuivie d'une fièvre lente, accompagnée de ſupuration, a terminé ſa vie le 13 Juin, entre onze & onze heures & demi du ſoir. (1)

Le pere de Mr. Tiſſot, commiſſaire planimetre, habitoit Grancy, beau village du Pais-de-Vaud, dont la ſeigneurie appartient à la noble famille de Snarclans. Ce fut là où Tiſſot vit le jour le 20 de Mars 1728, &

(1) Dans l'annonce de ce triſte évenement, inſerée dans notre precedent N°. ſa mort a été miſe au 14 Juin. Nous devons à Madame D Apple Gaulis ſa niece, la rectification de cette erreur.

paſſa les années de ſon enfance. Son pere, qui prévit ſans doute ce que ſon fils ſeroit un jour, l'envoya à Geneve pour y faire ſes premieres études : âgé de dix huit ans, il partit en 1746 pour Montpellier, où, après avoir achevé ſon cours de Médecine, il fut reçu Docteur. De retour, quatre ans après, dans ſa patrie, il s'établit à Lauſanne, où il commença à pratiquer ſon art.

Quoique bien jeune encore, Mr. Tiſſot s'attiroit déja la confiance : appellé à traiter dans une épidemie de petite vérole, qui avoit fait les plus cruels ravages, deux perſonnes déja à l'extrêmité d'une petite vérole confluente, on le vit avec étonnement, employer les raffraîchiſſans, regardés alors comme mortels ; & le ſuccès complet preſque miraculeux qu'il eut dans ces deux traitemens, donnerent du poids aux obſervations qu'il faiſoit des lors ſur cette horrible maladie, & qui le rendirent le défenſeur zèlé & courageux de l'inoculation ; on lui doit en grande partie ſon introduction dans ce pays. Pour répondre aux objections élevees contre cette méthode nouvelle, Mr. Tiſſot publia en 1754 l'*inoculation juſtifiée*; production qui commença ſa carriere d'écrivain, ſa liaiſon avec le célèbre Zimmerman, (*) & qui attira deja l'at-

(*) Vie de Zimmerman, par Tiſſot, pag. 19.

tention des ſavans & du public ſur ſon jeune Auteur. Mais l'ouvrage qui fonda irrévocablement la célebrité dont il a joui de ſon vivant, & qui lui acquit un droit à l'immortalité ainſi qu'à la reconnoiſſance de la poſtérité, c'eſt l'*Avis au Peuple* ſur ſa ſanté, publié pour la premiere fois en 1761, & dont le ſuccès mérité fut ſi prodigieux, qu'il fut auſſitôt traduit dans toutes les langues de l'Europe.

La réputation de Mr. Tiſſot en pratique s'augmentoit en proportion de celle que lui faiſoit ſes ouvrages; & les malades étrangers accouroient de toutes parts pour le conſulter, tandis que les amis de l'humanité, les ſavans, les gens de l'art lui rendoient le tribut de leur admiration. Il reçut de divers pays les propoſitions les plus honorables comme les plus avantageuſes. Des Souverains cherchèrent à ſe l'attacher. En 1766, S. M. le roi de Pologne l'invita à remplir auprès de ſa perſonne la place de premier medecin; & le même poſte auprès de S. M. le roi d Angleterre à Hanovre étant vacant par la mort de Mr. Werlhof, fut auſſi offert l'année 1767 à Mr. Tiſſot; mais tout en appréciant l'honneur que lui faiſoient ces têtes couronnées, il aimoit trop véritablement ſa patrie, il deſiroit trop être utile

à ſes compatriotes, pour être ſenſible à l'ambition ou à la fortune. Ainſi il refuſa ces poſtes, & prouva combien étoit fondée la confiance qu'on avoit en lui, en indiquant à ſa place Mr. Zimmerman pour ſucceſſeur de Werlhof.

En rappellant ici un dévouement auſſi rare à ſa Patrie & à la Ville où il s'étoit établi, il nous eſt doux de pouvoir ajouter que la Magiſtrature de Lauſanne ſut apprécier de ſi généreux ſacrifices, ſentir tout l'avantage de s'attacher a jamais un tel concitoyen, & lui prouver d'une façon honorable ſon eſtime, par le don de la bourgeoiſie de Lauſanne.

Devenu Lauſannois, membre du deux-cents, (dont ſe compoſent tous les tribunaux de la Magiſtrature de Lauſanne,) diſtingué par notre Souverain, qui le nomma profeſſeur honoraire de l'Académie de cette ville, avec le droit de voix & de ſéance, Mr. Tiſſot ne quitta que paſſagerement Lauſanne, toujours rempli d'étrangers qu'y attiroit ſa réputation, ou de voyageurs épris des beautés locales de la Suiſſe. S. M. l'Empereur Joſeph ſecond y paſſant incognito, ſous le nom de comte de Falckenſtein, témoigna pour voir Mr. Tiſſot, un empreſſement qu'il n'avoit pas eu pour Voltaire. Les converſations que ce Monarque eut

avec le médecin Suiſſe lui inſpirerent une telle opinion de lui, que le jugeant le plus capable de remplir le deſir qu'il avoit de rendre ſon Univerſité de Pavie égale en Italie à la réputation de Montpellier, & d'y former de bons medecins, il y fit appeller Mr. Tiſſot, pour lequel, quoique de la religion réformée, il fut créé une chaire extraordinaire de profeſſeur en médecine. Les motifs qui le faiſoient deſirer dans cette Univerſité lui préſentoient un but d'utilité digne de lui. Il accepta donc pour quelque tems cette place; & la maniere dont il en remplit les fonctions répondit pleinement à l'attente de l'Empereur & de l'Univerſité. Ses leçons y attirerent une foule de jeunes médecins diſtingués par leurs talens; de bons écoliers ſe formerent ſous ce maître habile; & lorſque le terme pour lequel Mr. Tiſſot avoit conſenti à s'engager fut terminé, l'Univerſité ne le vit partir qu'avec les regrets les plus vifs; & ce qui prouve combien il avoit ſu captiver l'admiration & l'amour des étudians, c'eſt le recueil de poëſies que ſes écoliers firent imprimer à l'occaſion de ſon départ, avec ſa gravure en frontiſpice, & ſous le titre de *Sentimenti di riconoſcenza degli Studenti di Medici a Loro ſo, il loro im-*

mortale precettore il Signor Tiſſot. Pavia 1783, gros in-8°. 104 pag.

De retour à Lauſanne, Mr. Tiſſot, excepté quelques voyages ou courſes de peu de durée, ne quitta plus cette ville, où il a joui tranquillement juſqu'à ſa mort, du fruit de ſes travaux & de ſes connoiſſances, aimé de ſes concitoyens, admiré & conſidéré d'eux, ainſi que des étrangers qui accouroient de tous païs pour le conſulter. C'eſt aux gens de l'art qu'il appartient de nous donner une notice étendue & raiſonnée des ouvrages de cet homme célèbre. Il s'occupoit à la fin de ſa carriere de leur reviſion. Mécontent avec raiſon d'en voir paroître ſucceſſivement de nouvelles éditions (particulierement de *l'Avis au Peuple*,) toujours annoncées comme revues & corrigées par l'Auteur, quoiqu'il n'en eut revu aucune depuis vingt un ans, il ſe détermina à publier lui même une édition complette, corrigée, changee, augmentée; & lorſqu'il nous envoya l'annonce que nous avons inſérée dans notre N°. d'Avril 1795, l'Avis au Peuple l'occupoit, & il ne négligeoit rien de tout ce qu'il croyoit augmenter encore l'utilité de cette excellente production. Nous ignorons s'il a termine ſon entrepriſe & revu tous ſes autres ouvrages, auxquels il comptoit ajouter les chapitres

du *Traité ſur les maux de nerfs*, qui n'ont pas encore paru; mais nous ſommes convaincus que la collection des œuvres d'un homme ſi juſtement célèbre ne peut qu'être attendue avec impatience. Anticipant ſur ſa publication, nous donnons ici la nomenclature des ouvrages les plus conſiderables qui la compoſent, & qui ſont l'*Inoculation juſtifiée. L'Avis au Peuple ſur ſa ſanté. L'Onaniſme. Diſſertation ſur l'inutilité de l'amputation des m mbres. Eſſais ſur les maladies des gens du monde. Obſervations & leçons de médecine pratique. De la ſanté des gens de lettres. Traité ſur l'epilepſie. Traité des nerfs. Eſſai ſur les moyens de perfectionner les études de Médecine. La vie de Zimmerman*, &c.

Les connoiſſances de Mr. Tiſſot ne ſe bornoient pas à ſon art. Actif, laborieux, il travailloit beaucoup; & malgré ſes nombreuſes occupations, il cultivoit tous les genres de littérature. A beaucoup d'eſprit, il joignoit une grande pénétration, de la fineſſe, un goût épuré, un jugement éclairé & ſûr. Sa converſation agréable, inſtructive, avoit quelquefois le trait de l'épigramme qui tient aux choſes & jamais aux perſonnes; & quelque réſervé qu'il fut dans le monde, lorſque l'intimité, la confiance établie dans un petit comité l'y invitoient, il pouvoit ſe livrer à l'aimable abandon d'une douce gaieté.

Avec un extérieur froid, impoſant, qui ſouvent l'a fait mal juger (par ceux qui n'avoient pas le bonheur de le connoître, ou le tact de l'apprecier,) Mr. Tiſſot avoit une ſenſibilité exquiſe; l'amitié etoit un beſoin pour lui. *Le ſentiment d'être aimé*, dit-il, *n'eſt-il pas bien auſſi doux que celui d'être admire?* (1) En appreciant ce bonheur il ſavoit ſe le procurer. Ami ſur, zèlé, ſon cœur lui dictoit les attentions les plus delicates, les ſoins les plus aſſidus pour ceux qui étoient les objets de ſon attachement. Bon & humain, aucun obſtacle, aucune fatigue ne l'arrêtoit, lorſque le malheur & l'indigence reclamoient les ſecours de ſon art, auxquels il joignoit ceux de la bienfaiſance. En général, ſes malades rencontroient un intérêt flatteur, une complaiſance affectueuſe, s'ils ſavoient ne pas l'ennuyer d'inutilités, de contreſens ou de vaines fantaiſies; & l'indulgence naturelle à un homme de gout lui faiſoit même ſupporter celles qui ſe préſentoient avec graces; mais il railloit alors agréablement & finement le caprice auquel il vouloit bien condeſcendre.

Aucun medecin n'ecoutoit ſes malades avec une attention plus reflechie, plus concentrée; aucun ne ſaiſiſſoit avec plus de juſteſſe les

(1) Vie de Zimmerman, pag 23.

ſymptômes indicatifs. Sans s'arrêter à certains effets qui trompent le malade, il écartoit de ſes conſultes tout ce qui n'alloit pas à ſon but; mais la liaiſon du moral au phyſique étoit pour lui d'un grand poids; & les affections de l'ame entroient pour beaucoup dans ſes queſtions.

Le traitement des maladies chroniques étoit ſa partie brillante. Ses cures longues, menagées, ſecondées d'un régime exact & doux, reſpectoient toujours les opérations de la nature; mais quelque ſûr qu'il dût être de l'effet de ſes ordonnances, jamais médecin n'a eu plus de complaiſance à y apporter les modifications poſſibles, d'après les obſervations ou les répugnances naturelles des malades. Une mémoire admirable lui rappelloit avec certitude & clarté les moindres ſymptômes des plus anciennes conſultes; & le malade étoit étonné, apres pluſieurs années d'intervalle, de le trouver encore au fait de légères circonſtances que lui même avoit oubliées.

Auſſi reſpectable par ſon caractere moral qu'il étoit celebre par ſes talens, ſes connoiſſances, ſon habileté, Mr. Tiſſot étoit fortement attaché aux principes religieux & politiques, qui malgré leurs detracteurs, ſeront toujours les baſes du bonheur des ſociétés;

& il étoit très-prononcé contre les idées nouvelles qui contribuent à leur bouleverſement.

Privé du bonheur d'être pere, Mr. Tiſſot ſut ſe procurer tous les charmes de cette relation; & un neveu de ſa femme, qu'il adopta à l'âge de deux ans, lorſqu'il perdit ſa mere, devint l'objet de ſes ſoins les plus paternels; il lui fit embraſſer la carriere qu'il parcouroit avec tant de gloire : il fut ſon Mentor, ſon inſtituteur, ſon ami. Les enfans de ce neveu trouverent en lui toute la tendreſſe d'un ayeul; mais la mort prématurée de l'aîné de ces enfans altéra le bonheur dont il ſavoit ſi bien jouir, & répandit un nuage ſur le reſte de ſes jours que rien n'a pu diſſiper. Les développemens de ſa douleur, & du ſentiment vif & profond qu'il conſerva pour cet objet chéri, ſont de ces traits caractériſtiques vraiment précieux à ſaiſir, lorſqu'on s'occupera d'une biographie complette de ſa vie, comme médecin, comme Auteur, comme homme privé. Nous nous bornons ici aux apperçus généraux que nous avons pu recueillir; car par l'emploi que faiſoit Mr. Tiſſot de ſes talens, & par la réputation qu'il s'eſt acquiſe, ſa mémoire appartient à tous ſes concitoyens & à toute l'Europe.

Nous ajouterons, en terminant cet article, qu'on nous assure que par la noblesse de son désintéressement, poussé quelquefois jusqu'a l'insouciance dans les affaires d'intérêts, & par sa bienfaisance, il n'a laissé qu'une fortune très-bornée & point proportionnée à ses travaux.

ANNONCES LITTERAIRES.

De la nécessité d'un culte public. Par Mr. Mallet Butini, avec cette épigraphe :

Si Dieu n'existoit pas, il faudroit l'inventer.

Cette brochure de quarante pages est un hommage rendu aux vrais principes, & fait autant d'honneur à l'ame de l'Auteur qu'à son esprit. Nous n'en ferons pas l'analyse; il est plus simple d'en recommander la lecture; elle se vend à Lausanne, chez Monnier & Jaquerod libraires, prix 8 sols.

Les trois femmes. Nouvelle de Mr. l'abbé de la Tour; publiée par l'auteur de Caliste, à Paris 1797, 2 *vol. in* 12.

Ce petit Roman prouve ce qu'on savoit, c'est que l'Auteur a beaucoup d'esprit & de

talens Du reſte, on peut mettre cette production au rang de ces bagatelles, qui ſans utilité ont quelque agrement, mais dont une mere ſage ne recommandera jamais la lecture à ſa fille.

Les charmes de l'enfance & les plaiſirs de l'amour maternel. Premier volume.

Les talens de Mr. Jauffret, dans le gerre qu'il a adopté, lui méritent & lui aſſurent la réputation qu'il s'eſt faite, à laquelle ce recueil d'idylles & de contes ne peut qu'ajouter par la ſenſibilité, les graces, la fraîcheur des divers morceaux qui le compoſent. Nous croyons néanmoins que les charmes de l'enfance, tels qu'il les préſente, ſeront plus ſentis par des ames ſenſibles qui ont paſſé cet âge, que par les enfans même, qui d'ordinaire jouiſſent plus par inſtinct que par réflexion des beautes de la nature.

Sermons ſur le prix des choſes les plus importantes de ce monde, traduits de l'allemand de Mr. Zollikoffer, paſteur de l'eglise reformee de Leipſic, par Mr. le profeſſeur de la Veaux.
Propoſe par ſouſcription.

Cet ouvrage aura 2 vol. grand in-8°. ſera imprime

imprimé ſur caractères dit St. Auguſtin & beau papier. Le prix des deux volumes eſt de 40 batz, ſoit 6 liv. de France. On payera 20 batz en ſouſcrivant, autant en recevant l'ouvrage, qui ſe diſtribuera aux ſouſcripteurs dans le courant du mois d'Octobre prochain.

On peut ſouſcrire dès à preſent à Lauſanne chez Heubach & comp. Editeurs, & chez les principaux libraires de l'Europe. Nous reviendrons ſur cet ouvrage lorſqu'il aura paru. L'avertiſſement que met Mr. de la Veaux à la tête de ſon Proſpectus donne une idée très-favorable des motifs qui lui ont fait entreprendre la traduction de ces Sermons très-eſtimés en Allemagne, & dont l'Auteur honoroit par ſes talens, par ſon caractere la Suiſſe ſa patrie, autant qu'il édifioit le troupeau dont il étoit le paſteur.

Journal de litterature & de Commerce.

Ce Journal, répandu dans toutes les villes de commerce, eſt très utile aux commerçans, auxquels il preſente le prix, le tableau du cours des marchandiſes & des changes dans les villes les plus commerçantes & les

ports les plus fréquentés. La partie Littéraire a ſouvent de jolies pieces fugitives originales, ou extraites d'autres journaux.

On s'abonne à ce Journal, chez le citoyen Vanackere, libraire à Lille; le prix de trois mois eſt, pour les départemens, de 5 livres 10 ſols. On peut s'abonner pour la dite feuille, au bureau du Journal de Lauſanne.

LE RÉVEIL.

Air : *Ce fut par la faute du ſort.*

On dort au lit, on dort par-tout;
Oui, par-tout, vous pouvez m'en croire;
Quelquefois meme, on dort debout:
J ai vu dormir un auditoire.
Dormir eſt un charmant plaiſir,
Une volupté ſans pareille!
Mais qui donc voudroit s'endormir,
S'il ne ſavoit qu'on ſe réveille?

Déja ſur nos toits, on entend
Les babillardes hirondelles.
Chaque berger eſt plus ardent,
Les bergeres ſont moins cruelles
Le zephir reverdit nos champs,
Et Flore a repris ſa parure.

En chœur, ſaluons le printemps:
C'eſt le réveil de la Nature.

Chaſſé par un jaloux amour,
Par les ſoucis, par les affaires,
Combien de fois, avant le jour,
Le ſommeil fuit de nos paupières!
Heureux! qui, ſans ſoins, ſans chagrin,
Paiſible habitant du village,
Ne connoît de réveil-matin
Que le coq de ſon voiſinage!

Que vois-je? le perſécuteur
Repoſe ainſi que ſa victime!
Ah! laiſſons dormir le malheur,
Et ne réveillons pas le crime.
Ce ſommeil m'avoit attriſté;
Mais j'y trouve un exemple utile;
Car l'oppreſſeur dort agité;
Souvent l'opprimé dort tranquille.

Voyez un tableau plus touchant;
Cette mere, dont la tendreſſe,
Près du berceau de ſon enfant,
Guette ſa premiere careſſe.
Qui pourroit n'être pas jaloux
De s'éveiller comme l'enfance!
Amis, c'eſt que rien n'eſt ſi doux
Que le réveil de l'innocence.

De vrais, de fidèles amis;

Maitreſſe innocente comme Eve :
Ce ſont là des biens d'un grand prix,
Et qu'on peut poſſeder en réve.
Si, par fois, un heureux ſommeil
Vous offre ces riants menſonges,
Dormez ; il n'eſt point de réveil
Qui puiſſe valoir de tels ſonges.

Par le C. BOURGUEIL.

LE BERGER DES ALPES ET CELUI DE VAUCLUSE.

ECLOGUE.

LE BERGER DE VAUCLUSE.

QUE vous êtes heureux, Berger dans ces hameaux !
Vous cultivez vos champs & paiſſez vos troupeaux ;
De ſes rauques accords la trompette guerriere
Ne troub e point la paix de votre humble chaumiere ;
De os nombreux enfans vous êtes orgue'lleux ;
Berger, dans ces hameaux, que vous êtes heureux !
Je le fus comme vous, j'habitois ces prairies
Ou Petrarque aima Laure & chanta ſes amours ;
Comme lui, je chantois ſur ces rives fleuries
Que la Sorgue ecumante embellit de ſon cours.
Les plus riches troupeaux bondiſſoient dans mes plaines ;

Le ciel & mes ſueurs fecondoient mes domaines;
Bon pere, tendre epoux, & fils reſpectueux,
J'aimois, j'etois aime; tout rioit à mes vœux;
Eh bien! j'ai tout perdu; me voilà ſeul au monde,

LE BERGER DES ALPES.

Chaſſez de ces penſers l'amertume profonde,
Vous voyez un ami qui vous ouvre ſes bras;
De ce nom conſolant ſouffrez que je me nomme;
Qu'importe que mes yeux ne vous connoiſſent pas?
A mes yeux, à mon cœur il vous ſuffit d'être homme;
La vertu qui s'épure au creuſet des malheurs,
Eſt un titre ſacré dans l'antique Helvetie;
Et tout être qui ſouffre a des droits ſur nos cœurs.

LE BERGER DE VAUCLUSE.

Apprenez donc mes maux & ceux de ma patrie!
Berger, dans vos climats avez-vous vu jamais
D'une troupe de loups la fureur rugiſſante,
Au déclin d'un beau jour ravager les forêts,
Egorger les paſteurs & les dogues muets,
Et ſemant dans la nuit l'horreur & l'epouvante,
Devouer à la mort une race innocente?
Ainſi de vils brigands, d'infâmes aſſaſſins
Deployant dans nos champs leur lâche barbarie,
Foulant aux pieds Dieu même & nos dogmes divins,
Gravoient ſur leurs poignards humanite, patrie,
Et de l'homme né libre, oſant prêcher les droits,
Exterminoient la France au nom ſacre des loix

Tigres démuſelés, haletant de carnage,
Ces monſtres n'épargnoient ni le ſexe ni l'âge,
Et d'un rire adultere inſultant la pudeur...
L'expreſſion expire en peignant leur fureur.
Helas ! en un ſeul jour mes troupeaux, ma chaumiere,
Mes amis, mes enfans, mon épouſe, mon pere,
Tout périt; j'échappai tremblant, percé de coups;
Et ſeul je leur ſurvis, plus malheureux qu'eux tous.

LE BERGER DES ALPES.

Ah, reſtez parmi nous, & vous ſerez mon frere,
Mes champs ſeront vos champs, mes troupeaux vos troupeaux;
Et ſi vous ne voyez ſur nos âpres côteaux
Briller les pommes d'or du beau ciel de Provence,
Du moins vous y verrez la loyauté, l'aiſance,
L'ordre, les loix, les mœurs, la foi, la probité,
La nature ſans art dans toute ſa beauté,
L'homme de tous ſes droits y jouit ſans licence;
La liberté ſe peint ſur ſon front éclairci;
On la profane ailleurs, mais on l'adore ici.

ÉPITAPHE

De Parker, chef d'inſurrection de la république flotante, pendu le 28 *Juin.*

Ci gît Parker !
Né pour agiter l'Angleterre,
Il agita la mer,
Il agita la terre;
Il finit par agiter l'air !

(*Troubadour Légeois.*)

LE PARTERRE RUINÉ.

FABLE.

Je ne ſais quel homme jadis
Du (1) Scythe de la fable ambitieux émule,
Dans un riche parterre attenant ſa cellule,
D'arbuſtes & de fleurs fit un riche abbatis,
Trouvant des grands & des petits
La diſtribution ridicule;
Cet homme commença par rabaiſſer les lys,
Au niveau de la renoncule.
L'imprudent eut voulu, dans ſa fameuſe ardeur,
Pour une égalité parfaite,
Pouvoir reduire chaque fleur
A ramper à l'ecart comme la violette.
De la ſerpe il uſa ſi bien,
Qu'à force de couper œillet, roſe, anemone,
Et les fleurs du printems, & celles de l'automne,
Le parterre devint à rien.
La violette alors s'en plaignit la premiere:
D'être ſimple & modeſte, elle avoit le renom;
On ne la loueroit plus de ce beau caractere
Lorſque tout eſt à l'uniſſon:
Quel moyen reſte-t-il d'être modeſte ou fiere?
La violette avoit raiſon;
L'homme à la ſerpe meurtriere,
Qui, croyant la ſervir en cette occaſion,
N'avoit ſu qu'operer une ruine entiere,
Revint bientôt de ſa chimere.
On n'eſt rien ici-bas que par comparaiſon.

(*Le Miroir.*)

(1) Voyez la *Fable de la Fontaine*, intitulée *le Philoſophe Scythe.*

LOGOGRIPHE.

Je ſuis, avec ma tête, un être très-viſible;
Je deviens, ſans ma tête, une choſe inviſible;
Je ſuis, avec ma tête, utile à tes plaiſirs;
Sans tête, je ne puis former que des deſirs.
Je fais, quand j'ai ma tête, egayer ce bas monde;
Dans l'autre il faut, ſans tête, aller faire ma ronde.
Je ruine, avec ma tête un grand nombre de gens;
Sans ma tête, je fais diſputer les ſavans.
Dans un jeu renomme, je ſuis, avec ma tête,
Un objet dont on cherche à faire la conquête;
Changeant encore, ſans tête, & d'état & de nom,
D'un inſtrument je ſers à compoſer le ſon.
Avec tête on m'entend; tu m'ecoutes peut-être;
Et de toi, ſans ma tête, on me prétend le maître.
Avec tête, mon corps eſt beau, laid, maigre ou gras;
Sans tête, je n'ai plus ventre, ni pieds, ni bras.
Avec tete ou ſans tête, on dit qu'unis enſemble,
Quoique fort oppoſes, le deſtin nous raſſemble.

(*Troubadour Liégeois.*)

Le mot de la Charade du N°. précédent eſt *Maîtreſſe.*

Errata pour le N°. de Juillet.

Page 62, ligne 26, l'eſclair fuit le tonnerre, *liſez* l'eſclair luit du tonnerre.

L'HERMITE DE FRIBOURG,

NOUVELLE HELVÉTIQUE.

Par l'auteur de Marcomeris ou le beau Troubadour.

A MADAME DE P. W.*

Auteur des Anecdotes Helvétiques & de l'Hermite du St. Gothard, inseré dans le numéro précédent.

Vous qui par un mélange heureux
Et du Roman & de l'Hiſtoire,
Des Suiſſes nos communs ayeux
Dignement célebrez la gloire;
Lorsqu'en vrai continuateur
J'ajoute un tome à votre ouvrage,
Ne refuſez point l'humble hommage
Qu'a vos genoux met ſon auteur.

O l'heureux tems, où les chants des Trouvères, (1)

(1) Ces vers & quelques-uns des ſuivans ſont imités de Clotilde. Voyez la notice ſur cette Trouvereſſe inſerée dans le numero de Juil et dernier.

Où les hauts faits d'Yvain, d'Eſplandian ;
Et les amours d'Yſeult & de Triſtan
Embellissoient les loiſirs de nos pères;
Où des courſiers plus vîtes que l'Autan ;
Et reſpirans les combats & la guerre ,
Sans la toucher ſembloient brûler la terre ;
Où des palais d'or & de diamant
En un clin d'œil ſortoient de la carrière.
Où maint héros relevoit maint géant
A ſes genoux giſant ſur la pouſſière.
Que ne naquis-je en ce siècle charmant,
Lorſqu'à l'amour, comme fer à l'aiman
Voloit s'unir l'honneur en tout roman.
Non que ma voix chante un foudre de guerre,
Un rodomont dont le fier cimeterre
Briſe rochers comme faiſoit Roland,
Et dont le bras faſſe trembler la terre.
Que mon héros, tendre, aimable & galant,
Aimé des dieux, reſpecte leur tonnerre,
Mêle en ſon cœur à flamme de Volcan,
Candeur des lys, bonté du Pelican ;
Serve à la fois belles, rois, & vulgaire,
Briſe remparts, chaînes, et taliſman;
A l'art d'aimer ajoute l'art de plaire,
Mais en vainqueur couronne le roman.
Roman d'amour ne peut aller ſans guerre.

Dans les riantes campagnes de l'heureuſe Helvetie, non loin de Fribourg, ſur les bords

escarpés de la Sarine, est un lieu désert & sauvage que la nature seule a pris soin d'embellir, et qui semble predestiné par elle à la vie cénobitique. C'est là qu'un vieil hermite, las des hommes qui l'avoient trompé, & devenu mysantrope par l'horreur que lui avoient inspiré leurs crimes & leurs folies, vivoit loin de leur commerce, dans la contemplation de Dieu & de la nature. C'est là que par un travail infatigable, un autre hermite son prédecesseur, le ciseau à la main, étoit parvenu à se creuser dans un roc un hermitage, qui offre aux yeux surpris des curieux une longue enfilade d'appartemens terminés par une eglise dont le clocher perce & s'eleve jusqu'au sommet de la montagne. (1) C'est de là que pour fournir aux besoins de sa vie, il alloit chaque semaine faire sa quête dans tous les hameaux d'alentour.

Un jour d'été qu'il en revenoit à pas lents, sa besace pleine sur le dos, & son baton blanc à la main, il voit aux bords de la Sarine un malheureux & beau jeune hom-

(1) Cet hermitage taillé avec le ciseau dans un grès tendre, est une preuve frappante de ce que peut la conduite d'un seul homme au travail pendant une longue suite d'années.

me prêt à s'y précipiter ; il vole à ſon ſecours, l'arrête, & graces à cette éloquence inſinuante qu'il tenoit de la nature, il parvient à calmer un inſtant les ennuis de cet infortuné, & à lui faire partager un repas frugal. Pendant qu'ils le prennent ſur un tapis de gazon parſemés de fleurs, l'hermite demande à l'étranger avec le ton de l'intérêt, & non d'une vaine curioſité, la cauſe de ſon déſeſpoir.

Helas ! mon père, lui répond l'inconnu, mes malheurs ſont d'autant plus affreux qu'ils ſont mon propre ouvrage. Je ſuis né ſur les bords de ce beau fleuve, qui après avoir arroſé cent contrées diverſes, diſparoît dans les ſables avant d'être englouti par la mer. Fils d'un berger des bords du Rhin, & berger comme mes pères, je gardois dans nos prairies ces brebis dont la toiſon eſt un des plus précieux tréſors de nos climats. Parmi les jeunes bergeres occupées des mêmes ſoins que moi, il en étoit une qui avoit le nom ainſi que la fraicheur de la roſe, & dont la beauté l'emportoit ſur celle de toutes les autres bergères. Auſſi Roſemonde étoit-elle l'objet des vœux de tous les bergers d'alentour. Mais plus heureux, qu'eux tous je trouvai ſeul le ſecret de lui plaire. Je ne vous peindrai point, mon pere, ces tems trop

tôt paſſés, ces tems d'innocence & de bonheur, ces tems où dans la ſimplicité de mon cœur je ne voyois, n'adorois, n'idolâtrois que Roſemonde. Il me ſuffira de vous dire qu'un jour, un ſeul jour, appellé par quelqu'affaire loin du village & de Roſemonde, je la retrouvai le ſoir en pleurs, chantant d'un ton triſte & dolent au pied d'un hêtre les paroles ſuivantes :

Loin du jeune roi de mon cœur
C'eſt trop longtems languir ſeulette
Il n'eſt ni plaiſir, ni bonheur
Loin du jeune roi de mon cœur.
A qui conter la vive ardeur
Que ſent pour lui ſa bergerette?
Loin du jeune roi de mon cœur,
C'eſt trop long-tems languir ſeulette.

Il me diſoit, je vis pour toi,
Que la mort ſeule nous ſépare!
Je répondois de même, moi,
Lorſqu'il diſoit je vis pour toi.
En vain m'a-t-il donné ſa foi,
Sais-je le ſort qu'il me prépare?
Il me diſoit, je vis pour toi,
Que la mort ſeule nous ſépare!

Pour l'aimer ſuffit de le voir,

Et qui le voit n'eſt point volage.
Dut on l'adorer ſans eſpoir,
Pour l'aimer ſi fi de le voir.
La plu fière eſt ſous ſon pouvoir
Et ſe plait en ſi doux ſervage.
Pour l'aimer ſuffit de le voir,
Et qui le voit n'eſt point volage.

Les fleurs écloſent ſous ſes pas;
Parfum de roſe eſt ſur ſa bouche;
Tout s'embellit de ſes appas;
Les fleurs écloſent ſous ſes pas.
Eſt-il de graces qu'il n'ait pas
Ou qu'il ne prête à ce qu'il touche?
Les fleurs écloſent ſous ſes pas,
Parfum de roſe eſt ſur ſa bouche.

Quand je vois ſes beaux yeux s'ouvrir,
Tout rit aux miens dans la nature,
Et d'amour je me ſens mourir
Quand je vois ſes beaux yeux s'ouvrir.
De baiſer puiſſe je couvrir
Chacun des lys de ſa figure.
Quand je vois ſes beaux yeux s'ouvrir,
Tout rit aux miens dans la nature.

Reviens ami qu'appelle en vain,
Ton amoureuſe colombelle.

Reviens, n'attends pas à demain
Reviens ami qu'appelle en vain !
Entends le tourtereau chagrin
Gémir loin de ſa tourterelle.
Reviens ami qu'appelle en vain
Ton amoureuſe colombelle !

Jugez par les tendres regrets de Roſemonde ſur un ſeul jour d'abſence, jugez, mon père, combien j'étois heureux. Mais hélas ! ce tems paſſa comme un ſonge, & mon bonheur s'évanouit.

Le Royaume de Pologne perdit ſon roi. Vous me demanderez, mon père, quel rapport il peut y avoir entre la mort d'un roi des Sarmates, & la vie d'un berger des bords du Rhin. Mais ne ſavez-vous donc pas qu'il n'eſt point de cœur où ne germe l'ambition ? Que vous dirai je de plus, vous avouerai je ma foibleſſe ? Vous apprendrai-je qu'on m'avoit prédit dans mon bas âge qu'un jour je ſerois roi ? Oui, mon père, un jour de fête dans notre village, je vis au milieu d'un grouppe de jeunes fille une vieille dont la fraîcheur & la gaité me frappèrent, elle danſoit avec elles, & leur chantoit les couplets ſuivans.

(1) S'il eſt des plaiſirs pour tout âge,
Pour tout âge il eſt des ennuis,
L'hyver des ans aux yeux du ſage
N'eſt que la plus belle des nuits.

Si les ans ont blanchi ma tête,
Si mon printems fuit ſans eſpoir,
Fillette qui danſe à la fête
Aime à ſe repoſer le ſoir.

Avant que d'être en mon automne
On m'appelloit belle en tous lieux,
Aujourd'hui l'on m'appelle bonne,
Ne ſais quel nom me plait le mieux.

Bonheur ne tient point à jeuneſſe,
Plaiſir ne tient point à fraîcheur.
Il n'eſt pour moi point de vieilleſſe
Si je n'ai pas changé de cœur.

Quoique ne ſois plus jouvencelle
Des jouvenceaux j'aime la cour,
Mais ſans m'étonner qu'une belle
M'enleve les cœurs à ſon tour.

---

(1) Ce morceau eſtimité de Barbe de Verue, troubadour Languedoçienne, qui vivoit ſous le règne de St. Louis, & dont Clotilde nous donne l'hiſtoire avec celle de pluſieurs autres femmes poëtes ſes amies et contemporaines.

J'aime à voir gente bergerette
Près de ſon berger repoſer,
Et laſſe de cueillir fleurette
Lui laiſſer cueillir un baiſer.

J'aime à voir, quoiqu'avec leurs dames
Ils ſe moquent de mes recits,
Jeunes amans conter leurs flammes
Et même en recevoir le prix.

Rien ne doit changer à leur compte,
Ils ont pitié des cheveux blancs,
Et vont riant quand je leur conte
Qu'à mes pieds j'ai vu des galans.

Moi-même auſſi me ris ſans feindre
De voir papillons envolés
Narguer au moment de s'éteindre
Flambeau qui tant les a brûlés.

Ainſi chanta la vieille : j'appris qu'elle étoit une de ces Bohémiennes qui courent le monde en diſant la bonne aventure. J'eus, je vous l'avoue mon père, j'eus la folie de me faire dire la mienne, & la bonne vieille après avoir long-tems conſidéré les différens traits de ma main s'écria d'un ton d'inſpirée „ malheur ſur le trône, bonheur dans un deſert

„ & mort dans les ondes ". Cet oracle ſi c'en étoit un, ne fit pas alors 'grande impreſſion ſur moi : mais un jour que j'étois aſſis aux bords du Rhin, dans ces lieux âpres & ſauvages, où ſes ondes rencontrant un rocher taillé à pic, ſe précipitent du haut de ce roc, (1) & forment deux nappes argentées. Un jour que je conſidérois ces deux nappes d'eau ſéparées par ce roc couvert de mouſſe, dont la verdure qui contraſte avec la blancheur des ondes voiſines, offre aux yeux du ſpectateur ſurpris l'aſpect d'une iſle ſuſpendue au milieu des airs & entourée de nuages. Tandis que cette eau, trouvant au pied du roc un gouffre, y perd ſon mouvement, & rappelle la froide mort qui ſuccéde aux agitations de la vie. Un jour, dis-je, que je conſidérois la beauté terrible de ce ſite, & qu'étourdi par le bruit affreux qui fait trembler tout le pays d'alentour, penſif, la tête appuyée ſur les mains, je regardois cette mer ambulante & couverte d'écume. A ſa ſource, me diſois je, ce n'eſt qu'un

(1) La chûte du Rhin eſt un de ces terribles phénomènes de la nature que la Suiſſe ſeule peut offrir, à moins qu'on aille les chercher au fond de l'Ethiopie ou du Canada.

filet d'eau, mais bientôt groſſi par une foule de ruiſſeaux, ce filet d'eau devient un fleuve ſuperbe, qui tantôt roule avec majeſté ſes ondes dans les prairies qu'il féconde, & tantôt groſſi par les pluyes, y porte la terreur & l'effroi.

A cet aſpect, à ces penſées, l'ambition s'empara de mon cœur, & de ruiſſeau je voulus devenir fleuve.

J'apprends que le trône des Sarmates eſt le prix de la victoire dans les jeux & dans les combats; jeune, plein d'agilité, de force & de courage, j'oſe follement prétendre à la royauté, je pars ſans en avertir Roſemonde, & je m'enfuis comme un brigand qui médite un mauvais coup: je traverſe la Forêt noire, j'arrive chez les Sarmates, je trouve dans une plaine immenſe cent mille cavaliers, couverts d'habits magnifiques & montés ſur des courſiers ſuperbes. C'étoit les aſpirans au trône, c'étoit les juges des jeux, c'étoit le corps entier de la nobleſſe Polonoiſe. Bientôt l'on proclame avec pompe l'ouverture des jeux on poſe les barrières, les juges prennent place, la lice s'ouvre, & au bruit des acclamations & des fanfares les jeux commencent par la courſe à pied.

Habitué dès mon enfance à ſuivre à la

courſe ſur nos montagnes le chevreuil & le chamois, j'eus peu de peine à triompher de mes rivaux. Mais à peine avois-je atteint le but; à peine couronné de lauriers m'avançois-je au bruit des acclamations du peuple vers l'échafaud où la fille du dernier roi, la belle Hermengarde, entourée de toutes les beautés Sarmates, attendoit le vainqueur pour paſſer à ſon col une chaîne d'or, prix de ſa victoire, quand tout-à-coup un nuage de pouſſière s'éléve, s'avance, tourbillonne, & laiſſe paroître dans le lointain une armée nombreuſe d'ennemis, qui profitant des jeux & de l'interrègne, venoient à marches forcées des bords du Tibiſque & des plaines de la Hongrie, attaquer à l'improviſte leurs voiſins, les Sarmates.

A l'inſtant tous les Palatins montent à cheval, & fiers du nombre de vaſſaux qu'ils traînent à leur ſuite, chacun d'eux aſpire à l'honneur de commander. L'ennemi profite de la diviſion qu'il voit régner entre les chefs, il attaque les Sarmates, les culbute, les diſperſe, & l'arêne préparée pour les jeux, n'offre bientôt plus à nos regards qu'un champ de bataille couvert de mort & de carnage.

Cependant retiré ſur une éminence voiſine

avec les débris de l'armée, j'obſervois en ſilence quelle ſeroit la conduite des vainqueurs, & lorſqu'au milieu de la nuit, je m'apperçois que gorgés de vin & de viandes, tout dort dans le camp ennemi, juſques aux gardes avancées, je forme le projet de profiter de leur imprudence. Je raſſemble quelques ſoldats épars autour de moi, je les harangue, je les raſſure, je les encourage; je leur inſpire le noble deſir d'être les libérateurs & les vengeurs de leur patrie; & mettant à profit ce moment d'enthouſiaſme, je m'élance à leur tête, comme un aigle qui fond ſur ſa proye: je porte la terreur & la mort dans le camp ennemi. Je pénétre juſqu'au général, je l'enlève; & dès lors cette nombreuſe armée, comme un corps ſans tête, ne ſait ni attaquer, ni ſe défendre, ni même ſe ralier dans ſa fuite. Je la pourſuis, je la harcele; & joignant l'activité au courage, je ne lui laiſſe pas un inſtant de repos juſqu'à ce que je l'aie forcée à repaſſer les frontières de la Pologne.

Lorſqu'à la tête de l'armée victorieuſe je revenois en triomphe, je fus proclamé roi par les Sarmates reconnoiſſans, & la main d'Hermengarde me fut offerte en récompenſe.

Hélas! pourquoi la tendre & fidelle Roſe-

monde prit-elle ces premiers inſtans d'orgueil & de deſire pour me ſuivre à ma cour, ou plutôt pourquoi les loix défendoient-elles au roi de choiſir une femme hors de l'enceinte de ſes états ? Déguiſée en meneſtriere, un luth ſuſpendu ſur ſon épaule, Roſemonde paroît à ma cour, & voyant que gêné par la préſence d'Hermengarde je feignois de ne la pas reconnoître, Roſemonde m'adreſſe d'un ton triſte & paſſionné ces couplets qu'elle accompagne de ſon luth :

1

Hélas ! qu'as-tu fait de ta foi
Qu'au mien ton cœur avoit jurée ?
Las donc ſous la Toge empourprée
Doux ſouvenir n'eſt plus en toi.
Qu'as-tu donc fait de tes ſermens,
Que devient ta flamme première ?
Tu vois ſans plaindre mes tourmens
Les pleurs inonder ma paupière.

2.

Grace, ſeigneur, grace au ſouci
D'une bergerette inſenſée
Qui croyoit retrouver ici
L'ami preſent a ſa penſée.
Seigneur, plein de reſpect pour vous
Je vous offre mon humble hommage.

Mais grand roi, ſoit dit entre nous
Berger je t'aimois davantage.

f 3

(1) Plaiſirs voloient tout à l'entour

(1) Cette Romance rajeunie du Chaſtel d'amour de Clotilde, a dans l'original 5 couplets dont le 3 & le 4 ſont fondus ici l'un dans l autre: nous croyons faire plaiſir à nos lecteurs en leur donnant une idée de la maniere de Clotilde.

3me. Couplet.

Plaiſirs voloient tout à l'entour
De noſtre demeure champeſtre:
Treuvoit ung troſne ſous le heſtre;
Ta Roſalyre fuſt ta cour:
De tes beaux yeux partant ſuivie
Sans nul appel tu vis ta loy;
Quel prince, autant qu'avoit ſur moy
Euſt onc droict de mort & de vie?

4me. Couplet.

Tes matins s'en alloient coulant
Sous le doulx C'el qui nous viſt croiſtre:
A chaſque inſtant daignaz paroiſtre,
Mon ame à toy fuſt s'envolant;
D ung mot fis ſa joie & ſa peyne,
Dung re art, le calme & l'e moy;
Et b en qu'alors ne fu e Roy
Plus dans tes bras j'etois que Reyne.

De notre demeure champêtre.
Ta Roſemonde étoit ta cour,
Et ton trône étoit ſous un hêtre:
Loin de toi j'etois en émoi,
Près de toi n'avois plus de peine,
Et quoiqu'alors ne fuſſes roi
Dans tes bras j'étois plus que reine.

4.

Ami! ſui ta bergere en pleurs.
Ah! pardon, ſeigneur je m'égare ;
Je ſens trop que partout ailleurs
L'œil ne peut voir rien d'auſſi rare.
Qu'un baiſer doit avoir d'appas
Cueilli dans ce palais ſuperbe ;
Mais quoi! ne te ſouvient-il pas
De ceux que nous cueillions ſur l'herbe?

Mon père, pourſuivit l'inconnu, que je fus puni de mon ambition! à peine Roſemonde avoit-elle quitté ma cour, qu'une mélancholie affreuſe s'empara de moi, & que dégoûté du trône je le quittai pour aller chercher Roſemonde & vivre avec elle dans un déſert.

En traverſant les riches campagnes de la Bohême, je rencontrai aux bords d'une rivière une troupe de jeunes femmes, au milieu

lieu d'elles étoit une vieille tenant un enfant dans ſes bras: à peine eus je jette les yeux sur elle, que je la reconnus pour la Bohémienne qui m'avoit dit la bonne aventure. Dans sa ſurpriſe elle laiſſa gliſſer de ſes bras l'enfant qu'elle y tenoit; il tomba dans la riviere, prêt à être englouti dans les ondes; je m'y précipitai auſſitôt, je le ramenai ſain et ſauf ſur le rivage et le rendis à la bonne vieille: mon fils, me dit elle avec l'accent de la plus tendre reconnoiſſance, un bienfait n'eſt jamais perdu: vous cherchez Roſemonde, elle a paſſé dans ces lieux. Que ne puis je vous dire où elle eſt à preſent: mais du moins un vieil hermite que vous rencontrerez vous en apprendra des nouvelles. Je la remerciai affectueuſement & je continuai ma route.

Mais en vain ai-je cherché la belle Roſemonde dans ſa patrie, envain même ai-je parcouru diverſes contrées en ſuivant de près ſes traces. Enfin j'arrive aujourd'hui dans ces lieux, je vois un luth & des habits de femme que je reconnois pour ceux de Roſemonde, ſuſpendus aux branches d'un hêtre, & je vois avec ſurpriſe ces vers gravés ſur ſon écorce.

Du jour qu'ai perdu mon berger,
Voile des nuits couvre le monde,

J'ai vu tout l'univers changer
Du jour qu'ai perdu mon berger.
Roſemonde n'y peut ſonger,
Qu'autour d'elle tout ne reponde,
Du jour qu'ai perdu mon berger
Voile des nuits couvre le monde.

A la lecture de ces vers, au recit des bergers d'alentour qui m'apprennent que Roſemonde a diſparu tout à coup de ces lieux, mon imagination s'allume, je me figure que déſeſpérée de mon infidélité, & laſſe de la vie, elle a cherché la mort dans les ondes, & dans l'eſpoir de la rejoindre en mourant comme elle, j'ai lois me precipiter dans les flots de la Sarine quand vous m'avez ſecouru. Je vous rends graces, mon père, de votre obligeante pitie; mais comme malgré les promeſſes de la Bohemienne, vous me paroiſſez ignorer le ſort de Roſemonde, & que la vie ſans elle n'eſt qu'un fardeau pour moi, ne trouvez pas étonnant que je m'en delivre à vos yeux.

A ces mots le malheureux s'élançoit de nouveau, dans les flots de la Sarine, lorſque le vieil hermite quittant ſa barbe & ſa voix caſſee, montre la tendre & fidelle Roſemonde aux yeux ſurpris de l'amoureux berger. Tranſporté d'amour & de joye il

tombe aux pieds de ſa bergere, il en obtient aiſément ſon pardon, & ces deux amans heureux, réunis dans leur hermitage, devenu pour eux le temple de l'amour, ne ceſſerent de s'aimer qu'en ceſſant de vivre.

Helas! un de ces jours de printems où la ſérénité du jour eſt tout-à-coup troublée par un orage, nos deux amans revenoient enſemble de la quête après une forte pluye qui avoit beaucoup groſſi le torrent encaiſſé de la Sarine : Ils ſe rappelloient avec une douce ſatisfaction le jour qui avoit fini tous leurs malheurs, le jour où après une longue abſence, ils s'étoient retrouvés ſur les bords de cette rivière plus tendres & plus fidèles que jamais. Le cœur plein encore de cet amoureux ſouvenir, ils traverſoient le pont fragile qui menoit à leur hermitage, quand tout-à coup ce pont ébranlé par l'orage ſe dérobe ſous les pieds de Roſemonde. Son amant oublie ſon danger, & tout entier à celui que court ſa bergère, il vole à ſon ſecours, l'enlève dans ſes bras, & va la poſer ſur le rivage, quand une vague terrible ſurvient, les emporte & les engloutit tous les deux dans les gouffres de la Sarine.

Un pêcheur du voiſinage retire leurs corps

de l'eau, & les trouvant enco e après leur mort enlacés dans les bras l'un de l'autre, il les enterre ſur le rivage auprès d'une touffe de roſiers, & grave ſur leur tombe:

Ci git un couple inſéparable,
Qui s'aima juſques au trepas.
Paſſant ! ne me demande pas,
Si le monde en offre un ſemblable.

C'eſt ſous les voûtes de cet hermitage que ſe rendent les bergers & les bergères d'alentour, prêt à s'unir par les nœuds d'Hyménée. C'eſt ſur le tombeau de ces amans fidèles que dans la bonne foi de leur ame, ils jurent de s'aimer toujours. Hélas ! ils ignorent, les malheureux, que l'hymen ne tint jamais les ſermens de l'amour. (1).

(1) C'eſt une tradition dans le pays que l'hermite de F ibourg ſe noya en paſſant la Sarine.

LETTRE

Au Rédacteur du Journal Littéraire de Lausanne, sur l'ouvrage intitulé, les Ligues Acheenne, Suisse, & Hollandoise, & révolution des Etats Unis de l'Amerique comparées ensemble, par Mr. de Meyer. *Lausanne*, 1787, *2 vol. in 12.*

M.....

CE n'est pas seulement des opéras François que je me plains (1), mais encore des *Discours academiques*; quoiqu'au fond j'ignore si l'un est plus conséquent que l'autre..... N'importe: du haut de nos Alpes, après avoir ramassé Mr. *Sedaine*, il me prend fantaisie de ne pas laisser choir tout à plat Mr. de *Meyer*; car vous savez, ou vous ne savez pas que *l'académie des souscriptions* ayant proposé en 1784 pour prix, le parallele des ligues *Acheenne*, *Hollandoise*, *Helvétique*, Mr. de Meyer écrivit un volume, qu'un voyage

(1) Voyez la lettre sur Guillaume Tell de M. Sedaine, numero de Mars 1796.

empêcha d'arriver assez tôt pour le concours: alors il conçoit un plus grand projet, il accole les *Etats-unis* aux Achéens, aux Suisses & aux Hollandois, bien étonnés d'être dans le même sac; il rassasse le tout de son mieux, & ajoute au premier un second volume destiné *à l'Amérique seule*: une preface apprend tout cela, & bien d'autres choses..... par exemple, comme quoi il a lu tous les auteurs qui parlent de la ligue Achéenne, Grecs, Latins & François; jusqu'à *Rollin* qu'il *trouve trop court*.

Comme quoi *Scaliger* est un auteur ancien, car il est en ligne de compte avec *Herodote*, *Polybe*, *Pausanias*, comme quoi lui (l'auteur) a beaucoup fait pour ses lecteurs en écrivant l'histoire, ainsi qu'on doit l'écrire, c'est-à-dire en *jettant de grands traits dans un ouvrage*; comme quoi (enfin) il se dispense de citer les sources où il puise, parce qu'il ne croit pas avoir besoin *pour être digne de foi, de traduire la pensée d'autrui, & de la transcrire dans les marges*.

Mais ce que la préface ne dit pas, c'est si les *Achéens*, *les Suisses*, *les Hollandois*, *les Américains* sont contens du livre..... Or pour mon quart, à titre d'*Helvetien*, je puis assurer que non, & je crois que l'auteur s'est dé-

cidément brouillé avec les modernes comme avec les anciens, & qu'il ne fera pas plus fortune dans le nouveau continent que dans le vieux. Je ne parcourrai que les parties qui traitent de mon pays; & s'il n'y a pas plus d'erreurs & de bevues en tout genre dans les trois autres, je paſſe condamnation, j'avoue que M. de M. eſt un écrivain *ſans reproche*, comme il paroit *ſans peur* d'en mériter, & je déclare que ſon ouvrage eſt un modèle accompli de l'*art* (j'emprunte ſes expreſſions) *de jetter dans les rapprochemens, ces clairs-obscurs qui appartiennent à la philoſophie, dont l'hiſtoire s'eſt n'aguere emparée.* (préface page IX.)

D'abord, il s'agit de ſavoir ſi les Suiſſes ſont libres, oui, ou non: ſans définir la liberté, & cela très ſagement, pour laiſſer plus de marge, & pour être de l'avis de tout le monde, afin, ſans doute, que perſonne ne ſoit du ſien, l'auteur dit, tantôt que les Suiſſes ſont libres, page 62 & 153 (1 vol), tantôt qu'ils ſont preſque libres (page 67), tantôt qu'ils ſont un peu libres; plus loin, qu'ils ſont libres à demi, (p. 130), ici qu'ils ſont trop libres, là qu'ils ne le ſont pas du tout, Pages 139-142, 143 &c. Enfin M. choiſiſſez: vous voyez que l'auteur trop poli pour vouloir gêner votre opinion, vous laiſſe

parfaitement le maître de croire à cet égard ce que bon vous ſemblera ; auſſi M. de M. a bien pu ſe réſumer page 142 par cette phraſe remarquable, *avec tout ce qui annonce la liberté la Suiſſe eſt-elle libre?* ..... Ma réponſe a dû être preſſentie.

Une queſtion pour le moins auſſi intéreſſante que la précédente eſt celle ci, que l'auteur ſe fait page 151, *quel eſt l'objet de la ligue (Helvetique)*? ici il hazarde une déciſion, & ne laiſſe plus, comme à l'égard de la première, l'option entre les divers ſentimens ; *c'eſt, dit-il, la reunion des forces générales pour la défenſe individuelle.* Remercions M. de M. de nous avoir redreſſés; car juſqu'à préſent nous avions été aſſez imbéciles pour croire que l'objet de toute confédération étoit préciſément le contraire..... *C'eſt-à-dire, la réunion des forces individuelles pour la défenſe generale.*

„ Page 59 : *Les Romains n'ont point imprimé* „ *leurs traces dominatrices ſur les rochers de Vallais* „ —— *Leur langue n'a point été confondue avec* „ *l'idiôme national. Annibal n'arriva point juſ-* „ *qu'au centre des Alpes, vers leſquelles les voies* „ *conſulaires ne furent point dirigées.*

Ces trois phraſes ſont ſans contredit belles & ſonores, mais elles n'en renferment pas moins trois erreurs. — 1o. *Les Veragres & les*

Sedunois, anciens peuples du *Vallais*, ont été conquis par les Romains. 2°. Le patois du bas *Vallais* eſt en grande partie compoſé de mots latins, celui d'une partie du canton de Fribourg s'appelle le *romand*, à raiſon de ſon origine : l'idiôme de pluſieurs *vallées Griſonnes* ſe nomme par la meme cauſe *Ladino* & *Romantzch* : 3°. Une voie Romaine paſſoit dans le Val-d'Aoſte par le *St. Bernard* & *le bas-Vallais* : une autre traverſoit l'antique *Rhetie*, ſituée au centre de nos plus hautes *Alpes* : des inſcriptions, des colonnes milliaires, & l'itinéraire d'Antonin me ſemblent des autorités plus fortes que les aſſertions de M. de M..... qui ne ſauroit le trouver mauvais.

Page 64. » *Les nobles de la Suiſſe avoient forcé* » *le peuple à les chaſſer.*

Excepté *Bale* aucun état de la Suiſſe n'a chaſſé les nobles : dans pluſieurs cantons ils ſont reſtés ce qu'ils etoient. On n'a pas fait d'une affaire d'opinion une cauſe de ſpoliation & d'exil. On a proſcrit par fois quelques nobles oppreſſeurs, mais non les nobles qui, autant que ceux qui ne le ſont pas, ont combattus pour la formation & la defenſe du Corps Helvétique..... Arnold de Winkelried etoit Chevalier. pluſieurs chefs de

file tués à Sempach à la tête des bataillons des confédérés étoient de la meilleure nobleſſe.

Page 66 *O hon IV avoit donné à Rodolph les Sénéchauſſees d'Uri, de Schwitz, d'Underwald*

C'eſt la première fois que ces trois cantons ont été érigés en *ſénéchauſſees*. — Grand merci de leur part à Mr. de M. pour un tel honneur auquel ils ne s'attendoient gueres.

68 *Cette perche fut nommée le joug.* — Excuſez Mr. de M. Ce n'eſt pas la perche où *Gesler* fit élever ſon chapeau qui fut appellée le joug d'Uri, mais un château voiſin d'*Altorf*.

74. C'eſt à côté de la *chapelle, dans le même village de Gruti que les trois libérateurs s'unirent.* Nous autres Suiſſes qui nous piquons de connoître notre patrie auſſi bien que M. de M. nous trouvons dans cette phraſe un anachroniſme & deux fautes de géographie, tant ſeulement; la chapelle de Guillaume Tell n'a ete bâtie que quatre-vingts ans après l'événement dont elle conſerve le ſouvenir. Par conſéquent les trois libérateurs ne purent s'unir dans le voiſinage d'un monument qui n'exiſtoit pas encore; de plus le *Grutli* & non *Gruti* eſt ſéparé de la chapelle par toute la longueur du lac des quatre

cantons, & ce *Grutli* n'a pas l'honneur d'être un village, mais tout bonnement une prairie avec une petite ferme.

75. *Le ſerment fut ſigné le* 18 *Octobre* 1307. Quel malheur que Mr. de M. s'obſtine à nous cacher ſes autorites. Le premier à nous parler du ſerment ſigné par les trois liberateurs, il nous rendroit un vrai ſervice de faire connoître cette pièce ſon lamentale de notre hiſtoire ..... Mais malheureuſement elle n'exiſte nulle part.... que dans ſon imagination.

76. *Cette ligue étoit un acte de rebellion. Feudataires de l'Empire, ils (les Suiſſes) ne pouvoient s'armer contre lui, & je ne puis pardonner la puerile diſtinction qui fut faite entre l'Empire & la maiſon d'Autriche.*

Ni moi non plus, je ne vous pardonne pas, M. de M. l'ignorance abſolue du droit Germanique qui vous rend ſi inexorable. Apprenez une fois pour toutes, (car vous retombez ſouvent dans la même bevue) apprenez qu'on pouvoit être membre de l'Empire ſans dependre de la maiſon d'Autriche, & qu'on ne renonçoit point, tant s'en faut, à cette qualité, en refuſant d'être les ſujets immédiats d'un chef électif du Corps Germanique.

On eſt rebelle quand on ſe révolte contre un ſouverain légitime, mais les trois cantons n'ont jamais été ſujets de l'Autriche, ils étoient *hommes libres de l'Empire* & reconnus pour tels par pluſieurs chartes authentiques, & Rodolph ou Albert n'avoient pas plus de droits de règner ſur eux que ſur *Francfort* ou *Hambourg*. Auſſi les cantons n'uſoient point d'une *formule hypocrite*..... comme dit M. de M. p. 80, en déclarant qu'ils defendroient leurs privilèges ſans préjudice des droits de l'Empire.

P. 77, M. de M. compare la bataille de Morgarten à celle des *Thermopiles* & p. 219 à celle de Marathon, & malheureuſement pour l'auteur, elle ne reſſemble guere plus à l'une qu'à l'autre.

P. 78. *Le traité de Brunnen fit diſparoître toutes les conditions.*

M. de M. qui a été à *Schwitz*, à *Altorf* n'y a-t-il donc vu ni nobleſſe, ni clergé, ni famille habile au gouvernement, ni gens qui par la conſtitution ne peuvent y entrer.

P. 88. Quand on veut écrire ſur un pays, M. de M. il ne faut pas eſtropier les noms propres; nous ne connoiſſons pas en Suiſſe *Furnsberg*, *Mutlees*, mais bien *Farnspourg*, *Muttens* &c.

90. *Oſtracisme* eſt ſans doute un mot qui fait bien dans une phraſe moderne, mais la peine de mort decrêtée contre tout Suiſſe qui abandonnoit ſon drapeau eſt tout ſimplement une loi portée contre les laches, & n'a pas plus de rapport avec *l'oſtraciſme Athénien qu'avec la maſſe Vallaiſanne.*

93. M. de M. eſt le premier qui ait comparé les cantons repouſſant à main armee l'oppreſſion de l'Autriche, dont encore une fois ils ne furent jamais ſujets, *à ces eſclaves revoltés que Spartacus conduiſoit au combat.* Ce rapprochement eſt trop faux pour y voir autre choſe qu'un mauvais compliment.

97. Le duc de Lorraine n'a point eu 8000 *Suiſſes a ſa ſolde à la bataille de Morat;* les cantons s'y ſont battus pour leur propre compte. Les oſſemens recueillis a Morat ne couvrent point une plaine, mais tout le pavé d'une chapelle aſſez etroite : il paroît que l'argent & le terrein des autres coûtent fort peu à M. de Meyer, ce qui lui coûte le plus, c'eſt la verité.

105. Quand on fait une note, c'eſt ordinairement pour éclaircir ou amplifier le texte; dans celle de cette page M. de M. ne fait que l'embrouiller encore davantage; il parle des treize cantons, & n'en nomme que douze;

il annonce qu'il va les nombrer dans leur *ordre fédératif*, & il n'y a que les trois premiers qui soient à leur place ; les autres sont pêle & mêle ; excusez, M. de M. mais en vérité vous ne serez jamais mon maître de géographie, encore moins d'histoire.

P. 105. On peut sans doute attaquer à quelques égards l'usage des services étrangers, mais il ne faut pas l'attaquer par de faux allégués : l'auteur nous assure *que les Grecs auroient rejetté la proposition de servir des puissances étrangeres.* Quoi ! M. de M. un homme qui a lu tous les auteurs anciens, même *Rollin*, n'a t il jamais entendu parler ni de la retraite des 10,000 Grecs soudoyés par *Cyrus* le jeune dans sa révolte contre son frère & roi légitime Artaxercès, ni de l'expédition d'Agesilas roi de Sparte, en Egypte, avec des troupes Grecques, ni de l'infanterie Grecque à la solde de Darius, qui risqua d'arracher la victoire à Alexandre le grand, sur les bords du Granique ; faites mieux vos classes M. ou n'écrivez pas.

106. *Pa on en eut-on avis si ces pas rendus maîtres de la Fa e Com é de la Lombardie pendant qu'ils le pr vi nt?*

Pourquoi pas M. de M ! con me on vous a pardonné de ne pas prendre la L urse ou la montre de vos vo ins q il y a l

trouvez ſur une table, & qu'il n'y a perſonne dans l'appartement : & puis rappellez vous qu'un homme qui a déja reproché mal à-propos vingt fois au moins a notre nation de s'etre revoltée contre la maiſon d'Autriche, eſt bien gauche de lui reprocher de n'avoir pas conquis des provinces ſur leſquelles elle n'avoit aucun droit.

P. 110. & ſuiv. C'eſt ici que l'auteur entaſſe bevues ſur bevues. Il appelle les Suiſſes réformés *luthériens*, tandis qu'il n'y a pas une égliſe *luthérienne* dans les treize cantons. Il met Fribourg au nombre des cantons dont Zwingle changea le culte, tandis que cet Etat eſt reſté bon catholique : il dit *qu'Underwald donna lieu aux hoſtilités* en offrant un azile aux réformés de Berne & de Zurich ; tandis que ce fut exactement le contraire, *Zurich* ayant reçu des réformés chaſſés des cantons catholiques, au nombre deſquels eſt *Underwald*. Il parle d'une paix ſignée à *Caſtel* ; nous n'en trouvons nulle mention dans nos annales, à moins que ce ne ſoit *Capp l.* Il reproche aux cantons catholiques, de n'avoir pas permis qu'on allumat dans leur territoire *le flambeau de la philoſophie*. Ecoutez, M. de M. c'eſt qu'on n'aime pas les incendies & que ce flambeau brûle plus qu'il n'éclaire. Je n'en dis pas da-

vantage ſur ce point, mais *à bon entendeur*, ſalut.

Si l'auteur raiſonne ſi bien religion, hiſtoire, géographie, nous allons voir qu'il n'eſt pas moins fort, ni moins modeſte quand il parle de politique, car il nous apprend.

P. 115, 116. *Qu'il n'y a diete generale que lorſque le Corps Helvetique eſt menacé*, tandis qu'elle s'aſſemble régulièrement chaque année. Que *les deputés des cantons réformés s'aſſemblent à Arau ou à Zug pour affaires de religion*, tandis qu'il n'y a jamais eu rien de pareil dans cette dernière ville. 118. *Que le génie des peuples eſt petri de leur ſol, ce qui leur donne un moral rélatif & indigene.* Qui a des oreilles pour entendre entende cette phraſe dont M. de M. a tout l'honneur, ainſi que d'une autre où il parle de l'avortement *des puiſſances artificielles qui ont des mœurs dont la race en eſt point ſur leur ſol.*

122. Qui vous a dit, M. de M. *que la danſe eſt interdite en Suiſſe? Que la morale qui change toutes les coſtumes de l'Europe n'a jamais été ſur le nôtre?* Que nos magiſtrats n'oſent paroître en public *qu'en habit noir & en rabat...?* Que la forme & la profondeur des chapeaux marque toutes les diſtinctions?

128. Mais tout ceci n'eſt rien, voici du plus fort : l'auteur de rit la diete annuelle de *Frauenfeld*. Il y fait venir 4000 deputés, pas moins. En conſequence il la place

d a

dans une vaſte plaine, & pour la préſerver de la chaleur du ſoleil il la couvre de l'ombre des drapeaux. C'eſt ſous deux hallebardes qu'il fait paſſer une partie des votans, & il établit le *bailli de Thurgovie* pour dictateur de cette confédération. Ou vous étiez en délire M. M. ou vous avez voulu vous moquer de vos lecteurs; & le plus étonnant c'eſt que vous oſez dire que vous avez vu une telle diète. pag. 220.

139. Depuis cette page l'auteur qui avoit écrit *avant d'avoir vu*, change de langage. Il vient de parcourir la Suiſſe, & il n'y a obſervé du haut du *St. Gothard qu'indigence, chicanne, ſuperſtition, gibets, loix barbares contre les meres qui font périr leurs enfans, tyrannie populaires*; malgré cela *il y a trouvé des vertus*. Chaque phraſe, juſqu'au bout de la diatribe, eſt un menſonge, ou une contradiction, ou un ramas de mots ſonores & inſignifians.... & je n'ai pas le courage de refuter un tel galimatias.

143. Ici ſe trouve un aveu précieux quoiqu'il ne concerne point nos cantons. Je les ai vus de près, dit M. de M. *& j'ai beni le ciel de n'etre point ſoumis à la tyrannie du peuple.* En cela nous ſommes d'accord, & je l'en beni comme lui!

Je ne pouſſerai pas plus loin l'analyſe de cet ouvrage ; je n'ai relevé que les bévues les plus groſſières, & en voila aſſez pour juger de ſon merite. Je n'aurois pas pris cette peine, ſi ce livre n'avoit une certaine réputation, & ne pouvoit induire en erreur des lecteurs ignorans : mais je le repéte, quand on ne ſait ecrire que des abſurdités pareilles il vaudroit mieux briſer cette plume que M. de M. *laiſſe errer ſur ces feuilles hiſtoriques & qu'il ne puiſe que pour la reprendre plus vigoureuſe & plus aimable*". *page* 138. Je poſe auſſi la mienne, plus dégouté encore que fatigué d'une pareille recenſion, en vous priant M.... d'inférer dans votre Journal ces remarques que m'a dicte l'amour de la patrie & ſurtout celui de la verité.

J'ai l'honneur d'être,

V. T. H. S.

Gruières ſme. M
jour de St. Gothard.

P. S. M. de M. a auſſi publié un voyage de Suiſſe en 1784, 2 vol. Paris 1786, digne pendant à tous egards de l'ouvrage dont je viens de vous rendre compte.

Continuation du manuſcrit de Mr. DE GRAFFENRIED, *ſur la fondation de la ville de* NEW-BERN, *dans la Caroline ſeptentrionale.*

Copie de la lettre & rélation ecrites à Mr. Edward Hyde, Gouverneur de Nord Caroline, le 23 Octobre 1711 *touchant ma delivrance miraculeuſe des Sauvages.*

MAGNIFIQUE ET TRES-HONORÉ SEIGNEUR,

PAR l'aſſiſtance miraculeuſe du Tout Puiſſant je ſuis enfin échappé des mains de la nation barbare des Tuſcoruros; je ſuis arrivé à ma petite maiſon de Newberne preſque mort de fatigue: j'avois été obligé de marcher ſeul & avec beaucoup de viteſſe au travers des forêts de Latechna. Je ne pus me repoſer pendant la nuit que dans un foſſe eſcarpé & dont le fond étoit rempli d'eau & de brouſailles, & en ayant la crainte continuelle d'etre découvert par les ſauvages & devore par les ours, dont j'entendis les hurlemens toute la nuit fort pres de moi: je n'avois ni armes, ni de quoi faire du feu, ni rien pour me garantir du froid, qui etoit

rendu fort vif par un vent du nord tres-violent : j'avois de plus les pieds meurtris & bleſſés par la marche précipitée que j'avois faite. Le matin à l'aube du jour, lorſque je voulus me lever, mes jambes étoient ſi engourdies & ſi enflees que je ne pouvois faire un pas ; cependant preſſé par la néceſſité je m'aidai de deux branches que je rompis, je me traînai le long du foſſe avec une peine inexprimable ; & pour le paſſer je rampai ſur une branche d'arbre qui le traverſoit : enfin, j'arrivai auprès de ma petite ville de Newberne. En approchant de ma maiſon je fus un peu conſolé en voyant qu'elle étoit fortifiée & remplie de monde : je croyois que tout avoit été brulé & deva ſté par les ſauvages dans la cruelle expédition qu'ils firent le long des rivières de Pomplego, de News & de Trent, dont j'avois eu connoiſſance, & dans laquelle ils avoient tué, pillé & ſaccagé tout ce qu'ils avoient rencontré.

Mes gens, perſuadés que j'étois mort, & me voyant bazanné comme un Indien, & cependant avec un habit bleu qu'ils reconnoiſſoient, crurent que j'étois un eſpion des ſauvages qui avoit mis mon habit & qui venoit eſpier quelque choſe, enſorte que les hommes prirent les armes. Comme je

m'approchois, marchant avec peine, boîtant & me ſoutenant ſur deux batons, ils virent bien que je n'étois pas un ſauvage : je leur parlai d'auſſi loin que je pus avec ma voix affoiblie : ils furent ſi ſurpris qu'ils reculèrent de quelques pas : bientôt, ils crièrent que c'étoit leur ſeigneur qu'ils avoient cru mort, & tous accoururent en foule, hommes, femmes & enfans. Quelques-uns pleuroient dans l'émotion de me revoir : ce melange de joie & de larmes fut pour moi un ſpectacle raviſſant & j'en fus touché juſques aux larmes. Après m'être entretenu quelque tems avec ces braves gens, j'entrai chez moi, je me retirai dans mon cabinet, je fis mes prières ardentes, rendant grace au bon Dieu de ma delivrance ineſpérée, & qui dans ces tems peut bien paſſer pour un miracle.

Enſuite je m'informai de ce qui s'étoit paſſé pendant mon abſence ; j'eus le cœur navré de tout ce que j'appris, 60 à 70 Palatins & Suiſſes avoient été maſſacrés & leurs effets pillés ; une partie de ceux qui étoient échappés avoit quitté la ville dans laquelle étoient cependant toutes leurs proprietés : ils y avoient été portés à l'inſtigation d'un certain Guillaume Bri, qui vouloit, avec quelques habitans anglois, en faire une

garniſon pour defendre ſa ſeule maiſon. Il fallut donc bien prendre mon parti & reſter dans mon établiſſement avec une quantité de femmes & d'enfans, & n'ayant qu'environ quarante hommes en état de porter les armes: dans ce moment, nous conſommons tout ce qui nous reſte de grains & de bétail, & ſi nous ne recevons quelque aſſiſtance, il faudra périr ou quitter la place. C'eſt pourquoi, magnifique & très-honoré ſeigneur, nous vous ſupplions de nous procurer des proviſions & munitions néceſſaires, avec des troupes bien armées, afin de pouvoir repouſſer les barbares; ſans quoi il eſt à craindre que tout le pays ne ſoit détruit.

Il eſt ſurprenant & même bien ſcandaleux de voir une ſi grande indifférence & tant de foiblesse chez les habitans du comté d'Albemarle; ils regardent les bras croiſés les ſauvages faire boucherie de leurs proches & de leurs frères, ſans qu'ils puiſſent s'attendre à un meilleur ſort: ils mériteront les mêmes malheurs par la létargie a laquelle ils ſe laiſſent aller: il eſt auſſi bien étonnant que la magiſtrature exerce ſi peu de police ſur cet objet; j'en excepte cependant votre ſeigneurie, qui aura ſurement donné les ordres neceſſaires.

Très-honoré ſeigneur, ce que je dis ici eſt ſeulement pour l'informer comme je ſuis revenu chez moi à Newberne: pour ma juſtification, il eſt néceſſaire que je l'inſtruiſe de quelle manière je ſuis tombé parmi les ſauvages.

Un jour qu'il faiſoit très-beau tems & qu'il y avoit apparence qu'il dureroit, l'arpenteur général Lawſon vint me propoſer de remonter la rivière, me diſant que nous trouverions une très-grande quantité de raiſins ſauvages que nous pourrions cueillir; je trouvai cette raiſon trop foible pour me rendre à ſon invitation. Quelques jours après il revint avec des idées plus importantes; il me dit qu'en remontant la rivière un peu haut nous trouverions un chemin plus court pour aller en Virginie, & qu'en même tems nous pourrions examiner ce pays: il y avoit déja longtems que je déſirois de connoître la diſtance qu'il y avoit juſques aux montagnes, & nous nous décidâmes à faire ce voyage. Je m'informai auparavant de Lawſon s'il n'y avoit rien a craindre des ſauvages; il m'aſſura qu'il n'exiſtoit aucun danger de ce côté là; qu'il avoit déja fait une fois le voyage; que les ſauvages n'habitoient point le long de cette branche de la rivière, & qu'ils

étoient fort éloignés de là. Nous primes toutes les précautions néceſſaires, & des proviſions pour quinze jours : pour plus grande ſureté nous primes avec nous deux Indiens que nous connoiſſions, dont un ſavoit l'anglois; de plus, deux negres pour ramer, & nous nous mimes en route Dès longtems il n'avoit point fait de pluie ; les eaux de la rivière étoient fort baſſes & le courant très-peu rapide ; le jour nous remontions la rivière, la nuit nous tendions nos tentes pour repoſer, & le grand matin nous continuions notre route: Lawſon avoit d'abord demandé que nous priſſions mes chevaux, afin diſoit-il, de pouvoir examiner dans les bois où nous pourrions commencer le chemin de Virginie; je m'y oppoſai d'abord : enfin, je conſentis à prendre un de mes chevaux ; un des Indiens le montoit & ſuivoit les bords de la rivière; dans un endroit il fut obligé de paſſer la rivière, & ce fut notre malheur, parce qu'il ſe détourna & alla vers le grand village de Catechna: je ne ſais s'il ſe fourvoia, ou s'il voulut nous trahir ; les ſauvages étonnés de voir un des leurs à cheval, l'arrêtèrent & lui demanderent ce qu'il faiſoit la? il répondit qu'il nous accompagnoit & qu'il devoit nous conduire plus loin ; cepen-

dant nous remontions toujours la rivière, ce qui allarma tellement les habitans de Catechna qu'ils aſſemblèrent tout ce voiſinage : ils gardèrent le cheval & dirent à notre Indien qu'il devoit aller nous avertir qu'ils ne vouloient pas que nous allaſſions plus loin dans leur pays & que nous devions rebrouſſer chemin, dequoi il nous donna le ſignal en tirant un coup de fuſil : nous repondimes par un autre coup de fuſil. Il étoit deja tard lorſque nous apprimes cette mauvaiſe nouvelle ; nous abordames auprès de la première fontaine pour prendre notre ſtation pour la nuit : nous rencontrames deja là deux ſauvages armés comme s'ils revenoient de la chaſſe : je dis que cela ne me plaiſoit pas, & que nous devions nous en retourner : Lawſon ſe moqua de moi, mais bientôt la choſe devint plus ſérieuſe ; dans un clin d'œil il vint une ſi grande quantité de ſauvages, qui ſortoient des buiſſons & qui paſſoient la rivière à la nage, qu'il nous fut impoſſible de penſer à nous defendre. Notre mort auroit été aſſurée, ainſi ils nous prirent priſonniers, pillèrent ce que nous avions & nous emmenèrent. Dans les deux journees de marche que nous avions faites, nous étions venus juſques aupres d'un village nommé Cocrutha ;

nous priâmes les ſauvages de nous y laiſſer pendant la nuit, en nous donnant des gardes s'ils ſe defioient de nous ; nous ajoutâmes que le lendemain nous deſcendrions la rivière pour nous rendre auprès du Roi à Catechna, & pour nous juſtifier : nous ne pûmes l'obtenir. Ils crurent que j'étois le gouverneur de la province, & fiers de leur capture, ils voulurent nous mener tout de ſuite. Nous fumes contraints de courir toute la nuit avec eux aux travers des branches des forêts, & des marais ; nous arrivâmes vers les trois heures du matin à Catechna, qui alors s'appeloit Hencoſtown, du nom du Roi, qui ſe nommoit Hencocks. Nous le trouvâmes dans ſa gloire, environné de ſon conſeil, aſſis au deſſus d'une eſpèce d'eſtrade, quoique leur coutume ſoit de s'aſſeoir par terre : après une harangue fort animée faite par le chef de notre eſcorte, le Roi ſe leva avec ſon conſeil & vint auprès de nous avec ſon premier officier ; il nous parla avec beaucoup de bonté & d'affabilité, mais nous n'entendîmes que quelques mots de ce qu'il dit ; enſuite il rentra bientôt après ſa ſalute : nous reſtames vers le feu gardés par ſept ou huit ſauvages ; vers les dix heures, les ſauvages ſortirent de leurs cabanes ; ils s'aſ-

ſemblèrent & tinrent conſeil ; ils diſputèrent beaucoup, & nous comprimes qu'il s'agiſſoit de ſavoir, ſi on nous lieroit comme des criminels : il fut décidé qu'on nous laiſſeroit libres parce que nous n'avions pas encore été entendus. A midi le Roi nous apporta lui-même à manger, c'étoit une eſpèce de pain de bled de Turquie, nommé dunuplins, & de la venaiſon dans une eſpèce de bonnet fort dégoûtant. Preſſé par la faim, j'en mangeai quoiqu'avec repugnance : nous eumes enſuite la liberte de nous promener dans le village : le ſoir il y eût une grande fête ; les ſauvages de tout le voiſinage ſe raſſemblèrent pour deux objets, d'abord pour ſavoir comment ils ſe vengeroient des maſſacres & des mauvais traitemens que leurs avoient fait des Anglois de la Caroline, & enſuite pour s'informer ſi leurs voiſins étoient diſpoſes à ſe joindre à eux & à leur donner du ſecours : il faut obſerver qu'en aucune manière, ni moi, ni ma colonie nous n'étions coupables de ce dont les ſauvages ſe plaignoient, comme on peut le voir plus particulièrement dans une note ci-après (*a*).

Le ſoir, il vint donc une grande quantité de ſauvages avec leurs Rois à leur tête : l'aſſemblée ſe tint vers les dix heures du

ſoir, dans une grande & belle plaine particulièrement deſtinée aux fetes & aux exécutions : l'aſſemblée des grands, comme ils les appellent, eſt compoſee de quarante anciens dont le Roi Hencok étoit le preſident ; & ſuivant leur manière, ils s'aſſirent à terre autour d'un grand feu. Vers le milieu du cercle, il y avoit une place qui nous étoit deſtinée, & où l'on avoit mis deux nattes ou matelas de jonc; ce qui eſt une marque d'honneur : nous nous aſſimes deſſus ; à côté de nous vint ſe placer un ſauvage qui ſavoit l'anglois, & qui devoit être notre defenſeur : le Roi fit un ſigne à l'orateur de l'aſſemblée, & il prononça une harangue avec beaucoup de gravité ; on ordonna enſuite que le plus jeune défendroit les intérêts de la nation ; ce qu'il fit très-bien, autant que je pus le remarquer ; il étoit aſſis à coté de notre interprête. Le Roi faiſoit les queſtions, on diſputoit, on prenoit les avis, enſuite on fit une concluſion.

La ſuite au No. pro hain.

Extrait du quatrieme chant d'un poeme manuſcrit de Clotilde, troubadour du quinzieme ſiecle.

Dans la notice que nous avons inſerée ſur Clotilde au mois de Juillet dernier nous fumes contraints de renvoyer à un autre numéro la citation d'un morceau tiré de ſon poeme intitulé *De la nature & de l'univers*. Nous le donnons ici à nos lecteurs; ils y verront cette femme véritablement extraordinaire, s'élever aux plus audacieuſes conceptions de l'aſtronomie moderne, & décrire avec les couleurs les plus brillantes ſa magnifique hypothèſe ſur le ſiſtême de la création L'homme de lettres poſſeſſeur de ces précieux manuſcrits, nous aſſure qu'il n'a change dans ce morceau que quelques mots actuellement inintelligibles; c'eſt aux antiquaires à juger combien eſt grande la diſtance que le génie de Clotilde a mis entr'elle & le ſiècle où elle écrivoit.

QUE ſçavent les humains? que m'ont appris les ſages?
Ung moment apparut ſur l'océan des aſges,
Des Lois, par qui ſe meult l'œuvre des ſix grants jours?
Sommes-nous donc reduicts a l'ignorer touſjours?

Sçay trop que maintz d'iceulx lèvent ung coing du voyle ;
Mais quel, de l'univers, oſa ſcindre la toyle ?
Quoiqu'en penſe l'erreur, je l'avance à regret,
Juſqu'icy la nature a gardé ſon ſecret....
Vainement Archytas, Thalès, Apollodore,
Tant d'aultres plus reſcens, du Miſtre que j'adore,
Tentèrent péneſtrer les adorables fins ;
De leur demeure, hélas ! ont ils ſceu les confins ?
Ore, à peyne en croit on la route conſommée !
Non, je ne croiray point, orgueilleux Ptolomée,
Que l'atoſme fangeux, où rampons aprez toy,
Soit le centre d'ung tout plus eſtranger pour moy
Que pour l'aſtre eſclatant dont tu fais noſtre eſclave !
Et combien d'aultres corps que ton ſyſteſme enclave,
Mieulx que la terre, enfin, peuvent ils s'arroger
Droict d'en faire, entour d'eux, l'orbite converger ?...
Ton vaſte Jupiter & ce loing ain Saturne
Dont ſept globules nains traiſnent le char nocturne,
Ta Vénus elle-meſme aux regarts enflammés,
Et ceulx-là, non cogneus, moins encor deſnommés,
Nageant plus à l'eſcart, dans ce perſe fluide
Qu'appeloit'on, jadis, le néyant ou le vuide,
N'ont-ils tiltres b ſtants de forces & groſſeur
Pour ravir, à Cérès, tel puiſſant vavaſſeur ?
Va, plus n'ont que Cérès, ſi pompeux privilége ;
Du flambeau qui nous luict ſont auſſy le corte e ;
Et, ſans doulte, à milliers, vont croiſant les deſerts
Que diſputte, à la nuict, cet œil bruslant des airs.
Mais.... luy ſeul, dans le calme, eſt-ce donc qu'il repoſe ?
Ah ! trop vay divagant du but que me prop ſe !

Sur les ailes du tems pourquoy n'anticiper ?
Et d'ou vient n'oſ roye, à mes yeulx, diſſiper
Nuaiges eſ anduz ſur la foule vulgaire ?
C'eſt l'inſt nt de mieulx veoir. Jour ne tardera guère
Ou le ciel, aux Gregeois, clos inſy c'aux Romains,
François, ira s'ouvrant p r vos ſçavantes ma ns.
Il naiſtra p rmy vous, l'ntrepide genie,
Qui, des mondes crees, deſmonſtrant l'harmonie,
Aux mobiles accords doibt tout aſſujettir :
Digne organe des lois que j'oſay preſſentir,
Qu'affranchy des liens d ung ſejour léthiſére,
Son eſprit glorieux volant de ſphère en ſphère,
Trouve ez ſein du Très hault qu'aura tant honoré,
Ce repos abſolu, dans l'Eſpace ignoré !
Sans frayer, à ſes pas, telle immenſe carrière.
Prou ſera-ce, pour moy, qu'entr'ouvrant la barrière
Je lui morſtre la voye ; & que, mes jeux d'enfans
L'œil preſparent à ſuyr ſes courſiers triomphans.
Au centre des ſoleils qu'eſtoiles on deſnomme,
(J'entends ceulx-la, ſans plus, qu'apperçoit œil de l'homme ;
Or, à peyne, en veoit il la cent millième part ;)
Loing du foible ſoleil qui ſes flammes deſpart
Tant aux corps ineſgaulx de nos treize planètes,
Qu'aux flancs impeſtueux des bruslantes comètes,
Enmy, diray je enfin, la région des cieulx
Ou gl ſve d Oryon eſtincelle à nos yeulx ;
Ugne eſtrange lueur, en tout temps, ſe diſcerne ;
Ains, à ſegmens divers, ores vive, ores terne,
Par des phraſes confuz, ſon immenſe contour
Decèle un globe-Roy des aſtres d'alentour.
Centre de l'Oryon, dont les clartez le ceignent,

Ne l'eſt moins de tous feux que nos regarts atteignent :
Et, s'il ne luict par ſoy qu'en a-t-il donc beſoing,
Quant tous, de l'eſclayres ſe diſputtent le ſoing ?....
Le brillant Sirius, le blond Phœbus luy-meſme,
De rays, bien que loingtains, frappent le diadeſme
Sous lequel, à pas lents, ſans oncques s'arreſter,
Il ſuit ung fil cogneu, dans les champs de l'Ether;
Chaſque eſtoyle y reſpond, telle en ſoit ..... la diſtance :
Mais, de ce corps-géant, qui dira la ſubſtance ?
Chefs ſuperbe & ſouſtiens de noſtre firmament,
Qu'eſt ſon roc vif, ſinon qu'opale ou diamant ?
Sa terre qu'ung duvet de Lys, d'Ambre & de Roſe ?
Aux ſources qu'en jaillit, à l'onde qui l'arroſe,
Quels perlets, quels ſaphirs ſe peuvent comparer ?....
Quels doulx parfums, à l'air qu'on doibt y reſpirer ?
Quels myrtes d'orangers, aux bois qui le couronnent?
Quels fl ides cryſt ulx, aux mers qui l'environnent ?
Quels m ſtaulx.... mais que dis je ? eh ! poſſible que l'or,
Pour germer en ſes flancs, trop vil ſ roit encor !
C'eſt là qu'au gre du Roy d s ſ he es infinies,
Veille, ſur nos deſtins, ung peu le de g nies :
Non de ces immortels, non de ces purs eſpr'ts
Qu'aux yeux ſeuls de la foi, peignent les Saints-Eſc ipts ;
(Quel abyſme, ſans fond, divines cré tures,
Sépare de ceulx-cy, vos ſu limes nature !)
Bien plus près des humains qu'il ne eſ n de vous,
Ugne fin, tour à tour, les attend comme n us,
Jaçoit qu'affreuſe mort n'y tiegne ſon en p re ;
Car pluſtoſt ou plus tard, de quiconque y re pire

Les

Les jours, ſous froids pavotz en veynes reſpanduz,
Aux portes du neyant s'arreſtent ſuſpenduz....
Du reſte, à ceſtuy point, comparant leur demeure,
Cent de nos ſiècles pleins, pour eulx ne ſont ugne heure;
Le ſiècle, ugne minute; & l'année ung inſtant:
Rien n'ont à redouter ny du ſort inconſtant
Ny des nombreux fleaux que ravagent la terre;
Onc ne ſiffla, contr'eulx, noir demon de la guerre;
Ne ſont, par crainte eſmeuz, voire en proie aux deſirs,
Qu'il ne faut, pour au mieulx ſavourer les plaiſirs;
Brief, de l'homme ont les ſens, l'intellecte de l'Ange,
Et l'heur m ſme, ſans nou s, y ſeroit ſans méslange.
Quoy? ſans nous, dira-t'on?.... que pouvons, en effet,
Sur ung Eſtre, en tout point, ſi grant & ſi parfaict?....
Ah! rien eſt il parfaict qu'en l'azyle céleſte?
Oui, certe, à ces humains, noſtre eſſence eſt funeſte;
Chaſcung d'eulx eſt commis à veiller ſur les parts
Des millions de corps, dans leur grand'ſphère eſpars;
Chaſcung tient, à lui ſeul, le fil des d ſtinees
De tout peuple habi a t terres illuminees.
Des aſtres innomb es d nt leur globe eſt le cœur:
Par eulx, tel regne, icy, de t l r gne eſt vainqueur
Ou bien céde à ſon tour ou re rent avantage,
Ou, cheyant ſous ſ n p ids, en di e s, ſe partage.
Ains qu'on viſt, trop ſou ent, ces D ux des nations
A leur auguſte appuy joind e n s paſſ on!
Des mortels, au prilx d'eu x, inſ s e hémères,
Eſpouſer les debats, careſſer les chimeres;
Et s entr'eulx diviſer, quand debvroient nous ugnir
Mais, ſitoſt, l'Eternel mande pour les pugnir,

D'aultres fils de l'Ether, haultes intell'gences,
Qui, des eſtats d'iceulx, ont ſupreſmes regenc s;
Et dont leur eſt, pourtant, l'ordre m ins ſupérieur
Quoi cilz, n'eſt le dernier du grant cael intérieur....
Ainſy tout eſt l'é, tout s'enſuit & s'ordonne,
Deſpuis l'Eſtre ſans nom qu'en nos lunes, bourdonne,
Juſqu'à l'Archange eſclos ſous l'horiſon ſi pur
Où des lambris divins va s immiſçant l'azur....

Or donc, ce beau ſejour, prem'ère que deſcœuvre,
De la oréation fuſt loing d'eſt e chef-d'œuvre;
Cent mille en poids diſpars, mais en forme pareils,
Roulent, de meſme, entour mille énormes ſoleils,
Qui, dans leur cours eſgal, ſeparéement entraiſnent
Et mondes & foyers qu'à leurs orbes enchaiſnent
Du Moteur primitif les invincibles lois:
Tels ces milles ſoleils, par centaines, à la fois,
De cent globes majeurs les orbites parcourent;
Tandis que, de ceulx-cy, les dix cercles entourent
Ces dix aſtres centraulx dont, inconçu pouvoir
Fait, ſur ung cercle ſeul, grants diſques ſe mouvoir,
Deſcrire ung meſme cours & ſans oncques s'atteindre....
Mais, las! ont commencé; le temps doit les eſteindre!

Enfin, loing par de là qu ils lanc nt des r.yons,
(Dieu pardonne! eh! qu'attend de ſes fo.bles crayons,
Ugne muſe, à ta voix, ſi ne marche inſpirée?)
S'ouvrent les champs vo'ſins du ſuperbe Empyrée;
Ce centre du grant Tout, ce Ciel des Cieux errans,
Où, des ſources du beau, ſeſpandent les torrents,
Où qu'anneaulx radieux, par mill'ards de z nes,
Se croiſent, en tous ſens, ſur le Troſne des Troſnes;
Immuable horizon, gloire à Tryole unité,
Du marche pied ſans pair de la Divinité!

Sur ce troſne, Orient de la clarté première,
Qu'inonde, avant les temps, ugne mer de lumière;
L'Eternel, à nos yeulx, deſvoilé par la foy,
Planoit, enmuy ſa gloire & repoſoit en ſoy;
Quant, fidèle aux décrets de ſa toute-puiſſance,
Il dict: &, du néyant, ſoudain tout priſt naiſſance;
L'eſpace, où que nageoient tant de germes divers,
Sentiſt, au ſein des nuicts, eſclore l'univers:
Lors, ſur le quint choiſy des globes qu'il reſcèle,
Du foyer créateur jailliſt vive eſtincelle;
Et, ſoleils eſclatans auſſitoſt qu'allumés,
Tousjours bruslans, depuis, ſans eſtre conſumés;
Confiez, par Dieu meſme, aux ſoins d'eſprits ſublimes,
Miniſtres eſprouvés de ſes ordres intimes;
Tous, au rang de leur chef, ce guide immatériel,
S'avancent, rayonnans, dans les plaines du Ciel:
Noyant, de leur eſclat, ces millions de mondes
Qu'ont du Maiſtre commun peuplé les mains fecondes.....
Sy qu'ez centre increé de l'immortel ſéjour,
S'aillent, éblouiſſans, flots des ſources du jour,
De meſme, où que ſenit, des ſphères, ſphère immenſe,
De l'eternelle nuict, le regne affreux commence.
Tranſparente eſt la nuit dont ſommes ombroyés,
Près du noir Océan où cleu nt, fouldroyes,
En des gouffres ſans fond, d'horr urs & de ſupplices,
De l'antique dragon les forcenes complices;
Sont ce ces feux-follets qu'evomiſſent Volcans,
Au prilx d'iceulx blaffarts, dez l'aſpect ſuffoquans,
Dont orbes du Chaos, en tout point de leur affre,
Vomiſſent, n'eſclayrant, flamme eſpaiſſe & jaunaſtre

Et dont oncques tarir ne doibt l'iſſur fatal :
Car bien qu'icy la mort plane en ſon air natal,
Y ſont globes nombrez, comme ez champs de la vie ;
Mais ſy qu'en ces bas lieux l'eſpérance eſt ravie,
Nulle progreſſion, nul ordre, nuls accords
N'entretiennent en paix tant d'effroyables corps ;
Aux finiſtres lueurs de leurs eſclats funèbres
Polent, s'entrechoquent, ſous d'opaques ténèbres,
S'effrayant, à l'envy, par les monſtres hydeux,
Qui, ſans ceſſe, en fureur, vont ſifflant autour d'eulx.
On dict, (& pour bailler à touſtaing mal fiance,
N'attends veuillent Alains & leur toute-ſcience ;)
Qu'en ceſte part du Ciel, aſpectant les climaſts
Ou luict, quant le perdons, le vainqueurs des fri-maſts,
Il eſt ung long eſpace, où voultes éthérées
Semblent fuyr hors des plans des routes ſydérées ;
Et, d'ung vuide eſcarte, les deſerts, ſans ſplendeur,
Creuſer, des firmamens, la vaſte profondeur.
Là trois nuaiges noirs, tacles indelebiles,
Offrent meſmes a la nuict leurs meſmes imobiles
Et, bravant, de Phœbus, le tact le plus ardens,
De tout aſtre loingain, flotent mutes ;
Flottent, di-je; il n'eſt rien de fixe en la nature ;
Je le repète encor... &, quant à la matere,
Si rien n'eſt long ny bref pres de l'etnite,
Rien de moindre ou majeur n'eſt ſans finit'....
S'il exiſte, en effect, qu'eſt donc ce phenomene ?
N'eſt ce ung contraſte affreux de cil que fils d'Alomene
Fiſt, au rapport des Grecs, ou bien le beau Memnon

Ez mammes s'eſcouler d'Aurore ou de Junon ? ..
Ah ! loing, loing, pour ung temps, doulx reſves de la Grece !
Vouldroit mon Apollon, ſur les pas de Lucrèce,
Au palais d'U an'e où vous l' v z ſ rpris,
Sous vos rif hes c uleurs dort f ſt t tjo rs eſpris,
Transferer, d H con le r' nt l hy in he ;
Ains, à tous n'eſt perm z b d.r a Corinthe.....
Oui, lorſque j'apperço' c ſt 'm enſe blan l eur,
Sans ceſſe e gale en forme, e e lat, en f aiſch ur
Soit que chien de Procri vie e tar r nos ſources,
Soit qu'eſchap e l'hyver a x a t e des deux Ourſes,
De l'Ether, en deux parts, ſci c e les région,
Laiſſant, arr ère feux qu'ence ct par légions,
Les plans, ſi nu l au p i x, de nos rares eſtoyles ;
M'eſt avis qu'en ce lieu, f nt d f h'r z l s voyles
Qu'ailleurs me vont cela t le f jour fortuné
Promiz à l'homme ingrat, n e me avant qu'il fuſt né,
Où l'œil onc des ſoleils, ne comptera le nombre :
Et l'eſgal, ſi véyoy e ugne athn ſphère ſombre
Que l'abſence d'iceulx t- d de cr pes ſi no'rs,
Diroy que ſont fragmens d s t'n-breux manoirs ;
De ces pl ges de n ort, de ces mouvans abyſmes
Où que d'ung fol o g eil ru i ſ nt les victimes ;
Qu' poſe t, aux de b rd d ugne mer de tourmens,
B ſp ém s enr gés, furi ux r n emens ;
Ou que remords vengeur p urſuit de g uffre en gouffre,
S us des rocs embraiſ's, ſous des torrens de ſoufre ;
Ou le temps n ha po nt d ai le ; ou qu'enfin, deshormais,
Les meſchants ſeront ſe ls & n'aimeront jamais.

LITTERATURE FRANÇOISE.

Conſidération ſur la France, *ſans nom d'auteur, A Londres* 1797.

ENCORE un ouvrage ſur la révolution françoiſe ! & ſans doute encore des diſcuſſions qui jetteront le lecteur dans les dédales rebutans d'une métaphiſique obſcure ſous prétexte d'approfondir les cauſes, la nature, & les effets de cette révolution. Tel eſt l'effroi qu'inſpire le titre ſeul d'un ouvrage politique; mais dès les premieres lignes de celui-ci, le lecteur raſſuré, ſe ſent entraîner & parcourt avec un intérêt indicible & ſoutenu les onze chapitres qui le compoſent, parceque le point de vue ſous lequel l'Auteur enviſage le paſſé, le preſent, & l'avenir, eſt abſolument neuf.

Ce que l'Auteur trouve de plus frappant dans la révolution „ *C'eſt cette force entraînante* „ *qui courbe tous les obſtacles. Son tourbillon em-* „ *porte tout ce que la force humaine a ſu lui op-*

„ *poſer. Perſonne n'a contrarié ſa marche impu-*
„ *nement* ".

„ On a remarqué, dit il, (avec grande
„ raiſon,) *que la revolution françoiſe mene les*
„ *hommes, plus que les hommes ne la mènent* ".
C'eſt, que, ſelon lui, la révolution eſt dans les décrets de la Providence.

Nous n'entreprendrons point d'analyſer un ouvrage qui doit être lû en entier, & dans lequel le génie de l'Auteur s'éleve à la hauteur des plus grands écrivains. Telle eſt l'abondance de traits heureux, de penſées ſublimes, d'idées profondes, que citer eſt impoſſible vu l'embarras du choix. L'originalité piquante de cet ouvrage ſeroit ſeule un mérite inconteſtable & malgré la différence d'opinions contre laquelle il aura à lutter, nous ne pouvons nous refuſer à prévoir la vive ſenſation qu'il excitera. L'Auteur anonime au ſurplus n'a pas à ſe louer de ſon Imprimeur. Entre les nombreuſes fautes typographiques, qui défigurent cet ouvrage, & independamment de l'annonce de douze chapitres, quoiqu'il n'y en ait que onze, l'Auteur peut encore ſe plaindre de pluſieurs contreſens dont les plus marquants ſe trouvent dans l'errata écrit qui accompagnoit l'exemplaire que nous avons reçu.

Errata.

Page 64, ligne 4, il y a évidemment une lacune de pluſieurs lignes apres le mot co-législative.

Page 84, autre lacune évidente avant le mot de Pline.

Ibid. Ligne 21, *m'aſſaillent*, liſez, vient m'aſſaillir.

Page 87, ligne 12 placez le mot *coû*, avant celui de *par*.

Page 147, ligne 19, le mot tyrannie eſt certainement placé à contre ſens.

ANNONCES LITTERAIRES.

JOURNAL des Théâtres, tome premier, contenant les ſix premiers mois, avec une table alphabéthique tres commode pour trouver l'analyſe des pieces nouvelles, données ſur les divers theatres de Paris pendant le cours de ces ſix mois, ainſi que les débuts qui y ont eu lieu pendant le même tems. Prix, cartonnés, demi reliure 16 livres, à Paris au bureau des ſpectacles, rue Guillaume, numéro 1150.

Ce volume préſente l'analyſe de douze pièces nouvelles.

L'abonnement de ce Journal pour les départemens & pour l'étranger eſt de 9 livres pour trois mois.

LITTERATURE ALLEMANDE.

Johann Caſper Lavater Vermächtnis an ſeine freunde, gröſtentheil aus züge aus ſeine tages buche vom jahre 1796, Zurich. Ou *Legs faits par Mr. Lavater à ſes amis, conſiſtants en grande partie en extraits du Journal de ſa vie privée, année. 1796 Zurich.*

ON voit clairement que cette production, uniquement deſtinée aux amis de Mr. Lavater, n'étoit pas faite pour être imprimée; mais par un malheur qu'il a déja éprouvé lorſqu'on a publié il y a quelques années le journal de ſa vie privée, ſes diſpoſitions teſtamentaires ſe trouvent entre les mains de tout le monde.

En plaignant Mr. Lavater d'être ſi peu le maître de ſes manuſcrits, & quoiqu'on connoiſſe déja la tournure de ſon journal, on pourroit raiſonnablement s'attendre, puiſque ces legs n'en ſont que des extraits, qu'il a du moins choiſi pour ſes amis légataires ce

que ce journal contient de plus intéreſſant, & que le public qui, (ſans avoir droit de s'y attendre) ſe voit au nombre des amis de Mr. Lavater, trouvera dans cet écrit ces aveux dont la précieuſe franchiſe mettent à même de juger l'homme de génie dans ſes momens d'abandon, ou des éclairciſſemens ſur bien des objets encore obſcurs concernants le caractère, la vie, les opinions, les écrits de Mr. Lavater, éclairciſſemens qui ſans doute jetteroient un nouvel éclat ſur cet homme célèbre, juſqu'ici l'objet de l'éloge & de la critique la plus paſſionnnée.

L'eſpoir qu'on conçoit en liſant le titre s'augmente encore, lorſque dans l'introduction on voit l'Auteur promettre à ſes amis avec ſa ſolemnité ordinaire :

„ Qu'il leur laiſſe des choſes qui ſe reli-
„ ſent toujours avec plaiſir & avec utilité,
„ qu'aucun être ſage & bon ne ſe repentira
„ d'avoir lû, & qu'enfin l'idée de les avoir
„ écrits lui ſera du bien dans ſes derniers
„ momens.

Sur une telle promeſſe on s'empreſſe de profiter de ces richeſſes : en voici quelques échantillons qui mettront le lecteur à même de ſe faire une idée de leur nature.

Le 1er. Janvier 1796.

Paragraphe 9.

A un ami. Si nous apprenons ſeulement une choſe, qui eſt d'agir avec plus de repos, de parler, de penſer, d'écouter de lire, de ſcruter, de jouir, de nous priver, de ſouffrir enfin avec une parfaite tranquilité d'ame, alors le péché ſeroit preſqu'impoſſible.

Mardi 5eme. Janvier.

Paragraphe 2.

J'ai prouvé par des principes de morale, à un de mes amis, & à une autre perſonne, qu'il eſt très-condamnable de ſe ſervir d'abréviation dans l'écriture, ou d'écrire d'un caractere inliſible.

Mr. Lavater devoit à ſes autres amis le développement de ces principes, d'autant plus qu'on voit par le paragraphe ſuivant qu'il attache la plus grande importance à une bonne main.

13. *Janvier.*

Il s'en eſt peu fallu (dit-il) „ que je n'aye „ éprouvé un mécontentement amer contre „ un ami, qui a eu l'imprudence, en m'écri- „ vant pour une affaire importante, con- „ cernant une perſonne pauvre & abandon- „ née, de griffonner ſon adreſſe de manière

» à ce qu'elle eſt inliſible, & l'on ſeroit tenté
» en voyant cela, de conſeiller aux perſon-
» nes auxquelles on s'intéreſſe, de ne jamais
» ſe confier pour ſoi, ni pour aucune affaire
» imp rtante, à quelqu'un qui ne ſait pas
» écrire liſiblement ſon nom & ſon adreſſe.
» Comment, en ff t, eſt-il poſſible qu'un hom-
» me fait & raiſonnable puiſſe ſe permettre
» un tel defaut ".

Quoique cette dernière phraſe de Mr. Lavater annonce que le conſeil qui la précéde tient à ſon ſiſtême *phiſionomique* qu'il étend ſans doute juſques ſur les caractères de l'écriture, on ne peut qu'être étonné que ſon ame ſenſible conſente à un jugement auſſi dur, & auſſi dénué de philantrophie. Sans doute il eſt louable, même important de s'appliquer à acquérir une bonne main ; il eſt encore plus agréable de recevoir des lettres & des adreſſes liſibles, mais faire de ce talent la pierre de touche du caractere moral, nous paroît une co ſéquence auſſi dangereuſe qu'elle eſt peu indulgente : au ſurplus M. L., lui meme ne ſuit pas le conſeil qu'un moment d'humeur pourroit le porter à do ner à d'au tres, pu ſque ce griſonneur étoit ſon ami, mais il ſai it cette occaſion, pour prier ſes autres amis, qui ſont ap-

pellés & doivent correſpondre avec lui auſſi longtems qu'il eſt encore ici-bas, de s'appliquer à lui écrire le plus correctement poſſible, du moins de ne jamais abrévier leur nom, & d'obſerver la règle (qu'il a cent fois donnée à ſes enfans) de rendre à Ceſar ce qui appartient à Céſar, & à un I ce qui appartient à l'I, c'eſt-à-dire le point ſans lequel cette lettre perd ſon eſſence.

Nous faiſons grace à nos lecteurs du reſte de ce paragraphe; en voici un autre tout auſſi ſingulier.

13.

A une amie qui nous a envoyé, à moi & aux miens, des étrennes de nouvel an.

„ Pourquoi faut-il (me demandai-je ſouvent,) qu'ayant autant de plaiſir à donner, je ſois toujours dans le cas de recevoir? Ah ſans doute, (me répondois-je) c'eſt afin qu'en qualité de créancier de pluſieurs, je ſois appelé & j'aye l'occaſion de rendre beaucoup de ſuite autre vie: il faut dans celle-ci que, content du bonheur qui eſt l'apanage de la claſſe laſſe, j'accepte les dons d'autrui; mais j'eſpere que j'atteindrai enfin, ainſi que beaucoup de mes amis qui y ſont déja parvenus, à la félicité de la premiere claſſe, la faculté de donner à mon tour."

Nos lecteurs en auront assez, sans doute, pour juger de l'intéressant héritage promis par Monsieur Lavater à ses amis. Quant à nous, nous n'y voyons, (en exceptant néanmoins quelques bonnes sentences) qu'une Rapsodie informe, ennuyeuse; un Regître sec, une nomenclature de ce qu'il dit, pense, ou rêve; & qu'enfin ceux qui lui ont joué le tour de faire imprimer ses donations testamentaires, ne feront pas au nombre de ses héritiers, puisqu'ils ne sont certainement pas au nombre de ses amis.

Wilhelm Meister lehr Jabre, *ou les années d'apprentissage de Wilhelm Meister : Roman par Mr. Göthe*, 4 *vol. petit in*-8°. *Berlin* 1796.

Des tableaux charmans, des scenes intéressantes remplies de sentimens & de détails pris dans la vraye nature, rendu avec son coloris le plus chaud, beaucoup d'observations fines, profondes & justes sur divers objets, enfin les charmes du style; tels sont les traits auxquels on reconnoit dans cette production l'auteur de Werther, & qui la fait lire avec plaisir, malgré les defauts du plan de l'ouvrage, l'invraisemblance des moyens, & l'obscurité de leur développement & de leurs effets.

Wilhelmine eine Geſchichte in zwey Theilen, von J. F. Junger, *ou Vilhe'mine, hiſtoire en deux parties, de M. J. F. Junger, avec cette épigraphe:*

Tout ce qui luit n'eſt pas or. *Berlin* 1796.

PLUSIEURS Romans ont prouvé qu'un choix uniquement dicté par le cœur eſt ſouvent moins heureux que celui qu'inſpire la raiſon, qu'un bel homme ou une belle femme ne ſont pas néceſſairement de bons époux. Entre ceux qui ont cherché à graver cette moralité dans la tête de la jeuneſſe, Mr. Junger s'eſt diſtingué par l'agrément, la vraiſemblance, l'intérêt avec lequel il a traité ſon ſujet. L'hiſtoire de Vilhelmine entraîne le lecteur par la vérité des peintures & celle des caracteres. L'Auteur raconte bien, coulamment, il ſait ſoutenir l'intérêt; un traducteur François n'y trouvera pas ces alambiquages de ſentiment, ces manques de goût qu'il eſt ſi néceſſaire d'élaguer; & ce Roman eſt en général un de ceux dont on peut recommander la lecture.

FRITZ ein komiſcher, Roman von J. F. Junger, *ou* FREDERIC, *roman comique de Mr. J. F. Junger, premiere & ſeconde partie.*

HISTOIRES amuſantes, contes à rire, Romans comiques, qui ne ſont que de lourdes plaiſanteries. Les catalogues des libraires Allemands fourmillent de titres pareils; & ſous un tel paſſeport, le lecteur attrapé croit ſe recréer, & rejette bientôt avec dégoût ces ſortes de productions; mais celle-ci ſe diſtingue des autres, elle a toute l'originalité, la gaieté, le ſel qui caractériſent M. Junger. C'eſt la peinture fidèle des ſcènes de la vie, écrite d'un ſtyle ſi naturel, ſi coulant, qu'on pourroit, quoiqu'à tort, s'imaginer que rien n'eſt plus facile qu'une compoſition de ce genre. Dans tous les imbroglios qui ſe ſuccédent coups ſur coups, en produiſant une ſérie d'événemens les plus inattendus, le héros eſt toujours une paume avec laquelle l'Auteur ſe joue habilement; & l'on ne prévoit point, dans ces deux premieres parties, où elle tombera enfin, lorſque Mr. Junger ſe laſſera de la jetter & de la reprendre. La ſeconde partie laiſſe le héros entre les mains de

de la police, & le lecteur fort impatient du dénouement.

SKIZZEN v. A. G. Meiners, 11, 12, 13, 14 *recueil. Leipſic* 1796.

LES eſquiſſes de Mr. Meiners ſont trop connues, trop eſtimées des gens de goût de tout pays, pour qu'on ne voye avec plaiſir l'annonce de ces quatre nouveaux recueils, continués par l'Auteur dans la même maniere que les précédens, & dignes du même accueil qu'ont reçus les premiers. Des hiſtoires & anecdotes vraies, d'autres allégoriques, & des fables auſſi morales qu'agréables, ſont contenues dans le 11eme. & le 12eme. recueil. Les deux ſuivans ſont conſacrés à des cauſes criminelles, dont quelqu'unes ſont deja connues, mais dont la plus grande partie n'ont pas encore été imprimees. Les faits ſont tires ſoit des recits des intéreſſés, ſoit des actes manuſcrits qui contiennent les procedures; & quoique Mr. Meiners n'aye pas cherché a raſſembler des cas extraordinaires & compliqués, il n'eſt aucun fait en recueux qu'il préſente à ſes lecteur, qui ne puiſſe leur fournir quelques traits du cœur humain, & qui ne donne matiere à quelque

obſervation ſur l'enchaînement ſingulier du bien avec le mal, ſur la ligne de ſeparation preſqu'imperceptible entre la vertu, la foibleſſe ou le vice; ſur l'incertitude des jugemens humains; enfin ſur beaucoup d'autres verités qui tiennent à celles-là. Sous tous les rapports, ce livre eſt un ſupplement intéreſſant à la pſichologie & connoiſſance du cœur humain.

NECROLOGIE.

Article envoyé.

Le nom du célebre Tiſſot, connu de l'Europe entiere, donnoit déja la latitude du ſentiment que ſa perte a fait eprouver; un juſte tribut d'eloges & de regrets a paru dans les derniers journaux de Lauſanne. On croit devoir adreſſer au Réda eur, celui d'un homme dont Mr. Tiſſot lui-même ſa ſoit le plus grand cas, & que la mo t a enlevé peu de ſemaines avant ſo il'u e compatrio e.

La recon oiſſance & l'amitie entraînent a r dre i un h n m g pub ic au m ri e & aux tr ns de M le Do teur Chat lu at, arrach' a ſ f mill , a ſ s ami , a la vi le d Moud d o t il e it le m d c n, & a ſo P y , qui pouvoit eſperer de ouir l g

tems de ſes connoiſſances dans l'art de la médecine, qu'il pratiquoi avec autant de ſenſibilité que de ſucces. C'eſt en ſoignant avec un zèle rare, les malheureuſes victimes d'une maladie contagieuſe, qu'il a été conduit au tombeau.

On trouvoit en lui l'homme moral & religieux ſans pédanterie; il joignoit à un caractere droit & ſûr, ces excellentes qualités qui font l'ami de tous les momens, le conſolateur de toutes les peines. Il falloit le connoître pour l'apprécier comme il méritoit de l'être. Un certain abandon de franchiſe, dénué des précautions de la politeſſe maniérée du monde, lui donnoit l'air de manquer d'uſage, mais il pouvoit s'en paſſer. Ses mœurs étoient ſimples comme lui, & pures comme ſon ame. Heureux les êtres de cette trempe, s'ils n'avoient rien à démêler avec les autres hommes!

Amateur de tout ce qui plaît dans la nature & les arts, connoiſſeur en muſique & en peinture, il en faiſoit ſes delaſſemens, & en ſavoit aſſez pour intéreſſer dans ces deux genres, en faiſant partager le plaiſir qu'il y trouvoit. Il n'éprouva jamais ces momens de vuide qui rendent nuls les hommes dont l'exiſtence ne s'etend jamais au dehors, par

les délicates jouiſſances d'une ſenſibilité expanſive.

ANNONCES

DE LIVRES NOUVEAUX.

*Le voyage à Brunſwick, roman comique, traduit de l'allemand du baron de Knigge, par F***. G**\. 2 parties. Paris*, 1797.

Mr. de Knigge, enlevé, il y a peu de tems, à la république des lettres, étoit connu en Allemagne par ſes talens, comme écrivain, & peut-être plus encore par ſes opinions politiques.

Doué d'un eſprit cauſtique, mordant; & frondeur décidé des cours, des grands, en un mot de l'ordre établi, il aſpiroit à la gloire de paſſer pour novateur. *Le roman de ſa vie, le journal d'Ur adt, Peter Claus*, aſſez mal traduit ſous le titre du *Gilbas Allemand*, ces trois productions ſatyriques, remplies d'eſprit, d'imagination, de talens (quoique la peinture des mœurs y ſoit trop chargée) ont eu un ſuccès merité & décidé en Allemagne, dans le tems où l'on ne ſe doutoit pas encore du danger auquel on ſeroit expoſé par cette fauſſe philantropie, qui ſous prétexte du bonheur du peuple, ne cherchoit qu'à tout anéantir.

Auteur de pluſieurs autres ouvrages où il prodigue ſon talent à ſoutenir les nouveaux principes, Mr. de Knigge avoit beſoin de ſe delaſſer de travaux auſſi importans; & il compoſa le roman que nous annonçons, voyage réellement comique d'une ſociéte d'originaux habitants la campagne, qui vont de leur village à Brunſwick, pour y aſſiſter à l'aſcenſion de l'aeroſtat Blanchard. De jolies peintures, des aventures ſingulières, des contretems burleſques, des converſations plaiſantes, une critique gaie, ſpirituelle ſur les mœurs ou la littérature, font de cette production une lecture agréable, & dans laquelle, excepté une ſeule note, on n'a point l'ennui de trouver des digreſſions prétendues philantropiques. Le traducteur dont cette traduction eſt le premier coup d'eſſai, a ſu entrer dans l'eſprit de ſon Auteur, & nous ne doutons pas qu'il ne corrige lui même les fautes qu'une plus grande habitude dans l'art d'écrire & de traduire lui feront appercevoir.

Eſſuſſe d'un plan d'education, par A. H. Dampmartin, avec cette épigraphe:

Reglez par une ſainte pudeur non-ſeulement les études & les exercices, mais encore le repos & les jeux de l'enfance.

(TACITE.)

Berlin 1796, *& ſe trouve à Lauſanne, chez Mrs. Durand & Comp. Libraires.*

Fragmens Moraux & Littéraires, par A. H. Dampmartin, avec cette épigraphe :

Faites votre devoir & laiſſez faire aux Dieux.

(CORNEILLE.)

L'inſtruction eſt la prudence des jeunes gens, la conſolation des vieillards, l'ornement des riches.

DIOGENE *le Cynique.*

Berlin 1797, *ſe trouve chez Mrs. Durand & Comp. Libraires à Lauſanne.*

NOUS reviendrons ſur ces deux productions du même Auteur, dont la derniere eſt deja connue de nos lecteurs par une lettre qui nous a été adreſſée de Berlin, & que nous avons inſérée dans notre N°. de Juillet dernier.

METAMORPHOSE
DE NAIS EN FONTAINE.

NAIS étoit nymphe des bois,
Tendre & modeſte, quoique belle,

Un Trace iſſu du ſang des rois,
L'aimoit, il etoit aime d elle.
C pis au pr tems de ſes jours
N avoit qu' paroit e pour plaire,
Nais vouloit etre ſeve e,
Il eut fallu t'être t uj urs:
Elle fut ſe ble, et ſa defiite
En comblant les vœux de Capis
Du perfide enfant de Cypris
R ndit la victoire complette.
Helas des plaiſirs les p us doux
L'ombre legere et fugitive
Comme l'onde qui fuit la rive
Trop ſouve t s'éloigne d nous
Bientôt la nymphe infortunée
Par l'amant ingrat et trompeur
Dont e le avoit fait l bonneur
Fut lâchement abandonnee
La noire en preinte des douleurs
Te nit ſe gr ces et ſes charmes,
Ses beaux y ux s'inondent de larmes,
L'air retent t de es cl meurs.
S plainte u ſe ur du tonnerre
Vient fr p r l c elle des dieux
Et Jupin da g ur la terre
Ab iſſer un mom t l yeux.....
O toi le qu' ' r cu lé r,
Dieu puiſſan re t ab e m tre
Verges mo u affront cr e;
Souff r tu q u i vil m rtel
Oſe inſul er a f ibl ſſe
Et dechir r c cœur!
Fr ppes, pui ſ f c ur;
C eſt ta fi e, c' t i u il bleſſe.
N t ue i-j s ma tendreſſe
En f c et p t i s i tereſſe,
I eſt f uve f le vo's.
Q'il n'ou l'e, et que ſa préſence
N d-chon re us c s t 's;
C a s plutot mon e ence:
De l'a o ret e ſi pu'ſſ nce
cu e ebr ve ai e l s c'x.
De l outrage et de la ve g ance

Seule je veux porter le poids.
De ſa fi le deſe peree
Jupiter entendit la voix,
En fontaine elle fut changee,
Mais peut-on fuir ſa deſt iee !
Helas, pour prix de ſes faveurs
La nymphe metamorphoſee
Tous les jours ſe voit delaiſſée.
Les bergers et les voyageurs
A cette ſource jailliſſante
Que Naïs g oſſit de ſes p eurs
Accourent calmer les ardeurs
D une ſoif longue et devorante;
A peine heureux et ſa isfaits,
Ils abandonnent tous ſans peine
La trop complaiſante fontaine
Sans plus ſonget à ſes bienfaits.

M. D. V.

L O G O G R I P H E.

JE ſu' ſ ns té e à calc ler les temps;
Je ſuis ſ s queue, à la me ci d s vents :
En me ren a it & n a queue & ma tête
Je ſuis bien c ere a to t lecteur honnete.

C H A R A D F

CHACUN dit et e i ne t er,
Chacun jou't de mon d i,
Chacun ſouhaite mon entier.

LE mot du lo ' he du numero p é ede t e *Dame*, ou l'on trou e a e.

NOURMAHAL,

Ou la Reine des Indes.

Anecdote Orientale.

ON ſait que Géhanghir, empereur du Mogol, etoit tellement amateur de la beauté que ſon ſérail étoit peuplé de tout ce que l'Orient produiſoit de plus parfait en ce genre. Il employoit ſes tréſors immenſes à payer les chefs-d'œuvres de la nature, & la cupidité des marchands d'eſclaves étoit trop puiſſamment excitée, pour ne pas tourner leurs ſoins de ce côté là. Mais au milieu des beautés nombreuſes qui ſe diſputoient les regards de l'empereur, il éprouva bientôt le vuide de la ſatiété, & l'ennui fermoit ſon cœur à l'amour. Il ne demeura pas longtems dans cet état d'indifférence. Un de ces objets raviſſants, fait pour captiver toutes les facultés, lui rendit les tranſports, les craintes & les inquiétudes de la plus violente des paſſions. Un jour qu'il étoit renfermé avec ſes miniſtres, on vint l'avertir que deux femmes le ſupplioient de leur accorder une audience ſecrète Il fut d'abord etonné de cette ſin-

gulière demande. Il finit cependant par donner l'ordre de les introduire en ſa preſence. L'une des deux ſuppliantes, déja dans l'automne de l'âge, s'approcha du trône, remit un placet à l'empereur, & parla en ces termes: ſublime maître du monde, grand Géhanghir! ſois favorable aux prières de la femme & de la fille de ton ſerviteur Ibrahim que pourſuit ta vengeance pour avoir pris part à la révolte de ton fils Méro Iach, & qui eſt plongé dans le fond d'un ſombre cachot, où accablé du poids de ſes chaines, il attend à chaque inſtant la mort..... qu'il a méritée, s'ecrie l'empereur, d'un ton terrible, qu'il a méritée par ſon parjure & ſon ingratitude. Le monſtre! il n'a vécu que trop longtems, & le glaive de la vengeance doit abat re ſa tête. Il deſcend de ſon trône à ces mots & déjà ſa bouche s'ouvre pour prononcer l'ordre de cet arrêt fatal. Tout-à-coup il expira ſur ſes levres, & la plus vive a miration le ſaiſit à la vue de la charmante fille d'Ibrahim tombée à ſes genoux, en re'ettant en ari ère le voile qui lui cachoi ſa beauté. — Grace, grace, d't-el e; la fi e du coupable, du malh u eux Ibrah'n, ' o e ta cle n n e & te d nande la v d 1 è e. F 1 prononçant ces mots du to 1 le p 1 emu, avec

l'accent le plus paſſonné, un torrent de larmes coule de ſes beaux yeux ſur ſon ſein voilé d'un léger nuage de mouſſeline dont la tranſparence ne deroboit qu'imparfaitement toutes les beautés. Qu'Ibrahim ſoit libre, s'écrie le monarque en relevant la belle ſuppliante avec un tranſport dont il ne fut pas le maître; ſes crimes lui ſont pardonnés; mais toi, ſon ange tutélaire, toi qui calmes les tempêtes de mon juſte couroux, ſois la compagne de ce maître dont tu viens de déſarmer la vengeance, habite ce palais pour en faire l'ornement. Auſſitôt Gehanghir ordonne qu'Ibrahim ſoit libéré, & pendant que ſon épouſe vôle dans ſes bras, & que rendu à ſa famille éplorée, il eſt nommé général des armées de l'empereur, ſa fille entre dans le ſérail, où les plus ſuperbes appartements lui ſont deſtinés. A peine âgée de ſeize ans, elle annonçoit déja un génie auſſi vaſte que précoce, & peut-être ſes parents avoient-ils prévu l'élévation à laquelle ſa beauté & ſes talents la feraient parvenir, du moins n'avoient-ils rien négligé pour l'en rendre digne en cultivant les heureuſes diſpoſitions qu'elle tenoit de la nature. Quoique flatt'e de l'encens idolatré que le monarque prodiguoit à ſes charmes, cet jeune

beauté avoit l'ame trop grande pour ſe contenter de ce triomphe pa ager. Elle mit en œuvre tous les moyens capables d'augmenter l'amour qu'elle avoit inſpiré à Gehanghir. En étudiant avec ſoin ſon caractère, elle s'étoit apperçue qu'à ſon penchant pour le beau ſexe, ce prince ſomptueux & magnifique, joignoit un goût décidé pour les plaiſirs d'eclat & les fêtes brillantes. Auſſitôt elle s'entoura de tous les artiſtes que raſſemble dans ſon ſein la grande capitale de Dehly. Elle y appella de toutes les parties de l'empire, les génies capables de l'ai ler à exécuter les grands projets que ſon eſprit hardi lui avoit fait concevoir. Les peintres, les ſculpteurs, les architectes ſe diſputèrent la gloire de réaliſer, de ſurpaſſer, s'il ſe pouvoit, les plans que leur traçoit ſon imagination fertile. Bientot la magie de l'art tranſporta Géhanghir au milieu de créations nouvelles & brillantes. Il vit avec étonnement la grande ſalle du ſérail ſe métamorphoſer en ſuperbe theâtre, & les fetes les plus ingénieuſes, les bals les mieux ordonnés ſe ſucceder comme par enchantement. La fille d'Ibrahim en lui procurant ces amuſem ns, ne négligeoit pas les jouiſſances que p ut donner une table ſplendidement ſervie & compoſée de mets

auſſi exquis que recherches. Elle poſſédoit l'art de repandre des charmes inconnus ſur tout ce qu'elle entreprenoit, & elle avoit ſû tellement captiver le cœur & l'eſprit du ſultan que ſubjugué par un attrait irréſiſtible, il l'épouſa publiquement & lui fit prendre le nom de Nourmahal, qui ſignifie la lumière du ſérail.

Parvenue au comble du bonheur, environnée de tous les plaiſirs & de toutes les jouiſſances, adorée de ſon époux, flattée par ſes favoris, devenue enfin l'objet de l'admiration & de l'amour du peuple Indien, pouvoit-on ſuppoſer que l'aimable Nourmahal eût encore quelque deſir à former? Telle eſt la diſpenſation ſuprême que le bien & le mal ſe ſuivent & ſe compenſent, qu'à un deſir ſatisfait ſuccéde un autre déſir, & qu'il n'eſt de mortel heureux que celui dont les beſoins ſont ſimples. Nourmahal ſentoit cruellement cette vérité. Quoique environnée de l'éclat le plus brillant, elle ne pouvoit s'empêcher de gemir quelquefois en ſecret. Elle ſe diſoit ſouvent: que mon ſort ſeroit heureux, qu'il ſeroit digne d'envie ſi je pouvois le rendre durable! mais hélas! l'édifice de ma fortune repoſe ſur un ſable mouvant. Mon bonheur pourra-t-il ſurvivre à mes charmes? Pourrai-je encore me flatter de la faveur du ſultan lorſque le tems deſtructeur aura flé-

tri les roſes de mes joues ? Mais pourquoi porter mes regards ſur un avenir eloigné ? Le préſent ne ſuffit-il pas pour me déſeſpérer, pour juſtifier mes allarmes ? Ma félicité ne tient-elle pas à un léger fil ? Un ſouffle ne peut-il pas la détruire ? Que dévenemens qui menacent la tête des rois & qui peuvent faire paſſer mon époux, mon protecteur, dans le royaume des ombres ? Que deviendrai je alors ? Toutes mes eſpérances ne s'évanouïront-elles pas ? Ma diſgrace ne ſera-t-elle pas certaine ? Que pourrai-je attendre, que mépris & opprobre de la part des fils de Gehanghir qui depuis ſi longtems m'ont voué la haine la plus implacable ? Ces ſombres penſées agitoient ſans ceſſe le cœur de Nourmahal, empoiſonnoient ſes plus douces jouiſſances, & en la tranſportant dans les régions d'un avenir incertain, l'empêchoient de goûter les délices du preſent.

Géhanghir avoit deux fils. L'union qu'on avoit vu régner depuis longtems entre lui & ſes enfans, avoit depuis peu fait place aux ſoupçons & à la révolte. L'aîné dévoré de la ſoif de régner avoit eſſayé de ſoulever le peuple contre ſon père, qui le punit par la privation de la vue. Le plus jeune des princes vivoit indépendant dans une province dont

ſon père lui avoit confié l'adminiſtration. Nourmahal le regardoit avec des yeux jaloux. Elle n'enviſageoit qu'avec effroi le tems où il ſuccéderoit a ſon père, & elle méditoit ſans ceſſe aux moyens de le perdre & de lui ravir pour jamais l'eſpoir de monter ſur le trône. Pour y réuſſir, elle enchaînoit toujours plus le cœur du ſultan en imaginant de nouveaux plaiſirs & en variant les jouiſſances qu'elle lui procuroit. Elle le ſurprit un jour par une partie de chaſſe. Après avoir fait traquer le gibier dans un vaſte enclos, elle arriva à la tête d'une ſociété brillante ſur un courſier blanc d'Arabie. Sa parure ſurpaſſoit tout ce que l'Orient eût jamais vu de plus magnifique. Elle avoit une robe de ſoye à la Perſe, attachée ſous le ſein & aux deux bras par des boucles de diamant. On voyait briller ſur ſa tête un diadême formé des pierres les plus précieuſes. Derrière elle flottoit un voile ſous lequel on appercevoit un carquois rempli de flêches. Son cheval qui paroiſſoit plus fier encore de porter Nourmahal que de ſes ornemens, étoit couvert d'un filet d'argent. Son mors etoit doré & ſes rênes étoient garnies de rubis. Gehanghir fut tranſporté à la vue de Nourmahal. Il ne pouvoit ſe laſſer de l'admirer. Elle ordonnoit

auſſi quelquefois des parties ſur l'eau, ou lorſque le tems ne permettoit pas ces ſortes d'amuſemens, elle faiſoit aſſembler des poëtes & des artiſtes pour diſtribuer des prix à ceux qu'elle en jugeoit les plus dignes. Le ſultan admiroit le génie fécond de Nourmahal qui lui faiſoit goûter chaque jour de nouveaux plaiſirs. Il adoroit toujours plus ſon épouſe. Il n'exiſtoit que par elle. Il lui avoit même preſque entièrement abandonné les rênes de ſon Empire. Mais le pouvoir qu'exerçoit Nourmahal ne ſuffiſoit pas encore à ſes deſirs ambitieux. Elle brûloit de régner ſeule, & cette ardeur s'étoit tellement emparée de ſon ame quelle réſolut de propoſer à ſon époux de lui abandonner ſon trône, ne fut-ce que pour quelques heures. La révolte de Kouran, le plus jeune des princes, lui fournit l'occaſion d'exécuter ſon projet. Il avoit paſſé chez les ennemis de ſon père & avoit excité par ſa fuite une fermentation dans la capitale. Le ſultan effeminé ſe retira dans un de ſes châteaux les plus éloignés pour éviter les dangers qu'il redoutoit. Cet évènement ſatisfit les vœux de Nourmahal. Elle renouvella dans ce ſéjour les fêtes qui avoient illuſtré la capitale Elle mit en jeu tout ſon génie pour les faire agréer à Géhanghir. Dans

une de ces fêtes le ſultan enivré de toutes les jouiſſances que Nourmahal lui avoit procurées & ne cedant qu'a ſon enthouſiaſme pour elle, lui fit mille proteſtations d'amour : lui dit combien il la préféroit à toutes les autres beautés de ſon ſérail & lui promit de lui accorder tout ce qu'elle lui demanderoit. Nourmahal ſe prévalut de cette occaſion pour lui découvrir ſon cœur, & lui dit d'une voix tremblante : ſi l'ambition, comme je le ſens ſi vivement, ſi l'ambition eſt l'idôle du cœur des femmes, tu dévines peut-être déja ce que j'ôſe te demander. Quoique née dans un état obſcur auprès de celui où ta main m'a élevée, j'ai toujours jetté des regards d'envie ſur l'éclat du trône. Dès les tendres années de mon enfance, je me diſois en ſoupirant : qu'ils ſont heureux ces Dieux terreſtres dont les décrets ſont immuables comme ceux du deſtin & devant qui tremblent les nations ! Depuis que tu m'as approchée de toi, mon deſir s'eſt encore accru. Ah ! ſublime monarque ! Daignes m'écouter. Remets pendant vingt-quatre heures ſeulement ton ſceptre entre les mains de Nourmahal & Nourmahal ſera heureuſe. A ce diſcours, l'étonnement fit place à la joie du ſultan, Il n'ôſa cependant d abord rejetter

la prière de ſon épouſe, & pour éviter ſes inſtances il lui demanda quatre jours pour mûrir ſa réponſe. Pendant cet intervalle il fût plongé dans les rêveries les plus profondes. Nourmahal n'en parût tenir aucun compte, & elle faiſoit de nouveaux efforts pour arriver à ſon but. Après que Gehanghir eut peſé les conſéquences de la demande que ſon épouſe lui avoit faite, il ne pût plus lui réſiſter, & il lui annonça qu'elle exerceroit pendant vingt-quatre heures un pouvoir abſolu ſur ſes peuples. Cette nouvelle fut publiée dans toutes les provinces. Le ſultan aſſembla les premiers du royaume pour leur préſenter la reine. Il la conduiſit ſur ſon trône & leur dit : chers princes & potentats ! voici le monarque à qui vous obéirés deſormais. Ecoutez ſes ordres avec le meme zèle & le même reſpect que s'ils venoient de moi. Le ſultan après avoir fini ſon diſcours fut le premier à lui donner des marques de ſa ſoumiſſion & il ſe retira au milieu des acclamations de ſon peuple qui faiſoit rétentir les airs de ces paroles : vive Nourmahal. La reine parvenue au comble de ſes vœux voulut eterniſer ſa gloire & vivre dans la poſtérité. Elle employa l'or & l'argent qu'elle avoit raſſemble juſqu alors dans les hotels des monnoyes à faire frapper

une quantité immenſe de rupies. Pour les diſtinguer des pieces ordinaires elle en fit battre de douze eſpèces ſur chacune deſquelles étoit un des ſignes du Zodiaque & les noms de Nourmahal & du ſultan. Elle avoit ſi bien pris ſes meſures, que preſque toutes les parties de l'Empire en furent inondées pendant les courts moments de ſon règne. Elle procéda enſuite à une reforme qui devoit atteſter éternellement ſa ſageſſe & rendre le trône de l'Indoſtan inebranlable. Depuis qu'elle vivoit à la cour, elle avoit vu que ceux des premiers du royaume qui avoient accumulés le plus de richeſſes & acquis le plus d'autorité ne manquoient jamais de devenir dangereux à l'Etat & finiſſoient ordinairement par ſe ſoulever contre leur maître. Elle voulût faire uſage de ſes obſervations & elle précipita, dans l'eſpace d'une heure, tous ceux dont on devoit craindre le pouvoir trop étendu, du faîte de leurs grandeurs. Le lendemain les grands de l'état s'aſſemblerent de nouveau. Le ſultan ſe plaça ſur le trône de ſes pères. Il apprit avec étonnement les loix & les inſtitutions pleines de ſageſſe de Nourmahal. Il admiroit partout un genie ſublime fait pour mériter la reconnoiſſance des nations & les bénedictions de la poſterité la plus reculee.

Lorſque Nourmahal ſe fût proſternée devant ſon époux & qu'elle lui eût remis le ſceptre de l'Indoſtan, celui-ci lui dit en lui prenant la main : viens admirable Nourmahal, viens relever l'éclat de mon trône : viens regner ſur ce vaſte Empire. Tu ès digne de recevoir l'hommage des Nations : Tu es digne de voir l'univers à tes pieds : ta profonde ſageſſe me ravit, & je ſens que ton génie vaſte s'élève autant au deſſus du mien que ta beauté l'emporte ſur celle de tes compagnes. Nourmahal commença dès lors à remplir les hautes deſtinées dont elle s'étoit toujours faite une ſi douce image & après leſquelles elle avoit ſans ceſſe ſoupiré. Elle ſe diſoit ſouvent dans les premiers moments de ſon ivreſſe : que peut-il manquer à mon bonheur ? ne ſuis-je pas révérée des grands, adorée du peuple ? Les plaiſirs ne naiſſent ils pas en foule ſous mes pas ? N'ai-je pas tous les moyens d'aſſurer ma gloire ? Je n'ai qu'à faire tous mes efforts pour répandre des bénédictions ſur mes ſujets. Je me rendrai ainſi toujours plus digne du haut rang que j'occupe. Les peuples admireront le cours de mon règne ; mon nom retentira au travers les ſiècles ; les faſtes de l'hiſtoire me placeront à côté des héros & des légiſlateurs de l'humanité : Nourmahal ſurvivra aux debris

des Empires, & le tems en effaçant les générations humaines de deſſus la terre, ſera forcé de reſpecter ſa mémoire.

Gehanghir ſe felicitoit tous les jours d'avoir élevé Nourmahal ſur ſon trône. Elle avoit rétablit l'ordre dans ſon royaume. Tout plioit ſous ſes loix. Les peuples voiſins qui juſqu'ici avoient mepriſé le ſultan inepte, tremblolent au ſeul nom de Nourmahal. Elle appaiſa bientôt les flots de la révolte. Ses armées qu'elle inſpiroit en quelque ſorte en détruiſirent juſqu'aux moindres veſtiges. Kouran ſe vit bientôt abandonné de ſes amis & il fut obligé de ſe retirer dans ſa province. Après que les troubles eurent ceſſé, le commerce & les arts refleurirent dans les provinces des frontières. Les années n'étoient plus marquées que par les bienfaits du gouvernement. L'abondance & la proſpérité établirent par tout leur empire. Mais retournons à Nourmahal. Les cris de bonheur & d'admiration de ſes ſujets, la rendoient-elle heureuſe? Trouvoit-elle ſur le trône cette félicité qu'elle s'étoit imaginée en le voyant dans l'éloignement? Hélas! Elle ne fut pas longtems à ſe detromper. Le voile de l'illuſion tomba bientôt. Elle apprit que les ſoucis & les maux pénetrent juſques dans les

palais d'airain des princes, qu'ils montent avec eux ſur leurs trônes, & qu'ils leurs arrachent des larmes & des ſoupirs, tandis que la multitude envie leur bonheur. Elle ſentit toujours plus combien il eſt inſenſé de ſacrifier ſa felicité à ſon ambition, & elle ſe rappelloit ſouvent avec attendriſſement ces jours heureux où elle vivoit obſcure ſous le toit de ſes pères, & où, loin des tempêtes qui agitent les cours, elle couloit des jours ſi paiſibles. O que les mortels jugent mal des grandeurs, ſe diſoit-elle ſouvent. Leurs yeux ſont éblouis par l'éclat des couronnes & ils n'en ſentent pas le poids. Ils ne ſongent pas que les rois ſont d'illuſtres victimes dévouées au bonheur des peuples. Ils ignorent qu'ils payent de tous les inſtans de leur vie le vain plaiſir de règner. Ah ! s'ils pouvoient lire dans le cœur des monarques, ils apprendroient à les plaindre. Ils apprendroient à bénir celui qui les fit naître dans la médiocrité.

Tandis que Nourmahal refléchiſſoit ainſi ſur les grandeurs, le ſultan paſſoit ſa vie dans les plaiſirs. Il aimoit tou ours ſon épouſe; mais elle lui inſpiroit plutôt de l'admi ation que de la tendreſſe. De plus jeunes beautés commençoient à captiver ſon cœur. La reine

mée leur avoit appris les moyens que Nourmahal avoit employ's pour parvenir au haut rang des monarques. Elles s'empreſſèrent d'imiter les fêtes & les ſpectacles de la reine, & l'une ou l'autre auroit peut-être enfin réuſſi dans ſes deſſeins ſans un évènement qui déconcerta leurs projets & qui devoit rendre à Nourmahal ſon indépendance. Le ſultan environné de la foule de ſes flatteurs célebroit une fête bruyante. Les inſtrumens les plus harmonieux y charmoient ſes oreilles. Après le repas on fit interrompre la muſique & on lut un éloge pompeux où l'on célébroit ſes hautes vertus. L'orateur le comparoit au maitre du monde. Il diſoit que ſa gloire égaloit celle du Dieu ſuprême. Mille voix d'adulation applaudiſſoient à ce blaſpheme, & la ſalle rétentiſſoit du nom du roi de l'Indoſtan. Mais, ô changement ſoudain! L'Eternel leur impoſe ſilence. L'ange de la mort vôle à ſes ordres. Il fi ppe ce vil atôme qui s'égaloit au Tout-puiſſant. Il tombe de ſon trône de boue. Il n'eſt plus. Cette nouvelle tragique écla e comme un tonerre dans le palais du monarque. Tout y eſt dans le deuil & les larmes. A la joie la p us vive & la plus bruyante ſuccèdent la triſteſſe & le deſeſpoir. Les femmes s'arrachent les

cheveux & ſe déchirent le ſein. Les eſclaves & les eunuques manifeſtent leur douleur par mille extravagances. Le deſordre règne dans toute la capitale, & la diſcorde & la révolte ſont prêtes à relever leur tête abattue. Nourmahal, quoiqu'accablée de ce coup inopiné le ſupporta avec conſtance. Elle rappella bientôt ſon courage & elle employa tous les moyens pour calmer les tempêtes qui menaçoient la ſûreté de l'état. Elle fit aſſembler les grands de l'Empire, & elle les conjura, dans un diſcours touchant, de ſauver l'état & d'appaiſer les troubles naiſſants. Elle leur déclara qu'elle abandonneroit avec plaiſir le trone où elle étoit placée, dès que Kouran ſeroit arrivé, mais que pour le bonheur même de la nation elle conſerveroit juſqu'alors le ſceptre de l'Indoſtan. Perſonne ne réſiſta au torrent de ſon éloquence. Les murmures que ſon arrivée dans l'aſſemblée avoit d'abord excités, ceſſerent bientôt. La plupart des grands lui offrirent même leurs ſecours pour l'affermir ſur ſon trône, mais elle refuſa leurs ſervices. Kouran qui devoit ſucceder à ſon père apprit la nouvelle de ſa mort dans une province éloignée où il s'etoit livré depuis quelque tems aux plaiſirs de la chaſſe. Il ſe défioit de la ſoumiſſion de la reine & il reprit

prit les armes qu'il avoit été obligé de déposer. Il rassembla ses troupes, & il n'espéroit pas pouvoir rentrer dans la capitale sans répandre des fleuves de sang. Mais il vit bientôt combien il s'étoit trompé. Il n'apperçut qu'un petit nombre de troupes en approchant de la ville. On lui en ouvrit même les portes, & la reine envoia plusieurs Seigneurs au devant de lui pour le faire introduire dans son palais. Il la vit assise sur son trône. Elle en descendit bientôt, & en se mettant à genoux, elle presenta son sceptre à Kauran en lui disant: reçois ces marques de la puissance roiale, reçois le plus bel héritage de tes pères : monte sur ce trône éclatant; & puissent la justice & l'humanité y monter avec toi! puisses tu ainsi goûter le bonheur le plus constant! Comment peindre les sentiments qui agiterent en ce moment le jeune monarque? L'etonnement, la confusion, l'admiration, la reconnoissance lui permirent a peine de parler. Il rompit enfin son silence & dit: comment ne rougirois-je pas de voir à mes pieds celle qui a affermi mon empire, & dont la seule vue fait l'admiration des humains? Lève-toi divine Nourmahal! viens partager avec moi les degrés de mon trône! Viens me guider dans les sentiers penibles où je dois marcher. Viens m'apprendre a rendre les peu-

ples heureux. J'obéis à tes ordres, répondit Nourmahal, & je me relève, mais ce n'eſt que pour quitter à jamais ce palais. Ah! j'ai vécu trop long tems pour l'ambition. Trop long-tems j'ai plié le genou devant cet idole du monde. Les couronnes & les ſceptres ont perdu leur éclat à mes yeux. Mon cœur eſt las des grandeurs. A peine me laiſſoient-elles le tems de pleurer le plus tendre des époux. Je renonce dès à préſent à ces vaines pompes qu'adore une multitude inſenſée. Je ferai un divorce éternel avec tous ces ornements qui me rappellent le tems que j'ai perdu pour mon bonheur. Je me couvrirai d'habits de deuil, & j'irai paſſer mes jours dans la ſolitude. Mais écoute encore mes ſupplications avant que j'abandonne le monde. Daigne avoir pitié de l'infortuné Mérodach qui a deja expié mille fois ſes fautes par la perte de ſa vue. Je l'ai deja arraché aux horreurs du cachot. N'ajoute pas a ſes maux. Ne l'abandonne pas. Il eſt ton frère! J'ai encore une grace à te demander; c'eſt la derniere, veuille me l'accorder! Je me rappelle avec regret ce moment où, égarée par la vanité, je violai la ſainte Loi de notre Divin Prophête, en faiſant graver mon image ſur des pieces d'argent. Daigne, auguſte Sultan! daigne ordonner qu'on recueille toutes ces

marques de mon ambition. Permets auſſi qu'en dépoſant ces dignités royales, j'aille vivre dans le grand palais de marbre, où j'implorerai ſans ceſſe le ſublime Alla de répandre ſes benédictions les plus précieuſes ſur ta tête. Nourmahal, en prononçant ces mots, s'inclina devant ſon maître, & abandonna la ſalle, accompagnée de ſes femmes & de ſes Eunuques. Le Sultan lui donna le palais d'Agra & toutes les campagnes voiſines. Elle y paſſa deux ans, ſéparée preſque du monde entier. Mais ſon génie actif ne pût pas ſupporter plus long-tems cet etat de repos. Elle voulût encore contribuer au bien général. Elle inſtruiſoit la jeuneſſe. Elle ſoutenoit les pas de la vieilleſſe ſur le bord de la tombe. Elle conſoloit & ſoulageoit l'humanité ſouffrante, & elle faiſoit connoitre les talents & le génie qu'enchaînoit l'indigence, & qui ſans elle auroient toujours vécu dans l'obſcurité. Toutes les perſonnes diſtinguees par leur mérite s'empreſſoient à jouir de ſon commerce. Ses jours plus calme s'écouloient paiſiblement. L'ennui & la ſatieté, qui ſi ſouvent avoient eté ſon partage ſur le trône, n'oſoient pas approcher de ſa demeure. Heureuſe au ſein de l'amitie & des plaiſirs purs de la nature, elle ſentoit chaque jour que ces jouiſſances tranquilles peſent plus dans

la balance du bonheur que les trônes & les diadêmes.

Continuation du manuſcrit original de Mr. DE GRAFFENRIED, *ſur la fondation de la ville de* NEW-BERN, *dans la Caroline ſeptentrionale.*

LA premiere queſtion que nous adreſſa le tribunal redoutable devant lequel nous paroiſſions, fut, pourquoi nous avions entrepris notre voyage? Nous répondîmes, que nous avions remonté la riviere pour notre recréation; pour cueillir des raiſins, & pour voir ſi la riviere étoit navigable, afin d'établir un commerce avec eux. Le Roi nous demanda pourquoi nous ne lui avions pas communiqué notre voiage? enſuite il s'eleva de grandes plaintes ſur les mauvais traitemens que la nation avoit eſſuïes de la part des habitans des rivieres; ils nommerent les auteurs, & en particulier l'arpenteur-général Lawſon; il ſe juſtifia auſſi bien qu'il lui étoit poſſible; & apres quelques diſputes & déliberations, il fut décidé que nous ſerions remis en liberté, & on marqua le jour ſuivant pour notre depart; ce jour arrivé, il s'écoula beaucoup de tems avant que nous pûmes

voir notre canot; & pendant ce tems là il vint deux Rois du voiſinage & quelques uns des grands ou anciens; ils étoient curieux de ſavoir quelles raiſons de juſtifications nous pouvions avoir: on nous conduiſit dans la maiſon du roi Hencock, à deux milles du village: on nous interrogea une ſeconde fois, & nous fimes les mêmes réponſes. Le roi Tom, du village de Cor, fit des reproches très-vifs à Lawſon qui ſe defendit; & il s'établit entr'eux une diſpute tres vive, qui gâta & dérangea toute notre affaire: je fis tous mes efforts auprès de Lawſon pour l'engager à ceſſer la diſpute, mais ce fut inutilement: notre examen ayant fini, nous nous levâmes; & en nous en allant, je reprochai fort vivement à Lawſon l'imprudence qu'il avoit commiſe dans la conjoncture delicate où nous nous trouvions. Tout d'un coup pluſieurs des grands vinrent d'un air fort irrité, nous prendre avec violence par le bras, & nous conduiſirent dans l'endroit où étoit la premiere aſſemblée: il n'y avoit plus de nageſ; enſuite ils prirent nos chapeaux & nos perruques & les jetterent dans le feu; des jeunes gens vinrent, fouillerent dans nos poches, & pillerent ce que nous avions sur nous: bientôt après il ſe tint une eſpece de conſeil de guerre, & nous fumes condam-

nés à mort : on peut juger de notre conſternation. Nous reſtâmes aſſis à terre dans la même place & dans la même poſture toute la nuit, juſqu'a l'aube du jour : on nous conduiſit de la vers la grande place d'exécution. Avant d'entrer dans le cercle, je rencontrai un ſauvage habillé comme un Europeen; je ſavois qu'il parloit Anglois : je lui demandai s'il ſavoit la cauſe de notre condamnation; il me répondit bruſquement pourquoi Lawſon avoit diſpute avec Cor Tom; & il ajouta que nous avions menacé de nous venger de leur nation. Je pus le prendre à part, & je lui promis tout ce qui étoit en mon pouvoir s'il vouloit m'écouter & raconter à quelques-uns des grands ce que je lui dirois; j'eus beaucoup de peine à l'obtenir. Je lui dis que je m'etois oppoſé à la diſpute, que les anciens avoient bien vu que je reprenois ſouvent Lawſon de la continuer; que quant aux menaces qu'il avoit entendues, il ſe trompait ; que Lawſon s'étant plaint la premiere nuit, que mes nègres l'empêchoient de dormir, je les avois menacé. Je lui reiterai mes promeſſes, & apres m'avoir écouté, le ſauvage s'en alla; je n'ai pas ſu s'il avoit parle pour moi. Un moment après les Grands anciens vinrent nous reprendre, nous conduiſirent ſur la place d'exé-

cution & nous lierent les bras & les jambes; ils en firent autant à mes nègres.

Nous étions donc sur cette grande place d'exécution, assis à terre, liés & garottes, deshabillés & la tête nue : derriere nous étoient mes nègres, devant nous un grand feu & le grand Prêtre des Sauvages : il fit deux ronds avec quelque chose de blanc, je ne sais si c'étoit de la farine ou du sable. Il y avoit encore une peau de loup, & plus avant un sauvage debout dans une attitude menaçante & immobile; il tenoit un couteau d'une main & une hache de l'autre : je jugeai que c'étoit le bourreau; au-delà du feu il y avoit une grande foule de sauvages, hommes, femmes & enfans, qui dansoient en faisant d'affreuses contorsions. Pendant ce tems le Grand Prêtre faisoit ses conjurations. Lorsque la danse s'arrêtoit, il y avoit aux quatre coins des officiers avec des fouets qui battoient des pieds & qui ranimoient les danseurs, & lorsque la danse étoit finie, ils tiroient des coups de fusil : dans un autre endroit, il y avoit deux sauvages qui battoient une petite caisse de tambour, qui chantoient des chansons tristes & lugubres. Lorsque les sauvages furent loin de nous, ils s'enfuirent tous dans le bois en poussant des cris & des hurlemens affreux. Bientôt

revinrent, le visage barbouillé de noir, de rouge & de blanc : quelques-uns avoient les cheveux engraisses & parsemés de coton & de petites plumes blanches; d'autres étoient vêtus avec des peaux de bêtes, ensorte qu'ils composoient une troupe affreuse à voir, & qui recommença à danser.

Il y avoit derriere nous deux rangs de sauvages armés qui servoient de gardes & qui ne quitterent pas leurs places; & derriere cette garde, le Conseil étoit assis en rond à terre & occupé à deliberer. Pendant que tout cela se passoit, je jugeois bien que nous ne pouvions pas éviter la mort. Je fus dans une grande dévotion pendant tout le jour & toute la nuit. Helas ! j'avois toutes sortes de pensées; tout le passé de ma vie revenoit dans ma mémoire, jusques au moindre de mes péché ; je me rappellai tout ce que je pus des saintes Ecritures & des Pseaumes, & me préparai à faire une bonne fin. Oui, le bon Dieu me fit tant de graces, que je pus attendre la mort avec fermeté, quoique je previsse que l'exécution seroit cruelle. Cependant au milieu de mes angoisses, il me restoit je ne sais quelle espérance de libération, quoique je n'y visse aucun fondement: je me rappellai les miracles de notre Seigneur Jesus Christ & je me confiai dans mon Sauveur.

Lorſque le ſoleil étoit preſque couché, le Conſeil ſe raſſ n bla encore une fois, ſans doute pour finir la fatale cérémonie : quoique je fuſſe garotte, je me retournai de leur côte, & ſachant que quelques-uns entendoient aſſez b'en l Anglois, je leur fis un diſcours ſuccinct ſur mon innocence ; je leur repréſentai que la grande & puiſſante Reine d'Angleterre ne manqueroit pas de venger ma mort, puiſque je n'avois amené ma Colon e que par ſes ordres, non pas pour leur faire du mal, mais pour ê re en commerce & en ſocieté avec eux.

Lorſq e j'eus ceſſé de parler, je remarquai qu'un des principaux des anciens, que j'avois déja vu ci devant bien diſpoſé pour moi, qui m'avoit même apporté à manger, & qui etoit parent du roi Taylor, de qui j'avois acheté le terrein où j'avois fon lé la ville de Newberne, je remarquai, dis je, qu'il parla très-fortement ; ils renvo erent l'exécution, & ils députerent vers les autres vill ges des Tuſcoruros, & en p rticulier vers un Roi nommé Tom Blount, qui étoit en gr nd crédit parmi eux. [Voiez un détail ſur lui dans la note *c.*] Je paſſai encore toute cet e nuit dans de grandes angoiſſes, toujours lié au même endroit, & faiſant mes prieres : je fis auſſi quelques exhortations a mon pau-

vre nègre ; je le trouvai plus réſigné que je ne m'y attendois ; pour Lawſon, je le laiſſai à ſa propre dévotion, comme aiant beaucoup d'eſprit, mais peu de piété.

Le matin vers les quatre heures, les Députés revinrent de leur commiſſion ; ils en tinrent le réſultat fort ſecret : un d'entr'eux vint vers moi pour me delier ; ne ſachant ce qui alloit arriver, je me ſoumis à la volonté Divine : je me levai & je ſuivis le ſauvage. Helas ! je fus bien ſoulagé quand il me dit à quelques pas de là & à l'oreille, en mauvais Anglois, que je ne devois rien craindre, qu'on ne vouloit pas me tuer, mais que Lawſon ſeroit exécuté. L'avis des ſept villages des Tuſcoruros conſultés, avoit été que le roi Hencock devoit me libérer, mais que pour Lawſon, ils en feroient ce qu'il leur plairoit : je fus fort touché de ſon ſort.

Le ſauvage me mena dans ſa cabane & m'offrit à manger, mais il me fut impoſſible de prendre aucune nourriture. Bientot les ſauvages s'aſſemblerent autour de moi en grand nombre, & montrerent tous une grande joie de ma delivrance. Le même homme me reconduiſit à la place de l'aſſemblée, & tous les ſauvages me felicitaient à leur maniere en ſouriant : ils libérérent auſſi mon negre, mais je ne l'ai plus revu.

Le malheureux Lawſon etoit toujours reſte au même endroit; il m'avoit eté defendu de lui parler & de lui dire aucune parole : je pus juger qu'il n'y avoit au une grace pour lui; il prit congé de moi & me pria de ſaluer ſes amis. Je fus extrêmement affligé de ne pouvoir lui répondre ni lui donner aucune conſolation ; je lui témoignai ce que je pus par des ſignes. Un moment après, celui qui avoit parlé dans le Conſeil en ma faveur, vint me prendre par la main & me conduiſit dans ſa cabane, où je devois reſter tranquille juſqu'a nouvel ordre. Cependant le malheureux Lawſon fut executé : je n'ai pas ſu les détails de ſa mort; j'ai entendu dire à quelques ſauvages, qu'on lui avoit coupé la gorge avec le raſoir que l'on avoit trouvé dans ſes poches: ce qui fut confirmé par le jeune nègre qui fut auſſi liberé: quelques-uns ont dit qu'il fut pendu, & d'autres qu'il fut brulé. Dieu aie pitié de ſa pauvre ame.

Le jour après cette exécution, les principaux du village vinrent dire qu'ils vouloient faire la guerre a la Nord Caroline, & qu'ils en vouloient particulierement aux habitans des rivieres de Pomplego, Trent & Corſound; & qu'ils ne vouloient pas me laiſſer aller qu'ils ne fuſſent revenus de leur expé-

d tion. Il étoit bien triſte d'entendre d'auſſi cruelles reſolutions, & de ne pouvoir donner à mes gens ni ſecours, ni avis. Ce que je pus obtenir, c'eſt qu'ils ne feroient aucun mal à Chaffoocka, qui eſt l'endroit où eſt ma petite ville Newberne, mais que tous ceux de la colonie devoient ſe retirer dans la ville, s'ils vouloient échapper à ce qui pourroit leur arriver. Mais comment le faire ſavoir à mes pauvres colon iſtes? aucun ſauvage ne voulut leur porter cet avis. Ainſi il fallut ſoumettre le tout à la volonté Divine.

Cinq cents hommes bien armés commencerent le pillage & le brigandage; ils étoient partagés en pluſieurs bandes de divers endroits, des Tuſcoruros, des Marmuſçkites des rivieres de Bay, Weeſtock, &c. ils pillèrent, tuerent, brûlerent tout ce qu'ils trouverent ſur les bords des rivieres de Pomplego, News & Trent. Peu de jours après, ils revinrent chargés de butin, & amenant avec eux priſonniers les femmes & les enfans. Quel ſpectacle douloureux pour moi! J'en avois le cœur dechiré, d'autant que je ne pouvois parler à ces priſonniers que dans le plus grand ſecret. Les premiers qui arriverent venoient des rivieres de Pomplego, News & Trent; & juſtement le ſauvage chez qui je logeois amena avec lui un jeune garçon d'un de

mes fermiers, avec beaucoup d'habits & de meubles que je connoiſſois : j'eus l'effroi que le reſte de ma Colonie n'eut été entierement détruit. Lorſque je pus demander en ſecret a ce jeune garçon ce qui s e oit paſſé, il me dit en fondant en l rm s, que le ſauvage chez qui nous étio is l es av o't tué ſon pere, ſa mere, ſon frere & toute ſa famille; il fallut cacher mo ch gr'n, & je reſtai ſix ſema nes priſon ier d ns ce cruel endroit de Catechna, toujours dans la crainte de quelque nouve u danger. Un jour q e tous les homm s é oient partis p ur une nouvelle exped t'on, & que t ttes les f mmes etoient allees cueillir des cer ſes ſauvages & arracher une certaine racir e que l'on appelle Patates, très dél'cates & tres-bonnes à manger, je me trouvai abſolument ſeul dans le villge; j agitai dans ma penſée ſi je prendrois ce moment po ir m'enfu'r & pour retourner chez moi. Je combattis long tems ſur l p rti que je dev ois p endre. Ne pouvant me d cider j'implorai le ſecours de D'eu · apres ma priere co ſid rant que celui qui m avoit p ſ r e d u r premier dan_er, me ſ uver i auſſi d u ſecon l, je pris le p rti de r r : 'au oi certa'nen t et tue par le p e ſa vage que j'au r n o t , & j t r s ut etre attire tous l s malheurs ſur ma colonie.

Après que les Sauvages eurent a peu-près conſommé leur cruelle expéd'tion, ils revinrent chez eux & ſe repoſerent quelque tems: je tâchai de trouver le moment où ils ſeroient aſſez bien d ſpoſés pour leur demander ſi je ne pourrois pas retourner chez moi. Pour les engager à me laiſſer aller, je leur propoſai de faire une paix particuliere avec eux; je leur promis en même tems, pour chacun des Anciens des dix villages, un habit d'étoffe, & encore quelque choſe pour ma rançon; & pour le Roi, deux bouteilles de poudre à canon, cinq cents grains de dragées & deux bouteilles de rhum : ils demanderent beaucoup plus; ils vouloient des fuſils & plus de poudre & de dragées; je leur repreſentai que ce qu'ils demandoient étoit de la contrebande, que je devois au moins reſter neutre, ſans quoi nous ne pourrions faire un traité de paix. A la fin ils accepterent mes propoſitions, & nous fimes le traité ſuivant:

Tra te de pa x entre de Graffenried, baron de Bernberg & I andgrave de la Caroline, & la nation des Tuſcoruros & les vo ſins.

S 't n t re a chacun par les préſentes, qu au mois d'o tobre 1711, il a eté conclu entre le Baron & Land grave de Graffe nried

Gouverneur de la Caroline Allemande, en Nord Caroline, & les Indiens de la nation des Tuſcoruros avec leurs voiſins de Core, Wilkinſons, Point, le Roi Taylor, ceux de Pamplego & autres de cette contree comme s'en ſuit:

1°. Que les deux partis doivent mettre en oubli le paſſé & devenir bons amis à l'avenir.

2°. Le ſouſſigné Gouverneur de la Caroline Allemande doit etre tout a fait neutre en tems de guerre que les Anglois auront avec les Indiens; il doit ſe tenir en repos dans ſa maiſon & ville, & ne laiſſer entrer ni les Anglois, ni les Indiens, ni ne doit faire aucun mal aux Indiens, de même qu'eux n'en feront point aux autres. En cas de méſintelligences entre les uns & les autres, ils ne doivent pas ſe venger eux-mêmes, mais ſe plaindre réciproquement leurs ſtra.

3°. Le dit Gouverneur de la Caroline Allemande promet de rendre aux Indiens & de ne point prendre de nouvelle de reſſentiments en averſion le Roi la tion.

4°. Il promet de prier pour onze jours ce tion d'armes, afin que puiſſe horſir & ordonner de nouveaux ſupplications pour pouſſer de bas & aſſe projets de paix, s'il eſt ce, ſe ou agreables aux deux partis, & que pendant

cette négociation on ne ſoit pas interrompu.

5°. Il eſt permis aux Indiens de chaſſer où il leur plaît, ſans aucun empêchement, hormis qu'ils ne doivent pas entrer dans nos plantations, de crainte qu'ils ne chaſſent le betail, & à cauſe du danger du feu.

6°. On doit donner aux Indiens les marchandiſes a un prix raiſonnable ; de plus, on eſt convenu qu'on ne doit faire aucun mal ni tort à nos maiſons, qui auront la marque ci deſſous notee a la porte.

Ainſi on doit tenir exactement les conditions & articles ci-deſſus En foi de quoi nous nous ſommes ſignés les deux partis, avec notre ſignature ordinaire.

Au lieu du ſceau, marque de News. N. DE GRAFFENRIED, *Gouverneur de la Colonie Allemande.*

Au lieu du ſceau, leur marque ordinaire. *Les Indiens de Tiſcoruros & voiſins.*

Malgré ce traité, les Sauvages toujours en défiance, ne voulurent pas me laiſſer retourner chez moi ſans avoir des ſuretes ; ils voulurent que je voyaſſe mon petit negre a New Yorke, & que tout ce que j'avois promis fut amene à Catechna ; mais il ne ſe trouva

trouva pas un ſeul Indien qui voulut aller avec lui. Je leur repréſentai, que de même pas un de mes gens ne voudroit venir vers eux, parce qu'ils étoient effrayés des meurtres qui avoient été commis, & que mon nègre ne pouvoit pas remonter la riviere ſeul avec un bateau chargé. Je remis la déciſion de ce differend à l'Indien chez lequel j'étois logé, qui termina la diſpute de maniere que nous fumes contens de part & d'autre.

Préciſement le même jour que je voulus envoier mon nègre à Newberne avec une lettre adreſſée à celui qui avoit le ſoin de ma maiſon, pour amener à moitié chemin ce qui devoit faire ma rançon, des Indiens étrangers vinrent avec un cheval, de la part du Gouverneur de Virginie, & apporterent la lettre ſuivante.

La ſuite au No. prochain.

NOTICE NÉCROLOGIQUE SUCCINCTE

Des hommes d'Etats que la Suiſſe a perdu dans le cours de l'année 1796. *Article extrait & traduit de la Bibliotheque ſtatiſtique, géographique & littéraire de Mr. J. C. Faſi, profeſſeur à Zuric.*

LE 19 Mai l'abbaye de St. Gall perdit ſon

prince abbé, Mr. Beda, âgé de 71 ans, natif de Hagenwyler, une des Seigneuries dependantes de l'abbaye de St. Gall dans le Thurgau supérieur.

D'abord simple religieux, et ensuite professeur en théologie, & confesseur du couvent de femmes de *Notkersegg*, enfin vicaire & administrateur de l'abbaye du nouveau St. Jean dans le Togenbourg, Mr. Beda fut élu à l'âge de quarante quatre ans, par le chapitre de S. Gall, à la dignité d'abbé & de Prince souverain d'un Etat assez considérable, & dont la constitution & les droits sont très-compliqués.

Justifiant le choix du Chapitre, & s'appliquant à rendre son pays heureux & florissant, l'abbé de St. Gall a fait, pendant une administration de vingt trois ans, beaucoup de choses extraordinairement bonnes & utiles. On lui doit entr'autres, non seulement d'avoir rendu praticables des chemins très dangereux, mais encore d'avoir établi des routes superbes à travers les marais & rochers qu'il falloit traverser autrefois.

Quoique doué d'un caractère susceptible qui le portoit à sentir tous les chagrins de ses malheureux, & même à redoubler ses propres chagrins de ceux de ses sujets, Beda, qui n'avoit pourtant pas le droit

d'être né Prince, mais uniquement parce qu'il n'étoit qu'homme, ſe trompa quelquefois dans les moyens que ſes bonnes intentions lui faiſoient imaginer; ce qui annulla beaucoup de bonnes réſolutions, de projets avantageux. La fin de ſes jours fut remplie d'amertumes par les difficultés qui s'étoient élevées entre lui & ſes reſſortiſſans. Il a eu cependant le bonheur de les voir terminées avant ſa mort, par la confiance & l'attachement que lui avoit acquis ſa probité & ſes vertus. Mr. Pancrace Forſter, nâtif de Wyl, capitale des terres anciennes de l'abbaye, a été élu ſucceſſeur de Mr. Beda, le 1 Juin 1796.

Le 24 Août même année, la république de Fribourg a perdu ſon ſecond Avoyer, Mr. Pierre François de Maillardoz, âgé de cinquante-neuf ans, d'une famille noble, qui joint à l'avantage de la naiſſance celui de s'être long-tems diſtinguée par les ſervices qu'elle a rendu à la République. Mr. de Maillardoz reçut ſous les yeux paternel une éducation tres-ſoignée, & qui le rendit capable d'entrer, dès l'âge de vingt ans, dans le grand Conſeil & de remplir divers emplois, entr'autres la place de baillif d'Eſtavayer, d'une maniere qui lui acquit une conſidération générale. Devenu membre du Sénat en 1782, il obtint deux ans après, la charge importante

& difficile de Bourguemaître, & fut enſuite employé comme Envoyé dans pluſieurs affaires épineuſes. Enfin, la confiance qu'inſpiroit ſon caractere, ſes talens, ſes connoiſſances, l'elevèrent en 1794, à l'éminente dignité d'Avoyer ou chef de l'Etat, à laquelle il fut élu par le ſuffrage unanime des citoiens de la capitale & des habitans des anciennes terres du Canton. Cette place, vacante par ſa mort prématurée, eſt actuellement remplie par Mr. Charles Joſeph de Werro, Sénateur & Commiſſaire général.

Le 18 Décembre 1796, la mort enleva à la république de Berne un de ſes principaux membres, Mr. Guillaume Bernard de Muralt. Des talens rares, des connoiſſances approfondies, d'excellens principes & une grande activité lui méritoient la conſidération dont il a joui. Avant d'entrer au Sénat, il avoit rempli avec diſtinction divers emplois. La place importante de treſorier du pays de Vaud, à laquelle eſt réunie celle de préſident du tribunal ſuprême des appellations pour cette partie du Canton, lui fut offerte l'année 1789. Et comme Juge & comme treſorier, il s'acquit par ſa juſtice, par ſa bonté, une conſidération univerſelle.

Lors des circonſtances qui forcerent, en 1791, notre Souverain à déployer l'autorité

& la majeſté de ſon gouvernement, *toujours paternel*, ainſi que dans les momens qui en 1792, néceſſitoient des précautions defenſives, Mr. de Muralt fut nommé général en chef des troupes raſſemblées à Nyon, avec les pouvoirs les plus étendus ; & bien éloigné d'en abuſer, il ſut allier à la fermeté néceſſaire dans de pareils momens, cette bonté qui le caractériſoit & qui lui avoit attiré la confiance générale.

L'exercice de la charge de tréſorier du pays de Vaud n'étant pas à vie, & le terme auquel elle expire étant écoulé à Pâque 95, on nomma un ſucceſſeur à Mr. de Muralt, qui de cette époque à ſa mort, conſacra aux lettres & aux ſciences le loiſir que lui procuroit cette diminution de ſoins. La place qu'il a laiſſée vacante au petit Conſeil a été remplie par Mr. Beat Albert Tſcharner.

Une maladie de peu de durée enleva le 26 Décembre 1796, Mr. Ignace François Xavier Pfyffer de Heideck, agé de 70 ans, Avoyer de la ville & république de Lucerne.

Par les études qu'il fit au collège de ſa ville natale, il poſa la baſe des connoiſſances profondes qu'il étendit & augmenta enſuite, ſoit au col ege Clementin de Rome, ſoit dans ſes voyages. A ſon retour à Lucerne, en 1747, il entra au grand Conſeil,

ce qui le mit à même de remplir divers bailliages, & de s'acquerir tellement l'eſtime publique, qu'il fut élu membre du Sénat en 1760. Conſtamment employé, il ſurpaſſa toujours l'attente de ſes ſuperieurs dans les commiſſions auſſi diverſes que difficiles dont on le chargeoit. Son merite l'éleva enfin en 1782, à la premiere dignité de l'Etat, qu'il occupa juſqu'a ſa mort, de maniere à augmenter la haute conſidération qu'on avoit pour lui.

Un de ſes concitoiens, connoiſſant perſonnellement Mr. Pfyffer, termine par ces mots l'annonce ſuccincte de ſa mort, inſérée dans une feuille périodique en Janvier 1797.

» Par ſes grandes connoiſſances politi-
» ques, par ſon eſprit cultivé & communi-
» catif, Mr. Pfyffer n'étoit pas ſeulement
» eſtimé dans ſa patrie, mais généralement
» dans tout le Corps Helvétique; il entre-
» tenoit une correſpondance intime avec la
» plupart des chefs des divers Etats. Véri-
» tablement orateur, ſes diſcours publics an-
» nonçoient une éloquence naturelle, facile,
» entraînante. Connoiſſant le monde & les
» hommes, très inſtruit dans toutes les bran-
» ches de la literature, ſon commerce, ſa
» converſation familiere le faiſoit rechercher.
» Sa popularité, l'attention avec laquelle il
» écoutoit, le zèle avec lequel il ſervoit ceux

» qui avoient beſoin de lui, lui avoit acquis
» la confiance des habitans de la ville & de
» la campagne, & ſa phyſonomie annonçoit
» la bonté de ſon caractere & portoit l'em-
» preinte de la ſérenité de ſon ame.

Monſieur Jean Henri Ott, ancien bourguemaitre de la ville & république de Zuric, étoit né l'an 1719. Des l'enfance, il compoſa pluſieurs morceaux en proſe & en vers, qui firent prévoir au grand Bodmer, le pere de la jeuneſſe Zuricoiſe, ce qu'il ſeroit un jour : & ſes parens, qui de bonne heure avoient remarqué que leur fils étoit doué de facultés intellectuelles bien au-deſſus de celles des autres enfans, aiderent à la nature, en lui donnant la plus excellente éducation.

Apres avoir profité des ſecours que fourniſſent les inſtituts établis à Zuric, & ſuivi les cours particuliers que le célebre Conrad Huſli donnoit dans pluſieurs branches de la philoſophie, le jeune Ott quitta ſa patrie dans l'intention d'étudier dans l'étranger les ſciences que doit poſſéder l'homme d'Etat. De La ſa patrie, où il paſſa quelque tems, il ſe rendit à Halle, alors très célebre par les ſavans qui s'y trouvoient. Après des études, il voyagea dans le nord de l'Allemagne, & revint à Zuric en 1740.

Son eſſai d'une *Hiſtoire fondamentale des an-*

ciens droits politiques de la ville de Zuric (qui parut dans divers cahiers du nouveau Recueil d'œuvres mêlées) mais qui ne va que jusqu'au tems de l'Empereur Otton le Grand ; & la maniere dont il remplit plusieurs années la place de membre du tribunal de justice, prouve qu'il employoit avec zele, pour l'utilité de sa patrie, les profondes connoissances qu'il s'étoit acquises dans toutes les parties du droit, & lui ouvrirent le chemin aux premieres dignités de l'Etat.

Agé de quarante-trois ans, il entra dans le grand Conseil, deux ans après il devint tribunier & membre du Sénat. La haute opinion qu'on avoit de lui le fit choisir pour terminer des difficultés qui s'étoient élevées entre la régence de Stokach & le canton de Zuric, au sujet des Seigneuries de Dorflingen & de Ramsen. Envoyé à Vienne pour cette affaire, les obstacles qu'il rencontra prolongèrent son séjour, & il passa environ quatorze mois dans cette capitale. Marie Thérèse, qui savoit apprécier le mérite, avoit une telle estime pour Mr. Ott, qu'à son audience de congé elle voulut la lui prouver en l'elevant à la dignité de baron d'Empire, honneur qu'il refusa, & qu'elle remplaça par un riche présent à Mme. Ott, accompagné de la lettre la plus obligeante.

A ſon retour dans ſa patrie, il fut nommé grand tribunier & *Stathalter*, avec la préſidence ſur pluſieurs bureaux importans, dans leſquels il travailloit avec une infatigable activité Souvent envoyé de la République pour les affaires & conférences qui demandoient un homme inſtruit & capable, ainſi qu'aux diètes, où Mr. Ott ſe trouva toujours, d'abord comme ſecond, enſuite comme premier député; il ſut conſtamment ſervir ſa patrie, ſoutenir ſes intérêts, augmenter ſon influence & ſon pouvoir. Ce fut auſſi une ſatisfaction univerſelle parmi ſes concitoiens, lorſqu'il fut nommé en 1780, à la dignité ſuprême de Bourguemaître, place qu'il a remplie pendant quinze ans, avec l'activité & la capacite qui le diſtinguoient. Sa ſanté déclinant, il reſigna cette place l'année 1795, voua aux ſciences le reſte de ſa vie, & s'éteignit plutôt qu'il ne mourut, le 31 Décembre 1796, âgé de 77 ans: comme en réſignant la place de Bourguemaître, il avoit réſigné tous ſes autres poſtes, ſa perte très-ſentie par ſes concitoyens, n'a cependant occaſionné aucun changement dans les emplois.

La ſuite à un autre numero.

LITTERATURE SUISSE.

MÉLANGES HELVÉTIQUES *des années* 1794--1795--1796; *quatrieme volume, avec cette épigraphe :*

Parva quidem fateor, ſed quâ non altera major cœli muneribus.... PATRIA !

Lauſanne chez Henri Vincent, *Imp. Lib.* 1797.

NOUS ne doutons pas que nos abonnés Suiſſes ne connoiſſent par la lecture cet intéreſſant Recueil national, qui ſe publie tous les trois ans. Nos lecteurs étrangers en ont pris une idée dans les analyſes que nous avons donné des premiers volumes. Celui que nous annonçons mérite les mêmes eloges, le même accueil que ceux qui l'ont précédé. Sans repéter ici tout ce qu'on peut en dire avec juſtice de favorable, nous extrayons la preface de l'Auteur. Elle caractériſe l'eſprit, et le indique le but de cet ouvrage utile & agreable ſur lequel nous nous propoſons de revenir.

Préface de l'auteur des Mélanges Helvétiques du Tome 4.

TOUT ouvrage doit avoir un but ... & l'on demande quel eſt celui de ce Recueil ?.. Le

voici en deux mots : c'eſt de faire mieux connaître, & par conſéquent mieux aimer notre commune mère & Patrie à ſes enfans.

Je le fais, & bien m'en fâche ... ce but n'agréera pas à tout le monde : trop de gens, & au dedans & au dehors, ſ mblent intereſſés à étouffer dans nos cœurs l'amour de notre terre natale, à y éteindre le feu du vrai patriotiſme, & à le remplacer par ces froids ſyſtêmes d'invention récente, qui cachent l'interêt ind vi luel ſous les dehors de la Philantropie, & qui ont rendu ſynonimes les mots d'égoïſte & de coſmopolite.

— Oui, ſans doute. . . .

— Si je diſais, que la religion eſt une vieille chimère, à laquelle il faut ſubſtituer cette philoſophie moderne, dont l'Europe a tant à ſe louer.... je plairois fort à Mr. A... qui n'attend que la ſécularıſation de certains hôpitaux, pour ſe faire, à peu de f.ais, un très joli domaine.

— Si je diſois, ſappons, renverſons, détruiſons de fond en comble l'é lifice ſocial établi par nos peres, vieille & goth que maiſon, mais ſure & ſaine pour ſes habitans.... je plairoi fort à Mr. B..., qui vou lra't abattre cet antique bâtime it, po ır faire un pavillon à la moderne, à condition d'en être l'architecte, & d'en avoir l honneur & le profit.

— Si je diſois, que tel de nos Gouvernemens abſurde, oppreſſif ou mal organiſe, ne peut ſubſiſter encore long-temps... je plairais fort à Mr. C..., habile à ce même gouvernement, qu'il dénigre tant qu'il peut, afin d'ecarter les concurrens à telle place lucrative, ſur laquelle il a jetté ſon dévolu.

— Si je diſois, que la ſévérité de nos antiques mœurs doit enfin diſparoître devant des mœurs plus commodes, plus douces, plus philoſophiques... je plairois fort à Mr. D..., qui ne trouve rien de plus commode que le divorce illimité, rien de plus doux, que d'aimer la femme de ſon voiſin comme pouvant en faire la ſienne d'un moment à l'autre, & rien de plus philoſophique que ne devoir ni obéiſſance à ſon père ni reſpect à ſon aieul.

— Si je diſais, il eſt tems que tout homme ſoit législateur, & qu'il n'exiſte plus d'autre volonté que celle du peuple en maſſe... je plairais fort à Mr. E..., qui eſpère bien d'être le ſouffleur de cette législation, & de faire enſorte, par une tactique aſſez connue, que la volonté du peuple en maſſe ne ſoit autre que la ſienne.

— Si je voulais plaire à Mr. F..., je retrancherais dans ce volume, certaine periode de certain diſcours, lû à certaine aſſemblée, où

l'on parle deſpectueuſement de certains jeunes gens à grands ſyſtêmes & à courte vue, qui s'erigent en cenſeurs, en réformateurs, en légiſlateurs de leur pais, ſans autre titre à l'être, qu'une tête exaltée, un ton tranchant, des phraſes découſues de quelque pamphlet incendiaire, &c. &c.

— Si je voulais plaire à Mr. G...., je rajeunirais des griefs de l'autre ſiécle; je reſſuſciterais le ſouvenir d'une injuſtice commiſe d'auſſi loin que la malice ſe ſouvienne : je tairais une foule de meſures ſages, d'établiſſemens utiles, de bienfaits de tout genre, qu'on doit à nos Gouvernemens, pour rappeller à toute heure & en tout lieu une ſeule fauſſe demarche ou un ſeul tort individuel qu'on a dès long-temps oublié.

— Si je voulois plaire à Mr. H..., j'appellerois nos plus anciennes coutumes des abus; je déclamerais en public contre tel uſage qui a fait la force & la gloire de nos ayeux; je ſémerois le mépris à pleines mains ſur ma patrie, au dépend même de mon père ou de mon frère, & je rendrois notre nation ridicule, afin de la rendre d'autant plutôt philoſophe.

— Mais je ne deſire point plaire excluſivement à Mrs. A... B... C... D.... E.. F... G... H... ni au reſte de cet alphabet, que je

pourrois parcourir jusqu'a la fin, en manière de dictionnaire... ils se plaisent assez à eux-mêmes, ces Messieurs... ils sont assez forts de leur propre approbation... mon suffrage ne seroit qu'un grain dans la balance où ils pèsent leur mérite au quintal...

Non... je desire tout bonnement de plaire à ces loiaux Suisses de la vieille roche, vrais enfans de l'antique Helvétie, qui n'ont rien plus à cœur que de la voir rester indépendante, tranquille, heureuse, & si possible ignorée, sous l'empire bienfaisant de la religion, des mœurs & des loix de nos pères.

C'est pour eux seuls que j'écris; c'est d'eux seuls que j'ambitionne l'approbation; c'est eux seuls que je souhaite de pouvoir instruire, intéresser, ou seulement amuser par ce Recueil.

Mais s'il est vrai, qu'il en soit des Préfaces comme des *erreurs*, dont on a dit avec raison, que *les plus courtes sont toujours les meilleures*, il est grand tems de finir celle-ci, que Mrs. H...G..F... E... D... C... B... A... ne prendront pas, j'espere, pour une *Epitre dedicatoire*.

LETTRE

Au Rédacteur du Journal Littéraire de Lausanne.

Geneve ce 6 Septembre.

M.

Je lis avec le plus vrai plaisir votre intéressant Journal; j'attends avec impatience le 1^r^. de chaque mois; &, connoissant votre discernement dans le choix de vos matériaux, & votre desir de rendre votre feuille le plus Helvétique possible, j'ai cru trouver, dans votre N^o^. de Septembre, un article concernant la fête des vignerons, célebrée tous les six ans à Vevey, & qui a eu lieu le mois d'Aout passé. Mais quelle a été ma surprise M. ! vous n'en faites aucune mention. Quoi ! pas un mot sur une fête aussi vraiment nationale? dont l'institution antique a pour but d'encourager l'agriculture, & de laquelle toute l'ordonnance, quoiqu'entremêlée de mythologie, tend non au but profane ou impie d'anéantir la religion, mais à celui de rappeller par l'allégorie agreable des saisons & de leurs attributs personnifiés, tous les bienfaits répandus par l'Etre Suprême sur le genre humain en général, & sur la Suisse en particulier.

Cette fête, intereſſante par ſon but, unique en Europe dans ſon eſpece, tres-ſinguliere dans ſes diſpoſitions, eſt encore remarquable par la richeſſe, la pompe, le goût & l'enſemble qui règne dans ſes diverſes parties.

On auroit peine à croire, ſans le témoignage unanime du concours immenſe d'étrangers qu'elle attire, que dans un local auſſi borné que l'eſt celui de la petite ville de Vevey, dans un pays auſſi peu riche que le vôtre, & qui eſt entierement dénué de ſpectacles & des ſecours qu'ils fourniſſent à l'imagination (en lui rappellant les cérémonies, les décorations, les coſtumes du bel antique,) on eut pu parvenir à les obſerver, à les imiter avec autant de fidelité que de magnificence & de gout. Et ce qui eſt encore plus précieux ſans doute, ſur tout dans l'époque où nous vivons, c'eſt l'ordre, la décence, la tranquillité qui a règné dans le raſſemblement prodigieux des ſpectateurs malgré les temoignages du plaiſir réel exprimé ſur toutes les phyſionomies.

Quoiqu'étranger à votre patrie, j'ai vivement ſenti cette circonſtance. Que de rapprochemens à faire pour un obſervateur! Je vous en laiſſe le ſoin, M. Ce qu'il y a de ſur, c'eſt que votre Suiſſe eſt bien fortunée, qu'après

près la Providence, elle doit la felicité dont elle jouit au plus ſage gouvernement, que ſes habitans ne peuvent mériter leur bonheur qu'en en ſentant à jamais toute l'étendue, & que vous, M. vous devez à vos Abonnés une deſcription de cette fête que j'aimerois à me retracer en la liſant dans votre Journal.

J'ai l'honneur d'être le plus aſſidu de vos lecteurs, le plus ſincere de vos admirateurs.

D. M.

Réponſe du Rédacteur.

Rien de plus naturel, M. que votre ſurpriſe du ſilence que nous avons gardé ſur la fête des vignerons; & nous devons a vos obſervations polies à notre égard, & très-juſtes ſur la choſe, de vous édifier ſur cette omiſſion.

Si cette fête eut été une nouveauté, nous euſſions ſans doute, comme beaucoup de nos confreres, embelli notre feuille des détails vrais ou faux concernant ſa celebration. Mais une inſtitution antique, un uſage conſacré, qui tient à l'hiſtoire, aux mœurs, aux coutumes d'un pays, demande, lorſqu'on veut en parler, la verité de l'hiſtoire; & il nous a paru, qu'avant de décrire cette

fete ſingul'ere, il falloit être à même de donner à no· le·t urs une id'e de ſon origine, de ſon but, de l accroiſſement progreſſif de ſes cerem n'es; en un mot, des caracteres qu la diſti uent, & la diſtingueront toujours de tant d au res fê es ſoi-diſant nationales, qui ſe ceièbrent dans ce beau ſiecle patrioti ique.

Ce q i' prouve que nous ne nous ſommes pas trompes, c'eſt q ie, malgre tous nos ſoins pour av oir des renſeignemens ſur ces divers objets, nous n'av ons pu en obtenir de ceux même qu'on devroit croi e les plus inſtruits, ſ it de l'o 'g'ne, ſoit de la nature primitive de c te re ouiſſ. ice, ſoit enfin de ſes ac- c ſſ m ns ſucc ſſ.ſs. Un Abbe qui y préſide toi u s, & q ii pr on e conſtamment le di n d'ou e tu ie, rendroit vraiſemblable la r di io i qui fi remonter cet e bliſſ- ment a un abbe de F u erive, qui le premier pl nta des vig es dans ces contrees. Qu o'qu il en ſ it, le titre de la f e, ainſi q l uſ e d'y couron er to ij urs les vi nerons le plus habi s & l ' orieux, indiq ie p us vr ſemblabl m nt enc re, que le but pr nitif de cette inſt uti n fut d e r r l u e de la vi ie· n il p ac- t t & nous 'gnoro d p is quelle

époque) les dispositions de cette fête s'étendent à l'agriculture en général.

C'est les quatre saisons qui en composent l'ordonnance, la divisent en quatre parties, & forment une marche entremêlée de pantomimes, dont les nombreux acteurs, pris dans la nature & dans la mythologie, & aussi fidelement que richement costumes, selon les divers caracteres qu'ils representent, offrent à la vue l'agréable coup d'œil des travaux champêtres, & les cérémonies du culte mythologique rendues aux êtres allégoriques *Pales*, *Céres*, *Bacchus*, qui présidents aux saisons, le patriarche Noé & son épouse assis dans leur arche, président l'hyver; ils sont suivis d'une nôce villageoise, dont le trousseau formé selon les bonnes mœurs des anciens tems, ferme la marche.

Chaque saison est accompagnée de ses attributs & des fruits qu'elle produit. Des danseurs exécutent des ballets pantomimes & caractéristiques de la saison qu'ils celebrent, & une musique instrumentale & vocale anime la fête par des récitatifs, des chœurs & des chants adaptés aux sujets. La procession terminée, tous les acteurs réunis trouvent une table dressée & richement garnie, où un bon repas les repose de leurs fatigues. Tels sont les apperçus généraux de la maniere dont

cette rejouiſſance ſe célebre ; car il paroît que ceux qui la dirigent s'attachent à la varier : ainſi, par exemple, l'Amour, que nous avons vu y figurer il y a ſix ans, a été remplacé cette année par la déeſſe Palès. L'on nous aſſure qu'en général, le ſpectacle & ſon exécution a etonné les connoiſſeurs, & votre approbation, M. nous en eſt le plus ſur garant.

Selon le programme imprimé qu'on a donné de cette fete, des Seigneurs étrangers ou Suiſſes, & des particuliers de Vevey ont, par des contributions volontaires, ſous le nom de Société des Primes, poſé la baſe d'un etabliſſement deſtiné a encourager les progrès de la meilleure culture dans le vignoble de Vevey ; & au moyen de ces capitaux, la Société d'Agriculture, chargee de leur geſtion, a commencé cette année à ajouter quatre prix & deux acceſſit à l'honneur du couronnement. Ceux qui ont merité les deux premiers prix ſont les vignerons

Abram Deſcloud & J. D. Blanchoud.

Le troiſieme, J. P. Cardinaux.

Le quatrieme, N. e Torney.

Les deux acceſſit, Ferdinand Pillod & Pierre Etienne Vodoz.

NECROLOGIE.

AVOIR rempli pendant trente ans avec distinction les fonctions importantes de Bourguemaître ou chef de la magistrature de Lausanne, s'être acquitté des devoirs d'homme, de citoyen, de magistrat d'une manière à mériter l'estime de ses compatriotes, la bienveillance de son Souverain, avoir donné l'exemple des vertus religieuses & morales, sociales & civiles, & à tant de qualités réunies, joindre encore les facultés du génie, de l'esprit, & les talens de l'écrivain; tels sont les droits que s'est acquis Mr. de Polier de St. Germain, aux regrets que sa perte laisse à ses concitoyens, à la vénération générale dont il a joui pendant sa vie, & qui, en éternisant sa mémoire après sa mort, lui assigne une place entre les plus distingués & les plus célèbres de nos compatriotes.

Aux qualités personnelles, Mr. de Polier joignoit l'avantage de la naissance, qu'il savoit apprecier sans orgueil. Né à Lausanne le 15 Juin 1705, Mr. son pere l'envoya à Geneve dès l'age de douze ans. La, sous les yeux de ses parens maternels de la maison de Dalliez de Cuffy il commença au college de cette ville ses études de belles-let-

tres & d'hiſtoire. Ses talens naturels & ſon application lui firent faire de tels progrès, qu'en quittant le college il reçut un temoignage authentique d'approbation, ſigné du recteur des Profeſſeurs, & ſcellé du ſceau de l'Académie. De retour à Lauſanne au mois d'Avril 1719, il en repartit peu de tems après, pour accompagner à Groningue le celebre profeſſeur de Crouſaz. Ce fut ſous cet illuſtre maître & ſous le fameux Juriſconſulte Barbeyrac qu'il eut l'avantage de pourſuivre ſes études & d'en faire de nouvelles, dont la baſe ſi bien établie lui facilita les connoiſſances & les lumieres qu'on admiroit en lui, avec d'autant plus de raiſon, qu'il les employa toujours à l'utilité & au bien public.

Ses études finies, Mr. de Polier, après avoir voyagé en Hollande, partit pour Paris, où il arriva immédiatement après la regence, & a l'époque de la diſgrace de Mr le Duc. Muni de lettres de recommandation de Mr. de Crouſaz pour Fontenelle & pour l'abbe Bignon, l'un & l'autre s'empreſſerent à lui procurer des connoiſſances utiles & agreables; & le dernier ſur-tout, cherchant à ſatisfaire le gout d'inſtruction qu'il remarquoit chez le jeune Suiſſe, lui ouvrit ſouvent la bibliotheque du Roi, complaiſance

dont Mr. de Polier ſut profiter avec autant de gout que de jugement.

La carriere militaire, recherchée alors par toute la nobleſſe du pays de Vaud, s'etoit ouverte avec avantage pour lui, par ſon entrée dans le regiment Suiſſe au ſervice de France, dont ſon parent, Mr. de Villars, étoit colonel. Mais, ſoit que ſon goût pour les ſciences & les lettres l'inſpirât pour un genre de vie plus tranquille, ſoit que ſa qualité de ſeul enfant engageât ſes parens à le rappeller, il quitta bientôt le ſervice & revint dans ſa patrie, où il commença ſa carriere civile par ſon entrée dans l'aſſemblée des Deux cents. Marié l'année 1750, à l'age de vingt-cinq ans, avec une demoiſelle de la noble famille de Chandieu, il fut deux ans après, élu membre du Conſeil, parvint à la dignité de Banneret en 1700, & fut, par un ſuffrage unanime, élu Bourguemaître l'année 1760, place auſſi importante qu'honorable, dans laquelle pendant trente ans, il ſut s'acquerir le reſpect par ſes vertus, l'amour public par ſa bienfaiſance, la confiance generale par ſa juſtice & ſon intégrité, & concilier l'attachement de la fidélité au Souverain avec le zele le plus vif & le mieux prouvé pour les interêts de ſes concitoyens. Les circonſtances delicates, ca-

nées par l'influence de la criſe générale où ſe trouve l'Europe, lui fournirent des occaſions marquantes de développer ſes excellents principes. Nous avons annoncé dans ſon tems, la marque honorable d'eſtime qu'il reçut de notre Souverain, par le don de la chaîne & médaille d'or de Hettlingue. Mr. le baron d'Erlach, ſeigneur baillif de Lauſanne, & repreſentant du Souverain, l'en décora l'annee 1793, dans une aſſemblee du Conſeil, extraordinairement convoqué à cette occaſion. Cette médaille, ſeule décoration nationale exiſtante dans le canton de Berne, eſt ſi rarement accordée, qu'elle annonce toujours le mérite, ou les ſervices les plus diſtingues. Mr. le Bourguemaître ſentit cet honneur, qu'il reçut avec la modeſtie qui le caracteriſoit, & le ſentiment qu'eprouve l'homme de bien d'avoir pu le mériter.

On a trouve dans ſes papiers un petit fragment ſans date, mais écrit & ſigné de ſa main, portant „ qu'il deſire qu'après ſa „ mort & celle de ſes deux fils (a ſuppoſer „ qu'ils n'en n'ayent point eux mêmes) la mé„ daille, la chaîne d'or & la patente hono„ rable qui les accompagne, ſoient remis à „ Meſſieurs du Conſeil de Lauſanne, & dé„ poſes dans leurs archives, comme un mo„ nument de la précieuſe bienveillance que

» notre gracieux Souverain a bien voulu té-
» moigner à cette ville & a ſes Conſeils, en
» la perſonne de leur chef " Son cœur ſenſible eut encore la douce jouiſſance de n'être point le maître de reſigner un poſte que ſon grand âge commençoit a lui rendre penible. On fut pendant deux ans l'engager à le conſerver, par les témoignages des regrets ſinceres qu'occaſionnoit ſa réſolution. Et lorſque, l'automne paſſe, le Conſeil conſentit enfin, ſur une nouvelle demande de ſa part, à lui nommer un ſucceſſeur, cette adhéſion à ſes deſirs fut accompagnée des procédés les plus propres à lui prouver les ſentimens qu'il s'étoit acquis dans le Corps dont il étoit le chef, & le Deux cent fit en ſa faveur une exception inovatoire & honorable, en lui accordant la ſeconde place dans tous les Conſeils, & lui faiſant faire un fauteuil ſeparé pour remplir cette ſeconde place, qui d'ailleurs étoit ſurnuméraire, puiſque ſans lui le nombre étoit complet, enſorte que par ſa mort il n'y a point eu de vacance Nous ajouterons que le Conſeil auroit voulu, d'une voix unanime, graver ſur le marbre, ſes regrets, ſa douleur, ſon eſtime profonde & ſa reconnoiſſance eternelle pour les longs, importans & fideles ſervices de ſon ancien Bourguemaître, mais qu'il a preferé de les

conſigner dans le Régiſtre de toutes ſes Chambres, comme un monument plus analogue au grand caractere de ſon ancien chef, & d'autant plus precieux, que la flaterie, l'habitude, le credit ou la vanité ne pourront jamais imiter cette expreſſion vraye & ſimple de ſa reconnoiſſance.

Rendu à lui même par ſon abdication volontaire, Mr. de Poli r donnoit ſes momens à ſa famille, à la ſocieté & aux lettres, lorſqu'une maladie de peu de jours a termine, le 3 ſeptembre de cette an ee, à l'a e de 92 ans & quelques mois, une vie auſſi longue qu'utilement emp.oyée. La v'eilleſſe avoit tellement reſpecté les facultes intellectuelles de cet homme étonnant, qu'il compoſa & publia dans ſa 80. annee, ſon *Gouve ne nent des m u s*, ouvr-ge tra du't dans toutes les langues, qui a joui d ns t s les p ys, du plus grand ſuccès, qui pl.ce ſ n Auteur a côté des me l eurs éc ivains, & fort au-deſſus des ph l ſ phes de ce ſi cle, par les excellens principes qu'il contient.

Out e c tte prod ction très marquante, Mr. de Po i r fut auteu r de pluſieurs brochures, entre leſ quelles on diſtingue :

1. *Le voyag ac l'e i e.*

2°. Un nouvel *Eſſai ſur le projet de la Paix perp t elle*, qui parut en 1788.

3°. Et enfin le *Coup-d'œil ſur ma Patrie*, publié ſans nom d'auteur en 1795, mais trop bien écrit, trop bien penſé, pour qu'il fuſſe poſſible, en le liſant, d'y méconnoître ſon cachet.

Avec un extérieur froid, & le ton qui convenoit a ſa dignité, Mr. le Bourguemaitre avoit la politeſſe du cœur, & cel e que donne l'uſage de la très bonne compagnie. Infiniment aimable dans la ſociéte, il avoit ce trait dans l'eſprit qui anime la converſation: la ſienne, remplie de réflexions fines & ſaillantes, annonçoit de la ſenſibilité, un jugement exquis & beaucoup de connoiſſances.

ANNONCE

Adreſſée au Rédacteur.

Je viens de publier un petit ouvrage ſur l'accord du piano, juge tres-utile à tous les amateurs de cet inſtrument: veuillez, M. l'annoncer à vos lecteurs. Témoin du goût qu'on a dans votre ville pour la muſique, j'oſe me flatter que cette production elementaire aura le même ſucces à Lauſanne & en Suiſſe, qu'elle a à Paris & dans les departemens. L'ouvrage eſt de 64 pages d'impreſſion in-8°. avec planches, & ſe vend 36 ſ.

à Paris, 40 f. dans les départemens, avec remiſe de 25 pour cent pour le libra re.

LOUET.

EPITAPHE

Envoyée au Rédacteur du Journal Littéraire de Lauſanne,

Sur la mort de Mr. DE BONS, *célèb e Prof ſſeur dans l'academie de Lauſanne.*

SAVANT, MODESTE,
LITTÉRATEUR DISTINGUE,
THEOLOGIEN TOLÉRANT,
CITOYEN VERTUEUX,
LE PROTECTEUR ZELÉ DES TALENS
ET
L'AMI DE LA JEUNESSE.

Hic jacet & tumulo dilectus nomine DE BONS
Cond'tur exiguo. Vivitur ingenio.
Crudela mors ab ipit, dub tos virtutis honores
Mod ſtia ne at, ſat meruiſſe fuit.
Egregie div t, clarè ſcripſit, benè vixit,
Facundus calam s, ore diſertus erat.
Æternam memor am factis, pietateque vitam
Nactus. JACTURA STAT PRETIUMQUE SUI.

F. L. M. *un de ſes Diſc'ples.*

MES GOUTS.

Chanſon Villageoiſe.

Qu'un autre aime & chante
L'eclat des cites :
Leurs plaiſirs vantés
N'ont rien qui me tente ;
Et j'aime bien mieux
La cabane antique
Dont le toît ruſtique
Couvrit mes ayeux.

Qu'une onde preſſée
Dans d'etroits canaux
En pompeux jets d'eaux,
Jailliſſe elancee ;
J'aime mieux cent fois,
Le ruiſſeau tranquille,
Qui d'un cours facile,
Serpente en nos bois.

Que dans un parterre
L'aſter orgueilleux
Etale à nos yeux
Sa pompe etrangere :
Moi j'aime bien mieux
La roſe champêtre
Qu'un matin voit naître
D'un ſouris des cieux

Qu'au travers de l'onde,
L'avide n cher
Aille au loin chercher
L'or du nouveau monde :
Au bord du Leman,
Que toujours ma vie,
Sans ſoin, ſans envie,
Coule doucement !

Que toujours volage,
Zelis dans les cours,
Farde ſes diſcours
Comme ſon viſage;
Combien j'aime mieux
La bergere Annette,
Dont la violette
Pare les cheveux.

Qu'un flatteur habile
Tourne à tous les vents,
Qu'il fixe des grands
La faveur mobile;
Aux regards des Rois,
Ami, je prefere
Le ſouris ſincere
D'un b n villageois.

Ainſi la natu e
De tous mes deſirs,
De tous me plaiſirs
Eſt la ſource pure :
Des mes jeunes ans,

A ſes loix fi le,
Puiſſe-t-elle comme elle,
Plaire en tous les tems !

Extrait des Melanges Helvétiques de 1796.

LES PLUMES

FABLE.

QUAND le malheur d'aimer, ſans pouvoir ſe le dire,
Le deſir de briller, le beſoin de s'inſtruire,
Eurent fait naître l'art d'écrire,
Chacun par ſes talens, ſe croyant ſans égal,
Prétendit à ſe faire lire;
Car le ſot à la gloire, ainſi qu'un autre aſpire,
Et le bien eut toujours pour compagnon le mal!
Des plumes, de ce temps, on inventa l'uſage;
Or chacun en vouloit.... Comme ce n'étoit pas,
Pour en fournir à tous, un petit embarras,
De mille oiſeaux divers on mêla le plumage,
Et de peur des jaloux, le ſort fit le partage.
L'un eut plume de coq, pour chanter les combats;
L'autre, une de hibou, pour régir des Etats.
Un amant eut, pour de ſa belle,
La plume d'une tourterelle;
Même l'Amour, au plus fidèle,
Fit tomber quelquefois, pour chanter des appas,
Une des plumes de ſon aile.
Maint auteur ſot, la plume d'un oiſon;
Et dans ce tems, il n'en eſt guere

Qui n'a't eu cel e d'un plongeon !....
Plume de perroquet fut pour le plagia're ;
La pie arma les doigts de l importun bavard ;
La colombe donna la plume de Bernard ,
Plume aimable , p ume legere ,
D'ou nâquit l'art d'aimer c rne de l art de plaire ;
Tand's qu'un *Turc* , croy nt poſſeder un treſor,
Pour plume d'un phenix, eut celle d un butor.

Voila pourquoi , par un deſt'n ctrange ,
De tant d auteurs nous voyons le me ange;
Certes, il eſt pourtant des mechans & d s ſots;
Mais ayons le bon ſens , p u t que de medire,
D'attribuer le mal, au ſort qui ht les Lots.

Pour moi, chétif Auteur , moi , dont le cœur aſpire,
En bien ain ant , à b'en le dire ;
Quand , ſeparé d Eglé , j'ai perdu ma ra'ſ n
Dans les tranſports d'un douloureux delire ,
Ah ! puiſſe-je alors pour ecrire,
Avoir la plume d'un pigeon !

F* *.

Fxt a't a D eu er.

L O G O G R I P H E.

PAR cinq pieds,de c mbat ' ſ e ds la ur i ;
Par trois , je ſuis ta m e & r q r ne teur.

Ir oa L ois

E N I G M E.

SANS être Evêque , j i ma croſſe ,
Sans être berger. j a' m chien ,
Et ſans ét e m ·i 'e ,
J'ai n a baguette & ma f reur a ce.

(*Troubad r I'*)

L'EXPLICATION du log ·ipbe du N . p ·· ent eſt *mere* ; celui de la charade eſt *bon jour.*

L'ERREUR

D'UNE FEMME DE TRENTE ANS.

*Extrait des Mémoires de Madame de ***.*

Vous voulez donc encore une fois, ma chere Henriette, que je reprenne la plume; vous voulez, dites-vous, pénétrer dans les replis les plus cachés de mon cœur, y lire un secret que j'avois juré d'ensevelir avec moi : comment vous résister? Je céde à vos instances. Au plaisir de vous donner une nouvelle preuve de mon amitié, se joint un autre motif, celui d'être utile aux personnes de mon sexe, si jamais ces Mémoires passoient en d'autres mains que les vôtres. Puisse alors mon exemple servir de préservatif à celles qui les liront, & les garantir de la trompeuse erreur qui m'a séduite. Vous m'avez suivie, ma chere Henriette, dans la saison la plus brillante de ma vie, vous m'avez vu triompher constamment de tous les pieges que l'on me tendoit. Si j'ai fait quelques sacrifices, je ne cherche point a m'en glorifier, j'avoue qu'ils m'ont peu coûté. La vertu a tant d'attraits, il y a tant de dou

ceur à ſuivre la route qu'elle nous trace, qu'une femme attachée à ſes devoirs ne regrette jamais les vains plaiſirs qu'on nous dépeint ſous des couleurs ſi ſéduiſantes. Ma poſition m'avoit miſe à même de développer, dans divers périodes de ma vie, une fermeté de principes qui m'avoit attiré l'eſtime & l'attachement de ceux qui m'avoient obſervée. J'accompliſſois ma trentieme année, que de raiſons pour me croire à l'abri de ce ſentiment tumultueux qui rend ſi malheureuſe toute femme delicate & ſenſible, & pour me perſuader que l'amitié étoit le ſeul ſentiment qui eut des droits ſur mon cœur. J'avois ri ſi ſouvent des folies où l'amour conduit ceux qu'il a ſubjugué, que je mettois ma gloire à triompher de cette paſſion. Mais c'eſt en vain, chere Henriette, que nous nous appuyons des calculs de notre raiſon, ſouvent un inſtant ſuffit pour voir renverſer l'edifice qu'elle a élevé, & les remparts qu'elle croit oppoſer à notre foibleſſe.

Mon mari étoit parti, depuis deux mois, pour un voyage de longue durée; j'etois ſeule, le 6 Avril, ſamedi ſaint, veille de Pâque, occupée d'une lecture ſérieuſe; on m'annonce un étranger qui demande a me voir; au même inſtant, je vois paroître un jeune inconnu, il me remet une lettre d'un

de ſes parens, mon ami. Je dois vous l'avouer, chere Henriette, ſa figure attrayante lui eut ſeule ſervi de paſſeport, mais il m'etoit recommandé. Après quelques excuſes ſur le coſtume de chaſſeur dans lequel il paroiſſoit devant moi (parce qu'il étoit d'une partie de chaſſe qui ſe faiſoit dans les environs du lieu que j'habite,) il m'inſtruiſit des affaires qui l'attiroient, & pour leſquelles ſon parent me prioit de lui donner les renſeignemens & conſeils néceſſaires. Pendant qu'il me parloit, j'eus le tems de le conſiderer plus à mon aiſe. Sa phyſionomie douce, prévenante, invitoit à la confiance; des yeux vifs, pleins d'expreſſion, le ſon de voix le plus agréable, un maintien noble, aiſé; enfin, chere Henriette, figurez-vous tout ce qui compoſe le don de plaire, & vous aurez l'idée de l'être ſéduiſant qu'il étoit impoſſible de voir ſans éprouver cette émotion produite dans un cœur ſenſible, par la certitude qu'une auſſi belle enveloppe, ſemblable a une belle glace, réfléchit les qualités ſublimes d'une ame pure. C'eſt là ſans doute, la cauſe de l'entraînement irréſiſtible que j'éprouvai à ſa vue; c'eſt du moins ce qui juſtifie le delire qu'elle produiſit dans mon ame; la ſienne eſt peinte dans les lettres qu'il m'a écrites; je vous les communiquerai, mais

je reviens à notre premiere entrevue, elle eſt ſans ceſſe préſente à ma penſée ; elle a décidé du bonheur & du malheur de ma vie, par le ſentiment nouveau, profond, durable qu'elle m'a inſpiré. Nous étions dans ce même ſallon où nous avons ſi ſouvent, vous & moi, approfondi la ſympathie innée exiſtant entre les belles ames.

Aſſis tout près de moi, l'intéreſſant chaſſeur déployoit dans la converſation les graces de l'eſprit réunies à la délicateſſe du ſentiment. Il n'y avoit pas une demi heure que nous étions enſemble, lorſqu'on m'annonça d'autres viſites. La converſation devenue générale, eut pour objet les événemens qui agitoient la France. L'aimable étranger, que j'appellerai Théodore, s'exprimoit avec tant de nobleſſe & d'aiſance, qu'il attira l'attention des perſonnes qui étoient chez moi. En prenant congé, il me demanda la permiſſion de revenir. Reſtée ſeule, je cherchai en vain à me rendre compte de ce qui ſe paſſoit dans mon cœur ; l'émotion que j'avois éprouvée étoit une ſituation trop nouvelle pour moi : je le revis le lendemain ; nous p ſlames la ſoirée enſemble au coin de mon feu ; & il s'établit entre nous, dans cette ſeconde entrevue, une converſation auſſi in-

ue ſi nous nous etions connus depuis

long-tems. Oui, ma chere Henriette, mon expérience m'a confirmée dans l'opinion qu'il exiſte des rapports entre certaines ames, par leſquels elles ſe trouvent entraînées l'une vers l'autre dès le premier inſtant, par un ſentiment qui ne peut ſe décrire. Comment ſe pourroit-il, ſans cela, qu'une femme née avec une ame auſſi ſenſible que la mienne, un cœur auſſi ſuſceptible des plus vives impreſſions, & entouré d'êtres aimables qui cherchoient à lui plaire, ait conſervé ſa tranquille indifférence juſqu'à trente ans, pour la perdre dans un clin-d'œil, & ſe ſentir embraſée d'un feu que je nomme divin, puiſque malgré les pleurs que j'ai verſé, ce ſentiment m'a donné l'idée d'une félicité qui me laiſſe les plus doux ſouvenirs.

Pardon, chere Henriette, j'oublie que mes digreſſions peuvent vous ennuyer; mais mon ſtyle eſt dans mon cœur, & ma plume trace au haſard tout ce qui ſe préſente à mon imagination. Je reviens à Théodore. Je n'éprouvai plus ni trouble, ni embarras dans cette ſeconde entrevue; un calme délicieux me laiſſoit jouir de notre converſation; je l'écoutois, je recueillois dans mon cœur chacune de ſes paroles. Que de choſes aimables, délicates, naives il me dit! A beaucoup d'eſprit il joignoit plus d'inſtruction que l'on n'en a

d'ordinaire dans la premiere saison de la vie. Il se trouva que nos lectures avoient été à peu-près les mêmes, qu'il aimoit tous les ouvrages qui me plaisoient, nouveaux rapports vivement sentis. Les heures s'étoient écoulées comme des minutes; il fallut se séparer: Theodore parut s'arracher avec peine, sa voix s'altéra en prenant congé de moi, en me disant qu'il seroit un mois absent. Que ce tems me paroîtra long! ajouta-t-il avec un regard qui pénétra jusqu'au fond de mon cœur. Je ne pus répondre; il s'éloigna d'un pas précipité. Mes yeux fixés sur la porte qui venoit de se fermer, l'idée que de long-tems elle ne s'ouvriroit pour lui, me causa la plus profonde tristesse; je quittai machinalement la place où j'étois, je pris celle qu'il avoit occupée. Livrée à moi-même, la délicieuse soirée que j'avois passée absorboit toutes mes réflexions; il m'avoit parlé des lettres de Mme. de..... qu'il avoit lûes récemment: quoique je les possède, je ne les connoissois pas encore; je courus à ma bibliotheque, je les pris; avec quel intérêt je fis cette lecture! deux heures du matin sonnerent & je lisois encore..... Vous conviendrez, chere Henriette, qu'avec de tels symptômes j'aurois pu lire dans mon cœur, & ne pas me tromper sur le sentiment dont

il étoit agité ; mais je m'en doutois ſi peu, j'étois ſi convaincue que j'étois invincible, que je m'applaudiſſois de tout ce que j'éprouvois. Quelques jours s'étoient paſſés ſans que j'euſſe entendu parler de lui, lorſqu'une de nos connoiſſances communes vint me faire part d'une lettre qu'elle en avoit reçue. Cette lettre me concernoit preſque ſeule ; Théodore y parloit du plaiſir qu'il avoit eu à faire ma connoiſſance ; il félicitoit ſon ami du bonheur qu'il avoit de reſpirer le même air que moi ; il parloit auſſi du deſir qu'il avoit de revenir bientôt. J'avoue ingénument que j'attendois ce retour avec un empreſſement que je n'avois point encore ſenti. Mais ſes projets ne ſe réaliſerent pas ; le même ami revint quelque tems après, me communiquer une autre lettre : il lui apprenoit que tout étoit changé. Un parent avoit propoſé de l'emmener avec lui au port du Havre, de là il devoit s'embarquer pour je ne ſais quel pays, car j'étois trop agitée pour ſuivre la lettre qu'on me liſoit. Que je voulois de mal à celui qui l'emmenoit ſi loin de moi ! que ce voyage me paroiſſoit biſarre, mal combiné ! Calmée néanmoins par mes réflexions, j'aurois peut-être été rendue à moi-même, ſans une lettre charmante que je reçus deux mois après. Combien mon cœur

ſut ſenſible, reconnoiſſant ! que je lui ſus de gré de ne m'avoir point oublié ! Il m'apprenoit que ſes projets étoient changes, mais qu'il ſeroit encore abſent pendant quelque tems. Il me prioit, avec les graces de l'eſprit & du ſentiment, de vouloir bien lui écrire quelquefois ; j'y conſentis ſans faire aucune reflexion. Il me paroiſſoit tout naturel d'avoir une correſpondance avec un homme fort aimable, qui écrivoit comme un ange. C'eſt de cette fatale complaiſance qu'eſt ne le trouble de mon ame, ainſi que tous les chagrins dont cette liaiſon a été la ſource. Que les femmes ſe pénétrent de cette vérité, une correſpondance eſt l'écueil le plus dangereux. Entraînée par la magie du ſtyle, une lettre fait ſouvent plus d'impreſſion que la perſonne même. Une ame tendre ſe livre avec enthouſiaſme au plaiſir d'épancher ſon cœur. Crédule, confiante, elle n'imagine pas que le menſonge peut diriger la plume de celui qui écrit. Ah, ſi j'avois eu la ſageſſe de brûler la premiere lettre que je reçus de lui, j'aurois évité les peines cruelles qui ont déchiré mon cœur. Mais je dois vous l'avouer, chere amie, en commettant l'imprudence de conſentir à ce commerce de lettres avec un homme que je connoiſſois à peine, je n'écoutois que les ſophiſmes que me dictoit mon

cœur. Theodore étoit à deux cents lieues de moi; je n'avois pas d'eſpérance de le revoir de long-tems, d'ailleurs il avoit tant de délicateſſe, que mon imagination ne pouvoit s'effaroucher. C'eſt ainſi qu'on s'aveugle ſur le bord du précipice, ſemblable à un enfant qui joue avec une arme dont il ne connoît pas le danger, on ne peut la lui arracher que lorſqu'il s'eſt bleſſé. Je reçus pluſieurs lettres de Theodore, j'y répondis avec une facilité qui m'étonnoit moi-même.

Plus d'une année s'écoula ſans événement, lorſque le retour de mon mari me mit dans le cas de voyager. Dans mes diverſes courſes, je revis celui qui devoit changer mon exiſtence. Quel moment! quelle jouiſſance pure & délicieuſe! L'inſtant le plus heureux de la vie eſt celui où l'on aime, & où l'on eſt aimé ſans ſe l'avouer à ſoi-même; tel eſt le charme de l'amour, quand il s'empare d'une ame où la vertu a toujours regné; il purifie toutes nos ſenſations, nous ne voulons qu'être aimées. Dans le délire de notre imagination ſatisfaite d'une jouiſſance auſſi douce, nous ne voyons rien au-delà. Mais les hommes, chere Henriette, n'ont pas la même délicateſſe; tant qu'ils ignorent l'impreſſion qu'ils ont faite, ils ſont tendres, ſoumis, reſpectueux. Pourquoi faut-il qu'entraînées par

un charme impoſſible à décrire, nous trouvions tant de plaiſir à leur avouer ce qu'il faudroit toujours leur taire; cet aveu prononcé, adieu la paix du cœur. Nous n'ignorons pas cette vérité auſſi vieille que le monde. Qu'elles ſont heureuſes, celles qui ont la force de renfermer dans leur ame le ſecret de leur ſentiment! tout eſt jouiſſance pour elles. J'ai éprouvé pendant quelque tems ce plaiſir que j'avoisignoré juſqu'alors; mais tel étoit mon aveuglement, que je me perſuadois que le ſentiment que j'éprouvois ne l'emporteroit jamais ſur mes réflexions. Je ſentois bien une agitation qui m'étoit nouvelle, mais je n'oſois interroger mon cœur; je voulois toujours voir ſous les traits d'un ami celui qui m'étoit ſi cher. Cette douce illuſion me fut bientôt enlevée. Jamais nous ne ſommes plus près du danger que lorſque nous nous croyons invincibles. Je vous l'ai promis, chere Henriette, je ne diſſimulerai rien; j'avouerai mes fautes avec la franchiſe que vous me connoiſſez.

Je vis inſenſiblement déchirer le voile qui m'avoit derobé la nature de mes ſentimens. J'avois bu dans la coupe empoiſonnée, je ſentois le fatal penchant qui m'entraînoit malgré moi; mais l'idole de mon cœur me paroiſſoit orné de tant de vertus, que je

juſtifiois à mes propres yeux tout ce qu'il m'avoit inſpiré. D'ailleurs, qu'avois-je tant à craindre? Je touchois au moment de me ſéparer de lui peut être pour jamais. Cette ſéparation douloureuſe acheva de m'éclairer ſur ma poſition. Quel cruel déchirement j'éprouvai en recevant ſes adieux! Il eſt néanmoins des jouiſſances juſques dans les peines de l'amour. Ce moment, ce dernier moment où des pleurs inondoient mon viſage, fut peut être un des plus doux inſtans de ma vie; on me montra un attachement ſi vif, nos ames étoient tellement confondues, qu'il m'étoit impoſſible de douter des ſentimens que j'avois inſpiré. C'eſt vous arrêter trop long-tems ſur des détails qui n'intéreſſent que moi. Séparée de celui que j'aimois, livrée à mes réflexions, je n'étois plus ſuſceptible d'aucun plaiſir; je fus m'enfermer à la campagne; là je paſſois les jours & les nuits, uniquement occupée d'un objet trop chéri ſans doute. Malgré la juſtice que je me plais à lui rendre, l'homme le plus délicat ne ſera jamais digne d'une femme qui lui livre ſon cœur avec tout l'abandon du ſentiment; l'amour-propre eſt peut être le ſeul qui les anime, tandis que nous, nous ne rêvons que leur bonheur, & que nous nous immolons généreuſement à cette idée fantaſtique: une femme

livrée au délire de l'amour ne ſe croit jamais aſſez parfaite; elle voudroit avoir la pureté d'un ange pour ajouter encore au triomphe de celui qu'elle aime.

Avant que mon cœur ſe fut donné, je portois dans le monde cet eſprit libre, indépendant, qui nous rend ſuſceptibles de goûter les plaiſirs. Ma poſition changée, je devins inégale, diſtraite; je cherchois la ſolitude. Je me ferois crue coupable de me livrer à ce que l'on nomme les charmes & les amuſemens de la ſociété. Uniquement occupée de l'objet de mes affections, ſon idée m'étoit ſi préſente, que ſans avoir aucune notion de peinture, j'eſſaiois de faire ſon portrait, & je rendis à peu-près cette image, dont l'empreinte étoit gravée dans mon cœur. Un peintre, auquel je montrai mon ouvrage, & à qui je demandai de m'enſeigner les regles de ſon art, ne pouvoit croire que ce fut mon premier coup d'eſſai. Je reçus quelque tems après le portrait de Theodore; mais quoique très reſſemblant, on n'y retrouve pas ce caractere de vérité que j'avois mieux ſaiſi que l'artiſte. Vous êtes la ſeule, ma chere Henriette, à qui j'aye fait cet aveu. Theodore ignore lui-même cette preuve de mes ſentimens qui lui eut été ſi délicieuſe. Le tems où je voulois lui ménager cette douce

ſurpriſe, fut marqué par des événemens qui m'empêcherent de lui donner ce témoignage peut-être unique & preſqu'incroyable de ma tendreſſe. En vous en faiſant connoître toute la force, ma chere Henriette, je ſuis loin de chercher à en juſtifier le delire. Celui qui lit dans les cœurs m'eſt témoin que je ne ceſſai de combattre mon fatal penchant. Combien de larmes, que de gémiſſemens me coutoient le rapprochement de mon etat actuel à cette douce & paiſible indifférence qui m'avoit rendue, ſinon heureuſe, au moins tranquille dans la ſaiſon la plus orageuſe de la vie ! Qu'étois-je devenue, moi qui avois toujours ſu reprimer les mouvemens de mon cœur? Subjuguée par le ſentiment le plus tendre, j'étois inquiète, agitée; mon exiſtence dependoit preſque de la lettre que j'attendois; le moindre retard me cauſoit des angoiſſes pires que la mort. Mais auſſi, quel raviſſement, quand je parcourois les aſſurances que l'on me donnoit d'un attachement qui ne devoit jamais finir ! Ces lettres charmantes, que je recevois avec tant de plaiſir, rempliſſoient mon ame d'un ſentiment ſi pur, ſi delicat, qu'il me ſeroit impoſſible de vous en donner une idée; elles m'étoient ſi precieuſes, que je n'ai jamais pu me décider à en faire le ſacrifice, malgré le danger qu'il

y avoit à les garder. Si le hasard faisoit tomber ces Memoires entre les mains de celui qui fut l'objet d'un sentiment si tendre, qu'il apprenne à connoître le prix d'un cœur qui ne fut jamais qu'à lui.

Par une fatalité que je ne puis comprendre, dans cet âge où une femme n'est plus intéressante que pour ses amis, j'ai éprouvé des choses que je ne m'explique point à moi-même. Sans projet, sans aucun desir de plaire, je fus encore exposée à entendre un langage qui n'avoit plus d'attraits pour moi. Un homme dont la tête étoit absolument perdue, voulut me persuader que je lui avois inspiré une passion violente; comme ma position me forçoit à le voir plus souvent que je ne le desirois, je voulus faire parler la raison. Je crus que le langage d'une amitié froide rameneroit le calme dans son ame, mais ce fut inutilement; il épia si bien toutes mes démarches, qu'il pénétra le secret de mon cœur; il parvint à intercepter mes lettres. Muni de ces pieces victorieuses, il crut m'intimider; il eut même l'audace de me dire qu'il les livreroit à mon mari; mais ses menaces ne m'effraierent pas; il regnoit dans ma correspondance un sentiment si pur, que je n'avois point à en rougir. Une maladie assez longue que j'eus dans ce tems-là,

me délivra de lui. Cet incident, chere Henriette, n'eſt connu de perſonne. Quelque tems après le rétabliſſement de ma ſante, il chercha le moment où il put me trouver ſeule; il vint ſe jetter à mes genoux; il étoit ſi confus, ſi pénétré de regrets, que je crus devoir accorder quelque pitié à ſon répentir; mais je pris ſi bien mes précautions que je ne l'ai jamais revu.

Un nouveau genre de peine vint déchirer mon cœur; Theodore, cet objet unique de mon affection, me mit dans le cas de ſoupçonner que ſon cœur étoit changé. Quelle cruelle ſituation pour une ame comme la mienne! toutes mes peines paſſées me parurent légères au prix de celles que j'éprouvois. Oh, mon Henriette! ouvrez-moi votre ſein, dérobez moi, s'il eſt poſſible, à moi-même, l'exiſtence m'étoit à charge... Une nuit, la plus cruelle des nuits que j'aie paſſée, j'oſai, dans mon affreux delire, former le projet de terminer mes jours; mais la force de mon tempérament triompha, malgré moi, des ſacrifices que je m'étois données, par une forte doſe d'opium; inſenſible à tout, je refuſai les remèdes que l'on me propoſoit, & j'eſpérois que l'abſtinence de toute nourriture rempliroit mes deſirs. Inſenſiblement mes idées devinrent plus calmes;

une lettre de Theodore me rendit à moi-même; il ſe juſtifioit ſi bien, qu'il me parut plus digne que jamais de mon attachement. Je reconnus la trompeuſe erreur qui m'avoit ſéduite; j'eus aſſez de force pour rectifier ce qu'il y avoit de trop tendre dans mes ſentimens, ou du moins pour ſacrifier à la vertu un attachement qui ne devoit point être périſſable. L'inconſtance n'a d'autre ſource que la foibleſſe & l'imperfection du cœur humain. L'homme qui promet d'avoir toujours le même enthouſiaſme, commence par ſe tromper lui même. Soyons donc aſſez juſtes pour ne pas nous plaindre d'un mal auſſi général; & ſi une femme a le bonheur de pouvoir toujours nommer ſon ami, l'idole de ſon cœur, qu'elle ne ſe plaigne pas, n'a-t-elle pas ſu conſerver ce qu'il eſt ſi flatteur d'inſpirer, des ſentimens fondés ſur ſes qualités? le reſte eſt une chimere qui tient à l'illuſion des ſens. Ces idées, chere Henriette, réſultat de mes réflexions, ſont auſſi peut-être l'effet de mon attachement pour Theodore. Je ſentois qu'il m'étoit impoſſible d'arracher de mon cœur ſon image adorée; je ne pouvois ni ne voulois l'oublier; je cherchai ſeulement à conſerver ſon ſouvenir ſans trouble; j'y parvins par degrés; & quoique j'aye rompu toute eſpece de liens avec lui,

je

je ne ceſſerai jamais de prendre le plus tendre intérêt à tout ce qui le regarde.

Depuis deux ans que je ſuis retirée à la campagne, j'ai pris cet eſprit de reſignation ſi néceſſaire aux perſonnes de mon ſexe, qui font dépendre leur bonheur des ſentimens qu'elles ont inſpiré; elles doivent s'attendre à voir briſer en un inſtant le foible pied d'argile ſur lequel ce bonheur eſt fondé. J'avoue qu'il faut un courage plus qu'humain pour ſoutenir ces tranſitions rapides. Ce n'eſt qu'en élevant ſon ame aux plus ſublimes méditations, qu'on acquiert cette force qui nous eſt ſi néceſſaire.

Ici, ma chere Henriette, finit la tâche que vous m'avez impoſée; je l'ai remplie avec la franchiſe que vous me connoiſſez. Vous m'avez ſuivie dans la route que j'ai parcourue. Je vous ai avoué mes fautes avec la même ſincérité que j'ai miſe à vous dire ce qui peut m'honorer. J'aime à croire que vous me rendrez aſſez de juſtice pour être bien perſuadée que je ſuis pour jamais à l'abri des illuſions de l'amour-propre. L'egalité de mon humeur, la facilité avec laquelle je me prête à tout ce qu'on veut de moi, doit vous prouver que je ſuis enfin parvenue au détachement de la vie. Les circonſtances, les réflexions qu'elles m'ont fait faire,

m'ont convaincue du peu de valeur des choſes auxquelles nous attachons tant de prix. Ainſi, la jeuneſſe & ſes agrémens, l'encens frivole dont les femmes ſont ſi flattées, ne ſont point l'objet de mes regrets, bien moins encore la fortune qui ſouvent nous dégrade, quand nous ne ſavons pas en faire un digne uſage. Le ſeul bien que je regretterois, (ſi je n'avois pas appris combien nous le payons cher,) c'eſt cette douce union des ames qui feroit l'image du ciel ſur la terre, ſi le cœur humain, ce mêlange inconcevable de tous les ſentimens, pouvoit ſe fixer, & nous montrer toujours ſous les mêmes rapports, l'objet qui nous a enchanté. Mais je le répete, l'inconſtance eſt un malheur attaché à l'humanité; les femmes cependant en ſont moins ſuſceptibles que les hommes; c'eſt une juſtice qu'on nous a toujours rendue, nous n'en ſommes que plus malheureuſes.

Si le tableau de ma vie, que j'ai mis ſous vos yeux, fixe votre attention, après avoir pris une juſte idée de mon caractere, vous ſentirez, ma chere Henriette, que rien ne peut m'arracher de ma ſolitude; j'ai trop connu le monde pour le regretter. Si quelque ſouvenir trop tendre me trouble encore quelquefois, alors j'éleve mon ame à l'Auteur de mon être, j'y trouve une ſource de con-

ſolation que lui ſeul peut donner: je ne vois rien qui puiſſe m'attacher à la vie; la mort, loin de m'effrayer, ne me paroît plus que l'inſtant du repos, quand mon corps glacé ne ſera plus animé par cette ame tendre & ſenſible. Si ces Mémoires tomboient entre les mains de celui qui me fut ſi cher, qu'il donne des larmes au ſouvenir de ſon amie, & qu'il ſe pénetre bien de cette vérité, que ſon cœur ne fut jamais qu'à lui; elle lui a conſervé un tendre ſouvenir, & le dernier vœu qu'elle a formé étoit pour ſon bonheur.

Continuation du manuſcrit original de Mr. DE GRAFFENRIED, *ſur la fondation de la ville de* NEW-BERN, *dans la Caroline ſeptentrionale.*

LETTRE

DE MR. LE GOUVERNEUR DE VIRGINIE.

Traduite de l'original Anglais.

NOus Alexandre Spotswood, Lieutenant-Gouverneur & Commandant des Colonies & Provinces de Virginie, comme au nom de ſa Maj ſté Britanique:

A la na ion Indienne, qui tient le baron de Gr ff nr ed priſonnier.

Après avoir appris que le baron de Graf-

fenried, Gouverneur & chef de la colonie Allemande en Nord-Caroline, eſt priſonnier parmi vous, nous vous inſinuons & commandons, au nom de la reine de la Grande-Bretagne, de laquelle il eſt ſujet, qu'à vue de celle-ci, vous devez le libérer & envoier dans notre Gouvernement; & vous faiſons ſavoir par ces préſentes, que ſi vous le tuez, ou lui faites quelque violence & mal que ce ſoit, nous vengerons ſon ſang, & n'épargnerons ni hommes, ni femmes, ni enfans.

Donné ſous notre grand ſceau, le 8 Octobre 1711.

D. A. SPOTSWOOD.

Perſonne ne put lire cette lettre que moi. Je fus d'abord aſſez embarraſſé ſur ce que je devois faire; mais penſant que les meſſagers ſavoient bien ce qu'elle contenoit, je la lus aux principaux du village. Lorſque j'eus achevé de lire, je remarquai ſur leur phyſionomie quelque choſe qui ne me plut pas. Ils tinrent conſeil, & il fut décidé que l'on me laiſſeroit aller au village des Tuſcoruros, où étoit le négociant de Virginie, qui s'étoit trouvé dans ce village lors de l'exécution de Lawſon. En retournant chez lui, il raconta notre infortune à Mr. le Gouverneur; & comme ce marchand négocioit avec les naturels

du pays, & qu'il parloit leur langue, Mr. Spotswood le renvoya tout de ſuite avec ſa lettre aux Tuſcoruros. Mr. le Gouverneur s'avança lui même juſques au premier village des Sauvages, nommé Natoway, avec une forte eſcorte, & ordonna que la milice des environs ſe tint prête à agir, au cas que l'on ne reçut pas une réponſe ſatisfaiſante.

Le lendemain je me mis en chemin; j'étois à cheval, accompagné des meſſagers Indiens, & de quatre des principaux de Cateehna; ils marcherent auſſi vîte que mon cheval; & le ſoir, entre jour & nuit, nous arrivâmes au principal village, nommé Taski, & nous y trouvâmes le marchand Virginien. Ce village eſt fortifié avec des paliſſades; les maiſons ou cabanes étoient artiſtement conſtruites d'écorces d'arbres; elles ſont rangées en rond, ce qui formoit une grande & belle place, au milieu de laquelle il y avoit un grand feu, autour duquel étoient aſſis les principaux des Tuſcoruros, qui formoient le Conſeil; on fit des places pour le marchand, pour moi, & pour les Indiens qui m'avoient accompagné. Après les avoir ſalué, nous nous aſſimes auſſi; je reſſentois déja une grande joie, dans l'eſpérance d'aller à Natoway, où m'attendoit Mr. le Gouverneur; & je me réjouiſſois d'être délivré des mains

des Sauvages, mais je n'eus pas ce bonheur.

L'orateur de l'assemblée commença une grande harangue; il demanda aux quatre Indiens qui étoient venus avec moi, la cause de ma détention, & quel étoit mon crime? Après que les députés Indiens eurent été entendus, & que je fus reconnu innocent, il fut décidé que l'on devoit complaire à Mr. le Gouverneur, & satisfaire à sa demande, en faisant sentir que le refus ne seroit pas sans danger. Le marchand de Virginie parla autant qu'il put en ma faveur; mais les Indiens de Catechna ne voulurent pas consentir à me laisser aller, dans la crainte de perdre ce qui étoit promis pour ma rançon. Ils prirent pour prétexte qu'ils n'osoient rien faire sans le consentement des autres & du Roi. Ils promirent de me relâcher dès que le Roi & le Conseil seroient assemblés; & ils voulurent avoir mon negre pour ôtage & sûreté de ma rançon. Le jour suivant, je fus tout à-fait frustré de mon espérance, & je me retrouvai dans une grande perplexité. Je pris congé du marchand de Virginie, qui fut très-affligé de la rigueur des Sauvages, enforte que je partis fort triste.

Lorsque nous étions à trois ou quatre milles de Hencocktown ou Catechna, j'entendis de grands cris, & de tous côtés je vis

ſortir des ſauvages des buiſſons, ce qui me cauſa une très-grande crainte, d'autant que je les vis venir à moi eſſoufflés & d'un air effrayés; ils dirent que les Anglois & les Palatins étoient fort près de nous; ils contrefaiſoient les Palatins avec leurs geſtes, & ils prononçoient les mots *ja*, *ja*, faiſant entendre que les Palatins étoient leurs ennemis. Ils me firent paſſer un vilain foſſé, & e vis un très grand feu dans l'éloignement; je ne doutai pas un inſtant que je ne fuſſe brûlé ſur ce monceau de bois allumé, ou maſſacré dans ce déſert. Après avoir fait ma priere, je cherchois à perſuader à ces Sauvages que les Palatins ne s'étoient point joints aux Anglois; je leur expliquai que le mot *ja*, *ja* étoit de l'Anglois corrompu, & n'étoit autre choſe que *yes*, *yes*, & oui en François; ils parurent ſe contenter de ce que je leur dis.

Lorſque nous arrivâmes à l'endroit où etoit le feu, je vis avec ſurpriſe que tout le peuple de Catechna, où j'avois été priſonnier, y étoit établi avec ſes meubles & quelques proviſions. Ils s'étoient retirés là pour leur ſûreté; quoique ce fut au mil'eu d'un deſert, il y avoit un beau champ de bled & une cabane d'Indiens; l'endroit étoit environné d'une riviere très-profonde, & formoit une preſqu'île extrêmement forte par ſa nature pour

la defenſe. Ce peuple étoit compoſé des vieillards, des malades & des enfans, tous fort effrayés de ce qui pouvoit leur arriver. Je les raſſurai autant qu'il m'etoit poſſible, leur promettant qu'il ne leur arriveroit rien, auſſi long tems que je ſerois avec eux. Je propoſai aux gens de guerre qui étoient venus les joindre, de les accompagner, leur promettant que j'engagerois les Anglois à faire la paix; mais ils ne voulurent pas.

Le jour ſuivant, il vint environ trois cents Indiens forts & bien armés; ils allerent chercher les Européens qui étoient à une lieue, au nombre ſeulement de ſoixante. Les Palatins ſe défendirent mal, ils furent preſque tous bleſſés, & il y eut un Anglois tué; voyant qu'ils étoient trop foibles, ils s'enfuirent; les Sauvages firent quelque butin. Deux jours après, ils revinrent à Catechna avec des chevaux, des proviſions, & toutes ſortes d'effets & d'habillemens; je reconnus une paire de mes bottines qui étoient garnies en argent. Je ne doutai pas que tout notre établiſſement n'eut été pillé; cependant les Sauvages n'y avoient point été, mais mes gens s'étoient ſervis de mes effets pendant mon abſence, & les avoient laiſſé prendre à la guerre.

Les ſoldats Indiens étant revenus triom-

phans, nous retournâmes tous à Catechna. Pendant pluſieurs nuits, ils firent de très-grands feux de joie, au milieu de la grande place d'exécution; ils y éleverent trois peaux de loups, ce qui devoit, je crois, repréſenter leurs divinités. Les femmes vinrent, en grande cérémonie, préſenter en offrande des bijoux, comme par exemple, des colliers de wampou, qui eſt une ſorte de corail ou de coquille calcinée & colorée de blanc, de violet & de couleur d'or; un grand Prêtre faiſoit beaucoup de geſtes, de contorſions & de cérémonies. Tout le reſte du peuple danſoit en rond autour du feu & des peaux.

Cette fête finie, je demandai aux principaux des Sauvages, s'ils ne vouloient pas me laiſſer aller, à préſent qu'ils étoient victorieux? Un d'eux me répondit en ſouriant, qu'ils verroient ce qu'ils auroient à faire, & qu'ils convoqueroient le Roi & ſon conſeil. Deux jours après, ils m'amenerent de bon matin un cheval, & deux des principaux m'accompagnerent juſques à deux lieues de Catechna; là ils me donnerent un morceau de pain Indien & me laiſſerent ſeul. Voyant que j'avois un long chemin à faire, je les priai de me laiſſer un cheval, promettant de le renvoier, ou bien qu'ils devoient venir un peu plus loin avec moi; je ne pus rien

obtenir. Ils firent un grand feu à l'endroit où ils étoient reſtés; ils m'avertirent qu'il y avoit dans la forêt des ſauvages étrangers, & que je devois me preſſer de m'en aller bien vîte; qu'ils me conſeilloient même de courir pendant quelques heures pour les éviter; ce que je fis juſques à la nuit, & juſqu'à-ce que je vinſſe auprès du foſſé dont j'ai parlé au commencement de ma lettre à Mr. le Gouverneur.

Si moi ou les miens avoient été coupables de ce dont les Sauvages ſe plaignoient, ils m'auroient ſûrement tué & exécuté comme l'arpenteur-général Lawſon. J'avois payé trois fois le terrein nommé Chattouka, une fois aux Lords propriétaires, une fois à l'arpenteur-général, & enfin au roi Indien, nommé Taylor. Ce Roi demeuroit avec ſon peuple, à l'endroit où eſt maintenant ma maiſon & la ville de Newbern : nous vivions d'abord avec eux en bonne intelligence, & j'aurois payé de même tout le reſte du terrein s'ils l'avoient demandé. Enfin, il n'y eut pas une ſeule plainte contre moi dans la grande aſſemblée des Tuſcoruros, où la queſtion fut agitée en préſence du marchand Virginien. Les auteurs de ces troubles y furent bien nommes, mais par charité je ne les ferai

pas connoître, ils ſont connus des deux Gouverneurs de Virginie & de Caroline.

J'ai vu beaucoup de ces grandes aſſemblées de Sauvages, j'ai même aſſiſté à pluſieurs; j'ai toujours été étonné de la gravité, de la décence & de l'ordre qui y règnoient; ils ont le plus grand reſpect pour leurs ſupérieurs; chacun parle à ſon tour, ſeulement une fois, & toujours avec une grande modeſtie. On n'y remarquoit aucune paſſion; on donnoit aux accuſés tout le tems de répondre; & j'étois ſurpris de la juſteſſe de leur raiſonnement ſur tous les ſujets. Le procès fut fait en auſſi bon ordre qu'il auroit pu l'être par des Juges Chrétiens.

Je me livre au plaiſir de faire ici mention de la généreuſe pitié d'une bonne veuve de cette nation ſauvage. Dès le commencement de ma captivité, elle m'a toujours fourni à manger; & lorſque de jeunes gens, profitant du tems où j'étois lié pour me piller tout ce que j'avois, me prirent les boucles d'argent qui étoient à mes ſouliers, & que j'avois remplacées par de petites cordes, la bonne veuve detacha les boucles de laiton placées à ſon ſerre-tête & me les donna, n'épargnant d'ailleurs ni peine, ni ſoins pour découvrir les auteurs du vol: dès qu'elle ſut où étoient mes boucles elle les racheta, & vint en cou-

rant, de l'air le plus joyeux, les remettre à mes ſouliers. Je dois dire à l'honneur des Sauvages de ces contrées, qu'ils m'ont toujours paru plus charitables, plus généreux, plus honnêtes que tant de gens qui s'appellent Chrétiens, ne jurant jamais, tenant exactement ce qu'ils promettent, ne chicanant point dans leurs jeux, ne paroiſſant point intéreſſés: & quoiqu'ils ſoient preſque nuds, ils ſe comportent d'une maniere beaucoup plus décente que ne le font beaucoup d'Européens. Ce que j'ai remarqué de plus mal en eux, c'eſt que leur colere eſt ſans borne, & qu'elle dégénere preſque toujours en fureur; prenant pour exemple le ſerpent, qui ne fait point de mal quand on le laiſſe tranquille, & qui ne mord que lorſqu'on l'irrite.

Lorſque les Sauvages revinrent de cette expédition contre les Européens de la Caroline, leurs femmes en furent averties par un meſſager; elles préparerent une grande fête pendant la nuit; chaque famille apprêta les meilleures viandes ſuivant leurs manieres, & les apporta ſur la grande place; chacune d'elles y éleva un petit échaffaud, auprès duquel elle alluma du feu; le tout rangé en rond autour de la place; au milieu étoit auſſi un grand feu, auprès duquel ſe tenoit le grand Prêtre, & où il faiſoit ſes cérémonies.

Les femmes prirent tous leurs joiaux & tous leurs ornemens, qui conſiſtoient beaucoup dans ces colliers de Vampou, dont j'ai parlé; elles prirent auſſi des petits bâtons un peu épais, & les planterent au milieu du rond auprès des trois peaux, qu'ils regardoient comme des idoles qu'ils n'adorent pas, mais qu'ils reſpectent beaucoup. La Reine marchoit la premiere, & toutes les autres femmes ſuivoient en chantant. Lorſque le rond fut complet, elles danſerent autour du feu & des trois peaux, juſqu'à-ce qu'elles fuſſent laſſes. Enſuite chaque femme retourna à ſon échaffaud pour manger avec ſon mari: après le repas, ils prirent des bâtons entortillés de noir, & firent la même cérémonie qu'auparavant, reprenant les petits bâtons qui étoient garnis d'ornemens, & mettant les autres à leurs places; enſuite ils revinrent à leurs échaffauds. Pendant ce tems, le grand Prêtre faiſoit des cérémonies avec toutes ſortes de contorſions biſarres. Il menaçoit les ennemis, il encourageoit l s ſoldats, & les louoit de leur bravoure. Enſuite les jeunes gens allerent chercher des branches d'arbres vertes, ils peignirent leur viſage de noir, de blanc & de rouge, ils laiſſerent flotter leurs cheveux & les garnirent de petites plumes blanches & de coton, & ils revinrent vers la grande

place en courant comme des furieux, & en pouſſant des cris & des hurlemens affreux, & finirent par danſer, ſuivant leur coutume. Je dois dire encore, que lorſque les ſoldats Sauvages revinrent avec les priſonniers, le grand Prêtre & les principales d'entre les femmes, prirent les priſonniers ſous les bras & les contraignirent de danſer; & quand ils vouloient s'y refuſer, ils les élevoient en l'air & les baiſſoient à terre, pour leur faire voir qu'ils etoient devenus leurs ſujets. Tel eſt à peu près le culte religieux de ces Sauvages: j'ai remarqué que pour l'ordinaire, ils chantoient le matin une petite chanſon ſérieuſe en maniere de priere; ce qu'ils font auſſi lorſqu'ils ſe croyent en quelque danger.

J'ai obſervé d'autres cérémonies parmi les Sauvages au milieu deſquels je me ſuis établi. Ils avoient une eſpece d'autel environné de bâtons entrelacés avec beaucoup d'art, & formant une petite chapelle en voûte; elle avoit une petite porte par où on portoit les offrandes; au milieu il y avoit une concavité ou creux, où l'on mettoit tout ce que l'on offroit en ſacrifice, tant en denrées qu'en bijoux & ornemens; du côté du ſoleil levant, il y avoit un poteau planté en terre, portant une tête aſſez bien ſculptée & peinte moitié en blanc, moitié en rouge; devant la

poteau il y avoit un grand bâton, ſur lequel étoit une petite couronne, & qui étoit auſſi entortillée de bleu & rouge; à l'oppoſite, au ſoleil couchant, il y avoit une autre figure, ayant un viſage affreux, peinte en noir & en rouge; ce qui devoit repreſenter la divinité bienfaiſante & le mauvais génie; & à cette occaſion, un de mes coloniſtes Bernois, fort irrité de ce que le démon portoit la couleur de ſon Canton, fendit ſa ſtatue en deux avec ſa hache & la mit en pieces, & vint ſe vanter de ſon action héroïque. Bientôt après, le Roi Indien, avec pluſieurs des ſiens, fort en colere de ce ſacrilege, vint s'en plaindre auprès de moi. Je lui repréſentai qu'il n'y avoit pas grand mal, puiſque l'on n'avoit détruit que le mauvais génie; il ne ſe contenta point de cette raiſon. Je fus obligé de lui promettre que je ferois punir le coupable, ſi on pouvoit le découvrir; & pour achever de l'appaiſer, je fis boire beaucoup de rhum à lui & à toute ſa ſuite; & à force d'honnêtetés, je les renvoiai ſatisfaits.

J'ai remarqué que ces Sauvages font beaucoup plus de céremonies aux enſeveliſſemens qu'aux mariages. Ce ſont les Prêtres qui ſont chargés de la guériſon du malade & des cérémonies à ſa mort. Quand les remèdes n'operent pas, ils font toutes ſortes de conjura-

tions, & finiſſent par ſouffler, avec toute la violence poſſible, dans la bouche du mourant; s'il revient, ce ſont des joies extrêmes; s'il meurt, ils pouſſent des hurlemens affreux. Leurs tombeaux ſont faits avec beaucoup d'art; ils ſont voûtés, & faits avec des écorces d'arbres. Les Prêtres accompagnent le corps en faiſant de grandes lamentations; & ſuivant ce qu'ils ont à eſpérer des parens, ils font l'éloge du défunt. Après la cérémonie, ils reçoivent en récompenſe des colliers de Vampou, dont les Sauvages font toutes ſortes d'ornemens. A l'enterrement de cette veuve auquel j'aſſiſtai, il ſe paſſa une choſe au-deſſus de mon imagination, & que je regarderois comme une fable, ſi je ne l'avois pas vu de mes yeux. Après que le ſépulcre fut couvert, il s'eleva au-deſſus un petit feu flamboyant comme une groſſe chandelle; il monta droit en haut ſans bruit, il paſſa enſuite en ligne droite ſur la cabane de la veuve, traverſa un grand marais, & alla ſe perdre dans les bois. Lorſque je voulus en témoigner mon étonnement aux Sauvages, ils ſe moquerent de moi, comme étant une choſe naturelle & toute ſimple. Tout ce que j'en pus ſavoir, c'eſt qu'ils regardent cette flamme comme une bonne augure pour le bonheur du defunt; ce qui eſt le contraire loiſqu'il

ſort

ſort une fumée noire. Dans la ſuite, je me trouvai une fois dans la maiſon de Mr. le Gouverneur Hyde; on étoit occupé à traiter de la paix avec ces nations de Sauvages; il y avoit ſept ou huit de leurs Rois, & environ une vingtaine de leurs députés; je remarquai qu'il y avoit un prêtre parmi eux, je le queſtionnai ſur ce phénomene dont j'avois été le témoin. Il n'y eut que lui & un vieux Indien qui purent m'en dire quelque choſe; ils ne me raconterent que des fables. Ils me dirent qu'il n'y avoit que les vieux Prêtres ex mentés qui pouvoient p ocurer de telles v ons; que la flamme étoit une marque ſûre que l'ame du def nt paſſoit dans le corps d une bonne créature, en récompenſe de la vie qu'il avoit mené. Ils firent devant toute l'aſſemblée beaucoup d'autres contes fabuleux trop difficiles à croire Mais il eſt certain que Satan ſe joue beaucoup de ces pauvres créatures, ce dont ceux qui étoient preſens à leurs recits purent juger auſſi bien que moi.

La ſuite à un autre No.

ART DRAMATIQUE.

Continuation de la notice des pieces nouvelles, repréſentees cette année ſur les divers Théâtres de Paris.

FORCÉS, par l'abondance de nos matériaux, d'interrompre cette notice, que nous avions promiſe à nos lecteurs, & que nous extrayons des Journaux les plus diſtingues, nous paſſerons légérement ſur les pieces que nous ſuppoſons etre les plus connues : tel eſt *Anacréon à la cour de Polycrate*, opéra en cinq actes, repréſenté pour la premiere fois le 17 Janvier, paroles de Mr. Gui, muſique de Mr. Gretry.

Le fonds du drame eſt ſemblable à celui de Lisbeth, même mariage ſecret, même enfant qui intereſſe ſon grand pere, auquel il eſt inconnu, & qui amene un heureux dénouement. Malgré pluſieurs défauts judicieuſement relevés par le Journaliſte François, cet ouvrage préſente un enſemble agréable digne de piquer la curioſité.

Mag. Encycl. No. 19

Théâtre de la rue Feydeau.

Le *Major Palmer*, opéra comique, repré-

ſenté pour la premiere fois le 26 Janvier Encore un opera comique dans le genre de ceux que l'on donne à préſent : des pleurs, des cris, des lamentations, l'échafaud en perſpective, une demoiſelle abſolument folle pendant deux actes, parce qu'elle a été abandonnée par un major Palmer, dont elle a eu un enfant. Le frere de cette Demoiſelle, tué en duel par le Major, pour avoir voulu s'oppoſer à ſon commerce criminel avec ſa ſœur. Ce Major, condamné à mort comme déſerteur, parce qu'il n'a pu ſe trouver au même moment, à un duel & à une bataille. Tel eſt le cannevas de la piece. Heureuſement qu'il n'y a pas de tyran; que la mere qui a tant à ſe plaindre du Major, eſt d'un bon caractere, c'eſt-à-dire qu'elle n'en a point; car pour peu qu'elle eut été vindicative, le dénouement ou mariage devenoit impoſſible. S'il n'y a rien de neuf dans ces ſituations, il y a ſouvent de l'invraiſemblance. Mais pluſieurs morceaux de muſique ont été applaudis.

Journal litt. de M. Clement, No. 23.

Théatre de la République.

Le Mari jaloux, comédie en cinq actes, répréſentée pour la premiere fois le 31 Janvier.

Nous venons de voir jusqu'à quel point le major Palmer est un opéra comique; il y a dans la comedie du Mari jaloux à peu-près la même dose de gaîté, peu d'imagination dans le plan, & le style est encore plus defectueux.

Journal litt. de Mr. Clément, No.23.

Théâtre du Vaudeville.

La Mépriſe en voyage; premiere repréſentation le 9 Février.

Le ſujet de cette bagatelle eſt aſſez plaiſant. Un jeune homme ſe met en route avec ſon valet, pour aller ſe marier à la campagne; il arrive, ſans le ſavoir, chez ſon beau-pere, dont il prend la maiſon pour une auberge. La magnificence du ſouper qu'on lui donne, l'allarme d'autant plus pour les frais, que ſa bourſe eſt vide; le beau-pere s'amuſe quelque tems de ſon embarras, & finit par embraſſer ſon gendre. L'auteur n'a point profité des reſſources que cette fable lui préſentoit. Les ſcenes de la piece ſont toujours prêtes à devenir comiques & ne le deviennent jamais; le dialogue eſt aſſez naturel, mais les couplets ſont nuls.

Journal de Mr. Clément, No. 24.

Théâtre de l'opéra comique national.

Poème de Léon, en trois actes & en proſe, mêlée d'ariettes, repréſentée pour la premiere fois le 4 Mars; poëme & muſique de Mr. le Breton.

La ſcene eſt en Eſpagne. Une jeune perſonne vit dans un chateau avec ſa vieille tante fort dévote, & ſur-tout très-hoſpitaliere pour les pelerins. Auſſi c'eſt ſous l'habit de Pélerin que l'amant de la jeune perſonne s'introduit dans le château: il prétend avoir été dépouillé par des brigands, qui ont ſur-tout maltraité & bleſſé ſon pauvre domeſtique, lequel paroît en conſéquence, la tête couverte & enveloppée de ſon mouchoir. Le zèle de la vieille tante pour le prétendu malade, ſon attention à ne lui laiſſer prendre que de l'eau de poulet, les conſultations des médecins, les terribles mots diete & ſaignée, qui retentiſſent ſans ceſſe à l'oreille des domeſtiques, font tout le comique de l'opéra. De ſon côté, la jeune perſonne a une ſoubrette tendrement aimée d'un Inquiſiteur. Ce moine eſt l'ennemi perſonnel de l'amant Pélerin, & il gouverne l'eſprit de la tante; mais il ſe démaſque auprès d'elle, en la prenant la nuit pour Laurette, & en lui faiſant

une déclaration d'amour. La tante le renvoye de chez elle, & donne ſa niece à l'amant Pelerin. Cette piece en rappelle beaucoup d'autres, comme les *Viſitandines*, *le mariage de Figaro*, &c. & ſur-tout les *mille & un Drames*, où l'on voit des moines hypocrites & amoureux.

Journal litt. de Clément, No. 28.

Théatre de la rue Feydeau.

Mede, opéra en trois actes, repréſenté pour la premiere fois le 13 Mars.

Rien de nouveau dans l'emploi du ſujet. Une muſique qui ne peut être jugée la premiere fois, mais qui n'evitera pas le reproche de manquer de chant, d'être trop chargée d'harmonie, des décorations d'un effet admirable, & dont le ſuccès eſt plus décidé que celui de l'ouvrage, une exécution néceſſairement meſquine par l'impoſſibilité de ſe déployer, par l'abſence des reſſources acceſſoires, & ſur tout par la faute du poëte, qui laiſſant toujours Mede ſeule ſur la ſcene, place derriere le theâtre tout ce qui pourroit imprimer du mouvement à ſon action, & lui donner de la pompe & de la magnificence.

Mme Journal.

Théâtre Montauſier.

Bebe & Jargon, parodie de Médée, repréſentée le 27 Mars.

Cette piece offre beaucoup de gaîté & d'originalité; il y a pluſieurs couplets piquans, & dont la critique eſt auſſi juſte que mordante : des longueurs, des trivialités avoient refroidi & choqué le public à la premiere repréſentation. L'Auteur a profité des obſervations des Journaliſtes; il a retranché les longueurs, & ajouté à ſon dénouement un ſpectacle fort original : au lieu d'une pluye de feu qui tombe dans l'opéra de Mede, il a fait tomber des flocons de neige; & ce tableau égaye tout le monde, même ceux qui n'y découvrent pas une épigramme. La piece eſt de Mr. Villiers.

Déjeûner, *No.* 88 & 93.

Théâtre François.

Le Jaloux malgré lui, en un acte, repréſenté le 3 Avril.

Une jeune femme aimant vivement ſon mari, qui froid & paiſible, ne s'occupe que de ſciences, & la néglige même pour un probleme, imagine de ſe livrer au tourbillon du grand monde pour lui inſpirer un peu d'in-

quiétude; rien ne réuſſit : il defie même ſa femme de le rendre jaloux. Piquee au vif, elle engage ſa ſœur, qui arrive de province (& que ſon mari ne connoît pas) à ſe déguiſer en homme, ſous le nom de Seraphin, âgé d'à peine dix-huit ans: ce prétendu jeune homme a l'air de lui rendre des ſoins. D'abord l'époux ſoutient aſſez bien cette premiere épreuve; mais arrivant chez lui, trouvant ſa femme enfermée avec le faux Séraphin, il entre en fureur, menace le galant qui s'enfuit, en joignant le perſifflage à l'outrage. L'époux ſe déſeſpere; ſa femme porte le dernier coup, en lui demandant de loger Séraphin; & à l'inſtant où il avoue qu'il meurt de jalouſie, Séraphin reparoît en femme, & ſe fait connoître pour la ſœur de ſon épouſe, qui jouit du fruit de ſa ruſe. Ce cadre n'eſt pas neuf, mais quelques détails ingénieux, des ſituations aſſez gaies, ont aſſuré le ſuccès de cet ouvrage, écrit avec facilité. On a demandé l'Auteur, Mr. Delrieux a paru; & à la gloire littéraire, il a joint celle plus grande encore, de conſacrer avec joie à la bienfaiſance ſes honoraires de la ſeconde repréſentation du Jaloux malgré lui.

Dejeûner, No. 98.

Théâtre du Vaudeville.

Arlequin Dentiſte, repréſentée le 3 Avril.

Epoux jaloux, & deſeſpéré de ce que ſa femme fait ſemblant d'écouter le vieux Caſſandre ſon maître, Arlequin eſſaie de ſe brûler la cervelle. Pour ſe mieux ajuſter, il ſe tire devant une glace, & tombe perſuadé qu'il s'eſt tué; ſa femme arrive à ſon ſecours, les époux ſe raccommodent. Voilà le canevas de cette petite piece, tombée à la premiere repréſentation.

Le Déjeûner.

Théâtre de la République.

Monſieur le Mercier a prouvé, par ſa tragédie d'*Agamemnon*, qu'avec un ſujet bien choiſi, les regles de l'art ne ſont pas des entraves; & que par elles, au contraire, on pouvoit obtenir & mériter un brillant ſuccès. Il a prouvé qu'il n'étoit pas néceſſaire de coudre à la piece des principes de circonſtances, & qu'il étoit au deſſus du mérite des alluſions & des applications révolutionnaires. Il a prouvé qu'on pouvoit réuſſir ſans s'étayer ſans ceſſe de ces ſentimens déplacés, de ces maximes emphatiques, de ces lieux communs de morale, qui montrent à cha-

que inſtant le poëte au lieu du perſonnage. La fable de ſa piece eſt ſimple, & telle que l'hiſtoire nous l'a tranſmiſe. Toutes les beautés de détail ſont de ſituation; le langage eſt toujours celui des intérêts & des paſſions qui agitent les perſonnages; & Mr. le Mercier a rendu chaque ſpectateur témoin du retour d'Agamemnon dans Argos & de la cataſtrophe qui l'y attendoit.

Egiſte, fils de Thieſte & de Pelopée ſa fille, porte dans ſon cœur cette haine que les crimes ont fait naître entre les fils de Tantale. L'eſpoir d'une juſte vengeance le conduit dans Argos ſous le nom inconnu de Pléxipe. Agamemnon eſt encore abſent, il ſe rapproche de Clitemneſtre, il s'en fait aimer, l'aime à ſon tour, & excite par l'éclat de ſa faveur, de ſa puiſſance, la jalouſie des grands & la haine du peuple. Telle eſt la ſituation où ſe trouve Egiſte, au moment du retour d'Agamemnon; telle eſt l'expoſition. Cet imprévu retour jette la terreur dans l'ame de Clitemneſtre & excite la fureur ambitieuſe d'Egiſte. Il enviſage avec fureur la néceſſité de fuir, de voir s'échapper tant d'eſpoir & de bonheur. Agamemnon, accompagne de Caſſandre, fille de Priam, devenue ſon eſclave, eſt reçu de Clitemneſtre avec un embarras qu'elle cherche en vain à

diſſimuler. A l'aſpect du palais des Atrides & de l'épouſe d'Agamemnon, l'eſprit prophétique dont Caſſandre eſt poſſédée ſe manifeſte, elle entrevoit deja ſa mort & le crime qui doit être bientôt commis.

Cependant le Roi eſt inſtruit, par la clameur publique, qu'un étranger accueilli à la cour pendant ſon abſence, ſe cache depuis ſon arrivée; Plexipe eſt arrêté; le Roi l'interroge; il déguiſe ſon nom, ſa naiſſance. Mais contraint de rendre ſon épée, Agamemnon la reconnoît pour celle de Thieſte; Plexipe alors s'avoue être Egiſte; & cette haine, qui a paſſé dans leur ſang, s'exhale juſqu'au dernier terme de la fureur. Enfin, Agamemnon modérant ſa vengeance, proſcrit Egiſte de ſes Etats, & Egiſte replique par ces mots tout à la fois fiers & terribles: --- Demain tu ne m'y verras pas.

Egiſte, dominé par pluſieurs paſſions, met en jeu celles de Clitemneſtre, & l'amene par degrés à écouter & à approuver le projet du maſſacre du Roi par elle-meme; cette ſcene eſt remplie de beautés. Reſtée ſeule, Clitemneſtre eſt combattue; la préſence d'Agamemnon lui ôte juſqu'a l'idée de commettre ce crime. Mais leurs deſtinées ſont encore une fois marquées par la voix de Caſſandre, qui prédit à Agamemnon la mort qui l'at-

tend, la main qui doit le frapper. Mais par une fatalité attachée aux prédictions de Caſſandre, depuis qu'elle a mépriſé les faveurs d'Apollon, l'incrédulité, la riſée s'attachent à ſes prophéties, qui toutes cependant ſe réaliſent.

Egiſte, rentré ſecrétement dans Argos, favoriſé par ſes amis, prépare un ſoulevement pour s'aſſurer le ſuccès du crime que Clitemneſtre doit commettre; il la trouve chancelante, irréſolue. Ses reproches, ſon amour, ſes fureurs la déterminent: elle ſort, les cris d'Agamemnon inſtruiſent que le crime eſt commencé; Clitemneſtre, le poignard à la main, rentre égarée. Strophus, prince attaché à Agamemnon, ſurvient avec Caſſandre pour ſauver Oreſte; le jeune enfant ſe jette dans les bras de ſa mere; on l'en arrache, elle s'écrie: Ah, rendez-moi mon fils; Caſſandre lui replique:

Eh toi, rends-lui ſon pere. Ce mot eſt du plus bel effet. Egiſte s'eſt fait reconnoître pour maître au peuple épouvanté; il lui manque une ſeule victime, c'eſt Oreſte. Mais cet enfant qui lui échappe, ſera un jour le vengeur de ſon pere; il tuera Egiſte & Clitemneſtre. Telle eſt la derniere prédiction de Caſſandre, qui expire par le poiſon qui lui a été donné, en diſant ces deux vers:

Je précéde aux enfers Egiſte & ſa complice,
Et je va's à Minos demander leur ſupplice.

Vers admirables, qui laiſſent ainſi le remords & la crainte dans l ame des deux coupables, qui triomphent, & qui dédommagent ceux qui ſeroient tentés d'accuſer le ciel de toujours favoriſer les méchans Cette Tragédie a eu le ſuccès le plus mérité & le plus brillant.

Le Déjeûner, No. 116.

La ſuite à un autre numéro.

LITTERATURE FRANÇOISE,

LIVRES NOUVEAUX.

Eſquiſſe d'un plan d'Education, par A. H. de Dampmartin. Berlin 1796.

SELON ſon titre, cet ouvrage n'eſt en effet qu'une Eſquiſſe, mais bien differente de beaucoup d'autres ouvrages du même genre, ſecs, métaphyſiques, pleins de paradoxes, de faux principes & de faux ſyſtêmes.

Mr. de Dampmartin établit l'édu cat'on ſur les deux baſes fondamentales, (la rel'g'on & les bonnes mœurs) ſans leſquelles toute education eſt un édifice qui s'ecroule avant

d'être achevé : il embraſſe quatre branches diſtinctes de l'éducation, qui demandent d'être également ſuivies, le corps, l'eſprit, le cœur, le caractere; mais en réſervant à un autre ouvrage les développemens néceſſaires aux différentes parties de l'enſemble, pour qu'elles ſoient employees avec utilité. Il faut lire l'ouvrage qu'on ne peut analyſer, mais qu'on lit avec plaiſir, parce qu'il eſt rempli de vues ſages, d'obſervations juſtes, de rapprochemens bien faits, qui annoncent que l'Auteur joint à un jugement éclairé, à la ſagacité que donne l'expérience, & à la connoiſſance des hommes, une ſenſibilité profonde. Peut être pourroit on deſirer plus de ſimplicité dans le ſtyle, qui nous paroît un peu declamatoire.

Fragmens moraux & litteraires à l'uſage de la jeuneſſe, par Mr. A.H. de Dampmartin. Berlin 1797.

Nous avons inſéré, dans le N°. de Juillet de cette annee, le jugement favorable qu'on nous a envoyé de Berlin ſur cet ouvrage; ſa lecture nous prouve qu'il mérite les eloges qu'on lui donne. Il ne nous reſte d'autres ſoins qu'à mettre nos lecteurs à même de l'appiécier; & pour remplir ce but, nous extrayons ici l'article 22, intitulé *Folie.*

Des maux affligent en foule & ſans relâche l'humanité. Les mortels qui gémiſſent ſous le poids de leurs rigueurs, conſervent des droits à la pitié générale. Celui qui les attaque avec les traits du ridicule, ou qui les prend pour objet de ſes plaiſanteries, ſe rend coupable. Envers tout malheureux, l'on mérite le reproche de dureté par l'indifférence, & l'on ſe ſouille d'un crime énorme par les outrages.

Comment une nation polie ſouffre-t-elle que ſon théâtre ſoit flétri par l'humiliant tableau de la nature dégradée? Comment l'honnêteté des cœurs n'offre-t-elle aucun obſtacle à la dépravation des eſprits? Comment un auteur vient-il avec effronterie bleſſer nos regards du ſpectacle de Nina, victime de la paſſion la plus impérieuſe & la plus commune? Sterne, arroſant de douces larmes les mains de Marie, ne penſoit pas que les traits par leſquels il rendoit cette infortunée à jamais intéreſſante pour toute ame ſenſible, la traîneroient un jour ſur la ſcène. Madame Dugaſon, ſublime & vraie juſqu'à l'horreur, eut la conſtance d'étudier des fous; auſſi ſa marche, ſes regards, ſa ſtupeur, ſes diſcours faiſoient ſans ceſſe frémir.

Puiſque la folie, miſe au jour ſous des traits touchans, excite de la répugnance, de

quelle forte indignation ne penétrent pas les contes & les railleries qui decoulent de cette triſte ſource ! Des barbares, indignes du titre d'hommes, ſont ſeuls aſſez durs pour employer comme leurs jouets, des victimes qui reclament à toute heure un intérêt bienfaiſant. „ Et pourquoi ne nous en amuſerions-„ nous pas? c'eſt un fou gai." Un fou gai! quelle expreſſion ! Qui vous a dit que ce miſérable fut gai? D'où ſavez-vous, ſi l'éclat de rire qui frappe votre oreille, n'eſt pas l'effet d'une convulſion cent fois plus violente, plus douloureuſe que celle qui fait répandre des larmes à ſon voiſin? Repréſentez-vous ſa ſituation, lorſque pour comble de miſere, quelques lueurs de raiſon viennent tout-à-coup l'éclairer.Combien alors ſe montre horrible le ſéjour dans lequel il eſt relégué. Soyez témoin du ſombre déſeſpoir que cauſent ces retours affreux, & par malheur trop communs : vous reconnoîtrez alors, que près de cet état, les autres ſupplices ſemblent doux. Peu de fous qui ne miſſent fin à leurs tourmens par le ſuïcide, ſi les armes n'étoient pas écartées d'eux.

La cupidité, la haine & la calomnie s'acharnent ſouvent ſur des êtres dont l'eſprit bleſſé par quelques chagrins cuiſans, ou l'ame troublée par des paſſions violentes, redevroient

le

le calme à ces attentions tendres & généreuſes que la véritable vertu commande. Une cruelle captivité groſſit le mal, au point de détruire bientôt juſqu'au moindre eſpoir de guériſon. Parens honnêtes, frémiſſez à l'inſtant de livrer ceux qui vous furent chers, entre les mains d'hommes que leurs fonctions dépouillent à la longue de toute ſenſibilité. Preferez mille fois quelques heures d'ennui. Les ſoins les plus pénibles ſe trouvent adoucis par l'image de nos devoirs remplis. Les remords, au contraire, ne ſont ſoulagés par rien.

Des tourbillons de flammes s'élancent dans les airs. On accourt avec un empreſſement mêlé d'effroi. Le feu dévore l'hôpital des fous à Avignon. Le général Choiſi ſe met à la tête des travailleurs. Son premier ſoin eſt de veiller au ſalut des miſerables renfermés. Ils ne cauſent pas des peines proportionnées aux craintes que l'on avoit d'abord conçues. La nature, par une révolution preſqu'incroyable, leur rend, à la vue du danger, l'uſage de la raiſon. Tous ſe montrent poſés & dociles. Un ſeul s obſtine à ne pas bouger d'un cachot très-profond. Sous le prétexte d éprouver le beſoin d'aides, il appelle à grands cris les gardiens. Nul n'oſe braver la fureur de l'incendie, d'autant plus que ce ſeroit, à les

en croire, des dangers courus en faveur d'un furieux, qui depuis bien long-tems ne laiſſe entrevoir aucun ſigne de raiſon. Les grenadiers eux mêmes regardent l'entrepriſe comme trop périlleuſe. L'intrépide Choiſi ne balance pas : il ſe précipite dans le gouffre, à travers une épaiſſe & noire fumée, qu'entremêlent de nombreuſes & rougeâtres étincelles. A ſon aſpect, un homme pâle, maigre, nu, & couche ſur une paille infecte, s'écrie d'une voix terrible, que le rétentiſſement d'immenſes voûtes rendoit encore plus impoſante :

» Arrête, malheureux ! quel motif te fait » aveuglement courir à ta perte ? Hâ-toi » de fuir. Tous tes efforts pour m'arracher » au trepas ſeroient ſuperflus. Cette heure » derniere fut durant vingt années, l'unique » objet de mes deſirs. Juge ſi je la laiſſerai » facilement échapper. Lorſque mes cris ap- » pelloient du ſecours, je cédois à l'envie » preſſante de me venger. Je voulois dans » ma ruine, entraîner un des infâmes bour- » reaux qui m'ont ſupplicié avec tant de » fureur, tant de conſtance & tant d'achar- » nement. Sors au plus vîte ; ne trouble pas » ma derniere heure par le cruel reproche » de cauſer la mort d'un homme peut-être » honnête. Tu me parois en place ; profite

» du ſpectacle qui s'offre à tes regards : qu'il
» reſte toujours gravé dans ta mémoire. Sou-
» vent l'innocence & la vertu gémiſſent dans
» les entrailles de la terre, tandis que ſur ſa
» ſurface le vice & le crime triomphent. Si
» ma voix expirante retentit toujours à tes
» oreilles, & pénétre aſſez ton cœur pour
» que tu ſoulage quelques infortunés, mes
» ſouffrances ſeront payées. Adieu ! garde-
» toi de la chimérique penſée que tu pour-
» rois ébranler mes réſolutions : mon carac-
» tere a pris la dureté des murs affreux qui
» me renfermoient. »

Leonore de Grailly & Gaſton de Foix, ſuivi de Dom Ramire ou la conquête de Grenade. Anecdotes extraites de l'hiſtoire de France & d'Eſpagne, par Mme. de P. W. auteur des Anecdotes Suiſſes ; 2 vol. avec fig. Paris chez Le Petit, libr. annee 1797.

UNIE à l'homme le plus intéreſſant par ſon caractere & ſa maniere d'aimer, Leonore de Grailly eſt prévenue en faveur d'un autre. Cette paſſion qui, à tous les motifs, toutes les excuſes imaginables, a précédé ſon mariage, en acceptant la main du marquis de Moncade, alors plutôt ſon bien-

faiteur que ſon amant ; elle ne lui a point celé, que decidee à lui conſacrer ſa vie, elle ne peut lui accorder que la reconnoiſſance, l'admiration dûe au plus généreux des bienfaiteurs, qu'un ſentiment né des habitudes de l'enfance remplit ſon cœur, qu'elle aime enfin Gaſton de Foix, duc de Nemours, avec lequel elle a été élevée & dont tout la ſépare, depuis que l'éducation de Gaſton eſt finie. Jamais ils ne ſe ſont avoué cette paſſion ardente, aveugle, invincible, qui dans l'abſence les fait vivre l'un pour l'autre, & dont le génereux Moncade, bienfaiteur, époux, ami de Leonore ſeroit enfin la victime, ſi ſes procédes, ſes vertus, ſes etonnans ſacrifices, ſon ardent & timide amour pour elle, & enfin la mort de Gaſton & ſon dernier vœu, ne la rameit oit à ſon époux.

Tel eſt le fonds de ce Roman, dont l'intérêt eſt auſſi vif que ſoutenu, qui préſente le tableau fidele de la marche des paſſions dans une ame pure & ſenſible, & où le mari obtient enfin un ſuccès d'amant.

Ramire ou la conquête de Grenade, a un autre genre de mérite, celui d'un ſujet hiſtorique très-brillant par lui-même, lié à une intrigue qui tient juſqu'à un certain point du Roman. Des noms il uſtres, conſacres dans l'hiſtoire de la monarchie Eſpagnole, répandent au-

tant d'interêt que de nobleſſe ſur la fiction dont l'Auteur a embelli ſon ſujet. Les ſcenes variées qui tranſportent alternativement le lecteur en Caſtille, à la cour brillante & majeſtueuſe d'Iſabelle & de Ferdinand, ou à Grenade, à celle du dernier roi des Maures, lui rappelle des tems & des mœurs dont notre ſiecle a malheureuſement perdu juſqu'à l'idée. On doit nous ſavoir gré de ne point empiéter, par une analyſe détaillée, ſur le plaiſir qu'on aura à lire ces charmantes productions; toutes deux ont le ton du ſiecle auquel ces anecdotes appartiennent. On retrouve dans l'une & dans l'autre, la magie du talent deſcriptif de l'Auteur des Anecdotes Suiſſes, & cette ſenſibilité exquiſe, que l'imagination, même l'eſprit, ne peuvent imiter. Les caracteres principaux du premier roman, ſont pris dans la belle nature, ou tracés ſelon la vérité de l'hiſtoire, plus contraſte dans Ramel, parce qu'il y a un plus grand nombre d'acteurs. Ils ſont deſſinés dans l'un & dans l'autre de ces romans avec la vérité de la nature, la fineſſe & la ſagacité de l'eſprit obſervateur. Le coloris du ſtyle eſt du goût parfait, & chaque volume renferme d'agréables romances. Nous avons remarqué avec peine, une grande quantité de fautes d'impreſſion dans ces deux volumes,

à la tête desquels le nom de l'Auteur est absolument défiguré.

On trouve cet ouvrage à vendre au bureau de notre Journal, & chez M. Fischer, libraire à Lausanne. Le prix franco est de 3 l. de Suisse les deux volumes.

Essai sur les antiquités du Nord & les anciennes langues septentrionales, par Charles Pougens; à Paris, chez Charles Pougens, libr. rue St. Thomas du Louvre, No. 246. Juillet 1797.

Le savant & estimable Auteur de cet Essai, sur un genre d'érudition aussi négligée en France que l'est celle des antiquités du Nord, a eu l'art de répandre dans son ouvrage cet interêt qui soutient l'attention & stimule la curiosité. On sent avec lui combien la connoissance des antiquités du Nord & des langues septentrionales jetteroient de lumiere sur l'histoire primitive de cette partie du monde; & l'on le suit avec d'autant plus de jouissance dans ses recherches, qu'il a su les présenter avec clart, implicité, & avec ce goût sans lequel l'erudition fatigue plus qu'elle n'instruit.

Après avoir établi la nécessité d'étudier les anciens dialectes du Nord, dans le texte même des écrivains septentrionaux, dont les ouvra-

ges ſont inconnus, pour la plupart, aux ſavans modernes, Mr. Pougens parcourt les opinions diverſes des antiquaires les plus célèbres ſur l'étymologie, l'origine, la nature & l'uſage des Runes, eſpece d'hierogliphes ou caracteres ſteganographiques qui ont précédé l'invention des lettres Grecques. C'eſt avec le flambeau d'une critique éclairée que l'Auteur entre dans ces détails intéreſſans, peu ſuſceptibles d'analyſe, parce que les bornes d'un eſſai ne lui ont pas permis de s'étendre, & que renvoyant à d'autres tems, à d'autres circonſtances l'impreſſion de ſes diverſes recherches ſur cette portion obſcure de l'hiſtoire générale, il s'eſt contenté d'indiquer l'opinion des ſavans Anglois, Hollandois, Allemands, Suédois, qui ont le mieux écrit ſur cette matiere, & dont les ouvrages doivent être conſidérés comme le centre commun des opinions particulieres aux autres ſavans de l'Europe. L'analyſe de ces Auteurs termine cet Eſſai, qu'on ne peut lire ſans former le deſir de poſſéder bientot l'ouvrage, qui ſera le fruit de recherches auſſi bien faites qu'intéreſſantes.

ANNONCES LITTERAIRES.

ARTS ET SCIENCES.

PASIGRAPHIE, ou premiers élémens du nouvel art ſcience d'écrire & d'imprimer en une langue de maniere à être lû & entendu dans toute autre langue ſans traduction:
*Inventés & rédigés par J **. de M***. ancien major d'infanterie allemande, premiere édition originale, publiée en langue Françoiſe & en langue allemande, à Paris, au bureau de la Paſigraphie, rue Notre-Dame de Nazareth, No. 118, 1797.*

NOUS venons de recevoir cet ouvrage, objet de l'impatience & de la curioſité univerſelle, & dont l'achevement a été retardé, 1°. par les obſtacles & lenteurs inexplicables que devoit rencontrer une entrepriſe pour laquelle il falloit former les artiſtes, graveurs, fondeurs, imprimeurs; 2°. par une maladie grave que l'excès du travail a cauſé à l'inventeur; 3°. par l'obligation où il s'eſt vu, (pour dejouer les corſaires en librairies, qui annonçoient dans divers pays, des éditions qu'ils n'etoient pas autoriſes à donner) de retarder l'edition Françoiſe, afin de donner en même tems, celle qu'on a demandée en

d'autres langues. 4°. Et enfin par les circonſtances publiques & par les pertes conſidérables que les ſouſcriptions payées en papier-monnoie decrié ont fait ſupporter à l'entrepriſe.

Ces premiers élémens du nouvel art Science, où la methode Paſigraphique, compoſe un volume in-4°. de près de dix-ſept feuilles, à la tête duquel eſt une lettre adreſſée a l'inventeur de la Paſigraphie, par Mr. Sicard, inſtituteur des ſourds-muets. Ses lumieres & ſon approbation ſont d'un poids à ſoutenir la confiance & à encourager ceux qui à la premiere vue de cette méthode (qu'il faut approfondir) ſeroient tentes de décider légérement ſur la poſſibilité ou non poſſibilité de l'art nouveau qu'elle enſeigne.

A l'inventeur de la Paſigraphie.

Paris, à l'inſtitution des ſourds-muets, ce 7 Septembre 1797.

Vous la publiez enfin, mon bon ami, cette Paſigraphie attendue de l'Europe commerçante & litteraire, à qui nous l'annonçâmes en Novembre 1795. Fuiſſe un pareil travail ne pas avoir affoibli, pour le reſte de ſes jours, la ſante d'un de mes meilleurs amis! Retabliſſez vous pour être encore utile!

Quand vous me confiâtes vos douze regles, elles étoient fort loin du degré de développement que vous y avez donné depuis. L'opinion que j'en conçus, mon eſtime pour vous, mon zele pour le bien général, me porterent à vous promettre de travailler avec vous à la rédaction de votre methode. Des devoirs multipliés, des occupations continuelles, m'ont empêché de remplir ma promeſſe dans toute ſon étendue. C'eſt pour moi une obligation de probité de le déclarer ici. Mais je n'en demeure pas moins votre collaborateur, ainſi que je me ſuis ſouvent honoré de l'annoncer, par la ſuite que vont avoir nos travaux communs pour la confection du grand nomenclateur, dont vous n'imprimez aujourd'hui que dix cadres détachés.

Aucun art ne nâquit tout entier. On peut, on devra ſans doute perfectionner la Paſigraphie, on ne l'inventera plus. Votre modeſtie aura beau me défendre de dire que ce ſera la gloire de mon ami, nos deux cœurs éprouveront enſemble que ce ſera ſon bonheur, ſi le nouvel art a le ſuccès que je lui deſire.

Ce grand Nomenclateur eſt pour le métaphyſic en-pratique l'entrepriſe la plus hardie, la plus piquante & la plus néceſſaire, comme

tendant a former de l'univerſalité des idees un ſyſtême clair, ſimple, & facile à retenir, parce que chaque expreſſion y définit les autres, & que toutes y complettent la definition implicite de chacune. Il ne ſera ni votre ouvrage, quoique vous en ayez le premier indiqué les formes, ni le mien, quoique je me propoſe d'y mettre l'expérience de ma vie. Il ſera l'œuvre commune de tous les amis de l'humanité, qui voudront nous aider. Des notes exactes y déſigneront leur propriété, s'ils le deſirent. Les materiaux que j'ai préparé, m'encouragent à pourſuivre.

Je vous embraſſe bien cordialement,

SICARD, inſtituteur des ſourds-muets.

vrer c

Contraints de li et article à l'impreſſion, nous n'ajouterons rien pour le moment, à la lettre que nous venons d'extraire, nous réſervant de revenir ſur cet ouvrage dans notre prochain numéro. On y a joint le portrait de l'Auteur très bien gravé; avec cette gravure, l'exemplaire de la méthode Paſigraphique coutera franco 15 liv. 9 ſ de France, à ceux qui n'ont pas ſouſcrit. Quant aux ſouſcripteurs, ceux qui deſireront le portrait n'auront que vingt ſols à ajouter aux douze liv. de France qu'ils ont prenuméré. On peut ſe pro-

curer la Paſigraphe en gros & en détail, au bureau de notre Journal littéraire, avec le bénéfice uſité pour les libraires qui en prendront en quantité

Nous prions ceux qui ſe ſont inſcrits comme ſouſcripteurs à notre bureau, ſans envoyer le montant de leur ſouſcription, de l'y faire payer tout de ſuite franco lettres & argent, pour ceux qui nous l'enverront par la poſte.

Le Redacteur du Journal Littéraire de Lauſanne.

Diſcours académiques ſur differents ſujets de phyſique & d'hiſtoire naturelle, par Mr. François, *profeſſeur ordinaire de Phyſique théorique & expérimentale dans l'Académie, membre de la Société des ſciences phyſiques de Lauſanne, correſpondant de l'Académie royale des ſciences de Turin & de la Societe des Georgophiles de Florence, &c.&c.&c. A Lauſanne, de l'imprimerie d'André Fiſcher & Luc Vincent, & ſe vend chez J. P. Giegler, prix 1 liv. de Suiſſe ou 30 ſols de France.* 1797.

Les trois premiers de ces diſcours ont été prononcés dans la ſolennité des promotions du college de Lauſanne, les années 1794, 1795 & 1796, pendant le rectorat de l'Auteur: le quatrieme l'année ſuivante, en qualité de pro-Recteur: enfin, le dernier eſt le diſcours latin que Mr. le Profeſſeur François prononça le 24 Novembre 1778, lorſqu'il prit

poſſeſſion de la chaire de phyſique experimentale, érigée extraordinairement en ſa faveur. Ce diſcours montre, que déja à cette époque, l'Auteur inſtruit à l'école des Prieſtley & des Lavoiſier, qu'il a eu le bonheur de connoître particulierement, pendant ſon ſejour à Londres & à Paris, s'eſt fait un devoir d'introduire l'enſeignement de la nouvelle phyſique dans l'academie de Lauſanne.

Nous reviendrons ſur ces Diſcours dans un autre numéro; le manque d'eſpace nous force à nous borner ici à la ſimple annonce.

COUPLETS SUR LA ROSE.

Air : *du vaudeville de l'Amour Filial.*

QUAND l'haleine des doux zéphirs
Et la verdure renaiſſante
Annoncent la ſaiſon charmante
Et de l'amour & des plaiſirs;
Vainement mille fleurs écloſes
Appellent la main des amans,
On ne croit revoir le printems
Qu'en voyant renaître les *roſes.*

Parmi les filles du matin,
C'eſt la roſe qu'amour préfère;
Venus, aux fêtes de Cythere,
En pare ſa tête & ſon ſein.
Sur ſa corolle demi-cloſe

Zéphir ſe plaît à voltiger :
Le papillon le plus léger
Se fixe en voyant une *roſe*.

Des plus aimables dons des Cieux
La roſe eſt l'image fidele,
Souvent même elle eſt le modèle
Qui nous ſert à peindre les Dieux :
Lorſque l'Aurore ſe diſpoſe
A ſortir des bras de l'amour,
Pour ouvrir les portes du jour,
On lui donne des doigts de *roſe*.

Voyez dans cet humble réduit,
Cette beauté ſimple & touchante :
Sa bouche eſt la *roſe* naiſſante
Que le plaiſir épanouit :
Son ſein, où l'amour ſe repoſe,
Efface la blancheur du lys ;
Mais qui lui donne tant de prix ?
N'eſt-ce pas le bouton de *roſe* ?

Toi, dont les charmes ſeducteurs
Souvent m'ont fait prendre la lyre,
C'eſt le même objet qui m'inſpire
En chantant, la reine des fleurs.
Hélas ! mes vers ſont peu de choſe,
J'aime... Voilà mon ſeul talent :
Mais, Thémire, en te regardant,
On apprend à chanter la *roſe*.

(*Journal de Literature & de Commerce.*)

L'OURS ET LE LAPIN.

FABLE.

JEANNOT lapin, en faiſant ſa tournée
Dans certains reduits montagneux,
Comme obſervateur curieux,
Vit l'ours à mine refrognée,
Enfiler un ſentier couvert;
Le voyageur n'étoit rien moins qu'expert,
C'étoit le premier ours qu'il eût vu de ſa vie.....
Oh! oh! dit il, que ſignifie
Ce vêtement lugubre & cet air négligé!
Eſt ce un ſavant qui, par goût pour l'étude,
Dans cette ſolitude
S'eſt engagé,
Ou bien un philoſophe ennemi du tumulte?
Il rêve, il gronde; oui, c'en eſt un,
N'en doutons pas; il fuit tout éclat importun,
Et veut à la vertu rendre un plus libre culte.
Il ſe repoſe, bon; ſans en être apperçus,
Examinons l'intéreſſant reclus....
Que vit il! ſans doute un Socrate
Sur les erreurs du tems méditant un diſcours!
Un Rouſſeau! point du tout; mais un ſauvage, un ours
Qui gravement léchoit ſa patte.

Je m'abuſai jadis de la même façon,
A l'aſpect d'un air froid, d'un maintien miſantrope,
Je me diſois, cette enveloppe

Couvre un ami de la raiſ n ;
Eſſayons avec lui d'entrer en l'aiſon ;
Mais en ſuivant de près ces ſ s dans leur conduite,
Je ne vis que des ours qui me mirent en fuite ;
J'en fus pour jamais dégoute,
Et ſentis que l'amenité
Donne du luſtre au vrai merite.

Par M. D. V.

ENIGME.

PAR moi plus d'un mortel a reçu le trépas,
Un enfant cependant maintes fois me fit naître,
Je ſuis commun dans les riches climats,
Dont un Incas autrefois étoit maître ;
Tous les jours au marche tu peux auſſi me voir ;
Et ſi ce n'eſt aſſez, va, pour mieux me connoître,
Te regarder dans ton miroir.

CHARADE.

SI tu devines mon premier,
Tu connois auſſi mon der ier ;
Sans l'un ou l'autre, il n'eſt point de come e,
De comedie, de commodité,
Et mon entier eſt par une co juette
A ſon ſinge, à ſon chat, tous le jours répeté

LE mot du Logog iphe du No. pr'cedent eſt *Rêve* ; celui de l'Enigme eſt *Fuſil.*

LE CHATEAU D'ORBE.

Veſtiges impoſans, tours & dômes obſcurs,
Qui de la faulx du tems bravez encor l'atteinte,
J'erre dans votre ſombre enceinte,
Et viens interroger vos murs.

LORSQUE l'infortunée & trop coupable Brunehaud ſuccomba ſous l'effort de ſon ennemi, toute ſa famille partagea ſon ſort; & de quatre princes dont elle étoit biſayeule, (*a*) deux

[*a*] Thierry, roi d'Auſtraſie, de Bourgogne & d'une partie de la Neuſtrie, laiſſa quatre fils ſous la tutèle de ſon ayeule Brunehaud, ſavoir Sigebert, roi d'Auſtraſie, âgé de onze ans; Childebert, roi de Bourgogne, d'un an plus jeune que Sigebert; Corbe & Méronée. Ces quatre princes furent livrés à Clotaire par la perfidie de Garnier, maire du palais des rois de Bourgogne, qui commandoit l'armée des deux jeunes monarques. Au moment de livrer bataille à Clotaire, dans la plaine de Châlons, Garnier fit ſonner la retraite au lieu de la charge, & pourſuivi par Clotaire juſqu'au bord de la Saone, ainſi qu'ils en étoient ſecretement convenus, il lui livra le jeune roi d'Auſtraſie & toute cette royale famille, à l'excepti n du ſeul Childebert, roi de Bourgogne, lequel n'échappa

périrent victimes de la politique cruelle ou des reſſentimens de Clotaire; un troiſieme ne dût la vie qu'au ſcrupule que ſe fit ce monarque d'attenter aux jours de ſon filleul, & le quatrieme n'échappa dans la plaine de Chalons que par l'extrême viteſſe de ſon cheval. Ainſi le génie de Frédegonde triomphoit même après ſa mort de celui de ſa rivale, & ſon fils règna ſur la France entiere après l'extinction de la poſtérité de Brunehaud. Le perfide Herpin, dont les artifices avoient tiré cette malheureuſe reine de l'azyle qu'elle avoit trouvé dans les murs inexpugnables du château d'Orbe, reçut une brillante récompenſe de ſa trahiſon; Clotaire lui conféra la dignité de Patrice (*b*) de la Transjurane, mais il n'en jouït pas long-tems : indignés de ſe voir ſoumis à ce traître, les grands du

---

qu'au moyen de la viteſſe de ſon cheval, & n'a jamais reparu depuis. Clotaire fit égorger à l'inſtant Sigebert & Corbe; Méronée, qui étoit ſon filleul, fut ſeul épargné, mais on lui fit prendre les ordres ſacrés. Voyez Mezerai, Abrégé chron. de l'hiſt. de France, Tome I, page 106.

[*b*] Patrice, ſynonime de Gouverneur. Herpin livra en effet Brunehaud, qui s'etoit refugiee au chateau d'Orbe. Voyez Mezerai, Abrégé chron. de l'hiſt. de France, tome I, page 106.

pays attenterent à ſa vie, & le gouvernement de cette province paſſa dans les mains de Guibaut.

Doué des qualités les plus brillantes, le nouveau Patrice méritoit l'amour des peuples & la confiance du maître ; mais la faveur de la cour pouvoit ajouter à ſes moyens perſonnels, il ſe l'aſſura par une alliance. Garnier, (*a*) ce trop célèbre Maire du palais des rois de Bourgogne, avoit une fille; Guibaut fit ſolliciter ſa main, & l'obtint ſans difficulté. Alpaïde n'avoit aucune part au crime qu'on reprochoit à ſon pere : Vertueuſe, belle & ſenſible, elle s'applaudit d'avoir à partager le ſort d'un héros, & quitta ſans regrets le palais royal de Châlons pour aller habiter le château d'Orbe.

Les deux époux jouiſſoient depuis quel-

[*a*] Garnier, Varnaquier ou Varnacaire, maire du palais des rois de Bourgogne, malgré le devoir de ſa charge, & les ſermens qui le lioient au jeune Childebert, roi de Bourgogne, & la confiance volontaire ou forcée, qui le rendoit maître de la perſonne de S' beit, roi d Auſtraſie & de ſes freres, livra ces q t e enfans à Cl ire. Le cœur ſe briſe & la p e echappe d ma n en ecrivant de telles ho reurs

ques années dans ce séjour, des douceurs d'une union fortunée, & leur bonheur mutuel embellissoit encore à leurs yeux le site enchanteur qu'ils habitoient, lorsque le maire du palais de Bourgogne, éprouvant le desir de revoir sa fille, voulût la surprendre par une visite imprévue. Il ne confia ce dessein qu'au duc Godin (*a*) son fils; & partant de Châlons avec une suite peu nombreuse, il annonça le projet de chasser dans une forêt qui séparoit la Bourgogne de la Transjurane.

Tout sembla concourir à favoriser ce voyage pendant les deux premières journées, & Garnier touchoit à la frontiere vers la fin de la troisieme, lorsqu'un orage dont le ciel avoit menacé depuis quelques heures, fondit tout-à-coup avec une violence sans égale sur les malheureux chasseurs. Le favori du Maire de Bourgogne, Gildart fût frappé de la foudre à côté de lui; Othelin, qui montoit un cheval ombrageux, n'en fût plus le maitre, tellement qu'emporté à travers des broussailles

---

[*a*] Ce titre de Duc étoit attaché à une charge militaire, & Godin étoit sans doute le chef de l'armée de Bourgogne; il succéda à son pere dans la charge de Maire du Palais. Voyez Mezerai, Abrege chron. de l'hist. de France, tome I, page 111.

& des halliers, il y trouva une mort cruelle, mais prompte. Ainſi périrent les deux ſeigneurs qui accompagnoient Garnier, dont cet accident réduiſit la ſuite au ſeul Eggon; & ce fidele ſerviteur, effrayé des dangers de l'azyle que leur prêtoient les arbres de la forêt, conjura ſon maître de s'en éloigner au plutôt. La nuit s'avançoit, mais à la faveur des éclairs continuels qui ſillonnoient l'horiſon, les deux voyageurs entrevirent, au ſommet d'un rocher voiſin, un château qui tomboit en ruines. Charmés de cette découverte, ils mirent auſſi-tôt pied à terre, & conduiſant leurs chevaux, ſe dirigèrent vers la maſure qui devoit leur ſervir de refuge; ils furent ſurpris de la trouver habitée.

On alloit hauſſer le pont-levis, lorſque le Maire du palais des rois de Bourgogne parvint à la porte du château; il y demanda l'hoſpitalité; mais fidèle à l'incognito qu'il s'étoit preſcrit, il ſollicita cette faveur ſans ſe nommer. Tout parloit pour lui dans ce moment déſaſtreux; il fut admis ſans difficulté par le maître du château, qui vint lui-même le recevoir. C'étoit un vieillard d'un extérieur noble & vénérable; lorſque la lumiere d'une lampe ſuſpendue au plafond de la ſalle éçlaira ſes traits, ils rappel erent à Garnier quelques ſouvenirs confus qu'il tâcha vaine-

ment de démêler. De ſon côté, l'inconnu ne put diſſimuler un mouvement de ſurpriſe, mais ſi rapide qu'à peine fût-il remarqué; & les premieres civilités l'effacèrent aiſement de la penſée d'un voyageur haraſſé.

Pendant que les domeſtiques s'empreſſoient à ranimer l'etranger par des cordiaux, le maître l'abandonnant à leurs ſoins, s'en excuſa ſur quelques ordres qu'il avoit a donner, & ne reparût qu'à l'heure du ſouper, avec une femme voilée, dont le coſtume annonçoit le deuil. Alors une table à trois couverts fut dreſſée; le vieillard invita ſon hôte à s'y placer, la dame s'aſſit près de lui, mais elle ne mangea point, ne parla point, & ſon voile demeura toujours baiſſé.

Cette ſilencieuſe abſtinence, ce deuil, ce voile qu'on s'obſtinoit à ne point lever, mais à travers lequel perçoient les regards que la dame attachoit ſur le Maire du Palais, étoient faits pour exciter vivement ſa curioſité. Cependant la converſation étoit languiſſante, car la politeſſe ſeule la ſoutenoit: on parloit pour ne pas ſe taire; & tout ce que Garnier pût apprendre du vieillard, c'eſt que la dame affligée étoit ſa fille, & qu'ils habitoient enſemble ce château, dont la ſituation ſur la cîme d'un rocher taillé à pic, effrayoit au premier coup d'œil.

Le ſouper fini, le Maire du palais fût conduit dans l'appartement qu'il devoit occuper : c'étoit une chambre auſſi vaſte que commode, pratiquée dans la principale tour du château. L'ameublement propre & même riche de cette piece, contraſtoit avec la vétuſté apparente des bâtimens; mais il étoit analogue avec le ton noble & la politeſſe du maître, qui ſe retira, en indiquant au fidele Eggon la chambre qui lui étoit deſtinée immédiatement au-deſſous de celle qu'occupoit Garnier.

Couché dans un lit magnifique, c'eſt en vain que le Maire du Palais s'eſt flatté d'y trouver le repos dont il a beſoin : les vents qui ſifflent entre les créneaux, quelques oiſeaux nocturnes, perchés ſur le faîte de la tour, qui mêlent par intervalle un cri lugubre à leurs ſons lents & monotones; le torrent qui ſe précipite d'une roche voiſine au pied des murs du château, tout ſemble d'accord pour éloigner le ſommeil de ſes yeux, tandis que cette femme voilée s'empare de ſon imagination. Mais enfin, le chant du coq annonce l'heure fatale où les pâles ſpectres ſe plaiſent à tourmenter les mortels par d'effrayantes apparitions; en cet inſtant le beſoin du repos l'emporte, la nature ſuccombe, toutes les images ſe brouillent, s'effacent, les yeux ſe ferment, Garnier s'endort. Il ne dort

que quelques inſtans : bientôt réveillé par un bruit ſubit, il voit près de ſon lit la plus belle femme dans le coſtume du deuil & dans le déſordre de la douleur. Pâle, échevelée, d'une main elle tient une lampe, de l'autre un poignard, & paroît attendre l'inſtant du reveil de Garnier. Quatre hommes armés, au milieu deſquels il reconnoit aiſément ſon hôte, environnent le lit l'épée nue : il fixe un œil étonné ſur la principale figure de cet étrange tableau, mais il ſemble avoir perdu la faculté de parler.

„ Garnier....! dit-elle, reconnois en moi la mere de Childebert, de ton roi!"

— Ernelinde ! ô ciel, s'écrie le Maire du palais, en joignant les mains, je ſuis perdu ! — (*a*)

„ Le ciel eſt juſte, il eſt terrible, dit Ernelinde, & les forfaits ne demeurent jamais impunis. C'eſt toi même, c'eſt toi qui viens te livrer entre mes mains après huit ans.... Juſtice ſuprême ! je puis enfin te demander compte de ta trahiſon. Réponds à la mere

---

[*a*] L'hiſtoire n'a point conſervé le nom de la mere de Childebert ; elle ne paroit pas être la même que celle de Sigebert, mais Th'ery eut pluſieurs femmes ou maîtreſſes, ſuivant l'uſage du tems.

déſeſpérée de ton maître, réponds-lui, perfide, qu'as-tu fait de ce royal enfant qu'elle t'avoit confié ?"

— Madame, reprit Garnier en bégayant d'effroi, j'ai plus d'un crime à me reprocher ſans doute, puiſque j'ai livré Sigebert & ſes deux freres à leur ennemi, mais le jeune roi de Bourgogne, mon maître, & votre fils, n'a point partagé leur ſort; il a échappé.

— „Echappé...! interrompit la malheureuſe Ernelinde. Et l'on vit un rayon de joie briller dans ſes yeux éteints par les pleurs. „Ah! prouve-moi qu'il doit la vie à ton zele, & tu verras ſa mere à tes pieds."

En parlant ainſi, les yeux d'Ernelinde attachés ſur ceux de Garnier, ſembloient y chercher l'aveu qu'elle brûloit d'arracher : mais trop éclairée enfin par ſon embarras & par ſon ſilence. „Eſpoir inſenſé ! s'écria-t-elle, comment un enfant de dix ans auroit-il échappé à la politique ambitieuſe du cruel Clotaire, à la trahiſon qui ſema tant de pièges ſous ſes pas? Son âge, ſa beauté, ſa chevelure flottante, (a) la pourpre des Rois, tout

[a] Les marques caractériſtiques de la royauté étoient, en ce tems-là, la chevelure longue, la mante ou la tunique de pourpre. Voyez Mezerai, Abrégé chronologique de l'hiſtoire de France, tome I, page 114.

le décéloit..... il eſt ſi aiſé d'atteindre un foible enfant dans ſa fuite ! Oh ! les poignards des meurtriers ne l'ont pas manqué .... ils ne l'ont pas épargné. Les charmes de l'enfance, le preſtige du rang ſuprême auront trouvé des cœurs de fer..... ſon innocence n'aura pû les déſarmer, ſon tendre ſourire ..... ô Dieu ! les bourreaux l'ont vû ſans pitié, & leur fer..."

Ici les ſanglots ſuffoquerent Ernelinde ; & ſuccombant elle-même à cette image, tous ſes traits exprimerent le délire & l'excès de la douleur.

» Et c'eſt toi, perfide, reprit-elle avec emportement, toi le Maire de ſon palais, toi qui devois mourir à ſes pieds pour le défendre, c'eſt toi qui....? Meurs ! & que ton ſang appaiſe cette ombre royale....."

Ernelinde tint le poignard levé ſur Garnier, & ceux qui l'avoient ſuivie tournerent contre lui la pointe de leurs épées.

» Meurs ! répéta la mere de l'infortuné » Childebert". Mais cédant tout à-coup à un autre mouvement : " Non, la mort ne te » puniroit point aſſez ; je veux te forcer à » partager ma douleur. Vis pour être le témoin de mon deſeſpoir.... Oui, traître, je » te dév ue a la vie ! mais la lumiere du » jour, les bea ités de la nature, le ſonge » des grandeurs, les conſolations de l'ami-

» tié, les careſſes de tes enfans, tout eſt dé-
» formais fini pour toi. Te voilà ſeul dans
» l'univers, avec le remords de ton crime &
» le ſpectacle de ma douleur. Je reſpire en-
» fin, je ferai vengée."

Alors un ſigne d'Ernelinde ayant mis en mouvement les trois hommes qui paroiſſoient ſervir ſa vengeance, Garnier eſt chargé de fers. On ſe retire, la lumiere diſparoît, la porte ſe referme avec fracas; & le Maire du palais des rois de Bourgogne, à jamais enſeveli dans cette priſon, flottant entre l'horreur de la vie & la crainte de la mort, doute s'il doit accuſer ou remercier le ciel d'avoir arrêté le bras d'Ernelinde.

La ſuite au No. prochain.

NOTICE HISTORIQUE, MANUSCRIT,

De la poésie Françoise,

Servant d'introduction à l'hiſtoire des femmes poëtes ou trouvereſſes de la France méridionale.

C'est préciſément à l'époque où M. L. G. s'oubliait juſqu'à refuſer les dons éminens de l'eſprit aux Provinces méridionales de la France, que nous découvrions, dans celle-là même de ces Provinces dont on a le moins

cité les prétentions, les fruits les plus éminens du génie. Le Vivarez, à peine connu dans le vaſte gouvernement dont il fait partie, nommé deux ou trois fois, tout au plus, par les dédaigneux hiſtoriens de nos rois & qu'on appella ſi ſouvent, avec quelque raiſon, les terres Auſtrales du royaume; le Vivarez poſſédoit excluſivement depuis trois ſiècles révolus, un tréſor littéraire, éclos dans ſon propre ſein, & digne d'être envié par les plus beaux âges de l'antiquité grecque & romaine. Pour completter enfin, la vengeance due aux climats méridionaux, ce tréſor, unique déjà par lui-même, leur a fourni des titres aſſez inconteſtables, pour qu'ils oſent révendiquer comme leur propriété, la plupart des écrits dont, avant la renaiſſance des lettres en Europe, la France ſeptentrionale tiroit effrontément ſon principal éclat.

Oui, ces fabliaux ignorés depuis l'invention de l'imprimerie juſqu'au dépouillement ſcrupuleux qu'en a bien voulu faire l'infatigable comte de Caylus; ces fabliaux que Barbazan avoit ſi mal adroitement publiés & qu'a traduits M. L. G. avec tant d'intelligence & d'adreſſe; ces fabliaux appartiennent en général à ce qu'on nommoit autrefois peuples de la Langue d'Oc. Nous invitons M. L. G. (lui qui ſemble exiger impérieuſe-

ment qu'en fait de combats littéraires, on ne s'avance jamais que les manuſcrits authentiques à la main,) nous l'invitons a conſulter ceux de l'auteur fécond dont nous avons déja fait entrevoir les titres impreſcriptibles à la gloire.

Clotilde s'exprime trop formellement à cet égard, pour laiſſer la moindre réplique aux panégyriſtes outrés de la Romane françoiſe, laquelle n'a pas beſoin de battre indécemment ſa nourrice, commé a dit l'un de nos moraliſtes les plus diſtingués, pour jouir en paix d'une fortune incroyable & qu'elle ne méritoit point. Cette fortune eſt décidée, grace aux génies immortels des trois derniers régnes, & puiſſe-t-elle durer autant que l'Univers!... Mais, puiſqu'il faut tout dire, c'eſt encore aux enfans du ſoleil, bien plus qu'aux froids Trouverres du Nord, que cette Romane heureuſe eſt redevable de la clarté, de la nobleſſe & des graces qui décidèrent ſes étonnans progrès : & les noms de Vincens de Viviers, de Barbe de Verrue, de Louis de Puytendre & de Juſtine de Levis, que la plume courageuſe de Clotilde a diſputés au dédain ſtupide de leurs contemporains, n'attendent qu'un meilleur tems pour éclipſer ceux des pays ſans pudeur qui traveſtirent

leurs ouvrages. On verra clairement alors ce qui reſte aux Adam le Boſſu, Moniot d'Arras, Robert de Rheims, Brunel de Tours, Euſtache le Peintre, & pour finir cette ennuyeuſe nomenclature, aux trois-quarts des chanſonniers, fabliers & romanciers qui fatiguèrent ſi long-tems les échos de la Seine, de la Meuſe & de l'Eſcaut.

M. L. G. laiſſe entrevoir quelque part, le déſir d'écrire ſérieuſement l'hiſtoire de la poéſie françoiſe. Rien ne ſeroit plus digne de ſon zèle, de ſes talens & de ſon érudition. Il a très-bien obſervé que cet ouvrage intéreſſant manquoit à notre littérature, & que l'abbé Maſſieu, loin de remplir ſes engagemens avec le public éclairé, ne s'étoit pas même douté de leur étendue. Ni Fauchet, ni Paſquier, ſes guides, à-peu près uniques, ne ſe donnèrent la peine de fouiller dans ces chartres délaiſſées, où dormoient obſcurément nos antiques rimeurs; & bien moins encore dans ces dépôts éloignés, où ſe conſervoient épars les chefs-d'œuvres troubadoureſques.... Il n'entroit point dans le plan de MM. les Editeurs des Annales poétiques, d'étendre beaucoup leurs recherches au-delà du règne brillant de François I: auſſi leurs extraits choiſis des poëtes anter ur- n'occupent ils que le prem er v n f (ient de

cette collection précieuſe (1). Trois ſiècles poetiques y paſſent cependant ſous les yeux; & le dernier des trois étoit le ſiècle de Clotilde.

Ainſi, rien n'eſt moins connu que les premiers âges de l'art, chez une nation qui doit à cet art la partie la moins conteſtée de ſa gloire. La ſeule Clotilde, entre tous les poëtes connus, ne jugea point indigne de ſes crayons d'en tracer les faſtes antiques aux regards de la poſtérité. Qui mieux en étoit capable que celle dont les talens extraordinaires ont dévancé ſi prodigieuſement & le ſiècle barbare qui la vit naître & le ſiecle érudit qui ſuccéda preſqu'immediatement au ſien! que celle qui, depuis trois cents ans, a mis la France en état de ne rien envier aux rivages du Pô, du Tibre & de l'Auſide; qui, par ſes grands eſſais & ſes travaux conſtans, a rendu fiérement à ſon aimable ſexe, la palme qu'il ſembloit avoir perdue ſans retour, de-

(1) Thibault de Champagne, Guillaume de Lorris & Jean de Meun, Martin Franc, Alain Chartier, Charles d'Orleans, François Villon, Martial d'Auvergne, Pierre de Michault, un Meſchinot, un Molinet, un Crétin, un Coquillart, un Bordigné, Blaiſe d'Auteiol, Jean le Maire & Octavien de Saint Gelais, figurent preſque ſeuls dans ce petit volume, encore leurs vies y tiennent-elles deux fois autant de place que leurs écrits.

puis Cormue, Thélézile & la déplorable Sapho?

Rome, en effet, n'oppose aux Muses grecques dont nous venons de citer la fleur, que l'unique Sulpitia, femme du sophiste Calanus, & médiocre auteur d'une satyre à Calliope. L'objet de cette satyre passionnée est de reprocher à l'empereur Domitien, juste une fois, ou plutôt modéré dans sa puissance, d'avoir sévi contre les prétendus philosophes de la capitale, qui n'étoient plus que des empoisonneurs publics. Ce tyran, d'ailleurs si féroce, s'étoit contenté de les bannir; Sulpitia lui fait un crime affreux du seul acte connu qui n'ait pas déshonoré son règne. Une femme poëte osa défendre l'indigne cause des ennemis les plus acharnés qu'aient jamais eu les Belles-Lettres, & des plus vils corrupteurs qui jamais aient conjurés contre le bonheur du genre humain. L'Empereur, à n'entendre que cette furie, étoit le fléau des beaux-arts; l'illustre Juvenal, qu'on n'accusera point d'avoir été flatteur, dit expressément le contraire. Ainsi nous avons vu dans ce siècle pervers, les derniers des mortels, sous le manteau du philosophisme, s'offrir impudemment à l'encens précaire de nos poëtes dégra'é la poésie qu'ils ne cessoient d'out ı rs

bes

diatribes également insignifiantes & misérables, s'avilir elle-même au point de diviser les opinions infernales de ses ignobles détracteurs.

Il nous sieroit donc bien mal de compter cet opprobre du beau sexe latin, parmi les conservations de ses lauriers poétiques. Mille ans & plus s'écoulèrent depuis la seconde Erinne, dernier successeur de Sapho, jusqu'à l'époque où la formation de quelques langues nouvelles en Occident permit aux femmes de se partager les débris de sa couronne. Nous n'ignorons pas ce qu'on a raconté de la jeune Sicilienne Orezza, qui traduisit le poëme entier du célèbre Empédocle & que l'impératrice Eudoxie associa prudemment à ses travaux, après l'avoir si long tems associée à ses plaisirs; de l'intéressante Aglaé, qui chantoit à dix ans, les exploits de Charlemagne, sur les bords orageux du Veser; enfin de la fameuse Anne Comnène, historien de sa famille impériale, & dont Clotilde nous a conservé des vers grecs. Mais nous n'osons classer ni ces trois Dames, lesquelles n'écrivirent que dans la décadence de leurs idiômes respectifs, ni celles, à plus forte raison, dont la langue ne nous est point connue, telle que l'Espagnole Florinde, cette fille infortunée du comte Julien, dont le deshonneur ouvrit aux con-

quérans Africains les portes enſanglantees de l'Europe, & qu'on dit avoir été l'inventrice de la rime en deça de Gadès; telle que l'Ecoſſoiſe Genèvre, écrivain plus ancien encore, à laquelle Clotilde attribue divers poemes galliques, entr'autres l'équivalent de celui que nous connoiſſons ſous le titre de l'Incendie de Tura, mais qu'il eſt impoſſible de ne pas reſtituer au Barde illuſtre, connu ſous le nom d'Oſſian. Croyons que ſi le moyen âge eût fourni d'autres élèves, à défaut de rivales, aux Grecques célèbres dont la gloire ſurvit aux écrits, leur réputation n'eût certainement point échappé aux perquiſitions ſcrupuleuſes de la Muſe du Vivarez. Ses connoiſſances illimitées, par un excès de bonheur dont les modernes n'ont pu jouir au même dégré, s'alimentèrent dans une foule de tréſors, perdus vraiſemblablement à jamais en Europe.

De ce nombre étoit la bibliothèque de Navarre, ou plutôt ſa réunion à celle des comtes de Foix & de Béarn. Gaſton, ſurnommé Phœbus, à cauſe de ſon éclatante beauté, daigna la confier aux ſoins de madame de Vallon, mère de Clotilde; cette jeune Dame, élève de l'hiſtorien Froiſſart, ſut extraire, en quelque ſorte, la quinteſſence de la bibliothèque d'Ortez, ſous la direction de ſon maître. La belle Agnès de Navarre ſeconda Pulchério

dans cet immenſe & precieux travail; elles s'attachèrent ſpécialement a recueillir tous les manuſcrits des femmes poetes des deux Romanes, qui, depuis la charmante Heloïſe, avoient porté ſur notre Parnaſſe les premières ſemences du goût, de l'harmonie & de la raiſon.

C'eſt la ſource où puiſa d'abord madame de Surville, pour commencer le tableau ſans modèle, qu'elle méditoit, des Annales de l'art. Mais combien ſes recherches ultérieures dans l'hiſtoire des Trouverres & des Troubadours, ne lui fournirent-elles pas d'ineſtimables decouvertes? Elle en a rempli pluſieurs livres de ſes mémoires éloquens. Ce n'étoient que les matériaux de l'ouvrage qu'elle projettoit & qu'elle auroit ſeparé vraiſemblablement des détails de ſa vie privée. Nous nous permettrons d'anticiper ſur l'édition générale de ſes Oeuvres, pour donner ſucceſſivement, d'après elle, un apperçu rapide, ſur toutes les femmes poëtes qui l'ont précédée; mais nous ne ſaurions nous diſpenſer de lui emprunter préalablement un coup-d'œil ſur les tems qui préparèrent de loin le berceau de la poéſie françoiſe, dont Abeylard & ſon amante doivent être regardés comme les vrais fondateurs. Peut être les amateurs de l'un & de l'autre ſexe verront-ils avec un plaiſir égal, diſputer a la

nuit des tems vingt phénomenes littéraires, dont la gloire auroit du réjaillir beaucoup plutôt ſur la plus belle moitié du monde.

La poéſie françoiſe n'offre aucune trace bien diſtincte de culture & de progrès, antérieure au règne de Henri I, c'eſt-à-dire, au onzième ſiècle de notre ère. Non qu'il n'ait exiſté longtems auparavant, des vers en langues romane, limouſine, bourguignone, poitevine, belgique ſurtout & Picarde; indépendamment de l'idiôme des Troubadours, lequel déjà ſonore & gracieux à cette époque réculée, ne ſauroit être confondu ſans injuſtice avec tant d'affreux jargons, la capitale même avoit ſes rimeurs particuliers; témoin leurs démêlés ſanglans avec les Provençaux qu'amena la reine Conſtance; le paſſionné Glaber s'eſt bien gardé d'en écrire le réſultat, qui, dans le fond, n'eſt point aſſez conſéquent pour occuper la plume de l'hiſtoire. Quoiqu'il en ſoit, on rimoit un certain françois; mais des accouplemens barbares de mots latins dépravés, mêlés à des reſtes informes de Saxon, de Viſigoth & de Tudeſque; des lignes plus ou moins longues, ſuivant le beſoin des faiſeurs, & terminées en général par une conſonnance ridiculement obligée; cela même eut-il révetu quelques idées vives, naturelles & ſaillantes (ce qui n'étoit point

assurément,) ne pouvoit s'appeller de la poésie, que par le bon Robert & ses plats courtisans.

De pareils vers se chantoient toutefois sous les successeurs de Charlemagne, de ce conquérant littérateur dont tous les efforts n'aboutissent qu'à rétablir l'empire du mauvais latin, à raison de la défaveur qu'éprouvoit le Tudesque, son idiôme favori, trop étranger à nos organes. Il est absurde & souverainement faux de citer le poëme ou plutôt la traduction de l'Evangile par Osfrid, Benédictin de Veissembourg, comme le plus ancien monument poétique de notre langue. Il n'eut aucun rapport avec elle, puisqu'elle n'existoit point encore; c'étoit de l'allemand, mêlé de termes bourguignons; mais singuliérement défiguré par une foule de verbes frisons & des tournures rhino-celtiques. Peut-être ne sera-t-il pas inutile de remarquer ici que l'opinion de M. le B., l'un des plus savans glossateurs de l'Europe, & le suffrage de l'illustre Guérin du Rocher, se réunissent à l'appui de la décision de Clotilde.

Nous nous dispenserions de remonter avec elle jusqu'aux règnes de Louis III & de Carloman, frères si dignes l'un de l'autre, enfans couronnés, qui ne purent que laisser entrevoir à la France tout le bonheur & toute la

gloire qu'elle pouvoit attendre de leur ſageſſe, de leur bravoure & de leur inaltérable union, ſi par eux ne commençoit l'hiſtoire de la langue & de la poéſie. Dans le peu de loiſirs que leur laiſſoit la continuité de deux guerres également fatales, ils conçurent le projet ſublime de donner un langage excluſif aux François. Tous deux ne s'exprimoient qu'en cette romane, déjà ſuivie, puiſque les Actes de Saint Etienne ſont encore très-intelligibles pour nous; il en eſt ainſi du Cantique ſolennel que fit entonner Carloman dans la métropole de Vienne, après avoir reconquis cette capitale ſur l'uſurpateur Bozon. La fameuſe chanſon de Roland fut l'ouvrage de Louis lui-même. Cet hymne guerrier, dont Clotilde a conſervé des fragmens, porte un caractère d'identité de ſtile ſi frappante avec le Cantique viennois qu'on ne peut ſe refuſer à les croire deux productions jumelles. On dit que la reine Ogine, mère de Louis d'Outremer, les traduiſit en anglois, en faveur de ſon frère Aldeſtan, roi de la Grande-Bretagne; & que cette infidélité qui nous ſemble après tout une importation très-honorable à la France, lui valut au contraire, la haine & le mépris des François. Clotilde attribue affirmativement l'etrange bleſſe qui deshonora cette héroïne dans ſon automne, au

dépit qu'elle conçut de ſe voir en proie au dédain de la nation, après en avoir conquis les hommages. A la bonne heure! c'eſt trouver une réponſe à tout.

Le roi Lothaire, ſon petit-fils, ce prince vertueux qui réuniſſoit tant de juſtice & d'héroiſme à tant d'eſprit & de douceur, oſa preſſentir l'éclatante fortune que ſa langue étoit loin d'annoncer à cette époque. Très-jeune encore, il s'occupa ſérieuſement de l'étendre & de l'enrichir. Il en fit à vingt ans ſes plus chères délices. Sa facilité prodigieuſe à s'énoncer en ſept langages divers, devant les envoyés d'Othon le Grand, qui les avoit choiſis exprès de ſept nations différentes, remplit ce potentat ſuperbe d'inquiétudes & d'admiration. Mais que pouvoit un roi de France, réduit à la propriété des villes de Rheims & de Laon, qu'un comte de Paris oſoit diſputer à ſa jeuneſſe? Que pouvoit un monarque religieux & modéré, contre un vaſſal tout puiſſant, inſolent à la fois & parjure? Telle fut en effet, durant un règne de trente ans, l'affreuſe ſituation de Lothaire, que ce prince, le deſcendant le plus généreux de Charlemagne, ne put recouvrer l'indépendance auguſte de ſes ayeux. Digne d'un meilleur tems, il ne put que ſemer de fleurs les chaînes de ſon

eſclavage; il cultiva les belles-lettres expirantes, favoriſa les ſavans découragés; &, graces à ſes ſoins, quelques lueurs d'eſprit & de goût brillèrent à travers l'épaiſſe nuit du ſiècle le plus noir qu'ait enfanté la barbarie.

On cite, avec quelque raiſon, la reine Emme, ſon épouſe, comme une des conſervatrices les plus zelées du peu de monumens antiques qui reſtoient en deça des Monts. Il n'en exiſtoit plus ſous les premiers Capetiens, du moins au-delà de la Loire. Quoique Charles de France, frère de Lothaire, oncle du dernier roi Carloringien & duc de la baſſe Lorraine, ne ſuccédat point à ſon neveu Louis V, il recueillit pourtant tous les précieux manuſcrits qu'avoit poſſedés ſa famille, & les tranſporta dans le Brabant; un certain nombre ſe confondit long tems après dans la bibliothèque des ducs de Bourgogne. Ce prince infortuné n'étoit point dépourvu de lumières; dans ſon enfance, il s'étoit permis quelques piquantes railleries ſur l'ignorance de Hugues-Capet; elles contribuèrent à le précipiter du trône. Il ne put tenir contre la fortune de ſon compétiteur; celui-ci l'ayant ſurpris dans Namur, au moyen de ſes intelligences, l'enferma dans la tour de Compiégne avec ſes deux enfans; & ne frémit pas de dévouer impitoyablement à la mort les derniers reje-

tons du fondateur de l'empire & du plus grand monarque de l'Occident.

Nous avons parlé de Conſtance d'Arles, femme de Robert le dévôt. Son époux & leur fils aîné qui régna depuis ſous le nom de Henri I, eurent également à ſe plaindre de ſon injuſtice, de ſa bifarrerie & de ſes indignes procédés. Elle n'en fût pas moins une femme de lettres; & ſous ce point de vue, il nous ſeroit permis de nous en occuper & de lui prodiguer des éloges, s'il reſtoit un ſeul vers des compoſitions dont lui feroit honneur l'Euterpe de Provence, Béatrix, épouſe du comte Raymond. Il paroît inconteſtable qu'elle écrivît en provençal; c'eſt le ſentiment approfondi de Clotilde, qu'on ne ſauroit en aucune manière, ſoupçonner de partialité. On pourroit aſſurer que la Romane françoiſe ne s'écrivoit plus depuis le changement de la dynaſtie; mais on rimoit toujours régulièrement les vers latins, depuis & même avant Clotaire II, qui réunit ſous ſes lois la monarchie entière. Clotilde s'eſt donc trompée une fois, en décidant que la rime ne fut introduite dans nos climats occidentaux que dix ans après l'invaſion des Maures en Eſpagne.

La chanſon rimée à la cour de France ſur les ambaſſadeurs Saxons, qui furent députés

vers Clotaire eſt antérieure de plus d'un ſiècle aux victoires de Charles Martel, ſur le conquérant Abdérame. Clotilde a-t-elle pu l'ignorer? L'époque à-peu-près vraie de l'introduction de la rime en deça des Pyrenées, eſt celle du mariage de Brunehault, fille d'Athanagilde, roi des Viſigoths en Eſpagne, avec le vaillant Sigebert, roi d'Auſtraſie & le troiſième fils de Clotaire I. Ce mariage, chanté par un poëte de Narbonne, le fût en vers ſapphiques latins, rimés à chaque hémiſtiche, dans le goût de l'hymne de Saint Jean: *Ut queant laxit*, &c., mais le vers adonique terminant chacune des ſtrophes, eſt un compoſé biſarre, nous a-t-on dit, du baſque & du gaſcon; nous avons cru mieux voir en le jugeant du languedocien, tel qu'on le parloit à Narbonne & même à Montpellier. L'auteur s'applaudit de ſes rimes, comme d'une agréable innovation dont il dit le premier avoir donné l'exemple. Mais rien n'annonce où lui-même a puiſé cette manière de varier ſes accords: il eſt probable, toutefois, que c'eſt une importation de l'Eſpagne ou de la Sicile; & que celle ci la tenoit des Orientaux. Quoiqu'il en ſoit, Clotilde attribue l'uſage habituel ainſi que les règles primitives, au jeune & charmant Médoc, écuyer du prince Africain de Zumare. Elle confirme ſavamment à

cet égard, le témoignage du poète Vincent de Viviers, modèle antique, ſans conteſtation, du divin Arioſte; comme Grégoire Beſchada, chevalier des Tours, au pays de Limoges, laiſſa dans ſon poëme en vingt-quatre chants, ſur la première croiſade, un modèle encore plus ſublime au Chantre de la Jéruſalem.

A peine connoiſſoit-on quelques fragmens épars de ce poëme de Beſchada, dans le ſiècle antérieur à celui de Clotilde. Auſſi la Ravaillere penche-t-il à croire qu'il fut écrit en limouſin, c'eſt-à-dire, en un langage provincial, différent du françois vulgaire. C'eſt une erreur. Vincent de Viviers qui l'avoit lû mille fois, dit très-expreſſément qu'il fut écrit en romane lygerine; ce ſeroit tout au moins le langage d'Orléans. Dans ſon poëme héroïque de Charlemagne ou des douze Preux, il s'honore d'imiter, quoique de très loin, le ſtyle impoſant du chevalier de Limoges qu'il nomme avec reſpect l'Homère des François; il termine enfin ſon aimable ouvrage par une eſpèce de traduction des vers que Stace adreſſoit jadis à ſa Thébaide :

Vive, precoo; nec tu divinam Ænéida tenta;
Sed longe ſequere & veſtigia ſemper adora!

L'Epopée de Beſchada paroit avoir été digne d'un pareil culte. Clotilde a parlé dignement

de ces deux pères de la poéſie héroïque, dans ſon Dialogue intitulé: *Clotilde & l'Avenir*; c'eſt un expoſé ſommaire, aſſez rapide & toujours elégant de la plupart de ſes jugemens en matiére de littérature.

Une effroyable quantité de poëtes françois ſuivit l'armée des princes croiſés en Aſie, dit l'abbé Maſſieu, d'après quelques auteurs dont nous ignorons le témoignage. Rien n'eſt certes moins avére. Mais il n'eſt pas douteux que l'art des vers dût prodigieuſement aux croiſades. Elles aiguillonnèrent les talens; elles étendirent les connoiſſances; elles électriſèrent les imaginations. L'eſprit de cette chevalerie que, dès le onzième ſiècle, les nations chrétiennes avoient preſque généralement adopté, fermenta tout-à-coup dans les têtes ivres de gloire: & celle de chanter les exploits des guerriers parut, après les trophées de la valeur, le plus noble objet de l'ambition des hommes. Dès lors, chaque héros eût ſon Barde priſé, ſouvent héros auſſi lui même. Il y eût juſqu'a des Soudans, des Princes, des Emirs qui ſollicitèrent l'honneur d'être admis dans le corps auguſte de la chevalerie, & qui s'inſtruiſirent aſſez dans nos romanes françoiſes & provençales, pour être en état d'entonner les chants de victoire de leurs partis reſpectifs. Le grand Saladin fut depuis de ce nombre,

On ſait avec quelle impatiente fureur, un fils du Soudan d'Egypte entra dans la priſon de St. Louis, leur captif : " Arme-moi, chevalier, ou je te tue, lui dit ce farouche Muſulman ! fais-toi chretien, répondit le pieux monarque, & je t'armerai chevalier.

Les combats & les tournois, image de la guerre, furent donc les premiers objets de nos chants. Mais nos relations ultérieures avec les peuples de l'orient & du midi de l'Europe, montèrent bientôt ſur d'autres tons les lyres des premiers Trouverres. La pieté, la nature & l'amour eurent leurs chantres excluſifs auſſi bien que la victoire. Une galanterie chevalereſque, genre intermédiaire entre la jouiſſance platonique & l'ivreſſe effrénée des paſſions, créa, pour ainſi dire, une Venus toute nouvelle : ce ne fut deſormais qu'à travers les champs de l'honneur, qu'on permit de ſe frayer une route aux plaiſirs. La phyſique étoit dans ſon enfance ; elle n'en offroit pas moins mille détails charmans, ſuſceptibles d'être embellis des couleurs de la poeſie : un évêque de Rennes en fit l'eſſai. Son poème latin ſur les pierres précieuſes eut un ſuccès aſſez marqué, pour qu'Abeylard preſqu'enfant, ne dédaignât point de le traduire. Enfin, des Muſes plus ſévères ou moins frivoles trouvèrent dans le depôt ſacre des

livres hébreux, une ſource intariſſables de beautés dignes d'exercer leur verve; & l'Ecriture-Sainte, avant les vingt premières années du douzième ſiecle, comptoit déjà quatre poëtes au nombre de ſes traducteurs. Rien de plus certain, toutefois, que l'antériorité de l'ouvrage d'Abeylard ſur tous ceux que l'on connoit de cette époque indeterminée.

Clotilde l'appelle, avec toute raiſon, le berceau de la poéſie françoiſe. L'Aquitaine & la Provençale datent à-peu-près du même tems, quoique l'une & l'autre fuſſent inconteſtablement cultivées avec une bien ſupérieure perfection, depuis le regne de Charlemagne; mais on ne peut fixer l'inſtant précis de ſon illuſtration que depuis les premiers Troubadours, Guillaume IX, duc d'Aquitaine, & Louis Pontgrevant de Calviſſon. Ils précédèrent d'environ trente ans l'amant illuſtre d'Héloïſe, lequel naquit l'an 1080. L'hiſtoire de ce couple infortuné, dans tout ce qui ne concerne point l'art des vers, eſt totalement étrangère à nos recherches; nous nous bornerons donc à ſommairier ce que Clotilde en a dit de neuf; & cela n'aura guère pour objet que leurs chanſons, perdues à jamais pour la littérature. En ne conſacrant un article particulier qu'aux femmes poëtes qui marchèrent dorénavant ſur les traces de la co-fondatrice

du Parnaſſe françois, nous n'en donnerons pas moins quelqu'idée des poëtes leurs contemporains qui jouiſſent d'une certaine réputation & de ceux qui la méritèrent. Mais ce ſera toujours par occaſion; leur conſtante inferiorité juſqu'à Marot, nous paroît ſi invinciblement prouvée, à deux ou trois exceptions près, qu'on nous ſaura gré de ne calculer que par le ſeul règne des Dames, les progrès du goût, des règles & de la poéſie, preſqu'également étrangers à leurs ſuperbes rivaux

La ſuite au Numéro prochain.

Continuation & concluſion du manuſcrit de Mr. de GRAFFENRIED, *ſur la fondation de la ville de* NEW BERN, *dans la nord Caroline, en* 1711.

JE ne croyois pas qu'après avoir échappé à la cruauté & à la barbarie des Sauvages, j'aurois encore à craindre la mechanceté & l'injuſtice des Europeens & des Chretiens; les premiers avoient agi envers nous avec beaucoup d'ordre & de formalités; nous avions eu notre accuſateur & notre defenſeur, & tout s'étoit paſſé ſuivant les règles de la juſtice. à mon retour, je ne trouvai chez les

habitans de la Caroline, que trame méchante ; que mauvaiſe pratique, que diſpoſitions hoſtiles, & elles ſe dirigèrent particulièrement contre moi : je fus d'abord accuſé de trahiſon & de favoriſer les Sauvages ennemis, parce que je n'avois pas voulu livrer & faire périr un des leurs, qui étoit venu ſur la foi des traités, pour réclamer la rançon que j'avois promiſe, & ſur l'acquitement de laquelle ils devoient libérer quinze priſonniers Palatins ; & pour cela je fus menacé d'être pendu : il s'étoit fait une aſſociation & un raſſemblement des plus mutins & des plus mauvais ſujets de la Province, à la tête deſquels s'étoit mis un certain Brice, homme méchant & ſéditieux. Ils vouloient abſolument attaquer & faire la guerre aux Sauvages ſans en avoir aucune raiſon, ni même les moyens ; ce qui auroit immanquablement attiré le maſſacre de tous les priſonniers Chrétiens qui étoient parmi eux : ils employèrent contre moi un Palatin, maréchal de profeſſion : je l'avois fait punir fort légèrement pour une faute très-grave, & d'ailleurs il étoit coupable de toutes ſortes de crimes : quand cet homme vit que ſes accuſations ne réuſſiſſoient pas parmi ma colonie, il trouva le moyen de me calomnier chez les Sauvages ; il les

fit

fit assurer que j'etois leur ennemi, que je me liguois contr'eux avec les Anglois, & que je leur fournissois des munitions : les Indiens pour s'informer de la verité, envoyèrent un deputé de leur nation qui parloit anglois ; la colonie fut d'abord effrayée en voyant venir ce sauvage ; on crut qu'il étoit suivi d'un grand nombre d'autres pour nous attaquer : cependant on s'aboucha avec lui, on éclaircit tout ce qui avoit eté dit contre moi ; on s'en justifia & on promit de satisfaire au traité : quand le maréchal vit que ses instigations n'avoient aucun succès chez les sauvages, il revint parmi les siens, & recommença ses accusations & ses calomnies contre moi ; j'écrivis la dessus à Messieurs les gouverneurs de Caroline & de Virginie pour les informer de tout ce qui se passoit, ils me répondirent favorablement & approuvèrent tout ce que j'avois fait.

Comme le maréchal me devoit beaucoup d'argent, je fis saisir ses outils ; alors il forma le complot de venir chez moi, accompagné d'un trentaine d'indiens me les redemander, sous prétexte du service de la province : en cas de refus, il comptoit me déclarer traitre à la chose publique & me conduire au gouverneur, auquel il présenteroit une accusation composée de plus de 20 articles. Un ca-

fant préſent lorſque Brice formoit ce projet; en ayant entendu les détails m'en informa. Ainſi averti, je pus me tenir ſur mes gardes: j'ordonnai qu'on fermaſſe les portes de notre petit fort & je fit prendre les armes à mes gens. Brice étonné de trouver cette réſiſtance, ſe plaignit qu'on le traitoit en ennemi: je conſentis néanmoins à le laiſſer entrer, mais ſeul, & je lui reprochai ſes violences & ſes mauvaiſes intentions, en ajoutant que ſi je faiſois bien, je devrois le faire arrêter, mais que pour cette fois je voulois bien le laiſſer aller, en le citant à comparoître devant le prochain Parlement. Depuis ce moment, il n'a ceſſé de faire toutes ſortes de mauvais traitemens à ma colonie & à moi perſonnellement.

Cependant je négociois toujours avec les ſauvages, pour remplir les conditions du traité que j'avois fait lorſque j'étois priſonnier chez eux: j'aurois pu ne pas le tenir puiſque je n'étois pas libre, mais j'étois incapable de cette mauvaiſe foi; d'ailleurs il s'agiſſoient de libérer les priſonniers qu'ils retenoient encore. Nous étions convenus, que lorſque l'on auroit quelque choſe à ſe dire, l'on feroit un feu ſur le bord de la riviere, & que chacun dans un bateau, on iroit ſe parler au milieu de l'eau; un ſauvage ne pou-

vant pas venir en ſûreté juſques à nous. Cependant Brice vouloit abſolument commencer la guerre contr'eux, à cauſe des degats qu'ils avoient fait ci-devant: il rompit la treve convenue, & les attaqua avec beaucoup de violence quoiqu'il fut très-mal pourvu de munitions & de vivres; & cela préciſement lorſque j'etois au plus fort de la négociation pour ſauver les priſonniers pour leſquels j'avois deja gagné du tems; je tâchois auſſi de recouvrer ce qui avoit été volé aux Palatins & aux Suiſſes, & même j'eſpérois d'obtenir du gros & du menu bétail pour ma colonie; tout fut perdu par les attaques & les violences inconſidérées de Brice: il ſe ſaiſit de quelques ſauvages de la rivière de Bays, & il eut l'horrible cruauté de faire rôtir & brûler un de leurs rois; j'eus le chagrin qu'un de mes Palatins aida à cette affreuſe barbarie, qui mit les ſauvages dans une telle fureur qu'ils pillèrent, brulerent & tuerent tout ce qu'ils purent rencontrer, ſans aucune diſtinction pour les habitations & les plantation de ma colonie, qui cependant ſuivant les conventions etoient marquées d'une N., voulant dire Newbern: ils détruiſirent de même les habitations qui étoient ſur les rivières de News, de Trent & de Pomtègo: nous n'avions pas de forces à oppoſer a cette

deſaſtreuſe i ıvaſion ; tout ce que j p s faire, ce fut de me juſtifier devant l'aſſemblee générale par le récit de ce qui en avoit éte la cauſe, & de tâcher d'obtenir de nouveaux ſecours : je m'y rendis dès qu'elle fut convoquée ; je parus devant les deux chambres, & ſommai mes accuſ teurs de paroître, en demandant que l'accuſation dreſſée contre moi en plus de 20 articles fut produite : perſonne ne parut, & tout le monde reſta dans le ſilence. Mr. le gouverneur & la chambre haute me firent des complimens, & me renvoyèrent à me pourvoir contre les calomnies ſuivant les formes ordinaires de la juſtice : ce fut tout ce que je pus obtenir : on s'occupa fort peu de la guerre avec les ſauvages contre leſquels à la vérite on avoit peu de moyens de réſiſtance, & que l'on avoit attaqué d'une maniere auſſi inconſiderée.

Revenu chez moi, je réfléchis ſur le mauvais état ou ſe trouvoit la province, ma colonie, & moi-même ; nous n'avions aucune aſſiſtance à eſperer de la province, la colonie étoit ruinée & preſque détruite par les nouveaux ravages des Sauvages : ſeptante perſonnes avoient été aſſaſſinées & pluſieurs emmenees priſonnieres ; je n'avois rien à eſperer de chez moi ; il étoit impoſſible que je puſſe me ſoutenir dans cette ſituation ; je

vis qu'il falloit prendre quelque nouveau parti; je consultai mes amis & mes patrons de la Virginie & de Maryland; ils me conseillèrent de changer le plan de mon entreprise, & me proposèrent de venir m'etablir parmi eux: je l'aurois désiré, mais voyant mes colonistes divisés entr'eux, & ayant été abandonné par une grande partie des Palatins, je pris la résolution de changer le quartier de mon habitation avec ceux qui voudroient me suivre. Je fis assembler la colonie, à laquelle je représentai la nécessité qu'il y avoit de changer de mesures, & même de quartier: le général de mes colons en convinrent.

Mais voyant qu'il y en avoit qui n'adoptoient pas mes idées, je les encourageai à rester & à prendre patience, leur promettant de leur envoyer des secours, n'entreprenant mon voyage que dans cette intention.

Cette affaire rangée, je fis mettre mon petit sloop ou brigantin en état; je le chargeai d'une grande partie de mes effets, & je m'embarquai avec ceux qui voulurent me suivre. Mon dessein étoit de retourner auprès de Mr. le gouverneur Hyde, de faire les derniers efforts pour obtenir des secours pour le reste de la colonie de Newbern, de tenter tous les moyens pour leur en envoyer,

& enfuite de prendre telle autre mefure qui nous conviendroit.

Nous nous embarquâmes par un très beau tems, mais dès le foir nous fumes aſſaillis par un violent orage ; il nous fut annoncé par un feu qui ſe plaça au haut du grand mat, il faiſait le bruit d'une fuſée, & il dura près d'un quart d'heure : nous fumes très étonnés de ce phénomène : le pilote nous dit que c'étoit l'annonce ſûre d'une grande tempête, & que nous ferions bien de nous ranger vers la côte. Je ne voulus pas le croire, je me moquai de lui & je lui ordonnai de continuer la route. En entrant dans le Sund nous fumes accueillis par des vents très-violens ; nous eumes cependant le tems de nous approcher de terre & de jetter l'ancre : la tempête devint ſi forte que nous aurions ſûrement péri à cauſe des bancs de ſable dont il y a beaucoup dans cette mer. Après avoir eſſuié encore quelques contretems par les vents & les écueils, j'arrivai chez Mr. le gouverneur Hyde; je m'occupai d'abord du renvoi du ſloop à ma colonie, avec tout ce que je pus me procurer de munitions & de vivres. Malheureuſement au moment de ſon arrivée les matelots s'endormirent & laiſſerent prendre feu à des feuilles de tabac ; ils furent ſi effrayés en ſe réveillant, qu'au lieu de cher-

cher à l'éteindre, ils ſe ſauvèrent ſur la chaloupe & abandonnèrent le bâtiment à cauſe d'un tonneau de poudre qui augmentoit le danger: en effet, il ſauta bientôt en l'air, & tout fut perdu: l'affliction fut extrême dans la colonie.

Penſant bien que ce premier ſecours ne ſeroit pas ſuffiſant, je travaillai à équiper un plus grand bâtiment & à le charger des mêmes proviſions que l'autre: j'arrangeai les choſes de maniere que ceux de la colonie qui voudroient venir en Virginie puſſent profiter du retour du vaiſſeau ſous la conduite de Mr. M., mais j'éprouvai tant de longueurs & de difficultés, que je ne pus y réuſſir & que je changeai de deſſein.

Pendant les ſix ſemaines que je paſſai auprès de Mr. Hyde, je fis toutes les repréſentations poſſibles pour mettre les affaires de la province en meilleur état, & pour avoir les ſecours néceſſaires pour mieux ſoutenir la guerre contre les ſauvages, qui alors étaient en forces & qui dévaſtaient & détruiſoient toutes les habitations. Enfin on obtint du ſecours du gouverneur de Sud Caroline: il envoya 800 ſauvages tributaires & 50 Anglois, ſous les ordres du colonel Barnwell, & le theatre de la guerre s'établit préciſement près

de Newbern. Ces troupes attaquèrent très-vivement les ſauvages nos ennemis ; ils les pouſſèrent juſques au village de Cor, à 30 milles de Newbern, où ils en tuèrent beaucoup, & firent priſonnier un de leur roi : ils firent auſſi rôtir un indien qui avoit beaucoup d'embonpoint & le mangèrent. A ce ſecours ſe joignit encore 200 Anglois & 50 hommes de ma colonie ſous les ordres de Mr. Michel. Les ſauvages ſe raſſemblèrent au village de Catechna ; ils s'y fortifierent ſi bien qu'il fallut en faire le ſiége : pluſieurs attaques furent inutiles, & les Anglois furent obligés de ſe retirer & de lever le ſiége. Lorſque ces nouvelles vinrent au gouvernement on en fut conſterné : je conſeillai d'envoyer aux troupes des canons de bord que je voyois dans la cour du gouvernement, & parmi leſquels il y avoit deux petites pièces de 6 : on me dit que c'etoit impoſſible à cauſe des marais ; alors je me rappellai une maniére de les tranſporter, qui m'avoit été indiquée par un officier d'Yverdon, qui l'avoit pratiquée en Piémont, c'étoit de mettre les canons ſur un brancard porté par deux chevaux, ce qui fut fait & reuſſit fort bien : on employa auſſi des grenades, & les ſauvages furent obligés de ſe rendre ; on fit une eſpece de traité de paix,

les prisonniers furent rendus, & nos troupes retournèrent à Newbern.

Cependant le colonel Barnweld ayant fait peu de profit à cette guerre, & ses soldats ne voulant pas s'en retourner sans butin, il trouva le moyen, sous prétexte de la paix, de rassembler un grand nombre des sauvages ennemis près du village de Cor, & lorsqu'ils s'y attendoient le moins il les fit tous prisonniers & les emmena, ce qui satisfit les sauvages tributaires, parce qu'ils avoient tant par têtes de sauvages prisonniers, tant en argent qu'en marchandises. Les Tuscoruros très-irrités de cette trahison recommencèrent leurs ravages & il ne put plus y avoir de paix avec eux. On fit des plaintes contre le colonel Barnweld, & on envoya un nouveau secours, sous le commandement du capitaine Moore: on prit une seconde fois le village de Catechna; on mit le feu au fort, mais les sauvages ne voulant pas se rendre, & se defendant lors même qu'ils étoient à terre, blessés, ou prisonniers, on tua tout, femmes & enfans: il en périt environ 900 dans cette dernière attaque. Après cela il y eut quelque repos momentané, pendant lequel on travailla à la paix: cinq chefs ou rois des Indiens furent invités à venir traiter avec nous; il en parut 6 ou 7,

tout s'arrangea comme nous le ſouhaitions : les ſauvages de Nord Caroline devinrent tributaires des Lords propriétaires, & les ſauvages tributaires de Virginie furent garants de cette paix, ce qui la rendit plus ſolide.

Malgré cette pacification, ma pauvre colonie n'étoit pas en trop bon état ; pluſieurs des coloniſtes s'étoient jettés chez les planteurs anglois, d'autres étoient retournés à Newbern pour cultiver leurs plantations : je fis ſavoir aux Bernois & à Mr. M., que ſuivant les arrangemens que l'on avoit pris, j'allois en Virginie pour ſuivre aux meſures néceſſaires à un établiſſement plus aſſuré, n'étant pas en état de rétablir une colonie auſſi délabrée & n'ayant aucun ſecours à attendre de chez moi. Après avoir pris congé de Mr. le gouverneur & du conſeil de Caroline, je m'en allai auprès de Mr. le gouverneur de Virginie ; il me reçut très-bien ; j'obtins de lui un vaiſſeau de guerre bien équipé, pour ſervir de convoi au bâtiment qui devoit tranſporter ceux de la colonie qui vouloient me ſuivre dans le nouvel établiſſement, ce qui étoit une très-grande faveur envers un ſimple particulier : je donnai en conſequence avis au Sr. M., qui devoit conduire les coloniſtes, de ſe trouver avec eux ſur les frontières de Virginie & de Caro-

line à l'endroit où les ſeigneurs & gouverneurs Hyde & Spotswood, devoient tenir leurs conférences; le vaiſſeau devoit ſe porter & les attendre à l'iſle de Corafuch, en Nord Caroline: dans la perſuaſion que tout réuſſiroit comme je l'avois arrangé & ordonné, je m'acheminai en Virginie le long de la grande rivière de Potomack, & en Maryland, dans l'intention d'aſſurer les quartiers, les vivres & proviſions néceſſaires.

Le rendez-vous que j'avois indiqué étoit au-deſſus de la chûte de Potomack, chez un Mr. Roſier, où quelques gentilshommes de Penſylvanie qui avoient le même intérêt que moi, devoient auſſi ſe rencontrer: il s'agiſſoit particulièrement de ſavoir ce que c'étoient que des mines d'argent que le Sr. M. avoit beaucoup vantées, & pour leſquelles ces Meſſieurs avoient déja fait quelques dépenſes. Nous attendimes aſſez long-tems le Sr. M. avec la colonie comme je l'avois ordonné; ne le voyant point arriver, nous commençâmes à prendre de la défiance ſur ce qu'il avoit dit & avancé; nous primes la réſolution d'aller viſiter nous mêmes l'endroit des mines dont il avoit donné le plan: je communiquai notre deſſein à Mr. le gouverneur de Virginie; il me donna tout de ſuite des patentes pour cet objet, & il publia des

mandats par lesquels il ordonnoit que les gardes des frontières eussent à nous accompagner à la première requisition. Nous arrivames à Canaveſt, qui est un lieu enchanté, à environ 40 milles au-dessus de la chûte de Potomack; nous y trouvâmes une horde de sauvages établis, & avec eux un français du Canada, nommé Martin Charetier, marié à une femme sauvage, & ayant assez de crédit parmi les sauvages de Pensylvanie & Maryland. Il avoit fait le voyage pour la recherche des mines, avec le Sr. M., & fourni pour cela une bonne somme d'argent: il nous avertit que les Indiens qui habitoient le voisinage de la montagne où devoit être ces mines, étoient fort allarmés de la guerre que nous faisions aux Tuscoruros, & que par cette raison, ce voyage pouvoit être dangereux: nous le renvoyâmes donc pour le moment, & nous nous occupâmes d'un traité d'alliance avec ces sauvages de Canaveſt, ce qui nous étoit néceſſaire, soit pour les mines que nous espérions de trouver, soit pour placer la petite colonie que j'attendois: après cela nous visitames les beaux endroits de ce pays superbe, les isles enchantées de la rivière, & les belles contrées au-dessus de la chûte: nous allâmes sur une montagne nommee Suggarlove, d'où nous découvrimes

les provinces de Penſylvanie, de Virginie, de Maryland & de Caroline: nous levâmes un plan avec le compas, & nous trouvâmes que cette montagne où devoient être les mines d'argent, étoit ſituée en Virginie & non dans la Penſilvanie: deux Indiens que nous avions avec nous nous dirent qu'ils avoient parcouru & viſité toute cette montagne, & qu'ils n'avoient trouvé aucun indice, ni aucune trace de mines: nous redeſcendimes & allames loger chez le françois Martin Charetier; le jour ſuivant nous retournâmes chez Mr. Roſier, où je reſtai pour attendre ma colonie.

Je remarquerai ici que le Sr. M., que je ne veux pas nommer à cauſe de ſa famille qui eſt de Berne & de diſtinction, a trompé bien du monde par les fauſſes informations qu'il a donné ſur ces prétendues mines; je croyois qu'un homme comme lui étoit incapable de cette mauvaiſe foi, ſur tout envers un compatriote; j'ai pu être trompé comme tant d'autres perſonnes plus habiles que moi. G. Penn, lui-même, avoit établi le Sr M. directeur des mines de ſa Province: je plains les pauvres mineurs qui ont quitté leurs établiſſemens en Allemagne pour aller en Amérique ou il n'ont trouvé que de mauvaiſes terres à defricher pour ſauver leurs vies.

Je ne crois pas qu'il y ait dans le monde de plus beau pays que celui que j'habitois alors, & qui eſt dans les environs de la rivière de Potomack pres de ſa chûte, & de Canaveſt : j'avois l'intention de partager le monde que j'attendois en deux colonies, d'en placer une au-deſſus de la chûte où il y a des isles d'un très-bon terrein, & où ſe jette une rivière nommée le ruiſſeau d'or, & l'autre à Canaveſt même. Je fus un mois ſans recevoir aucune nouvelle de la Caroline & en attendant toujours l'exécution des ordres que j'avois donné pour ſon tranſport : à la fin, il arriva un meſſager avec un billet du Sr. M., dans lequel il me diſoit ſimplement que le porteur ſouhaitoit d'avoir le commandement du sloop ou brigantin ; qu'après avoir apporté le bled dont on avoit un ſi grand beſoin, il avoit échoué ſur un banc de ſable, qu'il y étoit reſté & qu'il etoit dans le plus mauvais etat poſſible, que d'ailleurs je devois retourner en Caroline au plus vite : il ne faiſoit aucune mention du vaiſſeau de guerre qui avoit été envoyé pour convoier le brigantin de tranſport. Des nouvelles auſſi contraires a ce que j'attendois me conſternèrent. Il fallut renoncer à toutes les meſures que j'avois priſes, abandonner toutes les proviſions que j'avois faites ; je renvoyai le meſ-

Fager, en lui ordonnant de faire raccommoder le navire auſſi bien qu'il ſe pourroit : j'écrivis au colonel Pollock qu'il devoit y contribuer, puiſque le batiment étoit au ſervice de la Province ; & je repondis au Sr. M., en lui témoignant tout mon m'contentement. Je vis qu'il falloit néceſſairement retourner en Caroline : en arrivant chez Mr. le gouverneur de la Virginie, je fus très-ſurpris d'être reçu avec beaucoup d'indifférence & de froideur ; je ne ſavois à quoi attribuer cette mauvaiſe réception ; Mr. Spotswood m'expliqua à la fin lui-même le ſujet de ſon mécontentement ; il ſe plaignoit d'avoir été joué par le Sr. M. ; le vaiſſeau qu'il avoit envoyé pour eſcorter le sloop, n'ayant trouvé ni ce batiment, ni perſonne pour le recevoir, avoit fait un voyage inutile & couru beaucoup de dangers à cauſe des courants & des bancs de ſable de ces mers : je lui témoignai tous mes regrets de ces fâcheuſes circonſtances, & je lui repréſentai comment j'avois moi-meme eté trompé dans tous mes projets d'etabliſſement : il me rendit enſuite ſes bonnes graces, il me plaignit d'avoir à faire à un homme comme M., & me fit des honnêtetés ; après cela je partis tout de ſuite pour la Caroline. Arrivé chez Mr. Hyde, j'écrivis très-

fortement au Sr. M. pour me plaindre de lui & pour lui donner des ordres pour continuer l'exécution du pro et du transport de la colonie & pour presser le radoub du brigantin : il me répondit une lettre dont je fus très-mécontent : il ne disoit que de mauvaises raisons, & il finissoit par me proposer de faire l'établissement de la colonie sur la rivière de Missipi, dont la possession étoit alors disputée par la France, l'Angleterre & l'Espagne ! j'appris d'ailleurs qu'il empaquetoit toutes mes affaires sous prétexte de les sauver, & qu'il avoit le dessein de se retirer en Sud Caroline avec ce qu'il pourroit emmener de Palatins. Je sais encore beaucoup d'autres détails sur sa mauvaise foi & sa mauvaise conduite. Je voulois retourner à Newbern, mais Mr. le gouverneur me retint sous prétexte que je devois assister à la conclusion de la paix qui se traitoit alors avec les sauvages : de plus, j'avois deux Nègres que j'avois placé dans la maison du gouverneur ; comme ils pouvoient m'être extrêmement utiles, je voulois les retirer, ce qui étoit assez difficile, parce qu'on vouloit les retenir pour de certaines avances qui m'avaient été faites : dans ce tems la les chaleurs devinrent excessives, on mangeoit beaucoup de fruit & particulierement des pommes

pommes & des pêches, presque tout le monde tomba malade. Mr. le gouverneur Hyde succomba a la maladie & en mourut, ce qui causa une grande consternation dans la maison. Mad. Hyde me pria de ne pas l'abandonner dans ces tristes circonstances & de lui être en secours dans les affaires que lui occasionnoit ce funeste événement: elle me representa de plus que, suivant les loix & mon rang de Landgrave de la province, je devois avoir le présidial; que même elle avoit entendu à Londres qu'en cas de vacance du gouvernement, il devoit m'être donné: je refusai la charge, mais je promis de rester & de lui aider dans tout ce qui pourroit dépendre de moi, quoique les affaires de ma colonie fussent aussi très-pressantes. Le colonel Pollock & les anciens du conseil vinrent aussi me presser d'accepter le présidial; je crus avoir de bonnes raisons pour refuser, & j'engageai le colonel Pollock à se charger de cet emploi, comme étant plus à même que moi de l exercer. Le rapport de tous ces événemens ayant été envoyé aux Lords propriétaires, ils furent six mois sans nommer de gouverneur, & à la fin ils nommerent Mr. Eden il m'a été dit depuis à Londres que je l'aurois été si j'avois pu couvrir certaines det-

tes que j'avois contractées pour ma colonie : ce fut à cauſe de ces dettes & des pourſuites dont j'étois menace par les créanciers, que je pris le parti de retourner en Virginie auprès de Mr. de Spotswood : je pris congé de Mad. Hyde. Je fis dire aux deux nègres de tâcher de paſſer la rivière & de me joindre ſur le chemin de Virginie ; ils en avoient la plus grande envie, parce qu'on les traitoit fort mal ; mais on s'apperçut de leur deſſein & ils furent arrêtés.

Arrivé à Williamsbourg, chez Mr. Spotswood, je lui fis le tableau de ma ſituation ; il me plaignit, mais je n'obtins aucun ſecours. Je n'avois pas entièrement perdu de vue l'établiſſement de la colonie près de la chûte de Potomack, ni l'entrepriſe des mines ; je pouvois même eſpérer que Mr. le gouverneur y prendroit quelque intérêt : j'avois promis à un des aſſociés au projet, d'y retourner ; je partis tout de ſuite à cheval & je me rendis à l'habitation de Mr. Roſier. Arrivé chez lui, je ne trouvai perſonne, il faiſoit un voyage avec ſa famille à quelques journées de là ; la perſonne qui devoit s'y rencontrer en même tems que moi étoit repartie la veille : j'avois cependant fondé de grandes eſpérances ſur ce dernier rendez-vous : cet homme que je devois y trouver étoit tres-habile & tres à

même de faire une grande entrepriſe; mais ayant appris la mort de Mr. Hyde, le mauvais etat de ma colonie & le deſaſtre de mes affaires, il s'en étoit allé dans la nouvelle Yorck, enſorte que cette reſſource fut encore perdue pour moi: excédé de fatigue, je repris triſtement mon chemin que je fis en partie à pied, à cauſe du mauvais état de mes chevaux: je ne voulus pas retourner chez Mr. Spotswood, j'allai chez un de mes amis en Virginie, & j'y reſtai une partie de l'hyver: de là, j'envoyai mon domeſtique en Caroline pour ſavoir ſi le Sr. M. n'avoit point laiſſé de réponſe pour moi, quel parti & quelle route il avoit pris, ce qu'il avoit laiſſé de mes effets, & ſi mes nègres ne s'étoient point échappé pour venir me joindre: avec eux j'aurois encore tenté un établiſſement près de Canaveſt; mon domeſtique revint ſans avoir appris ce que je ſouhaitois de ſavoir: ſeulement il me dit que la colonie Bernoiſe étoit diſpoſée à venir auprès de moi s'il y avoit un bâtiment bien equipé qui put la tranſporter. Là deſſus j'écrivis au colonel Fitshugh, homme riche, conſeiller de la reine & mon intime ami: je le trouvai très-diſpoſé à s'aſſocier avec moi pour la colonie; il offroit de pourvoir à tout le neceſſaire. M. Ihureuſement

au plus fort de cette négociation, j'appris que j'allois être pourſuivi pour des avances faites à ma colonie; des lettres de changes avoient été proteſtées, & des mandats d'arrêts avoient déja été ſignifiés contre moi. Je conſultai mes amis ſur ce nouvel incident: on me dit qu'il étoit impoſſible de me ſouſtraire à ces pourſuites, qu'elles m'atteindroient partout, même au milieu des ſauvages, à cauſe des négocians qui avoient à faire avec eux, & qu'il n'y avoit d'autre reſſource que de faire venir des fonds de chez moi. Dans l'affliction de ce triſte incident, j'allai encore auprès de Mr. Spotswood; il me reçut toutoujours avec bonté; il me donna le conſeil d'aller en Europe, en me diſant que je pourrois preſenter des requêtes à la reine & ſolliciter des ſecours & des dedommagemens en conſideration de mon entrepriſe; il ajouta qu'il me donneroit des recommandations pour milord Orkney ſon patron: qu'enſuite je pourrois aller à Berne pour former une nouvelle ſocieté & trouver de nouveaux fonds: je vis bien qu'il n'y avoit point d'autre parti à prendre que de ſuivre ces conſeils. Cependant je ne me ſoucios point de retourner en Europe, & j'étois faché d'être obligé de retourner chez moi. Nous étions à l'entrée de l'hyver; il falloit attendre le printems pour

le départ des vaiſſeaux: je reſtai caché pendant ce tems là; je l'employai à chercher encore quelque reſſource, à faire des réflexions & à prier Dieu de n'être pas reduit à cette extrêmité de m'en retourner, mais tout alloit ſi mal pour moi que je vis bien que c'étoit ſa volonté. Je pris à la fin la réſolution de partir: j'imaginai que ſi je pouvois obtenir des ſecours du S. M. Britannique & quelqu'aſſiſtance de Berne, je pourrois revenir avec plus de joie & de profit pour la colonie; que ſi je n'obtenois rien, je remettrois la colonie aux Lords propriétaires, je me retirerois chez moi, avec les regrets de n'avoir pas mieux réuſſi malgré mes peines & mes travaux: c'étoit bien la faute des coloniſtes s'ils n'avoient pas eu plus de ſuccès dans leurs établiſſemens; la plupart étoient de mauvais ſujets, ſans conduite ni religion, & j'avois bien moins de chagrin de les quitter que de m'éloigner d'un ſi beau pays. Si j'avois connu la corruption de ces gens là, des Bernois comme des autres, je crois bien que je n'aurois pas fait cette entrepriſe: cependant je dois dire que parmi eux il y avoit auſſi quelques braves gens que j'aimois & qui m'étoient attachés.

Je fus aſſez embarraſſé comment entreprendre mon voyage pour retourner en Europe;

je ne pouvois pas m embarquer dans les ports des provinces où j'etois, parce qu'il eſt defendu aux capitaines des vaiſſeaux de ſe charger d'aucune perſonne pourſuivie pour dettes; je devois gagner une province éloignée, & aller par terre jusqu'à Newyorck. Je me trouvois ſans moyen pour faire cette longue route; je vendis quelques effets & de l'argenterie que j'avois encore. J'écrivis à la colonie pour leur dire mon deſſein & la néceſſité de mon voyage en Europe; j'écrivis auſſi au préſident & au conſeil de Caroline pour leur recommander ma colonie. Je pris congé de Mr. Spotswood qui me traita avec toutes ſortes d'honnêtetés & de politeſſe, & je partis le jour de Pâques de l'année 1713.

Je traverſai les provinces de Virginie, de Maryland, de Penſylvanie & de Jerſey, & j'arrivai heureuſement à Newyorck, qui eſt une très belle ville, bien batie à la manière hollandaiſe: elle eſt ſituée ſur une isle entre deux rivières navigables, elle a un très-beau port & un château fort; il y a des égliſes pour les Anglois, les François, les Allemands & les Hollandois: la ville eſt très-peuplée & commerçante; il y règne une grande abondance, & dans les environs de la ville la campagne eſt charmante: je n'y reſtai que douze jours; je m'embarquai ſur un très-petit

bâtiment ; & quoique ſouvent nous euſſions le vent contraire & quelquefois des tempêtes, nous arrivâmes au bout de ſix ſemaines à Briſtol : cette ville me parut être une ſeconde ville de Londres, par ſon étendue, ſa population, ſon commerce & ſes richeſſes. Arrivé à Londres, je m'adreſſai aux Lords propriétaires de Caroline ; je travaillai pendant quelques mois pour parvenir à préſenter ma requête à la reine : j'étois appuyé de la protection du duc de Beaufort qui étoit mon patron, & un des ſeigneurs propriétaires ; mais j'eus le malheur qu'au milieu de mon travail & de mes eſpérances, ce ſeigneur me fut enlevé par la mort : peu de tems après arriva auſſi la mort de la reine Anne, ce qui mit tant de troubles & d'embarras dans le gouvernement que mes ſollicitations & ma requête reſtèrent ſans effets. Préciſément dans ce tems-là arriva à Londres une troupe de mineurs, que l'on avoit engagés depuis l'Amérique pour l'entrepriſe des mines ; ils s'adreſſèrent à moi pour avoir dequoi continuer leur route, ou des dédommagemens : je n'avois rien à leur donner : tout ce que je pus faire, ce fut d'implorer les ſecours de quelques ſeigneurs, & comme ils voulurent aller en Amerique, je les recommandai à Mr. Spotswood. J'ai appris depuis qu'ils avoient

établi une petite colonie dans ſes terres: je pouvois juger alors que toutes mes traverſes ſur l'Amérique étoient terminées, cependant j'en eus encore à eſſuyer avant que d'être arrivé chez moi: les créanciers d'Amérique avoient fait leurs diligences à Londres, où il y en avoit auſſi pour d'autres fournitures faites à la colonie. Je devois néceſſairement me ſouſtraire à leurs pourſuites & employer le peu d'argent qui me reſtoit à retourner dans ma patrie: à cauſe de ces créanciers, je ne pouvois pas prendre la route ordinaire; je n'aurois même pas pu obtenir un paſſeport: je voulus profiter d'un petit bâtiment qui alloit à St. Valeri en Picardie: je confiai au capitaine la ſituation où je me trouvois; il me conſeilla d'aller l'attendre à Gravenſend; je voulus m'y rendre par eau, mais il ſurvint un ſi gros vent que je fus obligé de débarquer & de faire la plus grande partie du chemin à pied: le vaiſſeau ſe faiſant trop attendre, je retournai à Londres. Le capitaine n'étant pas encore prêt à partir, je reſtai aſſez long-tems à Soutrick. Enfin nous nous rendîmes à Gravenſend, où j'éprouvai beaucoup d'embarras à cauſe des effets que j'emportois avec moi. Au ſortir de la rivière, nous fumes accueillis par une violente tempête qui nous jetta ſur les côtes près de Ram-

fey, où nous aurions infailliblement péri s'il n'etoit venu à notre secours des matelots & des chaloupes de la ville : il fallut plusieurs jours pour radouber le vaisseau qui avoit beaucoup souffert de l'orage : nous eumes encore des vents contraires dans le reste de la traversée, ensorte qu'au lieu de trois jours qu'elle devoit durer, nous fûmes plus de trois semaines sur mer. Je crois que j'ai plus souffert dans ce petit voyage que dans la grande navigation en Amérique. A St. Valeri, j'éprouvai de nouvelles difficultés, parce que je n'avois point de passeport. Heureusement que par quelques papiers que j'avois avec moi, je prouvai que j'étois Suisse, & je pus continuer ma route au travers de la France, jusques au fort de l'Ecluse, où je fus de nouveau arrêté. Pour obtenir le passage, j'eus recours à des actes & patentes de mon bailliage d'Yverdon; je rappellai des services que j'avois rendus à Mr. de Bearnes, gouverneur de Pontarlier : on me laissa passer & j'allai jusqu'à Genève. Je n'avois pas trop d'envie d'aller à Berne; j'allai à ma maison de vendange à la Vaud, où je comptois trouver ma famille & y rester, mais elle en étoit partie depuis huit jours, & je fus obligé d'aller à Berne, où j'arrivai le jour de la St. Martin 1713. J'eus le plaisir de trouver ma famille en bon état

& d'en être bien reçu. Je fis encore pluſieurs tentatives pour obtenir des ſecours pour ma colonie, ce fut inutilement, & ceux même qui avoient été aſſociés avec moi m'abandonnèrent; cependant j'apprenois que tout alloit bien en Caroline, que le gouvernement étoit bien établi, que les ſauvages avoient été chaſſés & la paix ſolidement faite, que le terrein de la colonie étoit bien défriché & les bois extirpés, enſorte que tout faiſoit eſpérer qu'elle deviendroit floriſſante. Ce n'eſt qu'avec les plus grands regrets que j'ai été obligé de renoncer à cette entrepriſe & à un ſi beau pays qui promettoit des ſuccès & de la fortune; mais n'étant point ſecondé, je n'ai plus penſé qu'à paſſer ma vie dans la tranquillité & le repos.

Nous terminons ici l'extrait du Journal de Mr. de Graffenried, parce qu'il ne contient plus que des choſes qui lui ſont particulières.

On auroit pu ſans doute corriger la trop grande négligence de ſon ſtyle, mais il nous a paru que le ton de franchiſe & de naïveté qui règne dans ſes mémoires en atteſtoit mieux l'originalité & devoit avoir quelques agrémens aux yeux de ſes compatriotes.

LITTERATURE ALLEMANDE.

Moraliſche erzählungen, von Auguſt la Fontaine, *ou Contes moraux, par Auguſte la Fontaine*, 3me. volume, 1796.

CES contes ont eu en Allemagne un ſuccès qui faiſoit attendre avec impatience la ſuite promiſe, dans laquelle on retrouve le talent & les défauts que nous avons obſervés en rendant compte des deux premiers volumes.

C'eſt une tradition heſſoiſe qui a fourni à l'auteur le titre du conte intitulé le *Trou d'aiguille*, nom que porte une pierre creuſée en forme de ſelle, qui ſe trouve dans le bois de Sorlingen, près du grand chemin de Berka à Gersfeld, & qui étoit la place favorite d'une Landgrave adorée de ſes ſujets, mais qui diſparut à leurs yeux dans cet endroit.

L'héroïne du conte, nommée Suſanne, fille d'un eccléſiaſtique, a dès l'enfance l'imagination la plus exaltée; cette pierre eſt auſſi ſa place favorite; les contes dont elle eſt l'objet la lui rendent ſacrée : Mr. Lentz ſon père, Miniſtre d'un village voiſin de ce bois, a élevé Suſanne avec le plus grand ſoin & dans la ſimplicité de la nature; elle en chérit

tous les objets, mais ſon imagination ardente les perſonnifie tous; dès l'enfance elle ſe forme un ſyſtême ſur la chaîne des êtres; un peu plus âgee elle devient enthouſiaſte de cette innocence pure, de ce ſublime idéal auquel peut ſe porter la vertu humaine, & le tableau qu'elle ſe forme de cette perfectibilité, laiſſe un vuide affreux dans ſon cœur, parce qu'elle ne rencontre dans le village qu'elle habite aucun objet digne de ſon amitié ni de ſon amour: envain ſon père cherche-t-il à la ramener à des idées plus ſimples, elle obéit à ſes directions, elle remplit ſes devoirs; mais toujours iſolée, rêveuſe, ſon eſprit & ſon cœur cherchent ſans le trouver le phantôme de bonheur qu'elle s'eſt créé.

Aſſiſe un jour dans le bois de Sorlingen, elle lit à haute voix, & avec l'expreſſion du ſentiment, une ode de Klopſtoc, dans laquelle ce poëte déplore de n'avoir pu trouver l'objet après lequel ſon cœur ſoupire.

Un jeune gentilhomme, nommé Sorben, tout auſſi viſionnaire que Suſanne, erroit dans la forêt, inſenſible juſqu'alors, parce qu'il cherchoit auſſi le monde qu'il s'étoit tracé.

Il entend avec étonnement cette voix, avec émotion les ſanglots qu'arrachent à Suſanne la lecture qu'elle vient de faire. Cette rencontre, la ſimpathie de leurs idées, les per-

ſuadent que le deſtin les a formés l'un pour l'autre. Leur connoiſſance eſt un miracle, ils n'en doutent point, & dès cette première entrevue ils s'aiment éperdument, ils s'aiment pour jamais, & déraiſonnent à l'excès par vertu & par ſentiment. Le jeune Sorben n'a d'autre fortune à eſpérer que d'un oncle libertin. Cet oncle fatigué de la ſageſſe de ſon neveu qui lui reproche ſon inconduite, a cherché à l'aprivoiſer avec les plaiſirs : trouvant d'ailleurs Suſanne aimable, il a un double motif de ſéduire le jeune homme, eſperant le rendre infidele & lui enlever Suſanne : pour réuſſir dans ſes affreux projets, il fait venir de Caſſel, Anne, fille ſans mœurs : inſtallée chez lui en qualité de ménagère ; elle met en œuvre toute l'aſtuce & l'intrigue de la coquetterie, ſous le maſque du ſentiment ; Sorben eſt ebranlé une minute, mais l'idée de Suſanne l'arrache au danger ; Anne confuſe, priſe elle-même dans le piége qu'elle a tendu, aime éperdument Sorben : elle avoue aux jeunes gens la commiſſion dont elle étoit chargée, leur témoigne ſon répentir & s'enfuit. Pour braver le vieux oncle, les deux amans ſe marient ſans avoir d'autre reſſource que leurs talens ; Suſanne ſe croit celui de l'éducation, Sorben a celui de la peinture : ils vont à Caſſel ; la jeune femme s'annonce

comme inſtitutrice, Sorben comme peintre; on leur confie des enfans & des portraits: pendant quelque tems ils ſe tirent d'affaire, mais bientôt la calomnie toujours à l'affut, trouve à mordre ſur la conduite de Suſanne, parce que tres réellement vertueuſe, elle ne ſe donne pas la peine d'éviter des apparences que la médiſance empoiſonne. Son mari d'un caractère facile, même foible, ſe laiſſe entraîner par de faux amis que ſon oncle a chargé du ſoin de détruire l'union qui règne entre les deux époux. Sorben les reçoit chez lui, & Suſanne par une vertu ſévère, apre, même, au lieu de corriger ces libertins qui veulent la ſéduire, révolte, irrite leur orgueil, defie leur vengeance; ceux-ci parviennent à faire naître dans l'ame de Sorben le ſoupçon & la jalouſie. Trop fière de ſon innocence, Suſanne ſe refuſe à la prouver: elle voit publiquement Anne, rendue il eſt vrai à la vertu, mais encore tachée dans l'opinion publique, & elle conſerve des liaiſons avec Schick, ami de ſon mari, qui paſſe pour ſon amant. Pluſieurs ſcènes auſſi invraiſemblables qu'elles ſont d'un mauvais genre, font quelquefois ſoupçonner aux deux époux qu'ils n'étoient pas fait l'un pour l'autre. Après une ſuite de brouilleries, de raccommodemens, Sorben & Suſanne s'aiment toujours a ce qu'ils croyent;

& ſont tout étonnés, ayant demandé leur divorce, de ſe trouver ſeparés, en effet, parce que ni l'un ni l'autre n'a la force de convenir de ſes torts. Suſanne ſe retire chez ſon père, où replongee dans ſes rêveries, elle apprend de Schick, que Sorben rempli de reconnoiſſance envers Anne, qui par des moyens aſſez peu vraiſemblable a ſouſtrait un capital a ſon oncle (qu'elle lui a remis) l'a épouſée, & que ces deux époux s'aiment & ſont heureux. Ce récit ſurprend Suſanne, mais après avoir differté ſur l'infidélité de Sorben, elle ſe rend aux preuves que Schick lui donne qu'elle s'eſt trompée elle même, & elle accepte l'offre du cœur & de la main de Schick. Ainſi finit ce conte dans lequel tous les acteurs ſont hors de la nature & de la vraiſemblance, où le Landgrave & le gouvernement ſe mêlent de choſes qui ne furent jamais de leur reſſort, & dont la moralité ſe borne à ce qu'il ne ſuffit pas à la réputation & au bonheur d'une femme d'aimer la vertu, mais qu'il faut encore que la modeſtie & la prudence accompagne ſes actions.

Le ſe ond morceau de ce recueil eſt intitulé, *La reconciliation.* Marie, fille unique, de parens très-riches, & gâtée par eux, a tous les travers de l'opulence. Orpheline de bonne heure, elle vient chez un oncle qui parvient

à lui inculquer des idees plus ſaines, du travail & d'économie. Moins heureux avec ſon propre fils, celui-ci après avoir quitté la maiſon paternelle pour ſes études, devient joueur de profeſſion. Marie touchee des chagrins que ſa conduite donne à ſon père, ſe propoſe de corriger cette funeſte paſſion, par l'amour qu'elle eſpère inſpirer à ſon coufin: elle engage ſon oncle à le rappeller. Ses vues ſe réaliſent, le jeune homme l'aime, ne penſe plus au jeu, & met tout ſon bonheur à être uni à ſa couſine: mais le pere craignant une rechûte qui rendroit Marie malheureuſe, s'oppoſe aux vœux des jeunes gens; il y conſent enfin: les premières années de leur union rempliſſent l'attente de la jeune femme: ils ſont heureux, le père ſatisfait, mais des affaires les attirent en ville, l'époux de Marie y reprend le goût du jeu, joue malheureuſement, & perd avec ſa fortune celle de ſa femme qu'il abandonne après l'avoir ruinee. Marie retourne à la campagne; elle y vit avec ſon beau-père qu'elle conſole, & ſes enfans qu'elle élève, regrettant toujours un mari ſi peu digne de ſon amour: au bout de quelques annees il revient mettre aux pieds de ſon épouſe ſon repentir & les richeſſes qu'il a acquiſes au jeu, auquel il renonce pour

pour jamais : ce retour & ſa conduite ſont le bonheur de ſa famille. Plus vraiſemblable, plus intéreſſant que le premier conte, nous croyons cependant que celui-ci ſeroit plus moral ſi l'époux de Marie, qui doit au jeu le retour de ſa fortune, en étoit redevable à ſon travail.

Lettre au Rédacteur du Journal Littéraire de Lauſanne.

G . . . ce 10 Novembre.

Je viens de lire la derniere production de l'Auteur des Anecdotes Suiſſes, intitulée *Anecdotes tirées de l'hiſtoire de France & d'Eſpagne*, 2 vol. in-12, imprimés chez Le Petit, à Paris.

Plus un Auteur a de droit au ſuccès qui couronne ſes ouvrages, plus il faut de ſévérité dans les jugemens qu'on en porte; & je ne puis réſiſter au deſir de relever un anachroniſme impardonnable dont vous n'avez pas fait mention, & auquel Md. de P. W. ne nous a pas accoutumé dans ſes anecdotes hiſtoriques de la Suiſſe. Comment ſe peut-il que traitant deux ſujets appartenans tous deux à l'hiſtoire de Ferdinand, l'un, Ramire, qui nous montre Ferdinand devant Grenade avec Iſabelle ſa premiere femme, l'autre,

Leonore, qui nous préſente ce Monarque à Savonne après la bataille de Ravenne, l'ordre des faits n'aye pas décidé de l'ordre des volumes. Si comme Mr. d'Arnaud & d'autres, Md. de P. W. avoit voulu traiter des ſujets differens, en 2, 3, ou 4 volumes, ils euſſent indifféremment pu devenir le premier ou le ſecond. Mais deux ſujets qui ont entr'eux de commun le même ſiècle & le même règne, demandoient que ſelon l'ordre des faits, Ramire fut le premier, Léonore le ſecond volume. J'ai été choqué auſſi du défaut de vraiſemblance que j'ai remarqué dans les gravures dont cet ouvrage eſt orné & qui provient ſans doute de la manie de ne vouloir plus dans le monde que des Grecs & des Romains; car malgré le bouleverſement général, les coſtumes des Chevaliers du 15eme. ſiècle doivent être encore connus des artiſtes deſſinateurs.

Malgré ces obſervations, & à travers les fautes innombrables qui défigurent ce charmant ouvrage (autant que le nom de ſon auteur) je conviens avec vous, M., qu'on y reconnoit la manière de Mme. de P. W. & le talent inimitable qu'elle a de varier ſon ſtyle comme ſes ſujets. C'eſt ſur tout en liſant Ramire & Leonore qu'on ſait gré à l'auteur d'Othon de Grandſon, des deux Amis,

& de l'héritière Fribourgeoiſe, d'avoir mis autant de ſimplicité dans la peinture des mœurs de ce tems là, & qu'on conçoit ce qu'il a pu lui couter pour ne pas montrer plus d'eſprit qu'il n'en falloit pour les peindre.

La recette du médecin Nicoclès, le Donjon de Vufflens, les Mécomptes du ſentiment, & pluſieurs autres bagatelles charmantes échappées à ſa plume & recueillies dans votre Journal, avoient annoncé cette étonnante variété de pinceau, mais cette nouvelle production d'un genre qu'on ne lui connoiſſoit point encore, prouve qu'il n'en eſt aucun où elle ne puiſſe obtenir toute eſpèce de ſuccès. Son ſtyle moins ſoigné peut être dans Ramire que dans ſes autres ouvrages a toujours le coloris le plus enchanteur, toujours on retrouve dans chacune des productions de Md. de P. W. la délicateſſe du ſentiment, la fineſſe, la clarté des idees, les graces & le naturel dans l'expreſſion, & toujours ſon dernier ouvrage laiſſe le deſir qu'elle continue à parcourir la brillante carriere que ſes rares talens lui ont ouverte & dans laquelle elle s'avance de ſuccès en ſuccès.

F. M.

ETRENNES HELVÉTIENNES ET PATRIOTIQUES,

Pour l'an de grace 1798. N°. 16, *à Lauſanne chez* HENRI VINCENT.

C'EST avec un vrai plaiſir que nous annonçons chaque année la ſuite de ce charmant recueil: toujours fidèle à ſon but, l'utilité & l'inſtruction de ſes jeunes compatriotes, l'Auteur y raſſemble des fragmens de chroniques nationales, des anecdotes & notices hiſtoriques, extraites d'imprimés latins auſſi peu connues que dignes de l'être: tels ſont un fragment d'une chronique Fribourgeoiſe de 1386 à 1389; une charte de Girard, Evêque de Lauſanne, ſur la fondation du Prieuré de Rougement; la ſentence du tribunal d'arbitrage de quatre Chevaliers ſiégeant à Morges en 1331; enfin la notice hiſtorique ſur les Barons de Vaud. Tous ces morceaux ſuivis d'éclairciſſemens doivent intéreſſer les lecteurs nationaux; mais ce qui eſt d'un intérêt général pour tous les étrangers, c'eſt le morceau intitulé, *Coup-d'œil ſur une contrée paſtorale des Alpes*, contenu dans une ſuite de lettres remplies de détails topographiques inſ-

tructifs, concernant le vallon de Charmey & la Val-Sainte. C'eſt avec un intérêt toujours croiſſant qu'on lit les deſcriptions pleines de vie de ces sîtes pitoreſques ; qu'on apprend l'origine de la Chartreuſe de la Val-Sainte, la plus ancienne des ſix de la Suiſſe, & qui après avoir ſubſiſté 500 ans, & compté 64 Prieurs, fut ſécularisée en 1778 & a été rétablie au moment de la plus forte exploſion de la criſe politique qu'a occaſionné la révolution Françoiſe, par les Religieux de la Trappe, qui ont acheté de l'Etat de Fribourg la Val-Sainte & une partie des terres qui en dépendent, & s'y ſont établis en conſervant exactement les mêmes règles qu'ils ſuivoient en France.

Il eſt impoſſible de lire ſans la plus délicieuſe émotion les détails du genre de vie de ces Religieux, de leur vertu, de leur piété, de leur auſtérité pour eux-mêmes & du bien qu'ils font à l'humanité, par l'éducation gratuite d'une cinquantaine d'enfans, pauvres, orphelins, pris entre ſix & dix ans, qu'ils habillent, nourriſſent, leur enſeignant la religion, à lire, écrire, chiffrer; même le latin s'ils ont quelque talent, & leur apprenant à tous un métier, ou quelque façon honnête de gagner leur vie dans le monde,

où leur éducation finie ils ſont libres de retourner.

C'eſt de tels établiſſemens que les philoſophes du jour oſent appeller un opprobre pour un ſiècle tel que le nôtre; d'accord avec l'Auteur pieux & ſenſible de ces lettres, nous trouvons que l'opprobre de notre ſiècle eſt l'irréligion & l'immoralité qui le caracteriſent.

Un fragment du chant ſecond d'un poëme national intitulé, *Berchtold de Zæringue*, & une notice de la XXXVIIIe. Séance de la Société Helvétique, tenue à Arau le 30 & 31 Mai 1797, terminent ces Etrennes patriotiques, dignes en tout ſens de l'accueil qu'elles reçoivent depuis ſeize ans du public Suiſſe & de la curioſité des étrangers.

LIVRE NOUVEAU.

JURISPRUDENCE.

GUTACHTEN.

Mrhghhrn der Commitierten über die verbeſſerung der hieſigen criminal. Procesform gedruckt und Mnghrn Räth und Burgern auſzutheilen erkennt den 31 Jenner 1797.

CET ouvrage nous étant parvenu trop tard pour pouvoir en faire dans ce numéro-ci une

notice qui en donne une idée à nos lecteurs François, nous nous bornons à l'annoncer & à leur dire qu'il roule sur les reformes possibles dans le *Code criminel*, & qu'il est un résultat du soin paternel dont s'occupe depuis plus de onze ans le gouvernement de Berne, celui de perfectionner sa législation. Nous reviendrons sur cette production dans un autre numéro.

ÉPITRE

A SOPHIE T***,

Sur les femmes poëtes.

Vous m'appelez en vain à des combats nouveaux,
Je repousse la gloire & renonce aux travaux ;
Mon cœur ne brûle plus du feu qui vous inspire,
Et parmi des cyprès j'ai suspendu ma lyre.
Quand votre jeune front, couronné chaque jour
Des palmes du génie & du myrthe d'amour,
Brille à nos yeux charmés de son double partage,
Le mien reste obscurci des crêpes du veuvage.
En un deuil éternel mes beaux jours sont changés ;
Dans le fond des tombeaux mes amis sont plongés ;
Je vis par la douleur... Mais, ô vous dont les charmes
N'ont pas été flétris par les fers & les larmes ;
Vous, dont le tendre cœur s'ouvre à peine aux amours,

Connoiſſez à la fois la gloire & les beaux jours.
C'eſt à votre âge heureux, que la douce chimère,
L'aimable illuſion, l'eſpérance légère,
Embelliſſent pour nous les jours & l'univers;
La ſaiſon des plaiſirs eſt la ſaiſon des vers.
Aux charmes de l'amour c'eſt ajouter encore,
Que d'immortaliſer un objet qu'on adore;
C'eſt l'unir à ſon cœur, juſques dans l'avenir,
Eterniſer ſes nœuds par un long ſouvenir,
Partager avec lui ſa couronne & ſa gloire,
C'eſt d'un prix plus flatteur embellir ſa victoire.
Lui même s'applaudit de ſon choix glorieux.
Prétrarque chanta Laure, & Laure en aima mieux;
Mais Sapho dédaigna les vœux du chantre Alcée,
Un mortel, ſans talens, captiva ſa penſee,
Phaon, l'ingrat Phaon, inſenſible à ſes vers,
Lui preféra Cleis & de modeſtes fers;
Les muſes, ſans amans, habitent leur coline;
Daphné du dieu des vers a fui la voix divine;
Et Minerve eprouva les refus d'un berger.
Amour, né d'un ſoupir, eſt comme lui léger.
Du talent, toutefois, le charme heureux conſole,
Et peut nous retracer le plaiſir qui s'envole;
Tendre, je fis des vers pour épancher mon cœur;
Il eſt doux quelquefois de rêver le bonheur:
On y croit, on le ſent lorſqu'on en peint l'image,
Et le beſoin d'aimer a fait plus d'un ouvrage.
On ſe plait, dans l'abſence, à pleindre ſes deſirs;
La douleur qui ſe plaint goûte encor des plaiſirs:
Mais l'attrait de la gloire eſt un beſoin perfide

Qui ſouvent nous égare, & rarement nous guide.
Une femme, à regret, doit toujours ſe montrer,
Et du public long-tems ſe laiſſer ignorer.
On nous pardonne peu de rompre le ſilence,
Nos écrits rarement obtiennent l'indulgence ;
Même de nos ſuccès les hommes ſont jaloux,
Et nous avons alors deux ſexes contre nous.
Du cœur ou de l'eſprit le moindre ridicule
Avec empreſſement ſe ſaiſit & circule ;
On nous vend cher la gloire, & le monde aiſément
Nous pardonne un défaut & non pas un talent.
Il eſt peu de ſujets permis à notre muſe ;
Si jamais à railler un jour elle s'amuſe,
On nous craint, on nous fuit, on ſe venge bientôt ;
L'amour propre irrité donne du trait au ſot.
Nos travers, trop ſouvent, font le plaiſir des autres,
Si nous parlons des leurs, ils publieront les nôtres,
Et d'un récit malin, par le dépit tracé,
L'honneur ne guérit plus, adroitement bleſſé.
A nos foibles accens amour défend l'audace,
La force ne plait point où l'on attend la grace.
Un ſujet trop hardi ſied mal à notre voix.
Cependant, nous pouvons l'élever quelquefois ;
Mais noble avec douceur, pour étonner & plaire,
Imitons, s'il ſe peut, l'illuſtre Deshoulière :
Ses modeſtes écrits, dictés par la pudeur,
Jamais d'un chaſte front n'ont cauſe la rougeur ;
La reſpectable mère, inſtruiſant ſa famille,
Mêle ſouvent ſes vers aux leçons de ſa fille,
Et l'avenir encor chérira ce recueil.

Des femmes à jamais le modele & l'écueil,
Au ſiècle des beaux arts Sevigné prit naiſſance,
Et l'épître lui dut ſa facile éloquence;
La Suze & Villedieu brillèrent à leur tour;
Lafayette écrivit comme eut écrit l'amour;
Riccoboni, du cœur ſut nous tracer l'hiſtoire;
Mon ſexe a plus d'un nom conſacré par la gloire.
Je le ſens, cette gloire a pour nous mille attraits;
Mais combien de tourmens ſont payer un ſuccès.
Pourtant ne croyez pas que mon ame glacée,
Blâme en vous l'art divin, enfant de la penſée.
J'ai connu ſes douceurs, j'ai goûté ſes plaiſirs;
Ils trompent les ennuis, enchantent les loiſirs,
Sans vous ravir les biens de cette aimable étude,
Qui de rians objets parent la ſolitude,
Songez que le bonheur aime l'obſcurité,
Craint le bruit, fuit l'éclat & la célebrité.

LE JEUNE HOMME ET LES FLEURS.

FABLE.

L'AURORE avoit rajeuni la nature
De ſon ſouffle odorant, & répandu ſes pleurs
En diamans legers ſur la jeune verdure
Et dans le calice des fleurs.
Les fleurs! je les cueillois au milieu des prairies.
Je les cueillois, puis j'en ornois mon ſein.
Les fleurs ſont belles le matin;

Le ſoir, hélas ! je les trouvois flétries,
Et je deplorois leur deſtin;
Mes richeſſes déjà ſe ſont evanouies,
Diſois-je, en les conſiderant.
Un vieillard m'apperçut & ſourit doucement.
Il étoit ſage; il me dit : mon enfant,
Cueille une fleur dans la prairie,
C'eſt pour le plaiſir d'un moment;
Mais acquière auſſi du talent,
C'eſt pour le plaiſir de la vie.

Par le C. BLANCHARD.
(*Ami des jeunes gens.*)

LOGOGRIPHE.

QUATRE membres ſont tout mon bien,
Mon dernier vaut mon tout & mon tout ne vaut rien.

ENIGME.

JE ſuis de matière peſante,
Et j'ai de la légéreté;
Il eſt très-rare qu'on me vante
Malgré ma grande utilité.
Je ſers & la brune & la blonde,
Mais il faut deviner en quoi.

Perſonne ne s'attache à moi,
Et je m'attache à tout le monde.

CHARADE.

Un poëte étoit mon *dernier* ;
C'eſt aſſez ordinaire.
En vous voyant, il devient mon *premier* ;
C'eſt encore ordinaire.
Ah ! ſi jamais il peut vous plaire,
Comme dans ſes tranſports il ſera mon *entier* !

H. DELLOYE.

Le mot de l'Enigme du N°. précédent eſt *mine*; celui de la Charade eſt *coco*.

TABLE

Générale des piéces contenues dans les Numéros 7, 8, 9, 10, 11, 12.

N°. 7.

L'heureuſe infidélite, (ſuite). Page 3
Continuation du mémoire ſur l'économie animale. 30
Continuation du manuſcrit original de Mr. de Graffenried, ſur la fondation de Newbern en Amérique. 42
L'Hermite de Fribourg. 54
Lettre adreſſée au Rédacteur du Journal littéraire de Lauſanne. 64
Littérature françoiſe. 69
Nécrologie. 71
Quatrain. 72
Charade. ibid.
Explication de l'Enigme du N°. précédent. ibid.

N°. 8.

L'Hermite du St. Gothard. Page 73
Continuation du manuſcrit original de M. de Graffenried, ſur la fondation de Newbern en Amérique. 105

Continuation du mémoire ſur l'économie animale inſéré dans les N^os. de Février, Mars, Mai, Juillet, de cette année. 113
Littérature Allemande. 119
Anti-critique. 122
Notice biographique ſur M. Tiſſot. 125
Annonces litteraires. 135
Le réveil. 138
Le berger des Alpes & celui de Vaucluſe, éclogue. 140
Epitaphe de Paker, chef d'inſurrection de la république flotante. 142
Le parterre ruiné, fable. 143
Logogriphe. 144
Explication de la Charade du N^o. précédent. ibid.
Errata pour le numéro de Juillet. ibid.

N°. 9.

L'Hermite de Fribourg; nouvelle helvétiq. pag. 145
Lettre au Redacteur du Journal Littér. de La ſ. 165
Continuation du manuſcrit de Mr. de Graffnried, ſur la fondation de la ville de Newbern, dans la Caroline ſeptentrionale. 179
Extrait du quatrième chant d'un poëme manuſcrit de Clotilde, troubadour du quinzieme ſiecle. 189
Littérature Françoiſe. 198
Annonces littéraires. 200

Littérature allemande. 201
Nécrologie. 210
Annonces de livres nouveaux. 212
Métamorphoſe de Naïs en Fontaine. 214
Logogriphe. 216
Charade. ibid.
Explication du Logogriphe du N°. précédent. ibid.

N°. 10.

Nourmahal, ou la reine des Indes. Anecdote. Pag 217
Continuation du manuſcrit original de Mr. de Graffenried, ſur la fondation de la ville de New-bern, dans la Caroline ſeptentrionale. 236
Notice Nécrologique ſuccincte des hommes d'Etats que la Suiſſe a perdu dans le cours de l'année 1796. 249
Littérature Suiſſe. 258
Lettre au Rédacteur du Journal Littéraire de Lauſanne. 263
Nécrologie. 269
Annonce adreſſée au Rédacteur. 275
Epitaphe envoyée au Rédacteur du Journal Littéraire de Lauſanne. 276
Mes gouts. Chanſon villageoiſe. 277
Les plumes. Fable. 279
Logogriphe. 280
Enigme. ibid.
Explication du Logogriphe & de la Charade du numéro précédent. ibid.

N°. 11.

L'erreur d'une femme de trente ans. 281
Continuation du manuſcrit original de Mr. de

Graffenried, ſur la fondation de la ville de New-bern, dans la Caroline ſeptentrionale. 299
Art dramatique. 314
Littérature françoiſe. 325
Annonces Littéraires. 336
Couplets ſur la Roſe. 341
L'Ours & le Lapin. Fable. 343
Enigme. 344
Charade. ibid.
Explication du Logogriphe & de l'Enigme du Numéro précédent. ibid.

N°. 12.

Le château d'Orbe. Page. 345
Notice hiſtorique, manuſcrit, de la poéſie françoiſe. 355
Continuation & concluſion du manuſcrit de Mr. de Graffenried, ſur la fondation de la ville de New-bern, dans la nord Caroline. 375
Littérature allemande. 403
Lettre au Rédacteur du Journal Littéraire de Lauſanne. 409
Etrennes Helvétiennes & patriotiques. 412
Livre nouveau. 414
Epître à Sophie T***. 415
Le jeune homme & les fleurs. Fable. 418
Logogriphe. 419
Enigme. ibid.
Charade. 420
Explication de l'Enigme & de la Charade du Numéro précédent. ibid.

Fin de la Table du Tome Septième.